

Morgane Gay-Bianco

OSS 117

L'ESPION EST-IL MAT ?



GRHIC

Antipodes

Remerciements

L'édition de ce livre a reçu le soutien de la Commission de publication de l'Université de Fribourg.



L'étape de la préresse de cette publication a été soutenue par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.



FONDS NATIONAL SUISSE
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Les Éditions Antipodes bénéficient d'une prime d'encouragement de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024.

Mise en page

Fanny Tinner | chezfanny.ch

Correction

Monique Beausire

Image de couverture

lesbandits.ch



Ce texte est sous licence Creative Commons: elle vous oblige, si vous utilisez cet écrit, à en citer l'auteur-e, la source et l'éditeur original, sans modification du texte ou de l'extrait et sans utilisation commerciale.

© 2023, Éditions Antipodes
École-de-Commerce 3, 1004 Lausanne, Suisse
www.antipodes.ch – editions@antipodes.ch
DOI: 10.33056/ANTIPODES.12435
Papier, ISBN: 978-2-88901-243-5
PDF, ISBN: 978-2-88901-925-0
EPUB, ISBN: 978-2-88901-926-7

Morgane Gay-Bianco

OSS 117: L'ESPION EST-IL MAT ?

L'IMAGINAIRE POLITIQUE DE GUERRE FROIDE
DANS UNE SÉRIE D'ESPIONNAGE POPULAIRE
FRANÇAISE (1949-1972)

INTRODUCTION

*Tous les moyens étaient bons pour assurer cette sécurité.
La guerre du renseignement est une guerre véritable et dans cette
guerre comme dans l'autre la vie humaine ne compte pas.
Chacun défend sa peau. Tuer ou être tué est un dilemme
qui se pose journellement à de nombreux agents secrets et
qu'ils ont appris à résoudre sans aucun scrupule.*

Jean Bruce¹

La figure de l'espion dans l'imaginaire collectif a connu un parcours particulier : longtemps confiné dans le camp ennemi – un héros ne s'abaisse pas à espionner l'autre camp –, il a fallu attendre une guerre qui n'en était pas vraiment une pour qu'il devienne le héros de nombreuses fictions, sur le papier comme sur l'écran. Le maintien d'un sentiment d'insécurité et de paix provisoire en dépit de l'absence de conflits armés contre une puissance étrangère sur leurs territoires a conduit l'Europe de l'Ouest et les États-Unis à définir le temps suivant la Seconde Guerre mondiale comme celui d'une « Guerre froide ». Si les lignes politiques et économiques tiennent compte de la menace d'un troisième conflit international, le feu entretenant l'état de guerre est la culture et ses multiples avatars envahissant les canaux d'informations et de divertissements imprimés que sont la presse et les livres ainsi que les médias audiovisuels, c'est-à-dire la radio, le cinéma et la télévision. Parmi les figures populaires, l'espion, ce personnage qui doit sa survie à son invisibilité, devient le héros de nombreuses séries aussi bien sur le papier que sur l'écran. Le public curieux se satisfait alors à suivre les aventures d'une ombre que l'on soupçonne à chaque coin de rue. La fiction d'espionnage version papier connaît son âge d'or en Angleterre et en France dans les années 1950, les romans de leurs auteur-e-s à succès s'exportent à

1. Bruce Jean (1960), *Tactique Arctique*, p. 88.

l'international et bientôt les espions des productions hollywoodiennes envahissent les cinémas.

La vague de l'*espionnite* entretient la paranoïa de la Guerre froide qui à son tour alimente le succès du genre. Le lien entre le divertissement et l'imaginaire politique semble fort : un produit aussi populaire permet-il d'appréhender les cultures de Guerre froide contemporaines ? Qu'en est-il des cultures nationales ? Le cas de la première série de romans d'espionnage français à succès, OSS 117, sera ici analysé dans le but de comprendre ces imbrications.

DU POUVOIR DE LA CULTURE

La Guerre froide a très vite fait l'objet de recherches historiques – compte tenu de leur contemporanéité, elles peuvent même être qualifiées de « sociologiques » – mais, selon Gordon Johnston², un tournant culturel dans son étude a été amorcé dans les années 1980. Il serait dû à un renouvellement des champs d'intérêts : propagande, guerre psychologique, opinion des gens « ordinaires » et idées dominantes. Au concept de *cultural Cold War*, Johnston préfère celui de *Culture of Cold War*, car il considère le premier comme se limitant aux moyens de production, de diffusion et d'interprétation de la culture alors que le deuxième permettrait des questionnements plus larges dont celui à propos des comportements, des attitudes et des pensées associés à la Guerre froide.

Depuis les années 1980, l'histoire culturelle de la Guerre froide ne cesse donc de s'enrichir. L'intérêt pour la montée de nouveaux médias diffusant des informations toujours plus vite et toujours plus loin a grandement participé à ce foisonnement, notamment en ce qui concerne la propagande idéologique et l'idée que les combats entre les blocs se passent avant tout dans les esprits – dont le fameux « lavage de cerveau ». Les cultures de Guerre froide peuvent s'analyser dans tous les objets du quotidien, ce qui les rend complexes, car elles sont évolutives et parfois contradictoires. Même si la Guerre froide est un concept utilisé dans l'ensemble du bloc

2. Johnston, 2010.

occidental³, chaque pays l'a vécu et perçu à sa manière : les cultures de Guerre froide n'homogénéisent pas les cultures nationales, elles complexifient chacune d'entre elles. Dès lors, il vaut mieux s'habituer à parler de cultures de Guerre froide au pluriel.

Vaste et ambiguë, la Guerre froide l'est aussi du point de vue de sa périodisation. Un consensus parmi les historien-ne-s s'est établi autour d'une période « Guerre froide » divisée en plusieurs phases dont la bipolarité des années 1950 (1947-1962) et la Détente prédominante jusqu'en 1979, au moment où les relations américano-soviétiques sont à nouveau sur le point de se rompre. La périodisation « guerrière » se justifie peut-être dans les histoires géopolitiques mais elle perd de sa pertinence lorsque l'on choisit une autre entrée telle que la culture, le genre, l'économie, l'histoire sociale ou encore celle coloniale. Akira Iriye⁴ estime d'ailleurs qu'une chronologie centrée sur la Guerre froide ne permet d'expliquer, du moins dans leur globalité, ni les mouvements transnationaux, ni la globalisation, ni l'histoire nationale, ni les aspects non géopolitiques des relations internationales tels que les échanges commerciaux. Dans ces cas-là, la Guerre froide devrait plutôt faire office de note de bas de page et se subordonner à une périodisation soit plus large soit plus restreinte. L'historien-ne doit donc veiller à ne pas perdre de vue son objet d'analyse et à ne pas surestimer la détermination de la géopolitique sur les autres sphères sans pour autant nier son existence et son rayonnement international.

La société de consommation qui émerge au début de la Guerre froide a renforcé la propagation des biens culturels offrant ainsi aux chercheurs et chercheuses de nombreux et nouveaux objets de recherche. La politique n'est plus forcément appréhendée par le « haut » (les relations internationales) mais peut l'être par le « bas » (qu'il s'agisse de l'histoire locale ou de l'histoire culturelle et populaire). Ces nouvelles approches ont permis de dessiner les contours d'une Guerre froide multiple. Elles ont aussi conduit à

3. « La Guerre froide » est une expression occidentale. L'Europe de l'Est, dans la pratique courante, décrit la période entre 1947 et 1991 comme « la vie sous le communisme ». L'utilisation du terme « Guerre froide » pour des sources du bloc Est n'est ainsi pas toujours la plus adéquate (Weichlein, 2017).

4. Iriye, 2013.

une multiplication des sujets de recherche notamment du côté de la production culturelle populaire et des loisirs : bandes dessinées, cinéma, pratiques sportives, etc. L'appréhension des cultures de Guerre froide passe, enfin, par l'analyse de l'imaginaire⁵ qui correspond, dans ce travail à l'univers de références d'un produit culturel, car s'intéresser aux raisons qui font qu'un produit plaît ou non revient à interroger l'imaginaire activé par ce produit et partagé avec son audience.

DE LA LÉGITIMITÉ DES CULTURES DE GUERRE FROIDE

LA NOTION DE GUERRE FROIDE

L'évolution du terme occidental « Guerre froide » est en soi intéressante et révélatrice : de substantif décrivant une période particulière de tensions et de conflits géopolitiques, il devient un adjectif pouvant expliquer toute sorte de phénomènes extra-politiques. Pour reprendre la formulation de Federico Romero, la notion s'est transformée en « multiplication kaléidoscopique de perspectives, de contextualisations, d'approches méthodologiques et de sens »⁶. Pourtant et d'après Akira Iriye⁷, la tendance à tout analyser à travers le prisme de la Guerre froide s'amenuise depuis la fin du XX^e siècle au profit d'autres dimensions telles que la globalisation ou l'histoire nationale. On constate ainsi à la fois un enrichissement des études liées à la Guerre froide et l'inscription de cette période dans une conception plus globale soumise à d'autres impératifs. Si ces tendances peuvent paraître, de prime abord, contradictoires, elles sont en fait révélatrices des principales difficultés auxquelles les historien-ne-s sont confronté-e-s lorsqu'ils et elles s'intéressent à la notion de Guerre froide, à savoir ses délimitations dans le temps, l'espace et le champ d'étude.

5. Parmi les nombreux travaux ayant traité de la définition de l'imaginaire, Jacques le Goff insiste particulièrement sur l'intérêt collectif d'un tel concept : « l'imaginaire nourrit et fait agir l'homme, c'est un phénomène collectif, social, historique [...], étudier l'imaginaire d'une société c'est aller au fond de sa conscience et de son évolution historique » (source : Le Goff, 1985, pp. vii-viii).

6. Traduit par l'autrice de Romero, 2014, p. 686.

7. Iriye, 2013.

Comme le soulève Nils Gilman, deux questions centrales doivent être prises en considération par les chercheurs et les chercheuses se penchant sur la périodisation de la Guerre froide :

La première a trait à la périodisation du phénomène connu sous le nom de Guerre froide : comment et quand a-t-elle commencé, quelles étaient ses caractéristiques essentielles, quand a-t-elle atteint son apogée et quelles ont été les circonstances de sa résolution ? La seconde concerne la manière dont la Guerre froide (quelle que soit sa périodisation) s'est ramifiée à partir de la lutte politique et idéologique entre les politiciens de Moscou et de Washington pour affecter des phénomènes culturels et intellectuels plus larges, en particulier les sciences sociales aux États-Unis.⁸

Les débats sur cette périodisation démontrent la multiplicité des conceptions qui dépendent avant tout de l'objet d'étude. Toutefois, un consensus s'accorde sur l'existence d'une phase d'une dizaine d'années – les *long fifties* (1948-1962) – considérée comme étant la période « la plus Guerre froide »⁹ et s'insérant dans un phénomène plus long et complexe. Cet épisode est marqué par trois aspects : premièrement, la course aux missiles qui perd de sa vitalité dès 1962, l'événement cubain et les traités américano-soviétiques qui s'ensuivent ; deuxièmement, la rivalité binaire entre les États-Unis et l'Union soviétique par la suite modérée par la rupture sino-soviétique, qui à la fois complique le schéma manichéen mondial et amorce la phase dite de Détente ou de coexistence pacifique ; et troisièmement, les démonstrations de similarités entre les deux idéologies dominantes jusqu'alors et

8. Traduit par l'autrice de Gilman, 2016, p. 2.

9. Cette période connaît néanmoins des bouleversements en particulier dans le bloc oriental dont la mort de Staline en 1953 puis l'officialisation de la déstalinisation ainsi que les insurrections polonaise et hongroise en 1956. L'homogénéité des blocs et donc la stricte opposition idéologique de cette période est d'ailleurs relativisée par des auteurs tels que Patryk Babiraki et Austin Jersild qui estiment que « l'optimisme de Khrouchtchev quant à la supériorité du socialisme soviétique est particulièrement peu convaincant dans les pays depuis longtemps exposés à des alternatives » (traduit par l'autrice de Babiracki et Jersild, 2016, p. 3). En 1959, une première phase de coexistence pacifique se dessine entre les États-Unis et l'Union soviétique symbolisée par des visites présidentielles réciproques. Le dialogue sera toutefois rompu l'année suivante à la suite de l'incident du U-2 révélant les missions d'espionnage américaines en Union soviétique.

les recherches de « 3^e voie », telles que la démocratie sociale ou les régimes postcoloniaux.

La difficile délimitation de la Guerre froide dans le temps est corrélée à sa vastitude géographique. Les *long fifties* telles qu'elles viennent d'être définies s'axent sur les confrontations entre les États-Unis et l'Union soviétique, notamment en Europe occidentale. Un focus sur la Chine, un mouvement de décolonisation ou un pays de l'Europe de l'Est nécessite certes un ajustement des bornes chronologiques mais il peut tout à fait justifier l'inscription de son étude dans l'histoire de la Guerre froide. Il en va de même pour certaines thématiques telles que, par exemple, le communisme dont l'histoire ne peut se limiter aux années 1950 alors qu'il en est un enjeu.

Au cours des années 1960, la focale se déplace vers le sud où les mouvements d'indépendance dans les anciennes colonies sont souvent soutenus par l'Union soviétique qui justifie ce soutien par sa lutte contre l'impérialisme. Toutefois et malgré une tendance généralisée à la globalisation, les différentes historiographies de la Guerre froide relèvent le déséquilibre quantitatif toujours prégnant entre les recherches sur le bloc occidental (États-Unis et Europe de l'Ouest) par rapport aux autres parties du monde.

Parallèlement aux débats sur sa périodisation et son étendue géographique, l'historiographie de la Guerre froide est marquée par le *cultural turn* des années 1980 qui renouvelle de nombreux champs d'intérêts historiques dont la propagande et l'opinion des gens « ordinaires ». On touche ici au cœur définitionnel de la Guerre froide, à ce qui en fait sa particularité en comparaison avec les conflits mondiaux du XX^e siècle : la Guerre froide représente un combat d'idéologies et de civilisations et s'incarne dans les objets du quotidien, d'où l'importance de la culture. Il faut ici reprendre la distinction de Gordon Johnston¹⁰ entre la Guerre froide culturelle et les cultures de Guerre froide. La première, plus spécifique, se focalise sur la diplomatie culturelle à l'intérieur et entre les blocs de la fin de la Seconde Guerre mondiale à la chute du Mur de Berlin. Elle met notamment en relief les relations culturelles qui n'ont cessé de perdurer entre l'Ouest et l'Est en dépit du durcissement des tensions politiques.

10. Johnston, 2010.

Si les rapports étaient difficiles, ils n'en étaient pas pour autant inexistantes et les manifestations culturelles étaient à la fois une manière de dialoguer et un moyen de perpétuer les rivalités :

La Guerre froide entre l'Union soviétique et l'Occident était à la fois une confrontation politico-militaire traditionnelle entre deux empires, entre la *pax americana* et la *pax sovietica*, et en même temps un concours idéologique et culturel à l'échelle mondiale et sans précédent historique. La Guerre froide culturelle a été façonnée par la nouvelle primauté de l'idéologie, par l'héritage partagé et âprement contesté des Lumières européennes et, surtout, par l'étonnante ascension mondiale de la presse écrite, du cinéma, de la radio et de la télévision, sans oublier la prolifération des théâtres et des salles de concert ouverts au grand public, notamment en URSS.¹¹

Avant 1989, cette histoire de la Guerre froide culturelle a d'abord été constituée d'études sur les États-Unis et, dans une moindre mesure, sur l'Europe de l'Ouest; la quasi-non-existence de recherches à propos du bloc oriental étant justifiée par l'opacité régnant autour des archives de l'Union soviétique et de ses alliés. La fin de l'URSS et des démocraties populaires a toutefois permis l'accès à certains documents diplomatiques et a ainsi enrichi ce domaine de recherches même si des lacunes persistent.

La démarche de l'histoire de la Guerre froide culturelle présente des limites: elle s'intéresse avant tout à l'utilisation des cultures – élitistes et populaires – par un État, notamment par le biais de la diplomatie culturelle – le *soft power* – ou de la propagande. Dès le XX^e siècle, l'étatisation ou du moins le soutien étatique de nombreux pans de la culture a enrichi le climat de suspicion de la part du peuple envers l'État et envers la culture, souvent considérée et réduite à un outil de propagande. La confusion entre production culturelle et propagande est, de plus, alimentée par le fait qu'elles sont toutes les deux des phénomènes de masse résultant du développement des médias. Recourant aux mêmes voies de diffusion, la culture en général et celle populaire en particulier peuvent

11. Traduit par l'autrice de Caute, 2003, p. 1.

certaines servir la propagande étatique mais elles conservent tout de même une certaine autonomie.

Les cultures de Guerre froide, en s'intéressant au quotidien socio-culturel des populations durant la période dite « Guerre froide », adoptent une approche plus anthropologique qui ne prend pas seulement en compte la culture servant le politique. Elles peuvent être définies comme « un système de significations et de comportements formé par les dynamiques de conflit qui ont émergé à la fin des années quarante »¹². Une telle approche part de l'hypothèse que si les événements politiques influencent les productions culturelles et artistiques, ils ne les transforment pas pour autant en simples manifestes propagandistes :

La culture est plus qu'une extension de la politique. Le lien représentationnel entre la culture et la politique peut être remplacé par un lien relationnel. Les guerres et les conflits n'utilisent pas seulement la culture à des fins non culturelles. La culture est plutôt un moyen de *signifier* des guerres et des conflits. Les conflits eux-mêmes sont culturellement construits, encadrés et recadrés.¹³

N'importe quel objet ou pratique du quotidien devient une source potentielle d'analyse qui enrichit les histoires culturelles et sociales : médias, mobilier, style vestimentaire, sports, loisirs, etc. Les cultures de Guerre froide ne sont pas nées *ex nihilo* à la fin de la Seconde Guerre mondiale ; elles puisent une grande partie de leurs imaginaires dans les cultures des guerres précédentes. D'ailleurs, le concept de « culture de guerre » a été théorisé par Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker dans le cadre de leurs recherches sur la Première Guerre mondiale. Il désigne « un ensemble de représentations, de pratiques, d'attitudes, de productions littéraires et artistiques qui a servi de cadre à l'investissement des populations européennes dans le conflit »¹⁴. Ce concept a été élaboré à partir du

12. Traduit par l'auteurice de Major et Mitter, 2006, p. 241.

13. Traduit par l'auteurice de Weichlein, 2017, p. 47.

14. [<http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/stephane-audoin-rouzeau/>], consulté le 8 mars 2018. L'approche de Stéphane Audoin-Rouzeau et d'Annette Becker a notamment été développée dans leur ouvrage commun, *La Grande Guerre*, publié en 1998 chez Gallimard.

constat que le conflit ne pouvait se limiter à une dimension militaire: l'ampleur et la longévité de la guerre influençaient forcément les sphères économiques, humaines, politiques, spirituelles ou encore culturelles. Ne pouvant se contenter des réponses fournies par la force de la propagande et de la contrainte, ces historien-ne-s cherchent à expliquer l'apparente docilité des soldats mobilisés durant des années. La culture de guerre, du fait de sa radicalité, marquerait une telle rupture avec celle de l'avant-guerre qu'elle aurait engendré le conflit. Elle aurait également marqué l'entier du XX^e siècle puisque certaines de ses caractéristiques – l'avènement de l'Homme nouveau¹⁵ notamment – se retrouvent dans les courants idéologiques de l'après 1918. La culture de guerre rompt également avec le passé par l'essor du cinéma et, *ipso facto*, par le culte de l'image face auquel toutefois Philippe Buton met en garde le spectateur qui ne doit pas « considérer l'image comme un simple miroir, passif, d'une histoire pensée en dehors de l'image elle-même »¹⁶, ce qui sous-entend la nécessité d'une attitude active, voire critique, de la part du public récepteur.

Ainsi, de nouveaux objets d'étude permettent d'analyser la Première Guerre mondiale sous d'autres angles que celui géopolitique: cartes postales, illustrations, journaux, films et autres objets du quotidien enrichissent tous la culture de guerre. Le concept a également pu être utilisé dans le cadre de la Seconde Guerre mondiale. Par exemple, les dessins animés produits par le III^e Reich¹⁷ illustrent la frontière fragile entre l'entreprise de propagande et la production de divertissement. Les régimes totalitaires étaient particulièrement suspicieux à l'égard des artistes et de la culture. Dans *Lire, s'évader, résister*, Vincent Platini estime d'ailleurs que c'est dans la culture populaire méprisée par les dirigeants que l'on retrouve le mieux les forces subversives :

Néanmoins, les œuvres considérées ne relèvent, pour l'écrasante majorité, que de la « grande culture », et non du divertissement populaire, du cinéma ou de la paralittérature, voués au mieux à

15. Vigarello, 2004, pp. 218-220.

16. Buton, 2002, p. 12.

17. Aslangul, 2008.

l'oubli. Or c'est justement parce que cette production faisait l'objet d'un mépris profond qu'elle a pu se fondre dans la masse et être susceptible d'abriter une force subversive.¹⁸

La culture populaire revêt donc un intérêt certain pour l'historien-ne qui veut sonder l'imaginaire, les opinions ou les idées d'une société, car même dans les cas où ces divertissements ont une visée propagandiste, ils jouent sur des univers de références populaires qui ne se limitent jamais à une idéologie.

De même, le concept de culture de guerre peut être transposé aux cultures de Guerre froide: si un conflit généralisé n'a pas eu lieu, le sentiment d'insécurité reste néanmoins très présent au sein de la population; on peut craindre une invasion ou une guerre qui, avec la potentielle utilisation de la bombe atomique, prennent un tournant apocalyptique. De plus, et comme le relèvent Simo Mikkonen et Pia Koivunen :

L'arrivée d'historien-ne-s de la culture et des sciences sociales, de chercheurs et de chercheuses dans le domaine des médias et du cinéma, d'anthropologues et de nombreux et nombreuses autres spécialistes a donné lieu à de nouvelles approches, de nouvelles ouvertures méthodologiques et de nouvelles séries de questions. Grâce aux études sur les arts, les médias, la culture de consommation et les activités populaires, la compréhension de la Guerre froide en tant que conflit, et en particulier son impact sur les gens ordinaires, est devenue plus fragmentée et multiforme, mais aussi moins politiquement motivée.¹⁹

La joie et le soulagement qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale ont rapidement cédé leur place à la peur et à la menace dues aux désaccords entre les États-Unis et l'Union soviétique, grands vainqueurs du conflit. Résolus à l'alliance face au danger fasciste, les tenants du capitalisme et du communisme n'ont désormais plus d'ennemis communs et donc plus de raison de collaborer. Dès 1947,

18. Platini, 2014, p. 11.

19. Traduit par l'auteurice de Mikkonen et Koivunen, 2015, p. 5.

les deux pays s'érigent en modèles inconciliables et développent leur propagande. Une guerre psychologique commence alors, le monde se scinde en deux et un système binaire se met en place: Ouest / Est, gentil / méchant, moderne / rétrograde, etc. Le « manichéisme » semble être le maître mot de l'imaginaire des longues années 1950. Pourtant, des études, surtout celles sur la transnationalité²⁰, ont démontré que d'une part, les blocs ne vivaient pas en vases clos, que malgré leurs différends, ils communiquaient et échangeaient entre eux et que d'autre part, au sein d'aucun bloc ne régnait une parfaite harmonie²¹. L'immobilisme d'un conflit – où la paix tout comme la guerre sont impossibles – conduit alors à une phase de Détente²² qui s'affirme après la résolution de la crise des missiles à Cuba de 1962. Si les tensions semblent se calmer sur le plan politique, elles s'emballent sur celui culturel et imaginaire américain²³ où le manichéisme qui dominait les productions culturelles des années 1950 se complexifie et où les ennemis auparavant tout désignés deviennent plus ambigus: aux côtés des méchants Russes surgissent des sauvages du Tiers-Monde, des Asiatiques et des Chinois toujours plus communistes mais surtout, le Mal semble s'être infiltré dans le bloc occidental notamment à travers les affaires d'espionnage et de contre-espionnage²⁴ révélées par la presse ainsi que par le biais des révolutions sociales (aussi bien raciales que genrées) dont les turbulences paraissent avant tout alimenter la Menace Rouge. Le monde binaire des années 1950 était peut-être inquiétant mais l'ennemi était facilement identifiable. Une décennie plus tard, les cultures de Guerre froide dessinent un univers encore moins sûr où les valeurs du Monde Libre sont menacées de tous les côtés et même de l'intérieur.

Les productions médiatiques et les fictions nourrissent et entretiennent cet imaginaire politique allant même parfois jusqu'à « binariser » des réalités complexes et pas toujours aussi exaltantes

20. Parmi les ouvrages abordant la perméabilité des deux blocs, citons: Eugster et Marti, 2015; Leffler et Westad Odd, 2012; Vowinckel, Payk et Lindenberg, 2012.

21. L'antiaméricanisme français ou la révolution hongroise sont des exemples parmi d'autres des dissonances au sein des blocs.

22. Paix impossible compte tenu des deux idéologies présentées comme inconciliables et guerre impossible puisqu'un affrontement mènerait à un conflit nucléaire apocalyptique.

23. Voir Douglas, 2005.

24. Parmi les noms devenus fameux, nous pouvons rappeler ceux d'Igor Gouzenko, de Kim Philby, de Vladimir Vetrov ou encore des époux Rosenberg.

qu'elles n'y paraissent au premier abord, ce qui confine les cultures de Guerre froide dans un manichéisme simpliste. Dans cet ordre d'idée, Olivier Büttner et Annie Martin définissent ainsi l'avènement et les ressorts d'une guerre qualifiée d'« imaginaire » :

Jalonnée de conflits larvés et ouverts, armés ou non, la Guerre froide a également vu se développer des guerres qui n'ont pas eu lieu ou, plus précisément, qui n'ont eu lieu que dans l'esprit de ceux qui, dans chacun des deux blocs, les ont préparées. Si le contexte psychologique de la Guerre froide a rendu possible l'émergence de ces représentations conflictuelles imaginaires, celles-ci ont en retour profondément nourri cette période. [...] Quelle que soit la forme de combat retenue dans ces réflexions, celles-ci ont souvent en commun de partir de données connues, des expériences acquises au cours du précédent conflit mondial, ces données et expériences étant réinterprétées au regard des perceptions nouvelles de la menace, au prisme des incertitudes et des craintes soulevées par la situation internationale et les guerres coloniales. Objet d'histoire culturelle, l'étude de la guerre imaginaire met aussi en jeu l'expérience et la mémoire des acteurs, leur culture du combat.²⁵

ÉTAT DE LA QUESTION

Malgré sa proximité temporelle, les recherches sur la Guerre froide ont déjà alimenté une riche historiographie traversée par plusieurs courants, du moins en Europe de l'Ouest. Hans Krabbendam et Giles Scott-Smith²⁶ la scindent en quatre temps. Dès les lendemains de la Seconde Guerre mondiale et tout au long des années 1950, le courant dominant des recherches historiques cherche à démontrer la responsabilité de l'Union soviétique et de l'idéologie communiste dans le déclenchement de la Guerre froide. Quelques voix accusent le complexe militaro-industriel américain mais elles sont minoritaires. Les différentes révélations d'affaires d'espionnage de la CIA vont toutefois bousculer et réviser les perspectives en rompant, à la

25. Büttner et Martin, 2014, pp. 21-22.

26. Krabbendam et Scott-Smith, 2003.

fin des années 1960, avec le manichéisme dominant jusqu'alors. Les critiques à l'encontre des États-Unis seront à nouveau tempérées lors des années 1970 et 1980 pour laisser la place à l'attitude triomphaliste de l'Occident face à la chute du communisme et à l'espoir de nouvelles réponses à la Guerre froide via l'ouverture des archives du bloc Est; des attentes qui ne sont pas totalement satisfaites encore à ce jour. Depuis, les recherches historiques à propos de la Guerre froide revêtent des approches plus interdisciplinaires occasionnant de nouveaux questionnements et de nouveaux regards. Les problématiques dépassent très souvent le débat « du juste et du faux » comme avaient déjà pu le faire des historiens tels que William Appleman Williams²⁷ et Daniel Yergin²⁸. C'est dans ce contexte que s'épanouissent les études des cultures de Guerre froide.

Dans *Cold War Cultures? Perspectives on Eastern and Western European societies*²⁹, Annette Vowinckel, Marcus M. Payk et Thomas Lindenberger insistent sur la nécessité d'un discours critique à propos de la Guerre froide et de son héritage idéologique. Leur introduction dresse un panorama des études concernant les aspects sociaux et culturels de la Guerre froide dans l'histoire américaine mais aussi sur les terrains européens de l'Ouest et de l'Est. Ils et elle relèvent la complexité de la notion de *Cold War culture(s)* et la difficile transposition des recherches américaines sur les cas européens. Cela est peut-être dû à sa trop fréquente confusion avec l'étude de la culture américaine; une pratique à propos de laquelle Peter J. Kuznick et James Gilbert Burkhart mettent en garde :

La culture de Guerre froide n'est pas synonyme de culture américaine, même au plus fort de son impact. C'est l'interaction entre les éléments uniques de la culture de Guerre froide, [c'est-à-dire la peur du nucléaire, l'antisoviétisme, les mises sur écoute et le complexe militaro-industriel], et les tendances de longue date qui existaient indépendamment et en grande partie avant la Guerre froide, qui a créé cette civilisation américaine.³⁰

27. Williams, 1959.

28. Yergin, 1978.

29. Vowinckel, Payk et Lindenberger, 2012.

30. Traduit par l'auteurice de Kuznick et Burkhart, 2001, p. 10.

Ainsi l'idée de culture de Guerre froide peut être perçue comme un transfert culturel analysable dans n'importe quel pays et dans de nombreux domaines à condition qu'elle soit toujours recontextualisée. Elle semble particulièrement intéressante pour l'historien-ne qui cherche à saisir les imaginaires politiques d'une population et d'une époque :

Le conflit a donné lieu à des représentations culturelles dans pratiquement tous les domaines de la vie sociale, non seulement en Europe et aux États-Unis, mais dans le monde entier. Les domaines les plus évidents sont la politique et la propagande, mais de nombreux domaines moins évidents ont été façonnés de manière décisive par la lutte, du cinéma au sport en passant par la sexualité, la religion et la race. Cela s'explique par les objectifs multiples des produits culturels de la Guerre froide ainsi que par les conditions de leur production. Ils visaient, par exemple, à prouver leur supériorité sur l'ennemi, à démontrer la méchanceté de l'autre camp et à mettre en garde contre les ennemis au sein de leur propre nation.³¹

Parallèlement au *cultural turn* des études de la Guerre froide, les recherches sur les médias prennent leur essor dans les années 1980, en particulier celles sur les médias de masse ; ces derniers permettant de toucher au même moment un très grand nombre de personnes de différents milieux et pouvant être séparés par des milliers de kilomètres. Presse écrite, télévision, cinéma, radio, tous les médias ont suscité de l'intérêt, en particulier en tant qu'outils de propagande même si cette fonction ne doit pas être surestimée.

L'importance croissante des médias de masse et plus généralement de la culture populaire dans le quotidien des Français met en évidence l'avènement du temps libre, des loisirs et du divertissement mais aussi de l'envie ou du besoin d'évasion. L'engouement pour les récits de voyage exotique, les mondes fantastiques ou la science-fiction au sortir de la Seconde Guerre mondiale en sont la preuve : toute communication ne peut revêtir un enjeu politique

31. Traduit par l'auteurice de Starck, 2010, pp. 2-3.

explicite sous peine de lasser le public-cible ; le divertissement n'est pas compatible avec une propagande jugée trop agressive. L'un des intérêts de la culture populaire pour l'historien-ne est ainsi de comprendre en quoi un produit parvient à plaire à un grand nombre de personnes de milieux différents qui ne partagent pas forcément les mêmes convictions. Ces objets populaires interpellent les publics de l'époque et sont porteurs d'une vision du monde, d'un univers de références partagé par toute une génération qui ne cesse à son tour de l'alimenter et de le modifier. La mouvance des imaginaires politiques est perceptible dans les discours produits durant la Guerre froide. On y dénote une évolution entre les années 1950 et 1960 où les concepts binaires de la première décennie – Est/Ouest, Bien/Mal – sont peu à peu nuancés et même remplacés par des imaginaires plus hybrides et ambigus. L'article de Richard Hofstadter, *The Paranoid Style in American Politics*³², publié en 1964, illustre cette évolution : l'auteur explore l'influence de la théorie du complot dans la façon de raconter certains épisodes de l'histoire des États-Unis. Selon lui, il existe un tournant dans la narration des cultures de Guerre froide qui voit l'ennemi comme un danger devenu omniprésent, ne provenant plus uniquement de l'extérieur. Cette évolution fait écho au sujet de l'espionnage et à l'une de ses figures emblématiques : la taupe, cet espion recruté par l'ennemi à l'intérieur du pays espionné.

UN CHANGEMENT DE PARADIGME

Les cultures de Guerre froide ont déjà été étudiées à plusieurs reprises au travers du prisme des produits destinés à la consommation de masse. Michael Kackman³³ s'intéresse, par exemple, à la continuité entre les séries télévisuelles d'espionnage des années 1950 et 1960 et les discours officiels et populaires sur l'identité nationale. Selon l'auteur, la télévision joue, à partir de ces décennies, un rôle central dans la diffusion de normes sociales et de valeurs. Son étude permet d'appréhender les cultures de Guerre froide ainsi que les questionnements autour de l'identité nationale

32. Hofstadter, 1964.

33. Kackman, 2005.

et de la citoyenneté qui peuvent interférer avec la présentation d'un monde séparé en deux blocs. Le choix des séries d'espionnage comme objet d'étude est justifié par leur succès mais aussi par leur thématique très « Guerre froide ». Leurs personnages principaux, les espions, sont chargés d'incarner les discours conflictuels contemporains autour de la masculinité, de l'identité nationale et du sujet-citoyen idéal. Michael Kackman démontre notamment que si les premiers programmes d'espionnage, tels que *I Led 3 Lives* (produit par Ziv Television de 1953 à 1956), étaient présentés comme de fidèles transcriptions de la réalité des agences gouvernementales, ceux des années 1960, à l'image de *Get Smart* (diffusé sur NBC de 1965 à 1970), abandonnèrent la conception idéologique de l'espion idéal pour privilégier des personnages plus ambigus et des tons plus parodiques.

La diminution progressive du manichéisme a également été perçue dans les discours politiques et médiatiques par Philipp Sarasin³⁴. L'auteur s'est intéressé à la construction de la dichotomie Est/Ouest basée sur l'image de l'Orient comme origine du Mal dans les civilisations chrétiennes. Ce type de vision a été renouvelé par des discours politiques de la fin des années 1940 dont le fameux « Iron Curtain Speech » de Winston Churchill en 1946. Puis, il a été minorisé dès les années 1960 et l'esprit de Détente par la remise en cause de la supériorité prétendue de l'Occident accompagnant les mouvements de décolonisation. Cette dichotomie peut aussi être le reflet de la libéralisation culturelle développée par Marcus M. Payk³⁵. Selon lui, les années 1950 sont marquées par une logique binaire concevant les vertus familiales comme le fondement de la sécurité nationale face à l'insubordination, aux mouvements féministes et à une sexualité jugée débridée alors que les années 1960 sont celles des contre-cultures et des révolutions de mœurs faisant l'apologie de la diversité et de l'hybridité. Le traitement très manichéen de la Guerre froide de la première décennie devient alors de plus en plus flexible : la menace nucléaire se réduit au profit de l'espoir de possibles coopérations entre les Super

34. Sarasin, 2015.

35. Payk, 2012.

Puissances. La Détente des années 1960 favorise l'apparition de nouveaux éléments tels que l'humour, l'ironie et le sarcasme dans les productions populaires de l'espionnage en particulier.

Si les fictions d'espionnage anglophones, surtout celles télévisuelles et cinématographiques produites aux États-Unis, semblent traduire fidèlement l'évolution des cultures de Guerre froide tout en ayant connu un succès planétaire, elles ne sont toutefois pas les seules à avoir proliféré durant les décennies 1950 et 1960. La France est notamment elle aussi une grande productrice de fictions d'espionnage dont l'âge d'or se situe dans les années 1950. Le manichéisme de cette décennie lui a certes été profitable mais l'engouement pour le roman d'espionnage français résulte d'une combinaison de phénomènes politiques, culturels et industriels plus larges qui seront décrits dans la partie suivante. Dans *L'Idéologie dans le roman d'espionnage*³⁶, Erik Neveu délimite l'âge d'or de ce genre entre 1949 – lancement de la série *OSS 117* par la maison d'édition Fleuve Noir – et 1965, année de parution du premier *SAS* de Gérard de Villiers qui chamboule les règles d'écriture du genre établies par une première génération d'auteurs – tels que Jean Bruce, Paul Kenny, Claude Rank et Serge Laforest – tout en s'emparant de nombreuses parts du marché causant la fin des petites collections. La fin de l'enthousiasme généralisé pour le genre de l'espionnage coïncide ainsi avec le changement de paradigme dans l'imaginaire politique de la Guerre froide laissant supposer une concordance entre l'évolution des cultures de Guerre froide et le discours paralittéraire.

CULTURE POPULAIRE ET RECONSTRUCTION NATIONALE

Les luttes d'influences entre les États-Unis et l'Union soviétique impactent certes les productions culturelles françaises mais tous les divertissements ne doivent pas être analysés par le seul prisme des relations internationales ; le contexte national a d'autant plus son importance. En 1945, la France est meurtrie par la Seconde Guerre mondiale : son territoire a été dévasté, sa population a été divisée et sa réputation ne brille plus vraiment au-delà de ses frontières. Après

36. Neveu, 1985, pp. 20-22.

la libération de l'occupation nazie est instituée en France, en 1946, la IV^e République qui reste toutefois fidèle aux idées dominantes de la III^e et qui veille surtout à la reconstruction d'après-guerre en instituant entre autres la protection et la sécurité sociales, les aides à la famille, les aspirations au partage de la culture, l'aménagement du territoire, la promesse de l'ouverture européenne sans négliger les impératifs collectifs ou encore les politiques de la recherche scientifique, de développement de l'énergie atomique et celles d'alliance avec l'Afrique noire³⁷. L'accoutumance aux nouvelles institutions demande toutefois du temps, c'est pourquoi les effets socioculturels – dont une société de consommation et de loisirs – ne sont clairement ressentis qu'à partir des années 1960, soit durant la V^e République instituée par le Général Charles de Gaulle en 1958, marquant l'apogée des Trente Glorieuses³⁸.

La société de consommation s'accompagne de l'essor des médias de masse. L'implantation de la télévision est plus tardive en France que chez ses voisins et ne décolle véritablement qu'au cours des années 1960. Les canaux plus traditionnels que sont la radio et l'imprimé restent ainsi au centre des phénomènes de circulation et d'imprégnation. La multiplication des collections de poche dès les années 1950 fait de l'imprimé un produit bon marché et un instrument de culture essentiel et populaire qui propulse sur le devant de la scène certains genres (para-)littéraires : la romance, la science-fiction, le western, le policier ou encore l'espionnage. La presse périodique reste au centre des phénomènes de circulation au sein de la société française, notamment en ce qui concerne la presse féminine, celle sportive ou encore les romans-photos.

La montée en puissance de la télévision symbolise les mutations qui touchent la culture de masse bénéficiant de la hausse du pouvoir d'achat durant les années 1960. Devenus adolescents, les *babyboomers* deviennent la cible d'une culture qualifiée de « jeune » illustrée par la vogue yéyé, l'importation du cinéma hollywoodien et ses pastiches français, les émissions populaires de radio puis de télévision, etc. Si les événements géopolitiques ont influencé les

37. Rioux, 1983, pp. 349-350.

38. La formule est popularisée par Fourastié, Jean (1979), *Les Trente Glorieuses ou la Révolution invisible de 1946 à 1975*, Paris : Fayard.

contenus de ces fictions, on ne peut omettre la volonté première de ces objets populaires, celle de divertir. La multiplication des supports contribue à la transmédiatisation et à l'omniprésence des phénomènes culturels : un héros de roman devient le héros d'un film, les acteurs et les actrices apparaissent aussi bien sur le grand que sur le petit écran et les reportages se déclinent à l'oral, à l'écrit et à l'image. Il en est ainsi de notre objet d'étude, la série d'espionnage *OSS 117*, écrite par la famille Bruce et ayant connu un très grand succès tout au long de sa publication, soit de 1949 à 1992 : ses romans sont adaptés au cinéma et à la radio, la presse féminine et celle spécialisée du genre accordent de nombreuses interviews à ses auteur-e-s et des bandes dessinées illustrent les aventures écrites.

OSS 117, L'ESPION DE LA CIA AUX LOINTAINES ORIGINES

FRANÇAISES

En 1949, la jeune maison d'édition Fleuve Noir accepte le manuscrit de Jean Bruce, de son vrai nom Jean Brochet alors âgé de 28 ans. *Tu parles d'une ingénue* – qui sera rebaptisé plus tard *Ici OSS 117* et qui est donc le premier épisode de la saga – aurait été écrit en trois semaines. Ce roman aurait reçu 6 refus et Armand de Caro, patron de Fleuve Noir, l'aurait même reçu par hasard. Quant à l'auteur, il se serait mis à l'écriture après plusieurs carrières dans l'armée, la police et la détection. Vrai ou faux, cela importe peu ; un mythe a bel et bien été construit autour de Jean Bruce et de son espion de papier³⁹. Dans tous les cas, Jean Bruce s'inscrit en précurseur du phénomène populaire du roman d'espionnage de Guerre froide, précédant même le britannique Ian Fleming⁴⁰. Il appartient donc à la première génération de

39. Nombreux sont les documentaires et interviews de la presse spécialisée du roman d'espionnage à avoir valorisé ces deux aspects de l'aventure « OSS 117 » : une carrière de (presque) espion pour Jean Bruce et le parcours du premier manuscrit. Le rattachement de l'écrivain au monde de l'espionnage et de la guerre n'est cependant pas propre à Jean Bruce. Par exemple, Ian Fleming aurait fréquenté le MI 5 et Gérard de Villiers était un reporter de terrain. La liste d'une revue de presse dédiée à *OSS 117* et ses auteur-e-s est disponible en bibliographie. Étant donné le manque de sources véritablement vérifiables, nous avons préféré utiliser le conditionnel pour tout ce qui touche aux biographies des auteur-e-s, à la genèse de la série et aux chiffres de vente. Les informations quant à la naissance du premier roman de Jean Bruce sont tirées de l'article de Gerel, 1962, p. 23, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

40. *Casino Royal*, le premier « James Bond » est publié en 1953 en Grande-Bretagne.

romanciers d'espionnage français, aux côtés, nous le verrons plus tard, de Claude Rank, Paul Kenny et Serge Laforest. En 1953, Jean Bruce quitte Fleuve Noir pour rejoindre les Presses de la Cité où il finit par diriger sa propre collection et réduit son rythme d'écriture en passant de 12 à 6 romans par an. Vainqueur du Grand Prix du Roman d'Espionnage pour l'épisode *Panique à Wake*, en 1958, il devient ensuite millionnaire.

En 1963, Jean Bruce, auteur de 88 romans déjà, meurt dans un accident de voiture. Sa veuve, Josette, et ses enfants, François (fils d'un précédent mariage) et Martine, peuvent compter sur les revenus découlant des rééditions des *OSS 117* mais c'était sans compter la lassitude du lectorat et l'arrivée d'un nouvel écrivain, Gérard de Villiers, qui bouscule le monde de l'espionnage fictif. Ainsi en 1968, Sven Nielsen, éditeur des Presses de la Cité, convainc Josette Bruce de reprendre le flambeau pour perpétuer le mythe *OSS 117*. Elle doit suivre les techniques d'écriture de son défunt époux afin de ne pas perdre le lectorat déjà acquis. Elle a 3 romans pour convaincre. Visiblement, ce fut un pari réussi puisqu'elle en écrira 143 avant 1985⁴¹.

OSS 117 est donc une série paralittéraire à succès présentant de nombreux avantages pour celui ou celle qui souhaite interroger l'engouement pour la fiction d'espionnage de Guerre froide en France. Tout d'abord, les premiers épisodes sont des précurseurs du genre puisque Jean Bruce a été le premier auteur de Fleuve Noir à écrire pour la collection « Espionnage ». Ensuite, la série a traversé les Trente Glorieuses puisqu'elle est composée de plus de 200 romans écrits entre 1949 et 1985. Elle présente aussi la particularité d'avoir été signée par un romancier et une romancière, qui plus est un couple⁴². *OSS 117* est également le symbole d'un phénomène commercial et l'incarnation d'un genre paralittéraire compte tenu

41. La série connaîtra ensuite une brève renaissance avec *Les Nouvelles Aventures de OSS 117* écrites par Martine et François Bruce, les enfants de Jean, de 1987 à 1992 mais ils n'ont pas fait l'objet de cette recherche.

42. Cette particularité a suscité de nombreux espoirs de recherche dont une nette différence d'écriture due au genre qui pourrait être marquée par les (r) évolutions sociales des années 1960 et 1970 mais elle n'est pas le seul critère pouvant influencer l'écriture: en sont des exemples l'arrivée de nouveaux concurrents, dont Gérard de Villiers, dans l'espace littéraire bouleversant les codes du genre de l'espionnage ainsi que les logiques industrielles et commerciales impliquant de toujours vendre plus au plus grand nombre.

de son rythme de publication soutenu de 12 puis 6, voire 4 romans par année. Pour terminer, *OSS 117* aurait pulvérisé tous les records de vente en France⁴³ et aurait même connu le succès en dehors de l'Hexagone⁴⁴.

Choisir un succès de la paralittérature comme source d'analyse historique nécessite la prise en compte de l'environnement du récit dans une acceptation très large : les romans, les auteur-e-s, les collections, la maison d'édition, le public, les produits dérivés, etc. Comme tous les épisodes suivaient la même recette de base afin de répondre aux attentes d'un lectorat assidu (dit *sériel*) et de le fidéliser, il était nécessaire d'adopter une stratégie commerciale maximisant les ventes. Parmi les outils d'optimisation figurent la rapidité d'écriture et de publication ainsi que des couvertures facilement repérables au milieu de tous les autres romans de gare. Ce n'est donc pas uniquement le roman en tant que texte qui doit être analysé mais également en tant que livre-objet, c'est-à-dire dans sa globalité. Il faut garder à l'esprit qu'un roman de *OSS 117* est conçu à plusieurs mains dont au moins celles qui écrivent – l'écrivain-e ou l'écrivain-e ?⁴⁵ –, qui corrigent, qui éditent et qui illustrent. De plus, l'analyse ne se limite pas à une succession de romans mais à la série dans son ensemble et ceci malgré l'absence d'une chronologie de lecture, c'est-à-dire que le lecteur ou la lectrice est libre de commencer par le roman de son choix, les différents personnages sont toujours introduits et les références à des épisodes précédents servent avant tout de clins d'œil au lectorat sériel et ne sont jamais des éléments essentiels à la compréhension de l'intrigue. L'évolution de la série *OSS 117* est plus discrète et son univers de références – que l'on peut également appeler « imaginaire de la série » – se construit lentement grâce à l'accumulation des aventures de son héros au matricule éponyme.

43. Jean Bruce aurait vendu 25 millions de volumes et Josette 15 millions (Source : Gandin, 1988, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce »). Plusieurs quatrièmes de couverture affirment même que la série a atteint les 55 millions d'exemplaires.

44. Là aussi, les chiffres varient entre 15 et 23 langues de traduction (Sources : Pennec, 1967 et Gandin, 1988, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce »).

45. La formulation de Constantin Melnik rappelle bien l'aspect industriel de l'écriture paralittéraire mais reste connotée péjorativement (Melnik, 2008, p. 35). La distinction entre l'écrivain-e et l'écrivain-e a été développée par Roland Barthes et part d'un constat grammatical : « L'écrivain accomplit une fonction, l'écrivain une activité » (Barthes, 1964, p. 148).

Hubert Bonisseur de la Bath, le fameux OSS 117, est un espion de la CIA aux lointaines origines françaises. Il est beau et fort, c'est un homme à femmes mais il n'a aucune attache mis à part son allégeance envers M. Smith, le patron des services secrets américains. Comme beaucoup d'espions nés d'une plume française, OSS 117 n'est ni véritablement français, ni ne travaille pour la France. Il appartient néanmoins au bloc occidental ce qui soutient l'idée que défendre les États-Unis revient à protéger le bloc entier. Cette vision du monde correspond au manichéisme des années 1950 et à l'image des États-Unis comme bouclier de l'Europe de l'Ouest : si des tensions avec des pays alliés, dont la France, sont parfois suggérées dans certains épisodes, les conflits sont néanmoins toujours de courte durée ou sans importance pour l'histoire rendant l'impression d'un bloc homogène.

Les romans écrits par Jean et Josette Bruce possèdent tous une intrigue localisable dans l'année de parution ou la précédente grâce à des repères qui sont majoritairement des événements ou des personnages politiques. Loin de soutenir la thèse du mimétisme de Gabriel Veraldi⁴⁶, ces chronosèmes⁴⁷ permettent d'interpeller le lectorat et de faire écho à des problématiques contemporaines. Cette inscription dans la contemporanéité suggère, et c'est notre hypothèse de travail, que la série paralittéraire s'est construite sur la binarité présupposée d'un produit culturel de masse stéréotypé et emblématique de la Guerre froide. Suivant le postulat des cultures de Guerre froide, cette binarité s'est, au cours des années 1960, peu à peu complexifiée. Si la série d'espionnage est un produit de l'imaginaire de Guerre froide, elle devrait illustrer cette évolution.

130 épisodes de *OSS 117* ont été publiés entre 1949 et 1972. Le choix de ces bornes chronologiques découle essentiellement du postulat initial à savoir le changement de paradigme entre les

46. Selon l'auteur, le roman d'espionnage serait le fruit de la Guerre froide, c'est-à-dire la mise sur papier de la guerre secrète réelle. L'une des preuves avancées est l'appartenance passée des auteurs au métier d'espion. Cette position a été, depuis, maintes fois critiquée : même si le conflit a été propice au succès du genre paralittéraire, il n'en est pas le créateur (Veraldi, 1983).

47. Les chronosèmes sont des indices temporels facilement déchiffrables pour le lectorat – surtout s'il est contemporain de l'œuvre – et qui permettent d'ancrer le roman dans l'actualité et la réalité. À ce sujet, voir Thérenty, 2003 ; Kalifa, Régnier et Thérenty, 2011.

années 1950 et 1960. Il permet également de saisir le changement auctorial, l'arrivée des romanciers concurrents (ceux de la première génération puis Gérard de Villiers dès 1965) et même les changements politiques, économiques et sociaux de la France qui, tout à la fois, passe de la IV^e à la V^e République (1958) et entre dans les Trente Glorieuses. Au total, 64 romans ont été analysés : 36 de Jean Bruce sur ses quinze ans de rédaction et 28 de Josette sur ses sept premières années d'écriture⁴⁸. Il s'agit toujours de romans au format de poche avec une couverture cartonnée illustrée. L'essentiel des épisodes recensés appartient à la collection « Jean Bruce » des Presses de la Cité qui, sous l'égide de Josette Bruce, a réédité l'ensemble de la série, a numéroté les épisodes et a proposé un résumé en quatrième de couverture afin de s'assurer que les lecteurs et les lectrices n'achètent pas deux fois le même roman par mégarde⁴⁹.

Le succès de la série *OSS 117* ne se limite pas à un impressionnant chiffre de vente (plus de 55 millions selon les quatrièmes de couverture des romans parus au début des années 1970). Dans le livret accompagnant le coffret DVD des 5 films de *OSS 117* réalisés par André Hunebelle entre 1963 et 1968, le journaliste Philippe Lombard⁵⁰ répertorie toutes les productions médiatiques inspirées par le héros des Bruce : une pièce de théâtre jouée en 1961 dans un théâtre parisien ; une série d'émissions de radio, « OSS 117 raconte » diffusée en 1962 sur Europe 1, qui rejouait certains épisodes, narrés par un acteur interprétant l'espion et dans laquelle Jean Bruce est intervenu à plusieurs reprises ; une multitude de bandes dessinées adaptant en noir et blanc des romans d'*OSS 117* en petit format de 1966 à 1982 par les éditions Artima/Aredit ; des parutions en bandes dessinées dans le *Parisien Libéré* de 1963 à 1979 ; et enfin des films dont les 5 d'André Hunebelle. Toutes ces adaptations ne sont pas au cœur de cette recherche mais elles ont permis de mieux saisir le succès de la série et l'importance de la transmédiatisation dans la culture populaire et médiatique.

48. Jean Bruce a écrit 88 romans dont 75 « OSS 117 » et Josette Bruce, en sept ans, en a publié 55.

49. Quinson, 1975, p. 56, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

50. Lombard, 2005, pp. 77-92.

L'intérêt pour les films de *OSS 117* a également permis la découverte d'archives éditoriales, notamment celle du contrat⁵¹ qui liait Jean Bruce aux Presses de la Cité et dont une copie se trouve dans le Fonds du film *Banco à Bangkok pour O.S.S. 117* à la Cinémathèque de Paris. Ce document informe des accords liant l'auteur à la maison d'édition en matière de propriété littéraire et artistique, de corrections, de tirages et de droits d'auteur. Il souligne l'intérêt commercial de la série et l'implication de la maison d'édition dans l'entreprise paralittéraire qu'elle incarne dans cette recherche.

Toutes ces sources démontrent la nécessité de considérer l'univers de la série *OSS 117* comme l'objet de nombreux pôles de production aussi bien du côté de la réalisation (auteur-e et éditeur ou éditrice) que de celui de la réception, car celles et ceux à qui les épisodes sont destiné-e-s interviennent aussi dans l'élaboration de leur imaginaire. Le succès populaire de la série n'a pas compté uniquement sur une stratégie commerciale efficace ainsi que sur une recette d'intrigue redoutable, elle a également reçu le soutien de tout un pan journalistique, celui des magazines spécialisés dans les paralittératures policières et d'espionnage⁵² ou celui des magazines féminins qui accordent de grandes interviews aux auteur-e-s de best-sellers, notamment Josette Bruce qui est l'une des rares femmes romancières d'espionnage à connaître le succès. Alors que les thématiques de la violence et de l'érotisme peuvent supposer que le genre de l'espionnage s'adresse majoritairement à un public masculin – qui plus est recruté essentiellement dans les populations actives populaires et moyennes qui ont la cinquantaine selon une étude menée par Patrick Parmentier en 1986⁵³ –, les articles présents dans la presse dite féminine, dont *Elle* et *Agathe*, permettent de nuancer la composition du lectorat des romans d'espionnage. D'après Josette Bruce, celui d'*OSS 117* était même familial, d'où son souci d'un érotisme modéré dans la série :

51. Contrat entre Jean Bruce et Presses de la Cité, 25 novembre 1963, Cinémathèque Française à Paris, CN1202-B599: Fonds Crédit National «Banco à Bangkok pour O.S.S. 117».

52. Ces genres sont régulièrement traités ensemble par les journalistes estimant que le policier est l'ancêtre de l'espionnage alors qu'au niveau académique, le policier parvient peu à peu à obtenir ses lettres de noblesse contrairement à l'espionnage.

53. Parmentier, 1986, p. 413.

Je connais ma clientèle, elle comporte beaucoup de jeunes, or les jeunes lisent de plus en plus tôt. Ils peuvent sans être traumatisés, lire un Bruce que leurs parents laissent traîner.⁵⁴

Compte tenu de la prétendue répétition des intrigues – un reproche courant à l'encontre de la paralittérature dont la fiction d'espionnage française fait partie –, une approche quantitative devrait permettre de comprendre la « recette » de la série. Bien que cette approche illustre les données, elle ne fournit toutefois pas d'interprétations⁵⁵, d'où la nécessité du qualitatif, car même si ces romans étaient écrits très rapidement grâce à la répétition d'une construction narrative ou actantielle, même si les auteur·e·s étaient certainement motivé·e·s par un profit commercial et même si les épisodes étaient dédiés à une lecture de loisirs, cette série renferme certaines subtilités pas toujours décelables dans les statistiques et pourtant très bien pressenties au moment de la lecture, surtout lorsque celle-ci devient sérieuse.

54. Geslin et Rieben, 1973, p. 120, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

55. Il faut se méfier des statistiques et des graphiques compte tenu du « principe de la cigogne » (ou *post hoc ergo propter hoc*) où l'on confond corrélation et causalité.

PARTIE I

AU CŒUR DES IMAGINAIRES

*L'imaginaire nourrit et fait agir l'homme.
C'est un phénomène collectif, social, historique.
Une histoire sans imaginaire, c'est une histoire
mutilée, désincarnée.*¹

Jacques Le Goff

1. Le Goff, 1985, p. vii.

Tout comme les premiers chapitres d'un roman, cette partie se veut accompagnatrice du lectorat en lui confiant les clés pour mieux comprendre les enjeux, la légitimité et l'originalité de notre objet d'étude – la série d'espionnage française *OSS 117* – qui semble, au premier abord, faible d'intérêt et rapidement analysable. Plutôt que de vouloir déceler dans cette série une richesse que l'on rencontre dans la littérature canonisée promouvant l'unicité, nous proposons de quitter les méthodes d'analyse littéraire traditionnelles pour rejoindre celles d'un Franco Moretti, d'un Paul Bleton ou d'un Matthieu Letourneux qui mettent en avant la multiplicité, la répétition, les stéréotypes et la sérialité.

Alors qu'aucun conflit ne se déploie en Europe de l'Ouest durant la Guerre froide, la sensation d'insécurité se maintient au fil des décennies et le danger revêt de nombreux visages : Menace Rouge, bombe nucléaire, révolutions coloniales, révoltes sociales, etc. En parallèle, la fiction d'espionnage connaît un grand succès populaire multipliant les auteur-e-s, les romans, les collections et les maisons d'édition. En 1949, *OSS 117* est la première série française se réclamant de l'espionnage pur et dur – et non intégrée dans les collections de genre noir. Compte tenu de sa longévité et de son succès relativement stable – il s'agit d'un véritable phénomène populaire dès 1958 –, la série devait certainement interpeller son lectorat et faire écho à ses désirs comme à ses peurs. Analyser cette série populaire devient ainsi un moyen de saisir l'imaginaire politique de ceux qui la lisent, de ceux qui ont vécu les évolutions géopolitiques de la période dite de Guerre froide allant de son strict manichéisme à l'ambiguïté prédominante durant les années 1960.

1. L'APPROCHE PAR LA SÉRIALITÉ

Si l'espionnage a occupé les écrans de cinéma et de télévision durant la Guerre froide, il a aussi connu le succès en version papier, en particulier en France. Grâce à l'impulsion de deux grandes maisons d'édition, Fleuve Noir et Les Presses de la Cité, le genre prend son essor durant les années 1950. Bientôt, plusieurs séries paralittéraires explosent les records de vente. Pendant au moins deux décennies, les maisons d'édition, les collections et les séries se sont multipliées avec leur lot de héros à la fois singuliers et stéréotypés. Si personne ne se souvient de leurs intrigues, certains noms de code des agents, plus que leur identité complète, ont marqué les esprits de toute une génération de lecteurs et lectrices : 007, SAS, Le Commander et, bien entendu, OSS 117.

DE NOUVELLES PERSPECTIVES D'ANALYSE

Une production paralittéraire s'inscrit dans les mémoires par sa longévité, par la récurrence de ses personnages, ainsi que par ses marques de fabrique², validant ainsi les propos de Tzvetan Todorov affirmant que « le chef-d'œuvre de la littérature de masse est précisément le livre qui s'inscrit le mieux dans son genre. [...] le meilleur spécimen sera celui dont on n'a rien à dire »³. Les séries d'espionnage sont de ces séries B que l'on aime détester, que l'on lit « pour passer le temps » mais surtout qui rassemblent toute une

2. Par exemple : l'argot des *San Antonio*, les couvertures de femmes dénudées des SAS ou les titres calembours des *OSS 117*.

3. Todorov, 1980, p. 2.

génération. Caractérisées par le format de poche, un nombre de pages peu conséquent (environ 200 pages) et de nombreux épisodes répétant inlassablement les mêmes structures narratives, les romans de séries paralittéraires – que l'on appelle aussi romans de gare – présentent l'avantage de pouvoir être consommés le temps d'un trajet en transport en commun. Ils permettent au lectorat de s'évader de son quotidien pour embarquer dans un monde fantasmé, imaginaire, dangereux ou merveilleux mais qui s'inscrit dans une sérialité propre à la paralittérature :

À la pureté de la relation littéraire répond l'impureté d'une relation « paralittéraire » dans laquelle le regard de l'œuvre est toujours parasité par des éléments malmenant la clôture du texte sur lui-même : ensemble plus ou moins identifié d'intertextes dont les conventions sont reprises au point d'en déterminer forme, style et thèmes, conditions éditoriales contraignantes, support de diffusion qui influe sur la communication, modes d'écriture et de lecture qui se conçoivent en relation avec des modèles (formels, thématiques) aliénants, etc. Tous ces traits entraînent des effets de sérialité, au sens où ils engagent une communication dans laquelle l'œuvre se pense non dans son unicité, mais dans sa relation à un ensemble plus vaste : série de livres, collections, genres, personnages et univers de fiction récurrents...⁴

En choisissant comme objet d'étude non pas un seul roman mais une série – les aventures de *OSS 117* –, est placé au centre de ce travail le concept de la sérialité. Plusieurs pistes à ce sujet ont été ouvertes par des chercheurs tels que Franco Moretti, Paul Bleton et Matthieu Letourneux. Dans son ouvrage *Graphes, cartes et arbres : modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*⁵, Franco Moretti propose de s'éloigner de l'analyse littéraire rapprochée du texte et d'opter pour la *distant reading* dans laquelle une œuvre est perçue comme le chaînon d'un ensemble plus vaste, d'une série d'œuvres contemporaines partageant certaines caractéristiques,

4. Letourneux, 2017, p. 9.

5. Moretti, 2008.

principalement de genre. Le chercheur s'intéresse surtout aux lois de la survie littéraire et culturelle – c'est-à-dire aux causes de la longévité des genres littéraires et des pratiques culturelles – et favorise ainsi l'étude de l'ensemble plutôt que des unités. Cela permet d'analyser des productions habituellement délaissées, perçues comme dénuées de valeurs esthétiques particulières. Selon Franco Moretti⁶, l'analyse d'une série de romans et de ses cohérences – en son sein mais aussi avec l'imaginaire contemporain – permet de saisir d'une part *l'écosystème de la littérature* (comprenant l'évolution sociale et économique ainsi que les pressions politiques qui influencent la production littéraire) et d'autre part les forces sociales internes au *milieu littéraire*. Ce dernier est à la base de l'invention de nouveaux sous-genres suivant le rythme du renouvellement des « générations » d'écrivain-e-s. Une génération se définit par le partage d'un événement, tel que la Seconde Guerre mondiale, et par la résolution d'un problème posé à une époque. Ainsi, un genre littéraire disparaît au moment où sa réponse n'est plus adaptée ni à l'écosystème, ni au milieu littéraire. Ce fut le cas du roman d'espionnage qui, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, a su répondre aux préoccupations de son époque : menace nucléaire, intrigues politiques, réorganisation mondiale, guerre secrète, etc. Cette réponse sembla satisfaire son lectorat du moins entre 1950 et 1980, soit toute une génération d'hommes et de femmes.

De son côté, Paul Bleton⁷ a placé le concept de la sérialité au cœur de sa définition de la paralittérature, ce qui permet de changer l'appréhension de cette dernière : ne plus la comparer à la littérature canonisée mais la concevoir comme un produit de la culture médiatique. Selon lui, la paralittérature est caractérisée par une production et une consommation en série comprenant trois dimensions. Premièrement, la sérialité en tant que produit littéraire standardisé est connotée péjorativement, car elle sous-entend une production ne misant que sur le quantitatif. Pourtant, et compte tenu de sa diversité, il existe différents degrés de paralittérature et, à défaut d'une dimension littéraire, elle revêt une dimension socio-culturelle non

6. *Ibid.*, p. 19.

7. Sa pensée, ainsi que celle de « L'École de Montréal » ont fait plusieurs fois l'objet d'ouvrages collectifs dont Bleton, 1995 et 1997.

négligeable. Deuxièmement, la sérialité définit un ensemble de récits se rapportant à un seul héros éponyme, signé par un-e seul-e auteur-e et publié par la même maison d'édition ; c'est le cas de la série *OSS 117* par exemple. Troisièmement, la sérialité désigne une façon de consommer un acte de lecture, car un lectorat sériel sait repérer et rapprocher les éléments textuels de plusieurs épisodes. Cette dernière compréhension valorise les adeptes de paralittérature devenus actifs et non plus des éponges passives et elle rejoint le concept de « braconnage » développé par Michel de Certeau à propos de l'acte de lecture :

Bien loin d'être des écrivains, fondateurs d'un lieu propre, héritiers des laboureurs d'antan mais sur le sol du langage, creuseurs de puits et constructeurs de maisons, les lecteurs sont des voyageurs ; ils circulent sur les terres d'autrui, nomades braconnant à travers les champs qu'ils n'ont pas écrits, ravissant les biens d'Égypte pour en jouir. L'écriture accumule, stocke, résiste au temps par l'établissement d'un lieu et multiplie sa production par l'expansionnisme de la reproduction. La lecture ne se garantit pas contre l'usure du temps (on s'oublie et l'on oublie), elle ne conserve pas ou mal son acquis, et chacun des lieux où elle passe est répétition du paradis perdu.⁸

S'intéressant à sa production et à sa consommation plutôt qu'à son degré de qualité et à son rapport avec la littérature, Paul Bleton définit ensuite la paralittérature comme le « Récit en tant qu'Imprimé saisi par le Loisir en tant qu'Industrie »⁹. Sa conception souligne l'importance de la société de consommation, de sa démocratisation du papier (les livres au format poche meilleur marché) et de son industrialisation des loisirs. La paralittérature s'éloigne ainsi de la littérature pour devenir une manifestation de la culture médiatique et du phénomène de *massmédiatisation*. Ce déplacement a tout d'abord un impact sur la conception des produits paralittéraires puisqu'une maison d'édition va augmenter le nombre de titres publiés pour s'imposer sur le marché et concurrencer, par le nombre,

8. De Certeau, 1990, p. 251.

9. Bleton, 2002.

les Belles-Lettres. La production est elle aussi remaniée via l'expérimentation des supports, des formats et des techniques dans le but d'obtenir le produit le moins cher possible, mais correspondant aux goûts du lectorat. Enfin, la diffusion passe par la fidélisation du lectorat qui doit lire rapidement afin d'accroître l'obsolescence du produit et permettre ainsi aux industries de fonctionner toujours plus vite. Pour terminer, la culture médiatique dans laquelle est comprise la paralittérature est caractérisée par deux tendances : la transmédiation (l'adaptation d'un livre en film occasionnant à son tour la réédition du livre, par exemple) et le métissage sémiotique marqué par l'omniprésence de l'illustration. Ceci justifie la nécessité de considérer les romans paralittéraires au-delà du simple texte et de s'intéresser à leur paratexte, à leur édition, à leur contexte de diffusion et à leurs adaptations.

Les pensées de Paul Bleton et de Franco Moretti sont synthétisées dans l'essai de Matthieu Letourneux, *Fictions à la chaîne. Littératures sérielles et médiatiques*¹⁰, dont le but est de décrire les liens existant entre les différents niveaux de sérialisation. Sont ainsi mises en relation les questions d'ordre matériel – support, travail éditorial et mode de distribution – et celles touchant à l'univers de fiction telles que le genre, la transfictionnalité (l'apparition de personnages ou d'univers de fiction dans plusieurs romans) et la transmédiation (la circulation de personnages ou d'univers de fiction à travers différents médias). La sérialité y est un concept central et y est avant tout définie comme «une affaire de mise en relation [qui] n'existe qu'à partir d'une expérience située dans l'espace culturel»¹¹. Les séries à personnages récurrents de l'après-guerre l'ont tout particulièrement intéressé de par leur succès, leur ampleur et leurs dérivés transmédiateurs. Elles symbolisent tout l'enjeu et l'intérêt de l'étude de la sérialité :

Les séries à personnages récurrents engagent une relation à l'œuvre médiatisée par ses architextes : l'univers de fiction de SAS ou celui de Bob Morane ne sont pas structurés uniquement à

10. Letourneux, 2017.

11. *Ibid.*, p. 30.

partir des effets d'intertextualité produits par la récurrence des personnages, mais avant tout par une unité architextuelle qui ne peut se résumer à aucune des œuvres et en excède la somme.¹²

Sortant du livre pour plonger le lecteur ou la lectrice dans un univers de références vaste, les héros de ces séries à succès permettent ainsi au chercheur et à la chercheuse de saisir l'imaginaire collectif qui les imprègne et qu'en même temps ils construisent.

LE STÉRÉOTYPE ET LA LITTÉRATURE POPULAIRE

Outre le héros récurrent, le roman sériel se caractérise par son inscription dans un genre littéraire, lui-même défini par son pacte de lecture, c'est-à-dire par la promesse d'une réponse de la part de l'auteur-e aux attentes du lectorat : révélation de l'identité du tueur dans un polar, relation amoureuse semée d'embûches dans une comédie romantique, duel au revolver dans un western, etc. Dans le pacte de lecture est prise en considération l'implication du lectorat et non pas seulement la relation entre l'écrivain-e et son texte. Ce procédé sous-entend que la lecture n'est pas un acte passif mais dynamique et qu'ainsi, la réception d'une œuvre n'est pas totalement maîtrisée par ses producteurs mais qu'il existe bel et bien une créativité de la réception. C'est ce pouvoir de l'interprétation qu'a analysé Vincent Platini dans son essai sur la culture de masse sous le III^e Reich. Selon lui, « l'œuvre ne détient pas de signification immuable qu'elle aurait préalablement, exclusivement et clairement définie. L'objet que crée un roman ne correspond jamais tout à fait à un objet du monde quotidien, il reste incomplet, il ne peut même jamais être décrit totalement. »¹³ C'est cette créativité de l'interprétation qui engendrerait même le plaisir de la lecture. L'implication du lectorat explique le succès de ces histoires dont on connaît la fin avant même d'en avoir lu la première phrase. Ici, le plaisir ne résulte plus de la découverte d'une intrigue mais de la reconnaissance d'un univers de références enrichi par chaque nouvelle

12. *Ibid.*, p. 41.

13. Platini, 2014, p. 94.

lecture. Dans cette manière de concevoir le plaisir littéraire, l'usage du stéréotype devient primordial puisqu'il permet d'alimenter un imaginaire dans lequel le consommateur peut aisément se plonger. Le stéréotype, ou lieu commun, naît de l'association d'objets (ou de notions, de représentations, etc.) répétée jusqu'à devenir figée et contraignante.¹⁴ Cette « demi-vérité », comme la définissent Hans Henning et Eva Hahn¹⁵, peut également être fortement imprégnée par les idéologies et incarne alors un élément indispensable de la construction des systèmes politiques et sociaux. Recourir au stéréotype permet finalement de rallier et de mobiliser les populations, ce qui en fait un outil de propagande séduisant le lectorat au même titre que la culture. Les clichés, les lieux communs ou les formules simplistes et toutes faites permettent de soutenir des discours, de les imaginer à condition, bien entendu, qu'ils puisent dans le même imaginaire que le public auquel ils sont destinés. Originellement, le stéréotype n'est pas connoté péjorativement et peut aussi bien être dirigé vers un autre que vers soi-même (respectivement nommés hétéro- et autostéréotypes par Hans Henning et Eva Hahn). Selon Sylvaine Marandon, les deux versants sont nécessaires pour construire une identité; le « Nous » paraissant toujours plus facilement définissable lorsqu'il le fait en rapport à un « Autre » :

Si on se pose en s'opposant, dit-on, on se défini[t] déjà – et l'on a toujours besoin de savoir qui l'on est – en traçant ses contours par rapport à un autre, qui est différent. C'est un procédé d'identification que de stéréotyper les voisins.¹⁶

Aux romans paralittéraires est souvent reprochée l'accumulation de ces clichés aboutissant à un monde manichéen et simplifié. Pourtant, le stéréotype n'existe que lorsqu'il est partagé. C'est le lectorat plus que le texte qui lui insuffle sa puissance: un roman totalement isolé de son contexte n'est pas porteur de stéréotypes, c'est l'imaginaire collectif dans lequel baigne le lecteur ou la lectrice qui permet de les identifier et par là même de les fortifier.

14. Slakta, 1994.

15. Hahn et Hahn, 2002.

16. Marandon Sylvaine citée par *ibid.*, p. 31.

Au final, et paradoxalement, plus le lectorat est confronté aux stéréotypes, moins il est gêné par leur présence, car leur efficacité s'accroît lorsqu'ils entrent en résonance. L'accumulation de stéréotypes, tout comme les autres caractéristiques de la sérialité, balise la lecture et plonge le lecteur ou la lectrice dans un univers de douce familiarité. Appréhender une œuvre sérielle nécessite la prise en considération de cette résonance : un seul épisode d'une série d'espionnage paru dans les années 1950 ne comportera pas tous les codes ni tous les stéréotypes du genre, ce sont les intertextes convoqués par le lectorat dit *sériel* qui permettent de construire et d'alimenter l'univers de références répertoriant les caractéristiques du genre en question.

En conclusion, on ne peut envisager un roman sériel autrement que par son genre littéraire. Sa richesse réside justement dans l'accumulation des stéréotypes qui permettent la construction d'univers de références également appelés encyclopédies intertextuelles. Plutôt que de chercher la force de la paralittérature au-delà des clichés, le chercheur ou la chercheuse a plus intérêt à les débusquer, à comprendre leur réseau, leur imbrication et leur signification.

2. L'INDUSTRIE PARALITTÉRAIRE ET LE ROMAN D'ESPIONNAGE

Comprendre la réussite d'une série paralittéraire ou d'un genre littéraire nécessite tout d'abord de se plonger dans l'industrialisation de la paralittérature, car ces romans à succès ne sont pas l'œuvre d'une seule plume mais le résultat de tout un processus de fabrication et de diffusion.

LES CARACTÉRISTIQUES DE L'INDUSTRIE PARALITTÉRAIRE

Dans son introduction aux paralittératures, Daniel Fondanèche¹ estime que la paralittérature serait née aux alentours de 1850, dans les pays industrialisés, grâce à la conjonction de plusieurs phénomènes dont l'émancipation du roman comme forme littéraire à part entière, le développement des moyens d'impression industriels, la diffusion élargie de l'écrit et la production de livres bon marché vendus avec succès dans les kiosques de gare. Souvent définie comme privilégiant la quantité plutôt que la qualité – s'opposant ainsi à la littérature qui valoriserait l'unicité et le génie –, la paralittérature est encore régulièrement perçue péjorativement par les élites, en particulier dans le monde académique français. C'est pourquoi les chercheurs et les chercheuses qui s'intéressent aux différents genres paralittéraires rappellent la nécessité de repenser à la fois le concept de « paralittérature » et sa relation avec la littérature. Alain Fuzellier, en 1983 sous le pseudonyme de Alfu², estime

1. Fondanèche, 2005.

2. Alfu, 1983.

que la cause majeure du mépris de la paralittérature provient d'une mécompréhension de l'histoire. Selon lui, le courant du XIX^e siècle a occasionné une nouvelle littérature qu'il appelle « autre-littérature » et qui consiste avant tout en une autre façon d'utiliser le texte: le livre en tant qu'objet (du roman-feuilleton au livre de poche), l'écriture (un style d'écriture simple mais dynamique et recourant à l'emploi du suspense) et la lecture diffèrent fortement des pratiques de la littérature. Ainsi conclut Alain Fuzellier :

Certains, certaines aiment à dénoncer cette littérature comme une littérature facile. Qu'elle le soit est une chose, qu'il faille le lui reprocher en est une autre. Cela dit, on ne peut pas comparer une œuvre de l'autre-littérature avec une œuvre de la littérature traditionnelle. Sauf exceptions, trop de choses les séparent pour qu'une telle entreprise soit légitime.³

Dans l'ouvrage collectif dirigé par Loïc Artiaga, *Le Roman populaire 1836-1960*⁴, toutes les contributions mettent en avant la démarche commerciale de cette « nouvelle » littérature mise en place par des maisons d'édition entrepreneuruses et des romanciers et romancières capables d'enchaîner les intrigues. Cela n'aurait toutefois pas été possible sans la demande croissante de la part du lectorat, sans la soif de lire d'une population de plus en plus importante qui recherche avant tout le divertissement :

Plaire à *tous* en plaisant à *chacun* en particulier, c'est faire jouer à plein, de nouveau, la dialectique du même (profond) et du varié (superficiel). Créer des sous-genres du roman populaire, c'est aller dans le sens de la diversité, de la *non-répétition* ; mais c'est tout autant offrir au lecteur, au sein de son univers fictionnel de prédilection, la promesse de plaisirs *répétés*.⁵

La culture médiatique est née avec la littérature industrielle de la première moitié du XIX^e siècle, tour à tour illustrée par les

3. *Ibid.*, p. 55.

4. Artiaga, 2008.

5. Couégnas, 2008, p. 48.

romans-feuilletons, les fascicules bon marché, les journaux-romans et enfin, à la fin du siècle, les collections qui connaissent une nouvelle évolution avec l'essor du format poche dans les années 1950. Cette diversité matérielle fait écho à celles thématique et genrée prouvant que l'ambition de leurs producteurs était de toucher les publics les plus vastes et variés possibles. L'entreprise ne fut qu'accentuée par l'arrivée des médias audiovisuels. L'image s'est alors invitée sur le papier, développant les textes à images mais surtout, l'élaboration de couvertures reconnaissables au premier coup d'œil. Le livre paralittéraire ne peut donc se limiter à son contenu. Il doit se concevoir comme un objet complexe, «révélateur des mutations culturelles, des usages de la fiction ou des fantasmes des époques qu'il a traversées»⁶.

L'importance du support et des collections démontre, dans la paralittérature, le rôle de l'édition, intermédiaire inévitable entre le lectorat et l'auteur-e. Avec la mise en place de collections rassemblant des thèmes ou des genres, la maison d'édition devient une figure d'autorité et de confiance. Paradoxalement, le lectorat se fie aux choix de l'éditeur ou de l'éditrice alors que les sélections ont été construites par les goûts analysés ou présumés du public cible. Comme le relève Matthieu Letourneux, la maison d'édition devient ainsi «la garante d'une qualité de jugement»⁷. Le paratexte éditorial, notamment au niveau de la couverture, a comme objectif de rendre plus lisibles les architextes propres à chaque collection : couleurs, police et illustration déterminent l'horizon d'attente. Il inscrit l'œuvre dans une série pour séduire le lectorat tout en singularisant l'intrigue un minimum afin de le convaincre de lire, une fois de plus, une histoire dont il connaît la fin mais pas forcément le cadre et les détails. Il en est ainsi du roman d'espionnage dont l'âge d'or est situé durant les années 1950, soit dans la période «la plus Guerre froide». Ses couvertures mêlant régulièrement la violence et l'érotisme sont facilement reconnaissables et mettent en évidence les composantes principales des intrigues. Faisant écho aux unes médiatiques révélant l'identité d'une taupe ou les détails

6. Artiaga, 2008, p. 11.

7. Letourneux, 2017, p. 144.

d'une mission de la guerre subversive, les auteur-e-s d'espionnage et leurs maisons d'édition ont su exploiter les angoisses – rationnelles ou non – des populations contemporaines en leur proposant des héros presque immortels ramenant inlassablement l'ordre dans le chaos international.

L'HISTORIOGRAPHIE DU ROMAN D'ESPIONNAGE

En 1994, Norbert Spehner⁸ déplorait le manque d'intérêt francophone à l'égard du roman d'espionnage notamment en comparaison avec le monde anglo-saxon. Force est de constater que les fictions d'espionnage anglophones ont très vite fait l'objet de recherches⁹ alors que du côté francophone, il faut attendre les années 1980 pour qu'apparaissent les premiers essais, études historiques et monographies consacrées à un auteur ou à une série. Le déséquilibre historiographique entre anglo-saxons et francophones a été relevé par tous les chercheurs et toutes les chercheuses de langue française mais il peut être relativisé. En effet, la richesse anglo-saxonne¹⁰ provient essentiellement des monographies consacrées soit à des auteurs du début du XX^e siècle (Joseph Conrad, John Buchan, Eric Ambler, William Somerset Maugham et Graham Greene), soit au personnage de James Bond qui est devenu, au fil des décennies, une icône cinématographique plus qu'un espion de papier incontournable. Quant aux romanciers qui ont fait le plus l'objet de recherches académiques et qui sont contemporains à Jean et Josette Bruce, les auteur-e-s de la série *OSS 117*, il s'agit de Ian Fleming et de John Le Carré. Or, le premier est dans l'ombre du personnage qu'il a créé et qui s'est exporté sur grand écran. Quant au deuxième, il traite de l'espionnage d'une façon bien plus sombre et psychologique que les romanciers et romancières à succès français qui privilégient le côté aventureux des services secrets, c'est-à-dire un enchaînement d'actions, pistolet

8. Spehner, 1994.

9. Norbert Spehner (idem) cite l'ouvrage de Richard Osborne, *Clubland Heroes: a nostalgic study of some recurrent characters in the romantic fiction of Dornford Yates, John Buchan and Sapper*, Londres: Constable, 1953.

10. Citons, entres autres: Denning, 1987; Cawelti et Rosenberg, 1987; Seed, 2003; Kackman, 2005.

au poing. Finalement, traitant pourtant du même sujet, les romans de Le Carré et ceux du couple Bruce n'appartiennent pas à la même catégorie de romans d'espionnage : l'œuvre de Le Carré est le plus souvent classée dans la littérature – même en France – alors que la série *OSS 117* se cantonne, selon les critiques, dans la sphère paralittéraire. Enfin, même si *L'Espion qui venait du froid* – le roman le plus célèbre de John Le Carré – s'inscrit dans la série du héros Georges Smiley, la sérialité n'est pas la caractéristique fondamentale de l'œuvre de l'écrivain, ce qui le distingue, une fois encore, des séries paralittéraires populaires que sont *James Bond* et *OSS 117*.

L'intérêt anglais plus précoce pour les avatars de la culture populaire amorcé par les *cultural studies* d'une part et la passion suscitée pour certains auteurs particuliers de l'autre justifient – et amenuisent – le déséquilibre historiographique entre les recherches anglo-saxonnes et celles francophones dédiées au roman d'espionnage de Guerre froide. Il n'empêche que le genre a été relativement peu étudié par les chercheurs et les chercheuses francophones et cela en dépit du fait que la France est, avec la Grande-Bretagne, le pays ayant produit le plus de romans d'espionnage durant la Guerre froide. Selon Paul Bleton, « même chez les spécialistes [français] des genres dévalués, ce phénomène paralittéraire n'est que peu abordé [...]. Il semble que le roman d'espionnage souffre en fait de son succès ; dans la plupart des textes qui discutent le genre, celui-ci n'apparaît que comme une expansion décevante du roman policier. »¹¹ Plusieurs études et analyses littéraires se focalisent toutefois sur un ou deux cas de romans d'espionnage et trois auteurs ont publié des ouvrages généraux de référence : Paul Bleton, Erik Neveu et Gabriel Veraldi. Mis à part le premier, il s'agit d'écrits publiés il y a plus de trente ans, invitant ainsi à de nouveaux éclairages.

Gabriel Veraldi¹² publie *Le Roman d'espionnage* en 1983 dans la collection « Que sais-je ». Il soutient la thèse du mimétisme selon laquelle le roman d'espionnage ne peut être saisi qu'à condition

11. Bleton, 1984, p. 65.

12. Veraldi, 1983.

de connaître l'histoire de l'espionnage et des services secrets. Cette thèse a été réfutée par l'essentiel des recherches qui l'ont suivie. Néanmoins, Gabriel Veraldi pointe du doigt des éléments intéressants : tout comme Paul Bleton, il insiste sur l'influence du sentiment de Revanche à la suite de la défaite de 1871 et sur celle du romancier britannique Peter Cheyney¹³ dans la fiction d'espionnage française de la Guerre froide. Il dégage entre autres les fonctions principales et annexes du genre. Elles seraient commerciales, propagandistes, informatives et psychosociologiques. Gabriel Veraldi aborde la série *OSS 117* mais il est très critique envers les Bruce : Josette ne serait qu'une pure commerçante et son époux, un policier reconverti plutôt qu'un écrivain. Néanmoins, il salue leur marque de fabrique qui est la pratique du titre-calembour appliqué au système géographique¹⁴. Enfin, l'essai de Veraldi, publié dans la collection vulgarisatrice « Que sais-je » a le mérite d'être l'un des premiers à s'être intéressé à ce genre paralittéraire.

Dans son ouvrage tiré de sa thèse et publié en 1985, Erik Neveu¹⁵ opte pour une approche questionnant la place de l'idéologie dans le roman d'espionnage. Sa méthodologie, mêlant l'histoire, la linguistique, la sociopolitique et les témoignages de certain-e-s auteur-e-s de romans d'espionnage à succès – dont Josette Bruce –, propose une analyse de contenu très complète. Son corpus se limite toutefois au début du déclin du roman d'espionnage, soit de 1965 à 1977. Selon l'auteur, le roman d'espionnage serait capable de communication persuasive ; une capacité décrite comme une action lente et douce de persuasion.

Enfin, Paul Bleton a publié deux monographies essentielles – en plus d'articles et d'ouvrages collectifs consacrés plus largement à la paralittérature et sa sérialité. Paru en 1994, *Les Anges de Machiavel*¹⁶ présente une vision plus nuancée du roman d'espionnage que celle

13. Peter Cheyney (1896-1951) est un auteur britannique de romans policiers et d'espionnage. Il a notamment créé deux personnages chacun héros d'une série : *Lemmy Caution* (1936-1945) et *Slim Callaghan* (1938-1946).

14. Cette pratique a d'ailleurs fait l'objet de plusieurs analyses dont Molino, Lassave, Martin et Valette, 1974 ; Bonaccorsi, 2012.

15. Neveu, 1985.

16. Bleton, 1994. Dans une note suivant l'introduction, l'auteur précise que les chapitres de l'ouvrage sont des versions remaniées (parfois très corrigées) d'articles parus précédemment.

développée par Erik Neveu. Selon Paul Bleton, la fiction d'espionnage est avant tout la narrativisation d'une domination qui oscille entre un discours nationaliste (valeurs patriotiques et certitude du bien-fondé de la mission) et un discours plus circonspect révélant le scepticisme de l'espion qui effectue sa mission par professionnalisme plus que par conviction. L'univers du roman d'espionnage est basé sur un système de conventions narratives et d'accumulation de stéréotypes où les allusions à l'histoire immédiate ne servent qu'à la création d'un monde vraisemblable, ce qui rompt avec la thèse du mimétisme de Gabriel Veraldi. Paul Bleton propose également une vision du roman d'espionnage organisée autour de trois pôles de discours (narratif, encyclopédique et argumentatif) dont l'agencement occasionne 5 sous-genres d'espionnage. Dans sa conception, *OSS 117* appartient soit à l'espionnage de série – celui du règne de la vraisemblance, donc du narratif –, soit à l'espionnage-fiction qui recèle une fonction propagandiste intéressante. Sa deuxième monographie, *La Cristallisation de l'ombre*, sortie en 2011, aspire à « retracer l'histoire de la fiction d'espionnage, de ses origines oubliées sous la III^e République jusqu'à la Guerre froide »¹⁷, et donc à combler un sérieux vide dans l'historiographie du genre paralittéraire en mettant de côté l'anglicisation qui le transforma après la Deuxième Guerre mondiale et qui tend à occulter ses origines nationales.

LA GENÈSE DU ROMAN D'ESPIONNAGE FRANÇAIS DE GUERRE FROIDE

Durant les années 1950, l'enthousiasme né de la fin des combats cède rapidement sa place à une peur diffuse d'un troisième conflit encore plus apocalyptique compte tenu de la menace nucléaire. Ces premières années de Guerre froide sont ainsi marquées par le doute, la suspicion et la méfiance mutuelles fournissant un terrain propice à l'engouement des romans d'espionnage, notamment en France et en Grande-Bretagne. Relevons à ce sujet l'hypothèse de Paul Bleton :

17. Bleton, 2011a.

On peut remarquer que l'Angleterre et la France ont été les deux seules nations européennes à avoir eu à la fois un empire colonial et un nationalisme heureux : ce sont aussi les deux seules à avoir une littérature d'espionnage (avec plus récemment les USA ; même si E. Poe peut être considéré comme l'inventeur du genre). Produire des fictions d'espionnage peut avoir comme condition nécessaire que l'auteur ressortisse d'un pays à l'espionnage fort ; vu la qualité et la quantité des romans d'espionnage soviétiques par exemple, on peut douter qu'il s'agisse là d'une condition suffisante. Y aurait-il quelques rapports culturels encore mystérieux entre le colonialisme et le roman d'espionnage ? Le roman d'espionnage serait-il la mise en scène mythique d'une colonisation du monde maintenant impossible politiquement pour l'Angleterre ou la France ?¹⁸

Compte tenu du succès et de la valorisation des romanciers britanniques, plusieurs chercheurs et chercheuses francophones ont considéré le roman d'espionnage français comme une importation anglo-saxonne. Erik Neveu¹⁹ notamment décelait une importation en deux temps : durant l'entre-deux-guerres tout d'abord, lorsque Pierre Nord²⁰ s'inspirait des écrivains britanniques du début du siècle (Joseph Conrad, John Buchan, Eric Ambler, William Somerset Maugham et Graham Greene) en faisant de l'espion une variante sans uniforme du héros de guerre ; puis au moment de la Libération quand les troupes américaines emmenèrent avec elles les romans noirs américains sur le territoire français.

Même si Paul Bleton ne nie pas l'influence anglophone, il estime que le roman d'espionnage possède une origine bien française, antérieure au XX^e siècle et même détachée de la généalogie du roman policier. Dans *La Cristallisation de l'ombre*²¹, il démontre que la fiction d'espionnage est un produit revanchard

18. Bleton, 1985, p. 39.

19. Neveu, 1985.

20. Fort d'une carrière militaire dans les services de contre-espionnage, Pierre Nord (1900-1985) est un romancier français. Son premier roman *Double Crime sur la ligne Maginot* est publié en 1936 chez les éditions Le Masque. Incarnation d'une première génération de romanciers d'espionnage en France, il sera toujours actif après la Libération même si son modèle ne l'emportera pas durant la Guerre froide.

21. Bleton, 2011a.

dont le héros, le franc-tireur, est l'ancêtre du contre-espion amateur. Si l'espionnage était auparavant, dans l'imaginaire littéraire, une pratique connotée péjorativement et réservée à l'ennemi, il devient à ce moment une arme de revanche permettant de déjouer les apparences trompeuses. Toutefois, l'Affaire Dreyfus et l'actualité diplomatique du tournant du siècle rendent la fiction d'espionnage inadéquate puisque ses intrigues ont tendance à se loger dans le passé plutôt que dans le présent et à privilégier les trahisons intérieures plutôt que les conflits internationaux. La suspension du genre d'espionnage ne signifie cependant pas celle de la thématique : la figure de l'espion et les affaires d'espionnage apparaissent dans d'autres genres littéraires (policier, amoureux, aventure, etc.).

La prégnance des relations internationales lors de la Première Guerre mondiale marque les fictions d'espionnage mais ne parvient pas à construire une base solide pour le genre. Les productions entrent ensuite dans une période de gestation en se concentrant autour des anecdotes de guerre et du discours germanophobe. Un élément déterminant de cette période est sans doute l'inscription de l'espion dans la fiction populaire ainsi que le début de sa sérialisation via les fréquentes publications dans les journaux, les magazines ainsi que les collections des maisons d'édition populaires telles que Ferenczi, Offenstadt, Fayard et Tallandier. L'omniprésence de l'espion permet alors de vulgariser la nécessité de l'espionnage et de suspendre le jugement éthique à son égard : espionner l'ennemi permet de protéger la patrie et peut donc être toléré alors qu'auparavant, on le présentait surtout comme une déloyale pratique du camp adverse.

Jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, la fiction d'espionnage connaît d'abord une phase de repli puis une nouvelle configuration plus féconde dans laquelle coexistent 4 tendances : la tradition basée sur les rééditions et l'actualisation, la traduction de très nombreux romans anglophones, l'hybridation via l'emprunt aux récits d'aventure et de détection et enfin l'innovation produisant soit des récits et des personnages imités de l'espionnage *réel*, soit des récits ambigus où l'auteur-e affirme décrire une histoire réelle maquillée en fiction pour maintenir la sécurité

de sa source. La profusion des écrits dédiés à l'espionnage permet au public de se familiariser avec cet univers. Ensuite, la Seconde Guerre mondiale, notamment la Résistance, remanie profondément l'imaginaire de la guerre secrète mais aussi l'industrie du livre (augmentation du lectorat potentiel *versus* ralentissement de la production ou de l'importation de livres). Le modèle de Pierre Nord²² – auteur français populaire depuis l'entre-deux-guerres et toujours actif après la Libération – n'est pourtant pas celui du roman d'espionnage français de Guerre froide qui s'inspire plutôt du cliché de la virilité diffusé par les romans de l'anglo-saxon Peter Cheyney.²³ Hubert Bonisseur de la Bath, le fameux OSS 117, un espion américain aux lointaines origines françaises devient alors, en 1949, le premier archétype du genre paralittéraire de l'espionnage des années 1950 en France, édité par Fleuve Noir dans la collection « Espionnage ».

La maison d'édition fondée en 1949 a à sa tête un homme, Armand de Caro, ambitieux et stratégique : il crée conjointement les éditions Le Carrousel (pour les grands formats) et Fleuve Noir (pour les formats de poche), s'entoure de sa famille et de ses amis (une stratégie commerciale peu coûteuse), prend sous son aile de jeunes auteurs français très productifs et surtout, il repère tous les points de vente possibles à Paris et en Province afin d'accroître sa diffusion. Hachette ayant l'exclusivité des kiosques de gare, Caro cible principalement les cafés, les bars à tabac et de vente de presse, favorise les prix modestes et mise sur des couvertures de livre facilement repérables grâce à des illustrations aguichantes et des typographies déchiffrables. Au milieu des années 1950, Fleuve Noir est solidement implanté en France et particulièrement en Province.

Jean Bruce intègre Fleuve Noir en 1949 avec *Tu parles d'une ingénue*. Paru dans la collection « Spécial-Police », le roman est tiré

22. Les éléments de base de ce modèle sont le caractère central du renseignement dans la guerre, le conflit éprouvé par les héros, entre l'exigence morale, le sens de la mission et la loyauté ainsi que les servitudes de la fonction d'un agent secret qui doit tromper et dissimuler (*Ibid.*, pp. 285-293).

23. L'œuvre de Peter Cheyney a un rôle codant, c'est-à-dire qu'elle impose avant tout le style de virilité moderne, celui du dur à cuire des romans noirs. L'auteur est britannique mais ses héros sont des agents du FBI violents et sans scrupules. Le ton nouveau affirme l'érotisme et revendique la violence (Bonaccorsi, 2012, pp. 15-16).

à 9000 exemplaires – ce qui représente un petit tirage en comparaison avec les suivants. Jean Bruce connaît rapidement le succès et son rythme de publication (un roman par mois) lui permet de vivre de sa plume. En 1950, il devient l’auteur-phare de la nouvelle collection « Espionnage » et l’espion OSS 117 ne le lâchera plus. Trois ans plus tard, il quitte Fleuve Noir pour les Presses de la Cité qui lui offrirait plus d’argent et plus de temps pour écrire (le rythme est abaissé à 6 romans par an). Il s’agit d’un gros coup pour les Presses de la Cité et d’un drame pour Fleuve Noir mais qui a tout de même permis à de nombreux romanciers de se lancer dans l’espionnage. Contrairement à Fleuve Noir qui compte parmi ses rangs de nombreux auteurs français à succès, les Presses de la Cité privilégient les écrivains de l’espionnage anglophone tels que Peter Cheyney et surtout, mise sur Jean Bruce qui y dirige très vite une collection éponyme. Au fil de la décennie, l’auteur de OSS 117 devient un véritable phénomène, comme l’atteste ce magazine en 1959 :

Avec ses soixante-dix livres dont la vente moyenne atteint 150 000 exemplaires, Jean Bruce est, à 37 ans, l’écrivain français dont les revenus sont les plus considérables. Le lauréat du dernier prix du roman d’espionnage (*Panique à Wake*) peut aussi se flatter d’être l’un des auteurs français qui reçoivent le plus de lettres de lecteurs.²⁴

D’après le mythe régnant autour de l’auteur, Jean Bruce concevait le plan d’un roman en dix jours et le rédigeait en trois semaines.²⁵ Ensuite, la maison d’édition (en l’occurrence Les Presses de la Cité) était en droit d’exiger des corrections. Jean Bruce avait alors dix jours pour revoir son manuscrit et valider la couverture proposée par l’éditeur. Dans ce schéma, l’auteur fournit le texte mais la production de l’ouvrage est sous le contrôle des Presses de la Cité, qui décident du nombre de tirages (toujours supérieur à 30 000 pour la première édition) ainsi que du

24. S.n., 1959, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

25. Quinson, 1975, pp. 56, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

prix de vente. À titre d'avance sur ses *royalties* et en s'engageant à livrer 6 romans par année, Jean Bruce recevait 300 000 francs par mois²⁶; cela sans compter le pourcentage touché grâce aux droits d'auteur.²⁷

Malgré la place occupée par un auteur tel que Jean Bruce et des maisons d'édition telles que Fleuve Noir et les Presses de la Cité, nombreux et nombreuses sont les écrivain·e-s et les entreprises à s'être lancé·e-s dans l'aventure avec plus ou moins de succès.²⁸ L'âge d'or du roman d'espionnage ne durera, au final, que peu de temps et connaît déjà un premier déclin au début des années 1960; la fusion en 1963 des deux grandes maisons qu'étaient Fleuve Noir et les Presses de la Cité en est la preuve. Arrive alors un temps de concentration où seules les séries populaires se font la part belle.

Une industrie paralittéraire bien rodée ne suffit donc pas à faire le succès d'un genre, le contexte de sa production a lui aussi un rôle à jouer. Même s'il est illusoire d'espérer découvrir dans les romans d'espionnage les réalités de la guerre secrète, leur lecture informe néanmoins sur l'imaginaire et les représentations de l'époque. Les aventures de *OSS 117* se déroulaient sur moins de deux cents pages et le langage tout comme les intrigues permettaient une lecture « facile », de loisirs. Règles bien rodées et personnages attendus esquissent un monde simplifié, manichéen, où chacun a sa place. Les premiers romans d'espionnage de Guerre froide ne présentent cependant pas un univers parfaitement lisse où l'ennemi est toujours extérieur au Monde Libre. Au contraire, la taupe et le traître sont des incontournables du panel actantiel... mais ils sont toujours découverts et punis... par la mort. Nous restons donc dans un schéma simpliste où les gentils triomphent. Un tel dispositif a su divertir les lecteurs et les

26. À titre de comparaison, en 1963 le salaire net mensuel d'un cadre supérieur français s'élevait à 2831 francs, celui d'un cadre moyen à 1458 francs, celui d'un employé à 812.25 francs et celui d'un ouvrier à 691 francs (source: Baudelot et Lebeauvin, 1979, pp. 16-17).

27. Contrat entre Jean Bruce et Presses de la Cité, 25 novembre 1963, Cinémathèque Française à Paris, CN1202-B599: Fonds Crédit National « Banco à Bangkok pour O.S.S. 117 ».

28. Nous en présentons d'ailleurs un panorama dans le sous-chapitre suivant: « Le panorama du roman d'espionnage français de Guerre froide ».

lectrices faisant face aux nouvelles anxiétés « de la Guerre froide » (bombe nucléaire et Menace Rouge principalement) renforcées par les peurs prégnantes de la Seconde Guerre mondiale : la destruction massive par les armes notamment aériennes et la négation des identités par l'invasion, les rafles et l'extermination.

Le manichéisme qui réconfortait le lectorat dans les années 1950 semble pourtant perdre de son aura la décennie suivante puisque l'âge d'or du genre touche à sa fin ; un phénomène perceptible par la disparition de nombreuses collections. Notre hypothèse est que le schéma stagnant du roman d'espionnage ne correspond plus aux cultures de Guerre froide qui ont été chamboulées par la Détente et l'avènement de nouveaux acteurs sur la scène politique internationale. Malgré l'arrivée de nouvelles plumes et le renouvellement des anciennes, le roman d'espionnage de Guerre froide semble s'obstiner dans une guerre qui n'est plus tout à fait la même. Le déclin du roman d'espionnage et la survivance de ses composantes jusqu'à nos jours feront l'objet de notre réflexion conclusive.

LE PANORAMA DU ROMAN D'ESPIONNAGE FRANÇAIS DE GUERRE FROIDE

Le roman d'espionnage français de Guerre froide date des années 1950 et s'incarne dans des séries aux espions-héros éponymes et aux (très) nombreux épisodes. S'il ne fallait retenir qu'une seule définition, nous choisirions celle d'Alain Fuzellier pour qui « le roman d'espionnage est un roman dont l'intrigue est repérable dans un contexte politique et actuel [et] se situe au plan de la construction à mi-chemin entre le récit policier et le récit d'aventures »²⁹. Son âge d'or relativement court (une quinzaine, voire une vingtaine d'années) n'a pas empêché la prolifération d'auteur·e·s et a même permis à deux, voire trois générations de se côtoyer. OSS 117 étant l'un des espions les plus populaires des années 1950 et 1960, il faut le contextualiser et introduire ses

29. Alfu, 1983, p. 159.

potentiels et principaux concurrents sur le marché paralittéraire de l'espionnage français.

LA PREMIÈRE GARDE

Le départ de Jean Bruce de Fleuve Noir en 1953 n'a pas causé la fin de la collection « Espionnage ». Cette dernière apparaît d'ailleurs comme l'une des plus profitables pour la maison d'édition, au côté des collections « Anticipation », dédiée à la Science-fiction, et « Spécial-Police » pour les romans de détection.³⁰ De cela, nous pouvons tirer deux conclusions : soit le roman d'espionnage est un genre générationnel et donc le public « âgé » de 1986 appartenait à la « jeune génération » d'après la Seconde Guerre mondiale, soit le roman d'espionnage est un genre paralittéraire qui plaît à un groupe plus âgé et son lectorat se renouvellerait au fil des ans. Compte tenu de l'essoufflement du genre dans les années 1980, nous penchons plutôt pour la première hypothèse même si, nous le répétons, nous n'avons trouvé aucune étude dédiée au lectorat du roman d'espionnage français des années 1950 à 1970 et que nous sommes conscient-e-s qu'un genre peut toucher plusieurs catégories d'âge, de sexe et de couche sociale. Chaque collection contient plus de deux mille titres mais ils sont écrits par un nombre limité d'auteur-e-s.³¹ Si les années 1950 ont été l'âge d'or du roman d'espionnage français, elles auront surtout été profitables à une poignée d'écrivain-e-s.

La première génération dont fait partie Jean Bruce se répartit entre deux pôles. D'un côté, nous avons Claude Rank³² qui est, avec plus de 240 romans à son actif, l'auteur-phare de « Espionnage »

30. Le roman policier, de détection, est souvent – à tort selon Paul Bleton – considéré comme le père du roman d'espionnage. Par contre, tout comme le fantastique, il est à cheval entre la paralittérature et la littérature, c'est-à-dire qu'il est en train d'obtenir ses lettres de noblesse. Si l'espionnage parle aux tripes dans le sens où il accentue l'action et l'aventure, le policier s'adresserait plus à la tête par son intérêt pour la détection... même si les polars ne sont pas dénués de violence. Quant à la science-fiction, elle est principalement considérée comme un produit américain à la lente maturation et qui serait arrivée en France grâce à l'éclosion des collections de poche. Son univers ne se limite pas à l'espace intersidéral, au futur et aux robots même si les progrès technologiques de la Guerre froide se prêtent très bien à ce genre de fiction (voir : Fondanèche, 2005).

31. Alain Fuzellier estime que sur les 67 auteur-e-s des séries importantes de Fleuve Noir, 19 (soit 28 %) ont produit 78, voire 82 % des titres (Alfu, 1999, pp. 55-57).

32. Claude Rank est le nom de plume de Gaston-Claude Petitjean-Darville (1925-2004), un romancier populaire français des éditions Fleuve Noir qui s'est illustré, sous ce pseudonyme, dans les genres de l'espionnage, du policier et de l'historique.

chez Fleuve Noir entre 1956 et 1987. Il prend le parti de l'extrême réalisme et produit de la « politique-fiction » dans le sens où il sert de l'actualité plutôt que de s'y soumettre :

Pour « fabriquer » un bon roman d'espionnage, il faut prendre cette matière brute qu'est le document, la malaxer, la travailler, en un mot en faire cette charpente qui soutiendra le ciment du suspense. Un lecteur qui, peut-être, ne s'intéresserait que médiocrement aux austères analyses de politique étrangère du « Monde » ou du « Figaro » parvient, lorsque le livre est réussi, à se passionner pour des problèmes de stratégie périphérique, d'infrastructures de distribution de carburant ou de luttes intestines entre partenaires de l'O.T.A.N., toutes choses « en situation » dans un roman d'espionnage qui, en temps normal et non digérées, l'ennuieraient sans doute considérablement. Et au contraire de ce que l'on pense, il ne s'agit pas en ce domaine de suivre servilement l'actualité, mais de la précéder, de sortir le livre en même temps que la révolution moyen-orientale ou sud-américaine prévue n'éclate, d'arriver au but en même temps que l'événement. Compilation de documents internationaux diplomatico-militaires, recherches continuelles sont donc indispensables.³³

La plupart de ses intrigues mettent en scène *Force M*, un réseau d'espions français. L'univers de la série est relativement sombre, le socialisme et le capitalisme sont tous les deux critiqués, le langage populaire est surtout utilisé pour les dialogues et les scènes érotiques mettent en scène aussi bien les méchants que les héros.

À l'autre pôle, on trouve Serge Laforest³⁴ et son espion américain Paul Gaunce. Laforest écrit lui aussi pour « Espionnage » de Fleuve Noir et a produit 80 romans entre 1953 et 1975. Tout comme Hubert Bonisseur de la Bath, Paul Gaunce est un espion de la CIA. Par contre, il appartient à une équipe à l'esprit plus « familial » puisqu'il travaille avec sa femme Tamara – avec qui il parle parfois en français –, et leur fille adoptive Draga qui est

33. Rank, 1970, pp. 135, BILIPO (Paris), Dossier « Jean et Josette Bruce ».

34. Serge Laforest est l'un des noms de plume de Serge-Marie Arcouët (1916-1983), auteur de romans policiers et d'espionnage, publié aux éditions Fleuve Noir.

elle-même en couple avec un agent de l'équipe. Ce jeu de relations est révélateur de l'orientation plus sociale, plus philosophique des romans de Laforest qui s'attache surtout à décrire les conflits humains engendrés par les affrontements entre les différents services secrets. Les scènes sexuelles cèdent plus facilement leur place à la psychologie des protagonistes.

Entre ces deux extrêmes, figure une pléthore d'auteurs dont Jean Bruce mais aussi Paul Kenny³⁵, engagé en 1953 justement dans le but de combler le départ de *OSS 117* des rangs de Fleuve Noir. Francis Coplan, le remplaçant d'Hubert Bonisseur de la Bath, fera l'objet de 237 romans et la série s'arrêtera en 1996. Présenté par la maison d'édition comme étant plus cultivé et serein que son prédécesseur, Coplan est surtout un agent de la SDECE (le Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage en France) donc un espion français. L'univers de références est rapidement assimilable : un lectorat occasionnel peut lire n'importe quel épisode sans être perdu, contrairement à la série *Force M* où les personnages sont moins introduits. Comme ses contemporaines, la série flirte avec l'érotisme et la violence même si cette dernière est surtout l'œuvre de l'ennemi et, lorsqu'elle est sexuelle, plutôt réservée aux femmes de couleur.

Reste un dernier héros à présenter : San Antonio de Frédéric Dard³⁶. Mélanges de roman policier et d'espionnage burlesque, les aventures de ce commissaire ont perduré de 1949 à 2011 et occasionné 175 romans eux aussi publiés chez Fleuve Noir. Cette série est sans doute celle qui a fait le plus souvent l'objet de commentaires de journalistes ou d'universitaires francophones ; on peut la qualifier de phénomène littéraire, linguistique, voire sociologique. Elle est caractérisée par ses nombreux calembours et références

35. Derrière Paul Kenny se cachent en fait deux Belges : Gaston Vandenpanhyse (1913-1981) pour le synopsis et Jean Libert (1913-1995) pour l'écriture. Quelque temps après la mort du premier, le romancier français Serge Jacquemard (1928-2006) reprend le travail de synopsis aux côtés de Jean Libert. Francis Coplan est le seul héros publié sous le nom de Paul Kenny aux éditions Fleuve Noir mais le duo originel, sous différents pseudonymes, a écrit d'autres romans d'espionnage.

36. Frédéric Dard (1921-2000) est un écrivain français dont l'œuvre majeure est la série *San Antonio*, un commissaire de police français. Ses aventures se placent à mi-chemin entre le policier et l'espionnage et parodient de nombreux codes du roman d'espionnage populaire de Guerre froide, notamment via l'utilisation des hyperboles dans les descriptions de scènes érotiques ou violentes.

littéraires, sa narration à la première personne du singulier et s'adressant régulièrement aux lecteurs et aux lectrices, sa pratique de l'ironie à propos du métier d'espion, ses scènes érotiques hyperboliques et sa critique de la société. Même si elle n'appartient pas vraiment au genre de l'espionnage, cette série est présentée ici, car elle démontre que la paralittérature s'adresse aussi à un public plus intellectuel et que la frontière entre « haute » et « basse » culture est plus ténue qu'on le croit.

En dépit de leurs différences, les romans de la première garde – hormis ceux de Frédéric Dard qui peuvent être considérés comme marginaux – partagent au moins deux caractéristiques : une politisation discrète – située plutôt à droite du pôle politique qu'à gauche – permettant de lutter contre l'Union soviétique sans faire de croisade contre le communisme³⁷ et une foi instinctive en la suprématie occidentale incarnant la Civilisation, le Progrès et le Bien-Être.³⁸ De plus, malgré l'affiliation de certains héros aux services de renseignements américains, tous sont rattachés à la France au moins par la pratique occasionnelle de la langue de Molière. Cet aspect confirme l'existence d'un roman d'espionnage « à la française » : les auteur-e-s sont conscient-e-s que le Grand Jeu se joue entre les États-Unis et l'Union soviétique mais la culture française n'est jamais ignorée. Sans doute influencées par Peter Cheyney et ses agents du FBI, les premières séries sont ainsi caractérisées par « l'américanisation du héros, mandaté par les services secrets américains, entraînant une plus ou moins forte américanisation culturelle, tout en conservant une *French connection* »³⁹. Le pullulement d'auteur-e-s, de collections et de maisons d'édition dans les années 1950 ainsi que les liens, plus ou moins ténus, des héros avec la culture française semblent indiquer un ancrage fort du roman d'espionnage dans le panorama paralittéraire français. Pourtant, le

37. Cela ne veut pas dire que l'on ne rencontre pas de passages anticommunistes dans les romans d'espionnage tels que *OSS 117*, au contraire. Par contre, nous verrons que la Menace Rouge ne représentait pas le seul danger identitaire qui préoccupait la France. De plus, il est fort probable que l'on comptait des membres du Parti Communiste parmi le lectorat assidu : l'affiliation politique ne guide pas les goûts en matière de culture populaire comme a pu le démontrer, entre autres, Fabrice Montebello dans son analyse de la figure du héros dans le monde ouvrier français (Montebello, 1993).

38. Neveu, 1986, pp. 52-53.

39. Bleton, 2011a, p. 312.

succès, dès sa sortie, du film *D^r No* en 1963 et de la traduction consécutive des romans de *James Bond* sont révélateurs de la crise du genre dans l'Hexagone à partir des années 1960. Selon Erik Neveu, il s'agirait même d'une double crise. D'un point de vue commercial tout d'abord, le roman d'espionnage doit, en plus de la vague « James Bond », faire face au succès croissant de la science-fiction ainsi qu'à l'essor de la télévision. Au niveau idéologique ensuite, la Détente et la résistance de l'Union soviétique effritent le grand mythe de l'Occident vainqueur et sans rival qui servait de base à cette première génération de romans d'espionnage.⁴⁰

« BOND, JAMES BOND » ET L'ESPIONNAGE SUR GRAND ÉCRAN

Remarque anecdotique : OSS 117 a vu le jour avant 007 et la série s'est bien exportée à l'étranger. Le mythe va même jusqu'à dire que le président américain Kennedy, lecteur assidu de la série *James Bond*, aurait lu les aventures de OSS 117 traduites en anglais, sur les conseils de Pierre Salinger, son conseiller en communication d'origine française. Ce dernier aurait même écrit une préface pour un épisode de *OSS 117* :

Longtemps avant que la bombe Ian Fleming n'éclate dans le monde de l'édition avec son sympathique agent secret, James Bond 007, un grand nombre de lecteurs français prenaient déjà plaisir aux exploits de sa réplique américaine : Hubert Bonisseur de la Bath.

Hubert, de descendance française comme moi-même, a servi pendant la seconde Guerre Mondiale dans l'OSS, où on lui avait attribué – coïncidence curieuse – le numéro 117. Dès qu'il apparut en librairie il prit immédiatement la tête des best-sellers ; et depuis le héros de Jean Bruce n'a cessé de se vendre par millions d'exemplaires, non seulement en France, mais dans toute l'Europe.

La première fois que j'ai lu les exploits de l'agent OSS 117, c'était en langue française, celui-ci frappa mon imagination et je m'étonnai alors de ce qu'aucune maison d'édition américaine n'ait eu assez d'intuition pour traduire ses livres. Je fus particulièrement

40. Neveu, 1986, p. 53.

enthousiasmé par la manière dont Hubert dominait les choses, et en fit part au regretté Président. Le Président marqua beaucoup d'intérêt à la lecture de Jean Bruce, et lui-même lut plus tard le premier ouvrage de Jean Bruce traduit en anglais. Les lecteurs américains vont s'attacher à leur tour à Hubert, comme des millions d'autres lecteurs passionnés de suspense l'ont déjà fait ailleurs. Son goût est imbattable, ses compagnons charmants, ses ennemis traditionnels et ses façons d'homme du monde désarmantes. Je suis certain que les Américains s'arracheront bientôt toutes les aventures d'OSS 117.⁴¹

Il est toutefois difficile de nier l'empreinte historique plus marquée de *James Bond* et ce, même en France. Aujourd'hui, l'espion britannique est une figure intemporelle, un mythe régulièrement ravivé par le cinéma – il est d'ailleurs plus perçu comme un personnage cinématographique que de papier⁴² – et toujours actualisé afin de correspondre à un certain idéal de virilité. Les *James Bond*, romans ou films, ont fait l'objet de très nombreuses analyses littéraires, historiques, sociologiques ou encore psychologiques, ce qui a nettement contribué à la richesse de l'historiographie anglo-saxonne du roman d'espionnage.⁴³ Les différentes recherches s'accordent sur le portrait d'un héros viril mais n'appartenant à aucune classe sociale bien définie, car malgré son comportement de *gentleman*, James Bond incarne l'employé moderne, le professionnel au service d'un autre, « M. », chef du MI 6 mais aussi et surtout au service de la Grande-Bretagne. Deux autres entrées sont régulièrement privilégiées pour analyser la série d'espionnage : la modernité de la technologie d'une part et la psychanalyse freudienne de l'autre. La première peut être interprétée tantôt comme une preuve de la supériorité du capitalisme sur le communisme, tantôt comme

41. Cette préface est une feuille volante qui a été trouvée dans la revue de presse conservée à la BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

42. Les romans de James Bond sont nés de la plume de Ian Fleming, un ancien espion britannique. Il en a écrit 12 entre 1953 et 1964. Deux romans inédits sont parus après sa mort et la série a rapidement été reprise par plusieurs auteurs qui l'alimentent encore aujourd'hui.

43. Voir les essais de Black, 2005 ; Comentale, 2005 ; Chapman, 2007 ; Lindner, 2014. Les angles d'approche sont très variés et prouvent l'intérêt interdisciplinaire que suscite cette icône populaire dans le monde anglo-saxon ; un intérêt que l'on ne retrouve pas forcément dans la recherche francophone.

une mise en garde contre les dangers de la robotisation de l'humanité.⁴⁴ Quant à la deuxième, elle souligne les anxiétés liées à l'identité masculine et les enjeux sexuels portés par différentes figures, homosexuelles ou paternelles.⁴⁵ Ces aspects, nous le verrons, ne sont pas aussi importants dans la série *OSS 117*, ni même dans les autres séries françaises contemporaines d'ailleurs. Nous concluons donc que James Bond n'a pas supplanté les espions à la française mais qu'il s'est implanté dans un créneau libre de la culture populaire. Cette incursion n'est pas la cause de la crise mais elle l'a révélée; une crise particulièrement marquée par la réussite des films anglophones face au succès plus relatif des productions françaises.

James Bond a conquis la France par les écrans, non par les livres. Le premier épisode de la série littéraire, *Casino Royal*, est écrit par Ian Fleming en 1953 mais il faudra attendre les années 1960 pour qu'il soit traduit et vendu dans l'Hexagone. Si la collection « Inter Espion » des Presses Internationales en avait déjà publié en 1960, ce sont surtout les rééditions de Plon qui ont propagé le James Bond de papier à travers le pays dès 1964, soit un an après la sortie de *James Bond contre Dr No (Dr No)*⁴⁶ au cinéma. Contrairement à l'Angleterre, le medium « livre » joue ainsi en France le rôle de produit dérivé du cinéma.⁴⁷ Dans *Dr No*, « M » charge James Bond d'enquêter sur la disparition d'agents anglais en Jamaïque, colonie britannique jusqu'en 1962. L'agent 007 y affrontera le Dr No, chef de l'agence S.P.E.C.T.R.E, une organisation qui cherche à dominer le monde et qui regroupe des méchants de toute nationalité. Avec l'aide d'une belle jeune femme, Honey, James Bond vaincra le Dr No rétablissant ainsi la paix (précaire et relative) dans le monde. Les facteurs du succès du film semblent être l'exotisme, l'érotisme⁴⁸ et la menace du monde par une force puissante mais sans véritable

44. O'Dennell, 2005.

45. Allen, 2005.

46. Ce premier opus, produit par Saltzman et Broccoli et réalisé par Terence Young, a notamment permis la découverte de Sean Connery. Il est basé sur le roman *Dr No* publié, en anglais, en 1958.

47. Ce phénomène confirme d'ailleurs la caractéristique de la transmédiation dans la culture populaire et la paralittérature.

48. Ursula Andress, l'actrice interprétant le rôle d'Honey, la « James Bond Girl », a été la lauréate du Golden Globe de la révélation féminine de l'année 1964 et sa scène d'apparition sur la plage a marqué les esprits. La « James Bond Girl » est presque aussi incontournable dans les *James Bond* que le héros lui-même. Même si l'espion est un être sans attache, l'amour charnel est une composante-clé du genre de l'espionnage populaire.

identité ; des éléments qui s'inscrivent dans l'imaginaire des années 1960 marqué par le début de la Détente.⁴⁹

D'No a connu un succès mondial rafflant une recette proche des 60 millions de dollars dont plus de 4,7 millions en France. Le film ne fait toutefois pas figure d'ovni dans les programmations des cinémas français puisque l'on parle, dès le début de la décennie, d'une véritable vague de l'espionnite⁵⁰ :

Les agents secrets des grandes puissances ont, depuis quelque temps, remplacé au cinéma comme dans une certaine littérature, les policiers d'antan. Qu'est-ce qu'un vulgaire criminel aux prises avec quelque détective en comparaison de la lutte sournoise qui se joue sur notre planète entre les services d'espionnage et de contre-espionnage?⁵¹

Compte tenu du succès de la série *OSS 117*, plusieurs producteurs y ont vu une opportunité et ont transposé ses aventures sur grand écran.⁵² La première adaptation, *OSS 117 n'est pas mort*, est signée Jean Sacha en 1957. À ce sujet, la revue de critique cinématographique *Le Film Français* rapporta que « si Monsieur Jean Bruce s'était déclaré satisfait de la façon dont son personnage "O.S.S. 117" a été porté à l'écran, le réalisateur, Jean Sacha, a indiqué qu'il avait volontairement traité ce sujet avec un peu d'humour »⁵³. Le second long-métrage date de 1960 et est réalisé par Michel Clément mais sans les droits de *OSS 117* ce qui conduit à l'élimination du personnage principal. Les « véritables » adaptations de *OSS 117* ne débiteront et ne connaîtront le succès que sous l'impulsion d'André Hunebelle et de ses 4 films, le premier étant

49. Au niveau international, on passe du paroxysme de la Guerre froide avec le Mur de Berlin en 1961 et la guerre des missiles de Cuba en 1962 à l'amorce de la Détente manifestée notamment par les pourparlers américano-soviétiques concernant la course aux armements nucléaires.

50. La série paralittéraire Coplan, écrite initialement pour remplacer *OSS 117* chez Fleuve Noir, a elle aussi été adaptée au cinéma. Le premier opus *Coplan prend des risques*, produit par Maurice Labro, sortit en 1964. La série cinématographique est composée de 4 autres films : *Coplan, agent secret FX 18* (1964), *Coplan FX 18 casse tout* (1965), *Coplan ouvre le feu à Mexico* (1967) et *Coplan sauve sa peau* (1968).

51. Garson Claude, « O.S.S. 117 se déchaîne », *Aurore*, 20 juin 1963, Cinémathèque Française (Paris) : Revue de presse « OSS 117 se déchaîne ».

52. Voir l'annexe : Les films de *OSS 117*.

53. Cité par Lombard, 2005, p. 45.

OSS 117 se déchaîne, sorti le 18 juin 1963.⁵⁴ Il s'agit d'une adaptation de *OSS 117 prend le maquis* publié en 1961. Malgré son petit budget, le film marche plutôt bien avec ses 2 329 798 entrées en France et son exportation en Espagne, Italie, Allemagne, Finlande et Norvège. Voici le synopsis: la disparition d'un agent américain en Corse pousse M. Smith, le patron de la CIA, à y envoyer Hubert Bonisseur de la Bath, l'agent OSS 117. Avec l'aide de Brigitta, une espionne ennemie séduite par notre espion, OSS 117 met à mal une bande d'espions soviétiques en train de construire un système de détection sous-marine ultra perfectionné. Si l'on retrouve la composante de l'érotisme décelée chez *D^r No*, celle de l'exotisme est amoindrie puisque l'action se passe en Corse, non sur une île éloignée du spectateur français. De plus, le film est encore fort imprégné de manichéisme, occasionnant peut-être un décalage avec l'imaginaire de l'époque. Dans tous les cas, ce film n'a pas marqué la postérité contrairement à *D^r No* sorti en France six mois plus tôt, soit au mois de janvier 1963.⁵⁵

Les critiques contemporaines relevaient déjà les faiblesses du film. *Le Figaro* (le 22 juin 1963) critique le manque d'originalité (des scènes de bagarres vues et revues) et regrette que les personnages soient à ce point stéréotypés. Comme on peut s'y attendre, *L'Humanité*, organe de presse du parti communiste français, est beaucoup plus véhément et s'attaque au manichéisme du film considéré comme le véhicule de la propagande simpliste antisoviétique:

Au lieu de se lancer joyeusement dans la caricature des agents secrets, [André Hunebelle] s'efforce, par un préambule du plus mauvais goût, de donner de la crédibilité à l'aventure qu'il nous propose. Quelques images de missiles en action et de sous-marins atomiques en manœuvre nous avertissent que nous allons assister à un épisode de la « lutte des puissances occidentales contre les dangers qui les menacent ». Dès lors, l'ennemi est désigné.

54. Le tournage ayant débuté en février 1963, Jean Bruce aura eu l'opportunité de se rendre sur les lieux de tournage avant sa mort au mois de mars. *OSS 117 se déchaîne* aura même été perçu comme une « résurrection » de l'espion à la suite du décès de son créateur.

55. Toutes les informations à propos des adaptations de *OSS 117* sont tirées du fascicule de Lombard, 2005.

Les « espions » sont des agents soviétiques. Ils sont bien entendu laids, sans scrupules, ridicules, cruels et fanatiques. Leur mission est d'installer dans une grotte sous-marine de la Corse, un puissant détecteur de sous-marins atomiques. Mais le beau, solide, franc, séduisant et généreux agent américain, alias OSS 117, saura déjouer leurs plans en accumulant les cadavres, à la suite de bagarres homériques qui ne défont ni le pli de son pantalon, ni l'ordonnance de sa chevelure. Et bien entendu, la blonde nordique qui a trahi ses anciens compagnons trop méchants avec elle, lui tombe dans les bras.

André Hunebelle a traité cette histoire sans légèreté et s'est laissé prendre à son propre jeu. Certes un public averti se contentera de hausser les épaules et de jurer qu'on ne l'y reprendra plus. Mais ceux qu'une radio et une presse malintentionnées martèlent chaque jour avec le « danger soviétique » risquent de prendre pour du bon pain cette aventure invraisemblable dont la mauvaise foi est évidente.⁵⁶

D'autres journaux sont toutefois plus tolérants et estiment que le film doit être perçu pour ce qu'il est, c'est-à-dire un film de divertissement. C'est le cas du *Canard Enchaîné* :

À la fin du film, des jeunes gens, qui semblaient avoir de l'œuvre de Jean Bruce une grande connaissance – et une haute estime – se déclaraient satisfaits, bien qu'ils estimassent que les adaptateurs n'avaient pas respecté intégralement l'œuvre initiale « OSS 117 prend le maquis ». [...] Le film a du mouvement, de la diversité et de la bagarre. C'est tout ce que les jeunes gens cités plus haut réclamaient.⁵⁷

56. Lachize Samuel, « "O.S.S. 117 se déchaîne", d'André Hunebelle », *Humanité*, juin 1963, Cinémathèque Française (Paris) : Revue de presse « OSS 117 se déchaîne ».

57. « O.S.S. 117 se déchaîne », *Canard enchaîné*, juin 1963, Cinémathèque Française (Paris) : Revue de presse « OSS 117 se déchaîne ».

OSS 117 SE DÉCHAÎNE, UN ÉCHEC TRANSMÉDIATIQUE

Concernant les libertés d'adaptation prises par l'équipe cinématographique, trois éléments sont révélateurs de la différence de traitement par rapport au roman originel et indiquent que le cinéma chercherait à conquérir un plus large public. Tout d'abord, si les scènes de bagarre font écho à celles du livre, elles sont beaucoup moins violentes. À l'écran, les morts sont rapides, résultant d'un coup de poing bien placé ou d'un coup pistolet. Rien ne risque de choquer un large public. Ensuite l'intervention des services français (la SDECE) diffère selon le support. Dans le roman, un témoin interrogé par OSS 117 réclame la présence de la SDECE, car il ne fait pas confiance à l'espion représentant les États-Unis. On pressent ici un certain antiaméricanisme. Dans le film, la SDECE et la CIA travaillent sur la même affaire mais sans s'être concertées, ce qui cause un ralentissement dans la mission de OSS 117. Les deux agences finiront par collaborer. Dans le film, la France intervient donc de son propre chef, n'attendant pas la sollicitation américaine. Contrairement au livre, ce n'est pas de l'antiaméricanisme mais une valorisation de l'action et de l'indépendance française qui est mise en scène. Enfin, le rôle de Brigitta change. Dans le roman, elle arrive en cours d'histoire en se faisant passer pour une cliente alors que dans le film, elle est une espionne convaincue par l'idéologie soviétique et infiltrée en Corse depuis 4 mois. Sur un malentendu, ses collaborateurs croient qu'elle les a trahis et ils tentent de se débarrasser d'elle. Elle sera épargnée par OSS 117 à la fin du roman pour qu'elle puisse être utile aux États-Unis. Dans le film, c'est à cause des pressions faites sur sa famille que Brigitta travaille pour les Soviétiques. Elle passe donc d'un personnage volontaire et conscient à une simple victime. Elle tombe amoureuse de OSS 117 à qui elle dit toute la vérité. Il compte la ramener aux États-Unis pour qu'elle collabore avec la CIA mais en tant que femme libre.

Tout comme les films actuels qualifiés de « commerciaux » ou de « blockbusters », les critiques cinématographiques ne correspondent guère à l'avis du public puisque l'engouement populaire débouchera sur 6 autres adaptations cinématographiques, dont trois signées par Hunebelle. Jean-Louis Comolli, dans le *Cahier du Cinéma* d'août 1965 et à propos de *Furia à Bahia* livre d'ailleurs, au sujet du succès de ces films, une analyse similaire à celle sur la paralittérature de Paul Bleton, bien que plus acerbe, à savoir une production populaire où l'audience ne peut pas rester passive si elle souhaite tirer du plaisir de cette expérience :

Il existe désormais, grâce aux producteurs et chevaliers d'industrie en quête du Graal, une dimension internationale de la stupidité, qui réclame une version internationale de l'abrutissement. On pourrait expliquer le succès de cette guerre supra-idiomatique des idioties par la grossièreté et la mauvaise qualité même de ses produits : tout se passe en effet comme si l'imagination – encore fertile – des spectateurs se trouvait heureuse d'avoir à pallier le manque d'imagination des cinéastes. [...] Il serait donc bien faux d'avancer que le public aime ce genre de « cinéma » parce qu'il n'y doit penser à rien et seulement s'y délasser : c'est tout au contraire, il l'aime parce qu'il y trouve une fonction, un rôle à tenir, la ménagère rangeant tout ce désordre, le bricoleur raccommodant tout ce dépareillement. [...] [Les producteurs] ne sont que les grossistes profitant d'une nouvelle religion triomphant aujourd'hui, la chrétienne (qui est l'amateurisme de la divinité) : celle du *do it yourself*.⁵⁸

La description du premier film de la série *OSS 117* et le commentaire de Jean-Louis Comolli prouvent suffisamment l'échec des productions françaises en matière de cinéma. Si le cinéma anglophone s'est imposé en France, c'est principalement parce que les films nationaux n'étaient pas concurrentiels. En revanche, les romans de *James Bond* ne parviendront pas à détrôner les romans

58. Comolli Jean-Louis, « Furia à Bahia pour OSS 117 », *Cahier du cinéma*, n°169, 1965, Cinémathèque Française (Paris) : Revue de presse « Furia à Bahia pour OSS 117 ».

français. Cela ne signifie pas pour autant que la première génération de romanciers présentée plus haut soit hors de danger. Tout comme dans l'imaginaire de Guerre froide, la décennie 1960 marque pour ces auteur-e-s l'arrivée d'un « ennemi » de l'intérieur...

CHANGEMENT DE TACTIQUES

En 1965, les éditions Plon publient SAS à Istanbul, premier épisode d'une nouvelle série d'espionnage écrite par Gérard de Villiers.⁵⁹ Le Français de 36 ans a déjà écrit pour Plon trois romans dont deux policiers et combine cette activité avec celle de journaliste. Ce métier lui permet d'ailleurs de parcourir le monde et il s'en inspire pour produire 4 romans par an. Il renonce au journalisme en 1972 et devient, deux ans plus tard, l'éditeur de SAS Productions qui est intégré aux Presses de la Cité. Il parraine également plusieurs collections, preuve que son nom est devenu un indice de qualité dans le genre paralittéraire. Alain Fuzellier, dans son encyclopédie dédiée à SAS et le Commander, estime que :

De Villiers devient très vite un virtuose pour la dynamique du récit qui est le point fort du roman d'espionnage actuel, et particulièrement au niveau du suspense. Il ajoute à cela un style très fort personnel et « polémique » basé sur la dérision et l'ironie, en parfait accord avec son idéologie. Car, le point le plus remarquable de la série SAS est le « rassemblement » que permet son idéologie à partir d'un étonnant paradoxe entre la prise en compte des « idées » émises par l'idéologie dominante et l'affirmation des siennes par l'auteur. Enfin, il ne faut pas oublier le caractère de plus en plus érotique des intrigues qui désormais situe la série SAS aussi dans la production spécialisée dans l'érotisme.⁶⁰

59. Gérard de Villiers (1929-2013) est un écrivain, journaliste et éditeur français. Son œuvre fictionnelle majeure est la série d'espionnage SAS qui prend pour héros le prince Malko Linge, Son Altesse Sérénissime. Cet espion particulier travaille pour la CIA afin d'entretenir son château en Autriche (il est payé \$50'000 par mission). L'écriture de Gérard de Villiers emprunte beaucoup au journalisme, secteur dans lequel il a longtemps opéré. Il publia d'abord aux éditions Plon puis dirigea sa propre maison d'édition : Gérard de Villiers. Le dernier SAS, le 200^e, est paru l'année de son décès, tiré à 200 000 exemplaires comme tous les autres, preuve du maintien du succès de l'auteur malgré le déclin du genre de l'espionnage en général.

60. Alfu, 1983, p. 339.

Le style de Gérard de Villiers synthétisé dans la formule « Sexe, Sadisme et Snobisme »⁶¹ chamboule la première génération d'écrivains qui vont plus ou moins adopter sa recette basée sur le réalisme, la politisation, l'érotisme, la violence et l'exotisme. Les anciens ne renient pas pour autant leur vision du monde au profit de la nouvelle volée d'auteur·e·s portée par de Villiers. Une rencontre entre ce dernier, Claude Rank et Paul Kenny démontre bien les désaccords générationnels :

De Villiers: Nous sommes donc populaires. Et j'ai mon idée là-dessus. À mon avis, nous flattons et nous révélons les instincts profonds du lecteur. Je l'admets, nous sommes racistes, anticomunistes, sadiques...

Rank: Vous déraisonnez. En ce qui concerne le communisme, j'ai évolué en même temps que le stalinisme.

Kenny: Récemment, j'ai reçu, quant à moi, la visite de deux jeunes militants communistes qui aiment mes livres. Ils m'ont reproché leur anticomunisme. Je leur ai répondu: ce n'est pas difficile, mon héros, Francis Coplan, est un fonctionnaire du S.D.E.C.E. Il adopte donc la politique étrangère de son gouvernement. À la belle époque de l'Alliance Atlantique, l'ennemi étant l'Union soviétique, la plupart de ses missions étaient dirigées contre les pays communistes. Depuis, beaucoup de choses ont changé.

[...]

Kenny: Le roman d'espionnage est le roman total. Nous vivons sous le signe de l'œil. Nous sommes tous des espions.

[...]

De Villiers: Cette conception de l'espionnage est périmée.⁶²

61. La formule vient de Gabriel Veraldi (1983) et rejoint celle de Erik Neveu (1985). Dans le « nouveau » roman d'espionnage, l'érotisme et la violence fonctionnent souvent de pair et sont beaucoup plus détaillés qu'auparavant. Quant à l'exotisme, il n'est plus un artifice d'évasion mais devient un procédé de dénigrement de l'Autre. À la lecture, le public ressent un sentiment de supériorité nationale et l'impression que voyager aussi loin n'en vaut pas la peine compte tenu des atrocités qui s'y passent. Le monde dépeint dans les *SAS* est ainsi beaucoup plus sombre que ce à quoi avaient habitué les premiers romanciers de l'espionnage français.

62. Guégan et Ganier-Raymond, 1967, pp. 104 et 111, BILIPO (Paris): Dossier « Jean et Josette Bruce ».

C'est probablement en raison de l'arrivée de Gérard de Villiers sur le marché que Sven Nielson, patron des Presses de la Cité, convainc Josette Bruce de reprendre la suite de son époux décédé en 1963, soit trois ans plus tôt. Les rééditions des romans ne suffisent plus, il faut produire de nouvelles aventures.⁶³ Josette Bruce accepte le défi et se donne le temps d'écrire trois romans pour adopter le style de son époux. Elle rajeunit Hubert Bonisseur de la Bath dont l'âge se figera dans le temps (Jean Bruce avait plutôt tendance à s'identifier à l'espion et à le faire évoluer en même temps que lui) mais elle n'effectuera pas d'autres modifications majeures. Selon la légende, certains lecteurs et certaines lectrices n'auraient même pas remarqué le changement auctorial. Il faut dire que Josette Bruce avait toujours soutenu et accompagné son mari dans sa carrière d'écrivain et qu'elle ne se lançait donc pas totalement dans l'inconnu en reprenant les rênes. Parallèlement à la publication de nouveaux épisodes, Josette Bruce a effectué un grand travail de classement en écrivant un résumé pour chaque roman afin de construire une véritable collection et d'éviter les doublons dans les bibliothèques.⁶⁴

Même si certains de ses romans comportent des scènes un peu plus érotiques et violentes qu'au temps de Jean Bruce, les écrits de Josette Bruce demeurent plus modérés que ceux de Gérard de Villiers. Fidèle à l'écriture de son mari, la romancière veille à l'exactitude des détails de ses intrigues et, ne pouvant fréquenter certains lieux plutôt réservés aux hommes, elle y enverra son second époux, chargé de mener l'enquête. En termes de genre, on ne constate pas de changements majeurs, Josette Bruce ayant tenu à suivre les techniques de son époux. La transition entre le mari et l'épouse sera donc plus marquée par le nouveau marché de l'espionnage que par l'appropriation d'un monde originellement masculin par une femme.

Même si le roman d'espionnage est toujours alimenté par de nouveaux écrivain·e·s, les années 1960 marquent, pour la postérité,

63. Un article dans *Elle* affirme même que «en 1966, des milliers de lecteurs [auraient écrit] aux Presses de la Cité pour réclamer la suite des aventures d'O.S.S. 117 et des centaines d'auteurs inconnus [auraient proposé] de les écrire. Aucun [n'aurait satisfait] le P.D.G. des Presses, Sven Nielson» (S.n., 1973, BILIPO (Paris) : Dossier «Jean et Josette Bruce»).

64. Geslin et Rieben, 1973, pp. 117-121, BILIPO (Paris) : Dossier «Jean et Josette Bruce».

le règne de Malko Linge et le maintien des grands noms de la première garde – dont OSS 117 fait partie – qui subissent malgré tout certains remodelages. Le laminage de ces « classiques » conduit à une lecture facilitée (en dépit des affirmations de Josette Bruce ou de Claude Rank, les penchants pour le réalisme et la documentation se font plus rares) et à un accroissement des stéréotypes (Gérard de Villiers fonde ses romans sur une série de personnages-types) pouvant être parfois compensés par quelques descriptions du comportement et de la psychologie des personnages. En fin de compte, les précurseurs de l'espionnage d'hier sont en passe de devenir des *has been*, d'autant plus concurrencés par la popularisation de la télévision et des dérivés clairement pornographiques. À ce sujet, il convient de mentionner la série *O.S.S.E.X.* publiée en France au milieu des années 1970. Il s'agit en fait d'une traduction de la série anglaise *Lady from L.U.S.T.* mais le choix du titre français, parodie de la série *OSS 117*, souligne la volonté d'ancrer les romans dans un univers de références bien établi. En ce début de Détente et comme le constate Daniel Fondanèche, le roman d'espionnage français n'est plus que l'ombre de lui-même :

Chercher la cohérence se révèle parfois une entreprise hasardeuse car, même si l'on peut soutenir que le roman d'espionnage, comme tous les romans de paralittérature ont pour but premier de distraire, ce but ne me semble que partiellement atteint lorsque le rocambolesque ajoute le risible à la facilité. Or, dans ces romans, nous sommes plus proches de l'œuvre du vicomte Ponson du Terrail que de celle de Ian Fleming. Quoi qu'il en soit, alors que la littérature d'espionnage entre en récession entre 1965 et 1970 sous l'influence de la Détente initiée par Nikita Krouchtchev après l'affaire de Cuba, les romans de Gérard de Villiers prendront une place de plus en plus importante sur la scène du roman d'espionnage française, une importance telle que les autres auteurs seront plus ou moins obligés de s'aligner sur lui sans, pour autant, faire de la surenchère. Il s'agit alors de réorienter le genre pour qu'il puisse survivre. Or, c'est à cette époque-là que le roman policier va de nouveau émerger avec, en France, la

naissance du « néo-polar » qui prend le relais de la critique sociale nationale, alors que le roman d'espionnage l'avait assuré sur le plan international.⁶⁵

Le déclin est néanmoins progressif ce qui tend à renforcer notre hypothèse d'un lectorat générationnel, ce qui n'empêchera pas les grands noms du roman d'espionnage français, à l'image de Gérard de Villiers, de continuer à publier à fort tirage leurs aventures jusque dans les années 2000.

LES ANNÉES 1980 : LA FIN DES ESPIONS POLITIQUES ?

En 1969, Fleuve Noir, à la suite d'une enquête menée par l'agence Havas, lance une troisième « école » de roman d'espionnage qualifiée de « marginale » par Erik Neveu⁶⁶, car seuls deux héros connaîtront un succès relativement durable : *Vic Saint Val* de Maurice Dumoulin axé sur les problèmes sociétaux et *Le Commander. Serge Kovask* de Georges-Jean Arnaud qui, compte tenu de son gauchisme – certains l'ont surnommé le « Gérard de Villiers de gauche »⁶⁷ –, fait figure de marginal des marginaux. Ce dernier auteur livre régulièrement, depuis 1959, des romans à Fleuve Noir. La série *Le Commander* débute en 1961, comporte 76 titres, s'arrête en 1986 et présente un héros discret, c'est-à-dire ni surhomme, ni séducteur, ni demiurge toujours vainqueur. Cet aspect le distingue donc de la première génération d'auteurs à laquelle, chronologiquement parlant, il appartient pourtant. De plus, contrairement aux séries précédentes, *Le Commander* connaît de nombreuses évolutions au fil des années :

Au départ, la série présente peu d'originalité. Outre le style propre à l'auteur et quelques thèmes qui tranchent déjà avec le climat ambiant, il s'agit le plus souvent de l'exploitation « classique » de l'un des deux schémas les plus courants : l'enquête-destruction et l'action directe.

65. Fondanèche, 2005, p. 240.

66. Neveu, 1986, pp. 55-57.

67. La formule est due au fait que Arnaud et De Villiers ont tous les deux été influencés par la vague de 1968 mais de manière opposée puisque le premier défend les causes progressistes alors que le second soutient les structures traditionnelles telles que la CIA (Faligot et Kauffer, 1994, p. 371).

L'anticommunisme y est de rigueur, un regard sur la femme peu novateur et cela à travers des récits correspondant au dynamisme du genre sans particulièrement de virtuosité.

Avec la Mamma, une certaine fantaisie peut avoir cours. Sa première mission pour l'ONI la transforme en patronne de bordel! Un thème para-fantastique est même utilisé qui permet de croire à sa double personnalité.

Avec Holden, le contenu de l'intrigue change, mais pas pour autant immédiatement la dynamique. Il faut attendre 1979, pour voir, au plan de la construction, un dédoublement lié à la séparation des deux héros principaux, et, outre une sensible modification de sa chute, une seconde valorisation de l'intrigue.⁶⁸

De tous, Arnaud est l'écrivain qui a le plus joué avec la subversion en plongeant son lectorat dans les sphères dirigeantes françaises. Cela lui vaudra quelques remarques de la part de sa maison d'édition et de son audience rappelant ainsi que les romans d'espionnage populaires n'étaient pas la voix d'une seule plume mais de tout un processus industriel. Se voulant le reflet des interrogations des années 1970 afin de conquérir la nouvelle génération de lecteurs et de lectrices, la troisième vague abandonne néanmoins les références nationalistes et chauvines (mettant fin à l'idéologie dominante des vingt dernières années) et aborde de nouvelles thématiques plus en phase avec la société de l'époque. Les missions des espions quittent les domaines militaires et géopolitiques pour aborder ceux liés à l'informatique et à la politique sociale... sans pour autant que les écrivain-e-s ne s'intéressent aux sujets les plus problématiques et tabous sous peine, comme Georges-Jean Arnaud, d'être rappelés à l'ordre.

Néanmoins, malgré sa volonté de renouvellement, le roman d'espionnage s'essouffle. Ses intrigues n'intéressent pas le nouveau lectorat et semblent lasser celui qui en lit depuis une dizaine d'années; un essoufflement qui doit toutefois être tempéré puisque la plupart des grandes séries maintiendront leur activité au moins jusque dans les années 1980 (Claude Rank, Paul Kenny, Josette Bruce, Frédéric

68. Alfu, 1983, p. 75.

Dard et Gérard de Villiers). La fin du roman d'espionnage provient probablement plus du manque de relève – aussi bien au niveau de celles et ceux qui écrivent que de celles et ceux qui lisent – que de la productivité des anciens romanciers. La concurrence de plus en plus accrue d'autres médiums de divertissement – la télévision en tête – n'est certainement pas en reste. Comme l'analyse Daniel Fondanèche, le roman d'espionnage s'inscrit donc dans une histoire générationnelle, une histoire de l'ère du temps :

L'espion, comme le cow-boy, sont des héros essentiellement solitaires : c'est le prix du danger. De la même façon, tous deux s'inscrivent dans leur temps : celui de la conquête pour le cow-boy, celui de la résistance pour l'espion. Ils sont, tous deux, porteurs d'un message : celui de l'occupation de l'espace par le cow-boy et celui de la défense de l'espace occidental par l'espion. Leur dernier point commun est celui de l'aventure, une aventure écrite au passé, même si elle subsiste, comme nous le verrons dans le quatrième chapitre, dans la bande dessinée. Dans le monde réel, l'espion est encore très actif, même si ses cibles ont changé ces dernières années : l'industrie et l'islamisme l'occupent plus que les « rouges » et les « jaunes ». Quant au cow-boy, il est ancré dans l'esprit de la droite conservatrice américaine : celle qui s'accroche à la loi sur les armes à feu, à la politique du « long bâton », à Dieu sauveur de l'Amérique blanche et croyante, à cette Amérique qui se retrouve dans les bars où l'on chante des « folks songs ». Même si ces genres littéraires sont en perte d'audience, la tradition se poursuit et il n'est pas impossible que le roman d'espionnage refasse parler de lui, si l'actualité s'y prête.⁶⁹

69. Fondanèche, 2005, pp. 253-254.

PARTIE II

SUCCÈS EN SÉRIE

Plaire à tous en plaisant à chacun en particulier, c'est faire jouer à plein, de nouveau, la dialectique du même (profond) et du varié (superficiel).

Daniel Couégnas¹

1. Couégnas, 2008, p. 48.

Comme l'illustrent les propos des journalistes René Quinson et Gabrielle Rolin, la vie et la production de Jean Bruce puis de son épouse Josette ont régulièrement fait l'objet de reportages dans la presse dite populaire (guides TV, magazines féminins, de littérature policière ou d'espionnage, etc.).

Après avoir essayé de créer une agence de détectives privés, il imagina le personnage de OSS 117. Le départ fut foudroyant, et le héros continua sur sa lancée. Jean Bruce, au début, avait un rythme de création étourdissant de douze romans par an. Pour chacun, il ne lui fallait que dix jours de conception et d'établissement de plan, plus trois semaines de rédaction. De nombreux voyages d'information lui prenaient beaucoup de temps.²

Cent millions d'exemplaires en circulation (dont une cinquantaine pour la France), le chiffre d'affaires d'une usine de deux cents ouvriers, un roman chaque mois, dix jours pour l'écrire, qui dit mieux, qui fait mieux que Jean Bruce? Dépassés les best-sellers, voici le phénomène à l'état pur, le superman de la littérature policière.³

La biographie de Jean est le plus souvent romancée: son passé présumé de détective privé et de résistant est mis en parallèle avec le héros dont il multiplie les aventures au rythme impressionnant

2. Quinson, 1975, pp. 55-56, BILIPO (Paris): Dossier « Jean et Josette Bruce ».

3. Rolin, 1973, p. 7, BILIPO (Paris): Dossier « Jean et Josette Bruce ».

de 12 puis 6 romans annuels. En 1973, Luc Geslin et Georges Rieben interrogent Josette Bruce sur le succès de la série *OSS 117* au moment de la sortie du 150^e roman, dix ans après le décès de Jean Bruce, son créateur. Selon l'épouse, plus de 55 millions d'exemplaires ont été vendus jusque-là⁴. Même si son écho est moins international que celui de *James Bond*, la série *OSS 117* a tout de même traversé les frontières : l'éditeur italien Mondadori publie les épisodes dans trois collections visant des publics différents, les pays nordiques rassemblent son lectorat le plus fidèle et *OSS 117* est même exporté et traduit en Angleterre, aux Pays-Bas, au Japon, en Amérique latine et en Bulgarie⁵. La série a su profiter d'une niche – elle a débuté en 1949, au moment où le secteur de l'espionnage n'était occupé, en France, que par des importations anglo-saxonnes – et est rapidement devenue une florissante industrie. À en croire le journaliste André Gerel, Jean Bruce « écrit [vrait] une dizaine de pages par jour et ne se reli [sait] qu'à la page 100. À la page 150, il décid [ait] de la fin, à la 220^e, il s'arrêt[ait] »⁶, un véritable protocole conduisant au succès.

Produire autant de romans par an nécessite une pratique rigoureuse de l'écriture et une bonne dose d'imagination. Le rythme fou de publication de Jean Bruce avait interpellé de nombreux journalistes dont Lucienne Mornay du magazine *Détective*, en 1957 :

Il tue facilement sur le papier. La violence et la sexualité nées outre-atlantique ne sont pourtant pas l'essentiel de ses intrigues captivantes, basées sur une solide documentation née des lectures, des voyages ou des souvenirs. Son voyage en Russie à bord du Batory lui a inspiré « OSS 117 rentre dans la danse ». Plus tard, une documentation de dix kilos sur le Brésil, offerte par le fils de sa femme de ménage, qui est ingénieur à Rio-de-Janeiro, lui a permis d'écrire « Noël pour un espion ». Il se tient au courant des dernières trouvailles scientifiques, et connaît, de la politique internationale, jusqu'aux moindres incidents de frontière d'où peut surgir une idée.⁷

4. Geslin et Rieben, 1973, p. 118, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

5. Quinson, 1975, p. 57, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

6. Gerel, 1962, p. 23, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

7. Mornay, 1957, p. 11, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

Selon le mythe de *OSS 117*⁸, la migration de Jean Bruce de Fleuve Noir vers les Presses de la Cité lui aurait permis de multiplier ses voyages, car d'une part, il réduisit son rythme de publication de 12 à 6 romans par an et de l'autre, son nouveau contrat lui offrait plus d'argent. Plus de moyens financiers et plus de temps lui auraient permis de toujours visiter les pays où les intrigues de ses romans se déroulaient. Malgré les nombreuses quatrièmes de couverture présentant Jean Bruce descendant d'un avion ou à bord d'un bateau, nombreuses sont toutefois les critiques, à l'instar de celle de Jean Larteguy, à douter de la rigueur méthodologique dans la rédaction des romans d'espionnage en général :

C'est la règle du genre que d'être invraisemblable. Ce qui compte, c'est la rapidité du récit, la violence, le sexe et le décor. Alors, on achète des plans et des annuaires pour avoir des noms de gens et de rues, on lit un ou deux livres pour avoir le background politique, et la sauce est prête. Il n'y a plus qu'à y mettre le rôti. Sans trop se fatiguer surtout pour les nuances et le style parce que les gens qui lisent ça s'en moquent complètement.⁹

Lorsque Josette Bruce décide, trois ans après la mort de son époux, soit en 1966, de reprendre le flambeau, elle ne plonge pas vraiment dans l'inconnu. D'après le journaliste Victor Franco¹⁰, c'est probablement elle qui avait convaincu Jean Bruce de se lancer dans l'aventure, et dès ses débuts, elle était très impliquée dans l'entreprise de *OSS 117*. Au moment de remplacer son mari, elle réduit le rythme de publication à 4 romans par an afin de s'imprégner du « style ». Elle ne s'approprie pas l'œuvre de son époux, elle la poursuit. Le seul changement véritablement significatif qu'elle opère est de figer Hubert Bonisseur de la Bath dans le temps, le rajeunissant même afin qu'il puisse vivre sans relâche

8. Ce mythe a pu être reconstruit ici à partir de la revue de presse conservée à la BILIPO (Paris), Dossier « Jean et Josette Bruce ». Elle contient des articles et des interviews à propos de la vie de Jean et de Josette Bruce ainsi que du succès de la série. Les sources sont essentiellement des magazines qualifiés de populaires et de féminins : Agathe, Elle, Détective, Lui, Magazine littéraire ou encore Mystère Magazine.

9. S.n., s.d, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

10. Franco, 1972, p. 6, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

des aventures mortellement dangereuses. À en croire le critique Matthieu Galey, ce changement auctorial ne change rien, à ce qui déjà, ne changeait jamais :

Cas unique dans le feuilleton, Hubert Bonnisseur de la Bath n'est pas un personnage: il s'agit d'un fonds de commerce. [...] Les fidèles clients d'*OSS 117* n'aiment pas qu'on change leurs habitudes: ils apprécient les traditions de la maison et les vieilles recettes, appliquées depuis trente ans sans qu'on y change la moindre virgule. Chez Josette Bruce, le temps s'est arrêté, comme dans les contes de fées. Rien de tel pour chasser le stress. Les histoires ont beau se passer de nos jours, devant des toiles peintes qui représentent les baies de Rio, la jungle équatoriale ou le désert de Sinaï, elles décrivent un monde manichéen, d'une reposante fixité.¹¹

C'est précisément la prétendue fixité du manichéisme qui sera analysée dans ce chapitre via la structure de la série *OSS 117*. Sur les 130 épisodes parus entre 1949 et 1972, 64 ont été analysés en veillant à en avoir au moins un par année¹². Malgré ses biais¹³, l'analyse quantitative a le mérite de schématiser une quantité importante de données. Si elle ne peut en fournir une interprétation, elle peut néanmoins les ordonner permettant de saisir les ruptures et les continuités de l'objet d'étude. Or, notre premier questionnement est de déterminer si la série *OSS 117* évolue lors de ses vingt premières années d'existence et si oui, à quels niveaux et dans quelles proportions. Le recours à l'analyse quantitative en littérature rejoint le *distant reading* développé par Franco

11. Citation de Galey Matthieu, *idem*.

12. La sélection des titres a été réalisée de manière aléatoire. Elle représente le 48 % de la production de Jean Bruce et le 50 % de celle de Josette Bruce entre 1966 et 1972.

13. La confusion entre corrélation et causalité, le fameux « effet cigogne », caractérise le fait que le taux de natalité est plus élevé dans les communes où nichent des cigognes. Si la conclusion populaire veut qu'alors ce soient ces oiseaux qui amènent les bébés (ce qui serait une relation de causalité), l'explication la plus probable est simplement que les cigognes préfèrent vivre dans les villages que dans les villes, or le taux de natalité est plus élevé en milieu rural que citadin; ce qui est une relation de corrélation. Cette confusion provient du fait qu'« un phénomène qui varie d'une certaine manière toutes les fois qu'un autre phénomène varie de la même manière est ou une cause ou un effet de ce phénomène, ou y est lié par quelque fait de causation. » (Lemerrier et Zalc Claire, 2016, p. 58).

Moretti¹⁴. Selon l'auteur, il existe trois cadres temporels d'études possibles : l'événement – objet fétiche des littéraires –, la longue durée – analysée par les théoriciens – et le cycle qui est une structure intermédiaire mais relativement peu étudiée. Franco Moretti estime que les genres littéraires sont les protagonistes de cette dernière puisqu'ils sont tournés d'un côté vers l'histoire (qui s'inscrit dans la durée) et de l'autre vers la forme (qui est temporaire puisque changeante). Les aventures de *OSS 117* ayant sonné le début du roman d'espionnage français de Guerre froide et s'étant perpétuées jusque dans les années 1990, nous pouvons le considérer comme un bon représentant du genre et son étude pourra nous renseigner sur les raisons du succès et du déclin du roman d'espionnage.

14. Moretti, 2008, pp. 45-50.

3. UNE INTRIGUE TOUTE TRACÉE... OU PRESQUE!

Le format de poche connaît son essor en France après la Seconde Guerre mondiale. Son histoire est marquée par la parution, en 1953, de la collection « Livre de poche » par Henri Filipacchi aux éditions de la Librairie générale française qui deviendra une filiale d'Hachette dès l'année suivante. Cependant, d'autres collections adoptant ce « nouveau » format avaient vu le jour auparavant. Leur but premier était la réédition à bas prix de classiques. Si cette entreprise peut être interprétée comme une manière de transformer le lectorat en consommateur, elle a aussi l'avantage de démocratiser la lecture¹. Le format poche est aussi le format de parution privilégié des paralittératures telles que les littératures jeunesse, sentimentales, policières, de science-fiction et d'espionnage. Selon Gérard Genette², trois principales significations sont véhiculées par l'usage du format poche : lecture à un prix plus avantageux, idiome culturel d'une société de divertissements éphémères et objet où le paratexte peut devancer le texte dans l'attrait du lectorat.

OBJECTIF : VENDRE

Dans l'imaginaire collectif, le livre de poche est moins un format qu'une nébuleuse de collections se distinguant les unes des autres par la mise en page de leurs couvertures. D'après Éric Marti³, les maisons d'édition accordent une grande importance à la fidélisation

1. Le format de poche a causé de nombreux débats radiophoniques présentant, entre autres, ces deux positions (écouter Vrigny, 1965 ; Turine et Peramaure, 1998).

2. Genette, 1987, pp. 24-25.

3. Marti, 2008, pp. 5-6.

du lectorat d'où l'attention portée à l'attrait visuel des couvertures de leurs collections. L'intérêt du lecteur ou de la lectrice pouvait même primer sur celui de l'écrivain-e. Par exemple, à la suite des sondages effectués par Fleuve Noir et Les Presses de la Cité dans les années 1980 auprès des amateurs et amatrices du genre de l'espionnage, les auteur-e-s ont été poussé-e-s à transformer les intrigues militaro-politiques en affaires de cols blancs et de dangers informatiques. L'évolution d'un genre littéraire peut ainsi être occasionnée par la clientèle et pas uniquement par la production. La recherche de satisfaction des attentes du marché a conduit à une segmentation lisible des collections notamment par la conception des couvertures et la mise en place de «marques-auteurs» sur lesquelles nous reviendrons plus tard dans ce chapitre. S'est également développé, via les quatrièmes de couverture, un puissant arsenal publicitaire ancrant encore un peu plus la lecture dans la nouvelle société de consommation puisque, selon Victor Schwach⁴, elle pousse son lectorat à adopter les goûts du héros dont il lit les aventures. Ainsi, certains adeptes de *OSS 117* auront été tentés de se parfumer avec «Drakkar», de partir en croisière avec «Paquet» ou encore de séjourner dans un hôtel «UHT» après avoir pris un vol avec «Sabena» ou «UTA».

Nous l'avons déjà dit, les stratégies commerciales des maisons d'édition populaires misent sur une production à moindre coût et sans cesse renouvelée, d'où la nécessité d'une mise en page et d'une forme préétablie laissant au final peu de libertés au romancier ou à la romancière quant à la longueur de ses intrigues. L'essentiel des romans de *OSS 117* recensés compte entre 184 et 192 pages⁵ et témoigne d'une grande stabilité tout au long de la période étudiée quelles que soient les collections. Nous constatons toutefois une évolution dans l'organisation des chapitres puisque les romans parus sous Jean Bruce pouvaient se répartir entre 9 et 25 chapitres alors que ceux écrits par Josette Bruce ont une marge de manœuvre plus étroite: entre 12 et 18⁶. Il s'agit sans doute ici de choix plus

4. Schwach, 1981, pp. 101-112.

5. Cette moyenne résulte du recensement de 117 romans de *OSS 117* parus entre 1949 et 1972 sur les 130 publiés à cette période. La taille et la police ne varient guère malgré les différentes collections à notre disposition. Le nombre de pages semble véritablement stable.

6. Tout comme pour le recensement des pages, nous avons examiné 117 romans sur les 130 parus.

éditoriaux qu'auctoriaux et ces nuances ne devraient pas remettre en question la mise en place d'un produit bien rodé, d'une recette testée et approuvée.

DISPOSITIFS NARRATIFS

L'échantillon de romans de *OSS 117* a été analysé à l'aide du dispositif narratif standard de Paul Larivaille⁷, connu également sous le nom de schéma quinaire puisqu'il possède 5 étapes : la situation initiale, un élément perturbateur, des péripéties, une résolution et la situation finale. À part quelques exceptions sur lesquelles nous reviendrons, les intrigues de nos romans respectent scrupuleusement les étapes du dispositif : un espion de la CIA rate sa mission ou un incident vient perturber la paix internationale précaire (situation initiale) ce qui contraint M. Smith, chef de la CIA, à recourir à l'espion Hubert Bonisseur de la Bath, le fameux OSS 117 (élément déclencheur). Aidé ou non d'un ou de plusieurs acolytes, OSS 117 enchaîne les péripéties, affronte de nombreux opposants et frôle parfois la mort pour finalement toujours parvenir à détruire la menace (résolution). La situation finale est le retour à la paix précaire souvent accompagnée des réjouissances post-guerrières de notre espion auprès d'une femme. La monotonie des intrigues rejoint les conclusions d'Umberto Eco à propos de *James Bond*, l'œuvre d'Ian Fleming :

Sous l'apparence d'une machine produisant de l'information, le roman policier est, au contraire, une machine produisant de la redondance : feignant d'émouvoir le lecteur, elle l'enfonce dans une sorte de paresse d'imagination et elle fournit l'évasion en contant non ce qui est ignoré, mais du déjà connu. [...] Dans le roman de Fleming, le schéma rassemble la même chaîne d'événements et les mêmes caractères de personnages secondaires. Ce qu'avant tout l'on connaît dès le début chez Fleming, c'est précisément le coupable avec ses caractéristiques et ses plans. Le plaisir du lecteur consiste à se trouver plongé dans un jeu dont

7. Larivaille, 1974.

il connaît les pièces et les règles, et même l'issue à part des variations minimales.⁸

Parmi les variations dont dispose l'auteur-e, les scènes de violence et d'érotisme agrémentent les pages des romans d'espionnage mais le plus souvent, elles sous-entendent plus qu'elles ne disent, favorisant les descriptions du résultat plutôt que celles de l'action :

Le vieil homme était attaché sur une chaise contre le mur, la tête ballottant pitoyablement sur le côté. Il était visiblement à bout de résistance. Son visage était couvert de meurtrissures violacées. Du sang avait coulé de ses lèvres et de ses pommettes éclatées sur sa chemise et sur le sol. Un bâillon l'empêchait de crier et l'étouffait à moitié.⁹

Brusquement, elle se plaqua contre lui et chercha fiévreusement ses lèvres. Pendant un instant, ils oscillèrent, soudés l'un à l'autre. Puis ils se laissèrent tomber sur le lit.

Hubert ouvrit les yeux et regarda Phyllis qui dormait à poings fermés, entièrement nue et recroquevillée contre lui. Il la trouva divinement belle.

Avant de sombrer dans une incomparable léthargie, ils avaient fait l'amour dans une fureur extraordinaire. Hubert en conservait encore le souvenir dans toutes ses fibres.¹⁰

La répartition des différentes étapes¹¹ obéit aux structures des histoires d'aventure où les péripéties se résument à des enchaînements d'actions plus ou moins violentes et occupent la majeure partie de l'intrigue, soit 65 % du dispositif narratif. Elles démarrent le plus souvent dès le deuxième ou le troisième chapitre et laissent place à la résolution à l'avant-dernier, voire au dernier chapitre. Dans le roman d'espionnage tel qu'il est conçu par la série des

8. Eco, 1966, p. 90.

9. Bruce Josette, 1967, *Coup d'État pour OSS 117*, p. 171.

10. Bruce Josette, 1981 [1968], *Sarabande à Hong Kong*, pp. 72-73.

11. L'annexe Dispositif narratif propose un schéma illustrant la répartition, par chapitre, des différentes étapes du dispositif narratif. Les codes couleurs permettent une bonne visualisation du modèle de construction dominant des OSS 117.

OSS 117, la menace plane sur le monde mais le lectorat la pressent avant tout pour le héros auquel il s'identifie. Sachant que l'espion parvient toujours à préserver la sécurité et l'ordre mondiaux, du moins en ce qui concerne le Monde libre, le lectorat va alors se passionner pour les obstacles se présentant au cours de sa mission. Connaissant la fin, il se passionne pour le cœur du roman. L'objet qu'Hubert Bonisseur de la Bath poursuit – tel scientifique enlevé, tel traître compatriote ou tels documents classés top secret – n'est qu'un *MacGuffin*¹², c'est-à-dire un prétexte au développement d'un énième scénario qui devra combler les attentes du lectorat plus que le surprendre, l'emmenant dans un univers fantaisiste, prêt à le divertir tel que l'analyse Matthieu Letourneux :

Le monde dans lequel bascule le personnage quand débute l'aventure proprement dite inverse tous les signes de familiarité, non seulement parce qu'il est exotique, différent de notre expérience, mais aussi parce qu'il se caractérise par sa démesure (par opposition au caractère mesuré – ou au moins mesurable – de ce qui nous est familier), aussi bien dans ses connotations fascinantes (à travers par exemple l'évocation du monde de luxe, de la liberté, des fortunes infinies, des terres lointaines) qu'effrayantes (avec toutes les formes de violence physique, psychologique ou sociale qu'on peut rencontrer d'un genre à l'autre).¹³

Néanmoins, une recette bien rodée ne signifie pas l'absence d'originalités. Si le dispositif quinaire est bien respecté par Jean Bruce, son épouse tentera parfois de s'en éloigner. Dans *OSS 117 récolte la tempête*, paru en 1969, le lectorat entre dans l'intrigue *in medias res* : Hubert est, sous couverture, en pleine partie de poker avec des hommes peu fréquentables qu'il tente de bernier. Le deuxième chapitre effectue un retour en arrière au moment où M. Smith confie la mission à OSS 117. Toute l'intrigue est floue et vise à perdre le héros – et le lectorat par la même occasion – dans

12. Les scénarios MacGuffin ont été conceptualisés par Alfred Hitchcock notamment pour désigner un objet tel qu'une mallette dont on peut ignorer le contenu et l'utilité puisqu'il sert principalement d'objet de quête devant faire avancer le héros et le scénario d'un film d'espionnage (source : Le Cinéma de Durendal, 2015b, 10'15" à 10'30").

13. Letourneux, 2017, p. 239.

une multiplication de personnages secondaires tués sans raison apparente. Le voile se lève peu à peu au fil de la lecture pour découvrir une néfaste concurrence entre deux services de renseignements américains (la CIA et l'ONI) et la présence d'un traître américain au service des Russes. Dans d'autres romans, la situation initiale se confond avec l'élément perturbateur, ce qui facilite une narration axée sur différents personnages dont les destins vont se croiser. Dans *OSS 117 traque le traître*, un roman publié pour la première fois en 1970, nous suivons les péripéties d'Hubert et de son acolyte espagnol Enrique Sagarra. Ce dernier est un personnage récurrent de la série mais il est habituellement dans l'ombre du héros. Dans cette intrigue, il joue un rôle plus indépendant puisque les deux espions sont infiltrés dans deux groupes de révolutionnaires québécois rivaux. À la fin, OSS 117 comprendra qu'il a été manipulé par M. Smith qui voulait transmettre de fausses informations à une taupe de la CIA. La victoire du patron nécessitait la défaite de son meilleur élément, révélant par la même occasion que l'espion n'est qu'une marionnette au service de son agence.

Des flash-backs sont également expérimentés par Josette Bruce, notamment lorsque le premier chapitre présentant la situation initiale est particulièrement flou et semble, à la première lecture, sans rapport avec la mission d'OSS 117. C'est notamment le cas dans *Du Sang chez les Afghans*, publié en 1971, où la mort des soldats du premier chapitre ne sera expliquée qu'au quatrième, soit au tiers de l'intrigue. Auparavant, aucune allusion n'y est faite et l'attaque de ces soldats semble simplement être une preuve de la violence qui fait rage en Afghanistan. Le retour sur ces morts permettra également de révéler le véritable ennemi derrière l'affaire menée par Hubert, à savoir la Chine.

La sérialité – à comprendre: la répétition des intrigues – instaure des rituels notamment dans l'introduction du héros et la présentation de sa mission. Dans les *OSS 117*, le chapitre II est souvent réservé à l'élément perturbateur que nous avons identifié comme étant le moment où OSS 117 est mobilisé par M. Smith. Cela se passe généralement à Washington, dans le confortable bureau du patron de la CIA, qui lève les yeux d'un rapport au moment où entre Hubert. Après quelques réflexions sur la situation mondiale

en équilibre précaire, M. Smith informe l'espion de sa mission, de la présence ou non d'un acolyte et de la façon dont il doit entrer en contact avec le « résident », c'est-à-dire l'espion de la CIA établi dans le pays où se déroule l'intrigue. Ce procédé a été rencontré dans la grande majorité des romans lus et analysés mais *Dérive sur Tananarive*, publié en 1972, déroge à la règle : le lectorat assiste à l'arrivée d'Hubert à Madagascar et comprend qu'il est en mission, car il doit se faire passer pour l'époux d'une tenancière de boutique qui est un contact du résident local. Le lectorat n'apprendra l'objet de la mission d'OSS 117 qu'au cinquième chapitre (au tiers du roman), lors du rendez-vous entre le héros et le résident.

JEAN ET SON DOUBLE

Si Josette Bruce s'est amusée à quelques variations au niveau de la structure, Jean Bruce s'est plus intéressé à la focalisation du narrateur. Sur notre échantillon, 110 romans ont adopté une narration à la troisième personne du singulier, soit une très grande majorité. Parmi les 7 restants – tous sont signés par Jean Bruce – 5¹⁴ sont narrés par Hubert Bonisseur de la Bath et les 2 autres¹⁵ suivent une focalisation multiple à plusieurs narrateurs-personnages recrutés aussi bien du côté des adjouvants que des opposants du héros. *Panique à Wake* paraît en 1958, marque la dixième année d'existence de *OSS 117* et reçoit le Grand Prix du Roman d'espionnage. C'est avec lui que Jean Bruce adopte, pour la première fois, une narration à la première personne du singulier et va même jusqu'à mettre en scène son choix par le biais de cet avant-propos :

Cher lecteur,

Vous serez probablement surpris de constater que cette histoire vous est contée directement pas Hubert Bonisseur de la Bath, alias « O.S.S. 117 », soi-même. Ceci est le résultat d'un malentendu et d'un rendez-vous manqué...

14. Il s'agit des œuvres de Jean Bruce suivantes : *Panique à Wake* (1958), *Délire en Iran* (1959), *Double Bang à Bangkok* (1959), *Les Espions du Pirée* (1961) et *Strip-tease* (1962).

15. Il s'agit des œuvres de Jean Bruce suivantes : *OSS 117 préfère les rousses* (1962) et *Valse viennoise* (1963).

Hubert ne m'ayant pas trouvé chez moi lorsqu'il y arriva, se fit ouvrir la maison par mon jardinier et s'y installa. Quelques jours plus tard, il était reparti. Mais, à mon retour, je découvris successivement et dans l'ordre :

a) Un père soupçonneux qui errait dans le parc à la recherche de sa fille disparue.

b) Le pillage de ma réserve de whisky.

c) Quelques bobines de bande magnétique posées bien en évidence sur mon bureau.

Aujourd'hui, dix jours plus tard, le père soupçonneux, ravitaillé par mon jardinier, monte toujours la garde près du grand portail... Ma réserve de whisky n'est pas encore reconstituée... Les bobines de ruban magnétique, par l'intermédiaire de mon magnétophone, m'ont livré : PANIQUE A WAKE.

Je n'y ai rien changé. À vous de juger...

Bien cordialement

Jean Bruce¹⁶

Cette scénarisation est intéressante à plusieurs titres. Tout d'abord, elle donne vie à un personnage de papier avec qui l'auteur aurait des rapports personnels. Jean Bruce a régulièrement joué avec cette animation, notamment via la série radiophonique « OSS 117 raconte » diffusée sur Europe 1 en 1962. La revue *001, le Mensuel de l'espionnage* a retranscrit l'une des émissions mettant en scène une interview d'Hubert Bonisseur de la Bath (interprété par Jacques-Henri Duval) par Jean Bruce lui-même¹⁷. Ensuite, l'avant-propos transforme le romancier en journaliste, l'auteur de fiction en rapporteur de faits réels. Enfin, il traduit une idée d'immédiateté puisque le roman que le lecteur ou la lectrice tient entre les mains aurait été écrit dans les dix jours qui ont suivi la visite de l'espion chez l'auteur. Tous ces éléments visent à donner vie à la fiction et à jouer, tous comme les chronosèmes, avec la frontière entre histoire et réalité, à l'image du monde de l'espionnage où il est difficile de faire la part du vrai et du faux.

16. Bruce Jean, 1962 [1958], *Panique à Wake*, pp. 7-8.

17. S.n., 1967, pp. 37-39, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

Contrairement aux intrigues plus traditionnelles de *OSS 117*, l'espion, dans *Panique à Wake*, est impliqué à son insu dans une affaire de meurtre puisqu'il se trouve dans un avion où un homme est tué. L'équipage est alors bloqué au sol, à Wake. L'adoption d'une narration à la première personne du singulier est d'autant plus judicieuse, car Hubert décide de mener sa propre enquête. Une fois l'ennemi démasqué et mis hors d'état de nuire, il laisse le soin à M. Smith de régler tous les dessous de l'affaire pendant qu'il prend un peu de bon temps avec une femme rencontrée dans l'avion. Les autres romans narrés à la première personne par le personnage d'OSS 117 jouent tous avec la confusion du héros qui se retrouve dans des missions aux enjeux flous, pouvant le dépasser : personnages aux multiples couvertures, tantôt adjuvants, tantôt opposants dans *Délire en Iran* (1959) ; opération d'intoxication de la part des Russes en Thaïlande pour pousser les États-Unis à s'en mêler et ternir ainsi leur réputation dans *Double Bang à Bangkok* (1959) ou encore mission secondaire où Hubert est manipulé par M. Smith dans *Les Espions du Pirée* (1961). Cette narration permet aussi de construire une relation de complicité entre le personnage et le lectorat notamment via quelques brèves remarques :

Je renonce à décrire ce que j'éprouvais, ce serait trop difficile et j'ai d'ailleurs appris depuis trop longtemps à contrôler mes émotions pour que ce soit intéressant.¹⁸

Je retournai dans la chambre préparer le lit et, discrètement, pousser le verrou. Cette séance m'avait quelque peu échauffé le sang et je n'étais pas sans arrière-pensée. Enfin, vous me connaissez... [...] Les femmes sont bizarres, c'est bien connu. Elle mit la main sur son pas-tout-à-fait et me laissa la sécher. Ma conscience professionnelle m'interdisant de bâcler n'importe quel travail, je fis celui-là fort sérieusement... Bref!¹⁹

Je crois me souvenir que j'étais gêné, très gêné. Jamais je n'ai éprouvé pareil sentiment d'être intrus...²⁰

18. Bruce Jean, 1962 [1958], *Panique à Wake*, p. 113.

19. Bruce Jean, 1963 [1959], *Double Bang à Bangkok*, pp. 63-64.

20. Bruce Jean, 1972 [1959], *Délire en Iran*, p. 150.

L'affaire se complique avec *OSS 117 préfère les rousses*, publié en 1962, où la narration est partagée par pas moins de 10 personnages : Hubert Bonisseur de la Bath, Colin T. Arbuckle (inspecteur britannique au MI 5 chargé d'épauler OSS 117), Linda Bush (agente anglaise du MI 5 et amante d'OSS 117), Rose Darracott (secrétaire des services anglais qui trahit son pays par amour), Harold Thomas Ellis (nom de couverture d'un espion soviétique infiltré), Thomas K. Butler (traître américain), Lewis Edouard Milligan (agent anglais qui trahit son pays par manque de reconnaissance), Grégory Krichkine (espion chapeautant l'infiltration soviétique), Ernest Peter Nicol (ancien membre de l'OSS) et Louise Maclay (victime). Les prises de parole, aussi bien par des adjuvants que par des opposants d'OSS 117 ainsi que par des personnages tertiaires, mettent en exergue les jeux de regard qui sont au cœur des romans d'espionnage. Elles posent aussi sur un pied d'égalité les espions rivaux qui, finalement, recourent tous aux mêmes techniques, aux mêmes ruses et ne sont que des serviteurs, des protecteurs des intérêts de leur bloc respectif. La présence de Grégory est également intéressante, car il s'agit de l'alter ego d'Hubert Bonisseur de la Bath dans la série. Nous reviendrons sur la relation qui lie ces deux protagonistes dans la partie réservée au dispositif actantiel mais retenons pour l'instant que Grégory est l'un des seuls personnages perçu comme l'égal de notre héros. Même s'ils appartiennent à deux camps rivaux, ils se respectent et se savent très semblables. Grégory apparaît régulièrement dans les romans de *OSS 117*, le plus souvent à titre d'espion observant la situation de loin, prêt à sauver la mise si l'agent devant contrer la route d'Hubert échouait. Les rôles sont toutefois inversés dans *Ombres sur le Bosphore* publié en 1954, seul roman où OSS 117 n'est pas la vedette mais un simple consultant américain. L'intrigue se focalise sur Grégory, l'espion soviétique devant contrer la CIA. Les services secrets soviétiques, le GRU, ne sont pas critiqués ; le lectorat assiste à une inversion des rôles démontrant que les espions des deux blocs obéissent aux mêmes règles. C'est aussi l'œuvre de la première rencontre entre les deux individus, un événement qui les marquera profondément ressurgissant de temps en temps :

Cet homme, je le connaissais sous le nom de Grégory et c'était la troisième fois en huit ans que je le retrouvais sur mon chemin. Chaque fois, il m'avait donné du fil à retordre et nous avions presque toujours fait match nul. C'était un adversaire pour qui j'avais de l'estime.²¹

Même dans les intrigues ayant adopté une focalisation externe, le narrateur intervient quelquefois, notamment par le recours aux notes de bas de page. La pratique des notes de bas de page est deux fois plus courante chez Jean Bruce que chez son épouse. Dans notre analyse, nous avons répertorié toutes les notes et les avons classées selon 5 catégories: les compléments d'information, le vocabulaire technique de l'espionnage, les traductions, les commentaires du narrateur (généralement à la première personne du singulier) et les références à d'autres épisodes²². Assez logiquement, nous avons surtout rencontré les trois premiers cas dont le but est de clarifier le texte et d'en renforcer la vraisemblance: description des méthodes d'espionnage ou des armes utilisées, informations à propos d'un lieu visité ou d'un personnage historique, etc. Les traductions permettent d'ancrer le lectorat dans l'environnement où se déroule l'intrigue. Les quelques mots figurant dans le texte relèvent régulièrement du champ architectural: *moucharabièh* libanaise, *datcha* russe, *finca* andalouse, etc. Toutefois, l'essentiel des mots traduits figurant en note de bas de page est en anglais²³, ce qui peut servir à la mise en contexte du lectorat dans l'environnement américain du héros. Cela est surtout perceptible chez Jean Bruce dont le quart des traductions appartient même à l'argot américain: *hot mamma*, *pigboat*, *teener*, *dippy*, *falsies*, etc. La nécessité pressentie par l'auteur – ou la maison d'édition – de traduire ces termes peut signifier que son lectorat bien français n'a pas toujours de grandes connaissances en anglais. L'écrivain a également recours au vocabulaire des arts martiaux japonais tels que *Hatemi* et *Hiji-Até*. Quant à Josette Bruce, elle varie

21. Bruce Jean, 1973 [1961] *OSS 117 préfère les rousses*, pp. 180-181.

22. D'un point de vue statistique, chez Jean Bruce (363 notes au total), les compléments d'informations représentent 43 % de l'ensemble de ses notes de bas de page, le vocabulaire technique 23 %, les traductions 20 %, les renvois à d'autres épisodes 7 % et les commentaires du narrateur 6 %. Chez Josette Bruce (168 notes au total), les pourcentages sont respectivement de 45 %, 12 %, 23 %, 16 % et 4 %.

23. Sur les 123 occurrences « traduction », 71 viennent de l'anglais.

plus les langues des référents ; cela peut être dû à une carte géographique des intrigues plus développée que nous analyserons à la fin de cette partie. Le nombre de notes de bas de page qu'elle dédie aux traductions est cependant principalement enrichi par un, voire deux romans : *Du Sang chez les Afghans* et *La Rage au Caire* où l'on rencontre respectivement plusieurs termes afghans et arabes.

L'utilisation de la première personne du singulier chez Jean Bruce est confirmée dans les notes de bas de page. Cela renforce l'impression que OSS 117 est l'avatar de Jean Bruce, que l'auteur pratique l'écriture de romans d'espionnage de la même façon que le protagoniste du film *Le Magnifique*²⁴, c'est-à-dire que l'écrivain s'inspire de sa propre vie pour écrire mais aussi qu'il vit par procuration les aventures de son héros :

Le directeur de cet hôtel s'appelle M. Resurreccion*.

* Le directeur s'appelait réellement ainsi à l'époque où je logeais au « Pines Hotel ». J.B.²⁵

Drive-in*.

* Restaurant, généralement en forme de rotonde, où l'on peut se faire servir au volant de sa voiture. « Drive-in » signifie conduire dedans. Il s'agit davantage d'une formule publicitaire que d'une réelle commodité. Personnellement, ayant parcouru 8000 km en automobile à travers les « USA », du Pacifique à l'Atlantique, et beaucoup fréquenté les « Drive-in », je n'ai jamais vu aucun client se faire servir dans sa voiture. J.B.²⁶

- C'est très simple, répondit-il, les gens d'ici croient qu'un éternuement attire le mauvais sort... Mais un second éternuement le chasse. Si vous aviez voulu éternuer une fois de plus, il nous aurait probablement gardés*.

* Pareille aventure m'est arrivée à Ispahan, en 1957. Le chargé d'affaires de France dans cette ville m'a raconté qu'un grand

24. De Broca Philippe, *Le Magnifique*, Compagnie Commerciale Française Cinématographique, 1973, 94 min. avec Jean-Paul Belmondo dans le rôle principal.

25. Bruce Jean, 1958, *Partie de Manille pour OSS 117*, p. 124.

26. Bruce Jean 1974 [1958], *Un As de plus à Las Vegas*, p. 109.

industriel iranien de cette région, descendant d'une des grandes familles de la Perse féodale ne signait jamais le moindre contrat lorsqu'il était enrhumé (J.B.)²⁷

Au contraire, Josette Bruce pratique plus rarement l'intervention du narrateur dans les notes de bas de page; du moins elle ne signe jamais de ses initiales ni ne raconte ses prétendues aventures personnelles. En revanche, elle en profite pour multiplier les renvois à d'anciens épisodes, confirmant ainsi l'existence d'une véritable marque-auteur faisant fi du changement auctorial. Le renvoi à des épisodes écrits par son défunt époux contribue à légitimer la poursuite de son œuvre. La lecture des livres référencés n'est cependant pas nécessaire à la compréhension de l'intrigue que le lecteur ou la lectrice tient entre ses mains. Néanmoins, la note de bas de page crée une relation complice avec le lectorat sériel sans doute ravi de rencontrer de temps à autre d'anciens personnages ou de se remémorer certaines aventures de son héros.

Enfin, que ce soit sous Jean ou Josette Bruce, le narrateur des *OSS 117* est bel et bien français. Cela se perçoit tout d'abord dans les notes de bas de page, nous l'avons vu, par la nécessité de traduire les mots anglais mais aussi par des comparaisons avec la France :

Aéroport de Haneda*

* Aéroport de Tokyo, comme Orly est l'aéroport de Paris.²⁸

F.B.I.*

* Le « F.B.I. », équivalent de notre Sûreté Nationale, est chargé du contre-espionnage sur le territoire des USA.²⁹

Les références à la France ne se limitent pas aux notes de bas de page. La présence de nombreuses allusions à la culture française démontre que les *OSS 117* sont écrits pour des Français même si, en temps de Guerre froide, tout semble se jouer entre les États-Unis et l'Union soviétique. Les références à la France servent à la

27. Bruce Jean, 1972 [1959], *Délire en Iran*, p. 98.

28. Bruce Jean, 1962 [1958], *Panique à Wake*, p. 11.

29. Bruce Jean, 1974 [1958], *Un As de plus à Las Vegas*, p. 9.

constitution d'un univers de références facilement assimilable par ses lecteurs et ses lectrices mais aussi, et de manière plus implicite, à l'installation d'un message subliminal valorisant la culture française :

Mais, comme disent les Français, quand le vin est tiré, il faut le boire.³⁰

Il y avait beaucoup de monde chez Loulou les Bacchantes. La salle évoquait les cafés parisiens, avec ses banquettes de moleskine verte, ses tables imitant le marbre et ses grandes glaces où les consommations et les prix étaient inscrits au lait de chaux.³¹

En conclusion, que retenir du dispositif narratif des *OSS 117* si ce n'est la mise en place d'un modèle qui marche depuis 1949 ? Jean Bruce, avec ses 12 puis ses 6 romans annuels, avait déniché la recette du triomphe et son épouse, après un temps d'adaptation, lui a emboîté le pas avec succès. Les quelques timides innovations (variation des narrateurs, flash-back etc.) s'avèrent finalement assez anecdotiques. Cette série paralittéraire est on ne peut plus cohérente d'un point de vue interne et cela, sur plus de vingt ans de parution : moins de 200 pages pour une quinzaine de chapitres exposant chronologiquement les aventures d'un héros-espion devant sans cesse éviter le déclenchement d'une guerre aux quatre coins de la planète.

C'est peut-être là que le bât blesse : l'absence de véritable évolution durant deux décennies se détache des trajectoires politiques et culturelles de la Guerre froide. Cette cohérence interne et la prévisibilité des intrigues qui en découle n'ont sans doute pas su convaincre une nouvelle audience, initiant alors le déclin de la série *OSS 117* en particulier mais aussi du genre de l'espionnage en général dès le milieu des années 1960. Malgré le changement auctorial, peut-être enfermé dans ses codes, le genre semble dans l'impossibilité de se renouveler. La monotonie des histoires est toutefois masquée par une multitude de personnages. À ce sujet, qu'en est-il exactement ?

30. Bruce Jean, 1973 [1961], *OSS 117 préfère les rousses*, p. 166.

31. Bruce Josette, 1970, *OSS 117 traque le traître*, p. 128.

4. UNE POIGNÉE DE CARACTÈRES PARMI LA FOULE

La série *OSS 117*, de 1949 à 1972, est constituée de 130 romans narrant les aventures d'Hubert Bonisseur de la Bath, espion de la CIA. Sous la plume de Jean Bruce, son avatar semblait l'accompagner au fil des années alors qu'il aurait subi, selon les dires de Josette Bruce à des journalistes¹, un léger rajeunissement lorsqu'elle prit le relais en 1966. En dépit de cela, l'univers de *OSS 117* est plus cyclique que linéaire, c'est-à-dire que «les choses ne changent jamais. Les personnages sont dans la même situation au début de chaque épisode»².

L'ESPION QUI N'AVAIT PAS D'ÂGE

Cette structure, qui peut également être qualifiée d'épisodique, conduit à l'immortalité du héros : sachant que la série publie régulièrement (chaque mois, puis tous les deux mois) de nouveaux épisodes, le lectorat ne s'inquiétera pas véritablement du sort de l'espion même lorsqu'il est pris dans les pires embûches puisqu'il est promis à d'autres aventures. Cela permet également un achat régulier des romans publiés mais qui n'est ni systématique, ni chronologique puisque la série est une juxtaposition de récits hétérogènes mettant en scène un héros qui n'évolue pas – ou peu – au fil des romans : le respect de l'ordre de parution n'est alors pas essentiel pour comprendre l'histoire d'un épisode. Quant à l'«immortalité»

1. Geslin et Rieben, 1973, p. 120, BILIPO (Paris) : Dossier «Jean et Josette Bruce».
2. Le Cinéma de Durendal, 2015a, de 4'30'' à 5'00''.

présumée du héros, elle est également induite par l'absence d'âge exact qui n'est que supposé par certains personnages sans jamais être confirmé. Et d'ailleurs, même si cela avait été le cas, l'âge donné n'aurait pu être qu'une couverture ; métier d'espion oblige :

Elle commença de se maquiller et se mit à songer à ce colonel U.S. qui était venu chercher Cyrille. Un type bougrement séduisant qui faisait penser à Douglas Fairbanks. Quel âge pouvait-il avoir ? Difficile à dire. Entre trente-cinq et quarante, peut-être. Son allure était jeune, mais son visage de prince pirate était marqué de rides déjà profondes...³

- Je sais que vous êtes censé vous appeler Hubert La Verne, quarante ans, originaire de Louisiane, marié, cinq enfants, ingénieur à la « General Electric », grand spécialiste des appareils de guidage par inertie employés sur les « Polaris ». ⁴

Le premier épisode de la série, *Ici O.S.S. 117*, est d'abord paru, en 1949, sous le titre *Tu parles d'une ingénue*. En parallèle des *OSS 117*, Jean Bruce a écrit une douzaine de livres s'inscrivant plus dans le genre policier que dans celui de l'espionnage. Le changement ultérieur de titre montre que le personnage d'Hubert Bonisseur de la Bath n'était initialement pas conçu pour durer aussi longtemps et que le succès des premiers romans a poussé l'écrivain à enchaîner les épisodes, à en faire une véritable série. La conception sérielle de *OSS 117* permet au lecteur ou à la lectrice de lire un livre au hasard, sans respecter l'ordre de parution. Cela légitime l'absence d'épisode pilote présentant les enjeux et les personnages de la série en devenir, ce qui correspond à la conception des collections par genre dans les maisons d'édition⁵. Ainsi, l'introduction d'Hubert dans l'intrigue se fait toujours en quelques lignes, respectant à chaque fois les mêmes traits physiques⁶, à peine plus, à peine moins :

3. Bruce Jean, 1974 [1954], *Ombres sur le Bosphore*, p. 38.

4. Bruce Jean, 1973 [1962], *Les Monstres du Holy-Loch*, p. 22.

5. À ce sujet, lire Raabe et Alfu, 1999.

6. Seuls deux épisodes présentent un Hubert Bonisseur de la Bath blond : *Romance de la mort* publié en 1950 et *Trahison* en 1951. Plusieurs épisodes mentionnent également des changements de visage à l'aide de la chirurgie esthétique mais les portraits respectent toujours les mêmes grandes lignes.

Grand, svelte, large d'épaules, avec un rude visage de prince pirate orné d'une épaisse moustache, des yeux perçants bleus de glace surmontés de sourcils en broussaille, des cheveux châtain clair coupés très courts, Hubert Bonisseur de la Bath était de ces hommes qui attirent l'attention, surtout des femmes. Il savait pourtant, lorsqu'il le fallait, passer complètement inaperçu.⁷

Il était grand et svelte, sans un gramme de graisse superflue, avec des muscles longs et une souplesse nonchalante de grand félin. Son visage dur et buriné de prince pirate était couronné de cheveux châtain coupés très court. Ses yeux étaient d'un bleu assez foncé, d'une grande mobilité, avec des reflets métalliques. Il avait une bouche sensuelle, bien dessinée, et une dentition éblouissante de carnassier. Une impression de force contenue se dégageait de toute sa personne. Il était vêtu d'un complet gris très strict, agrémenté d'une cravate à fines rayures bleues et grises. Un magnifique spécimen d'homme!⁸

Le physique du héros correspond en tout point à l'idéal de beauté masculine promu depuis les années 1920 dans le monde occidental : un corps musclé et un visage bronzé signifiant l'homme moderne, celui qui parvient à libérer du temps pour s'occuper de lui. Dans son *Histoire de la Beauté*⁹, Georges Vigarello souligne également l'importance des stars hollywoodiennes dans la détermination des critères de beauté, or Hubert est comparé à Douglas Fairbanks (1883-1939), un acteur américain des années 1920. La comparaison est d'autant plus intéressante que ce dernier a incarné de nombreux personnages populaires : Zorro, Robin des Bois ou encore d'Artagnan, soit des héros aventureux du registre « cape et épée ». Ce point est encore renforcé par l'allusion à un visage de prince-pirate lorsque l'on présente le personnage d'Hubert, ce qui permet de sous-entendre, du fait de l'importance de la figure du pirate dans l'imaginaire

7. Bruce Jean, 1974 [1949], *Ici O.S.S. 117*, p. 9.

8. Bruce Josette, 1970, *OSS 117 en péril*, p. 42.

9. Vigarello, 2004.

collectif¹⁰, un esprit aventureux et sans attache. Le jeu des références populaires dans la série *OSS 117* met en évidence la circulation des imaginaires entre les différents médias (figures littéraires, cinéma et littérature sérielle) favorisée par l'évolution de la consommation du divertissement : la montée en puissance des médias de masse que sont le cinéma, la radio et la télévision durant la Guerre froide place le roman à la périphérie de l'industrie culturelle. L'ère du papier cède peu à peu sa place à celle de l'écran mais cela ne signifie pas la fin de la lecture. Au contraire, l'espace de l'imprimé s'adapte aux évolutions et de nouveaux modes d'expression apparaissent tels que la bande dessinée ou le roman-photo. Le roman traditionnel doit lui aussi s'adapter et peut même s'enrichir grâce à la diversité des modes de consommation : la fréquence des références populaires transmédiatiques permet de tisser des liens entre les différents médiums et d'enrichir un imaginaire collectif plus vaste qui se consolide à coups de répétitions et de stéréotypes ; ces éléments se trouvant être les fondamentaux de la paralittérature et de la pratique sérielle.

UNE MULTITUDE DE PASSAGES

En moyenne, et ceci tout au long de notre période, 18 personnages, en plus d'OSS 117, apparaissent dans chaque épisode dont 14 hommes. Si l'on retire de l'équation du dispositif narratif les rôles du sujet (interprété par Hubert Bonisseur de la Bath dans tous nos romans excepté deux) et du destinataire-destinataire (majoritairement occupé par M. Smith), les intrigues se composent, sous Jean Bruce, de 5 adjuvants affrontant 7 opposants et de 6 personnages impliqués indirectement. Josette Bruce suit à peu près la même distribution en réduisant le nombre d'adjuvants à 4 tout en augmentant celui des opposants à 8. Chez les deux auteur-e-s, on retrouve régulièrement un personnage « traître », c'est-à-dire un protagoniste qui commence l'intrigue en étant soit un adjutant, soit un opposant et qui change de camp en cours de route. La stabilité du

10. Le personnage du pirate a été popularisé par les récits du Capitaine Charles Johnson publiés en 1724. Au sujet de l'imaginaire de la piraterie dans la fiction, lire Kania, 2014.

nombre de personnages et de la distribution des rôles durant plus de vingt ans de parution confirme, encore une fois, la cohérence interne de la série *OSS 117*. L'opulence de personnages est relativisée par l'omniprésence de figurants dont la présence ne pèse pas véritablement dans l'orientation de l'intrigue. Pour la grande majorité, ils ne portent même pas de nom, sont à peine décrits et souvent nommés d'après leur origine ou leur profession. Ce sont des êtres dont l'existence importe peu si ce n'est à un moment précis de l'aventure, soit pour informer le héros, soit pour lui mettre des bâtons dans les roues.

Parmi la multitude de personnages, il y a trois, voire quatre fois plus de personnages hommes que femmes, ce qui confirme la construction d'un univers de l'espionnage essentiellement masculin. La répartition des sexes selon les âges – lorsqu'ils sont indiqués¹¹ – dépeint un monde où les hommes d'action ont entre 30 et 45 ans et les femmes, le plus souvent simplement qualifiées de «jeunes», entre 16 et 35 ans. Les amantes d'*OSS 117*, quant à elles, sont majoritairement soit qualifiées de jeunes, soit ont entre 20 et 25 ans.

Enfin, même si les intrigues de *OSS 117* se passent, souvent, dans des pays exotiques, les personnages n'y sont pas forcément recrutés et viennent régulièrement de l'étranger. Cela se vérifie tout particulièrement dans les pays du Sud qui confirment l'image véhiculée par la culture de Guerre froide où le Tiers-Monde n'est que le terrain de jeu des Soviétiques et des Américains. Les espions de la CIA et du GRU s'y affrontent en y recrutant des informateurs ou des hommes de main qui sont d'ailleurs rarement individualisés – l'accent est mis sur leur musculature ou leur arme – et ils changent très peu de camp... Contrairement aux femmes! Ces dernières ont tendance à retourner leur veste durant les intrigues, tout particulièrement après avoir passé une nuit dans les bras d'Hubert.

De nos données quantitatives actantielles, nous pouvons également tirer quelques indications sur l'issue réservée aux différents

11. Si une référence à l'âge des personnages féminins est présente dans 50% des cas, c'est deux fois plus rare du côté masculin.

types de personnages. Bon nombre de protagonistes ne survivent pas à une aventure d'OSS 117. Dans notre base de données, nous avons différencié plusieurs types de décès : un personnage peut soit être assassiné, soit mourir accidentellement, soit se suicider. Un tiers des personnages ne survivent pas. Il s'agit principalement d'opposants masculins assassinés par un Hubert Bonisseur de la Bath considérant que tuer fait partie du métier :

Hubert regarda les corps inertes sur le tapis et son cœur se serra. Il n'aimait pas décider de sang-froid de la vie ou de la mort d'un homme, cet homme fût-il par les circonstances devenu son pire ennemi. Mais, la guerre du Renseignement est une guerre véritable et les agents secrets le savent lorsqu'ils acceptent les risques du métier.¹²

Les mises à mort d'OSS 117 sont rapides, essentiellement par arme à feu et techniques d'arts martiaux : il n'aime pas violenter ses victimes et préfère déléguer les sales besognes à ses acolytes, en particulier à Enrique Sagarra et à sa corde de piano trancheuse de têtes. Si le monde occidental est présenté comme assiégé de toutes parts, les « bons » – on pouvait toutefois s'y attendre – triomphent le plus souvent des « méchants » : un peu moins de la moitié des opposants décèdent alors que plus du quatre-cinquième des adjuvants survivent dans les *OSS 117*. Si le héros est immortel, la vie des autres est tout de même bien fragile dans l'imaginaire de l'espionnage de Guerre froide.

LES PERSONNAGES PRINCIPAUX

De cette multitude d'individus se distinguent néanmoins plusieurs personnages phares qui peuvent être comparés aux différentes pièces d'un jeu d'échecs¹³ – un jeu qui définit souvent le monde de l'espionnage dans la série – soulignant ainsi la préméditation des rôles et des actions des différents personnages. Dans

12. Bruce Jean, 1974 [1960], *Agonie en Patagonie*, p. 63.

13. Bianco, 2017.

chaque partie, s'affrontent deux équipes portant des couleurs différentes mais composées des mêmes pièces de jeu : les blancs, c'est-à-dire ici les Américains, et les noirs soit l'un de leurs ennemis. Parmi les composants du jeu, les pions sont les personnages secondaires recrutés dans le pays d'intrigue ; les tours et les cavaliers sont incarnés par les traîtres et les espions moins doués que le héros ; les femmes endossent souvent la place du fou, une pièce maîtresse dont il faut se méfier ; et la reine est représentée par le héros, le personnage prêt à se sacrifier pour son roi, ici la patrie qu'il défend. Chaque pièce blanche a son pendant du côté noir, ce qui permet de confronter le héros à son alter ego qui est, dans la série *OSS 117*, Grégory, un personnage sur lequel nous reviendrons. Restent les directeurs des services de renseignements qui sont en fait les joueurs de la partie, ceux prêts à tout pour l'emporter sur l'autre.

L'analyse du dispositif actantiel peut également être appréhendée par la mise en relief de personnages clés récurrents. Il y a tout d'abord Hubert Bonisseur de la Bath, l'incarnation du parfait espion. Il est beau, intelligent, sait parler une multitude de langues¹⁴ et maîtrise les arts martiaux tout comme la manipulation des armes à feu. En dépit de toutes ces caractéristiques qui en font un être extraordinaire, il sait pourtant passer inaperçu et se dédie à son métier d'espion ce qui en fait un être sans attache visitant les femmes de port en port. Cette instabilité est renforcée par l'analogie de son visage avec celui d'un prince-pirate qui active un imaginaire viril et sensuel. Mis à part ces brèves descriptions, le lectorat sait peu de choses de son héros. Dans la préface de *Délire en Iran*¹⁵, Jean Bruce tâche d'y remédier à la suite des prétendues nombreuses demandes de ses adeptes. S'ensuit l'histoire du patronyme « Bonisseur de la Bath » signifiant en argot français du XV^e siècle « témoin à décharge ». Les ancêtres de l'espion firent fortune, migrèrent aux Amériques quelques années avant 1789 et achetèrent un grand domaine en Louisiane où naquit Hubert

14. Outre l'anglais et le français (la langue de ses ancêtres), Hubert Bonisseur de la Bath connaît l'allemand, l'italien ainsi que l'espagnol et a des notions en russe, arabe, norvégien, suédois et chinois.

15. Bruce Jean, 1972 [1959], *Délire en Iran*, pp. 9-14.

Bonisseur de la Bath. Avant de devenir espion, il fut, à l'époque de Pearl Harbor, l'un des plus jeunes officiers pilotes de l'«U.S. Air Force». Insolent et séducteur, il fut compromis dans une histoire scandaleuse et mis à la porte. Sur les recommandations d'un ami de la famille, Hubert entre alors dans l'*Office of Strategic Services* (O.S.S.), intègre une école d'espionnage et adopte le matricule OSS 117. Entre 1942 et 1945, il fut envoyé plusieurs fois en mission en France. Il termine la Seconde Guerre mondiale avec le grade de commandant et intègre la *Central Intelligence Agency* (CIA) où il est nommé colonel. Il refusera ensuite le statut de général pour se maintenir dans le service actif. Toutes les autres informations biographiques et physiques concernant Hubert Bath sont livrées au lectorat attentif par bribes, dans certains dialogues et à travers les yeux des personnages qu'il fréquente. Les 190 pages des romans d'espionnage ne laissent guère de place à l'épanchement descriptif et c'est principalement par le regard des autres que le héros s'étoffe :

[Victor] était fasciné par son vis-à-vis. Un homme dangereux sans aucun doute, une sorte de grand fauve dont la nonchalance feinte était démentie par l'éclat de deux yeux clairs d'une insoutenable dureté.¹⁶

Chaque héros nécessite un méchant afin qu'il puisse évoluer et atteindre son but. Dans les *OSS 117*, les opposants ne manquent pas à l'appel. Certains toutefois sortent du lot, principalement l'espion soviétique Grégory. Contrairement à bon nombre de ses collègues, Grégory n'est pas l'antithèse du héros. Au contraire, il semble lui ressembler sur de nombreux points, comme l'atteste ce portrait livré par Hubert Bonisseur de la Bath en personne :

Un mètre quatre-vingt-cinq environ, quatre-vingt-dix kilos, à peu près de ma carrure... Un visage allongé aux pommettes saillantes, un visage dur... mâchoire carrée, le teint mat. Des yeux sombres, de type mongol, avec de profondes ridelles sous les paupières. Des

16. Bruce Jean, 1963, *OSS 117 à Mexico*, p. 145.

yeux extraordinaires, avec des cils de femme. Un homme très séduisant, ce Grégory, et très intelligent...¹⁷

Les deux espions sont comparables aux reines du jeu d'échecs puisqu'ils sont, pour chacun de leur camp, des pièces maîtresses et uniques. Sans doute conscients qu'une confrontation directe les mènerait tous les deux à leur perte, ils restent dans l'ombre, observant leurs moindres mouvements et comptant les points de la partie en cours. Grégory est apparu à 6 reprises dans notre sélection de livres et *Ombres sur le Bosphore*, épisode de leur première rencontre, adopte même son point de vue permettant de croiser leur opinion respective :

Hubert examina ce portrait pour la dixième fois. Il était intéressé par ce visage mâle, allongé, aux pommettes saillantes, aux traits durement marqués, à la mâchoire volontaire. Ce type, bien découplé, semblait avoir des yeux extraordinaires. Une impression de force se dégageait de toute sa personne.

Un seul aurait pu inquiéter Grégory : ce colonel U.S. qui ressemblait assez à Douglas Fairbanks et dont l'intelligence et l'esprit critique pouvaient être dangereux. Mais il n'avait pas la direction de l'affaire et semblait, d'autre part, malgré quelques interventions remarquables, se comporter en amateur... Celui-là, tout de même, était à surveiller.¹⁸

Les deux hommes ont chacun un physique ne laissant personne indifférent, sont de fins observateurs, font partie, dans la guerre subversive, des meilleurs éléments de leur camp et même s'ils n'hésitent pas à tuer, ils ne recourent pas à la torture par pur plaisir. Il ne semble pas y avoir de différences entre les deux hommes... du moins au niveau professionnel, car Grégory semble toutefois moins distrait par la gent féminine qu'Hubert ; l'absence d'une faiblesse certes mais qui en fait un personnage peut-être un peu moins humain aux yeux des lecteurs et des lectrices.

17. Bruce Jean, 1964 [1952], *Pays neutre*, p. 182.

18. Bruce Jean, 1974 [1954], *Ombres sur le Bosphore*, pp. 117 et 183.

LES ALLIÉS

Parmi les personnages récurrents de la série se trouvent M. Smith et Howard, son secrétaire. Ils incarnent le pouvoir de la CIA mais aussi sa bureaucratie. M. Smith, à l'exception d'un seul des épisodes lus¹⁹, est toujours représenté derrière son bureau à Washington. Généralement, il attend la visite d'Hubert Bonisseur de la Bath afin de lui faire part de sa mission. Le deuxième ou troisième chapitre s'ouvre donc régulièrement sur ce petit homme en train de polir ses lunettes de myope qui le font ressembler à une vieille grenouille. Le contraste entre l'homme d'action et l'homme de bureau est perceptible aux premiers coups d'œil : M. Smith, un homme fatigué et désillusionné, n'hésite pas à sacrifier ses espions pour le bon déroulement de la mission. Cependant, le fin stratège semble avoir tissé une relation plus personnelle avec le héros :

- Autre chose, Hubert, vous êtes la seule personne avec le Président des États-Unis à connaître mon adresse. Pour des raisons évidentes de sécurité et afin que ma famille ne soit soumise à aucune pression qui pourrait entraver mon travail, ma maison est un point d'interrogation pour tout le monde... J'aurais voulu qu'il en soit toujours ainsi. Malheureusement, comme je ne pouvais me fier à mes collaborateurs, donc vous recevoir à mon bureau habituel, il m'a fallu, et c'était la solution la plus sûre, vous faire partager ce secret. Je suis certain que vous en serez digne.

Les deux hommes échangèrent un regard qui disait toute leur confiance réciproque et, sans un mot, prirent congé l'un de l'autre.²⁰

M. Smith sera toutefois contraint de renvoyer Hubert lorsque ce dernier, en mission à Suez, est piégé et élimine un réseau d'espionnage britannique entier (*Inch Allah*, publié en 1954). Notre espion connaît alors 4 aventures en dehors de la CIA avant d'y être à nouveau engagé dans *Travail sans filet*, publié en 1955. La relation entre M. Smith et OSS 117 n'en sera pas affectée. Ce sont, après tout, les règles du jeu. Quant à Howard, le bras droit de M. Smith, il n'a

19. Dans *OSS 117 cherche des crosses* (1972), M. Smith, soupçonnant la présence d'une taupe dans les bureaux de la CIA, convoque OSS 117 dans sa propre maison.

20. Bruce Josette, 1972, *OSS 117 cherche des crosses*, p. 25.

pas les mêmes atomes crochus avec le héros. Les deux hommes sont même aux antipodes ; Hubert étant aussi chaleureux et nonchalant qu'Howard est froid et rigoureux. Ils incarnent chacun un type d'espion : l'homme de terrain et l'homme de bureau. Howard semble particulièrement peu apprécier le côté volage d'OSS 117 ainsi que sa familiarité avec son patron :

Le capitaine Howard n'eut aucune réaction. Hubert était le seul agent dans le service qui puisse se permettre une certaine désinvolture avec M. Smith, désinvolture que celui-ci tolérait sans toutefois l'encourager.²¹

M. Smith et, par extension, Howard sont les seuls personnages hiérarchiquement supérieurs à Hubert. Ce sont aussi les seuls que l'on confine dans un espace fermé, loin des troubles du monde. En fin de compte, seul l'espion de terrain importe et même s'il reste un fonctionnaire au service d'un État relativement abstrait, les épisodes dont il est le héros le transforment en aventurier sauvant le monde à lui seul... enfin pas tout à fait, car l'espion compte tout de même de nombreux adjuvants.

Parmi les récurrents, son compagnon le plus fidèle est Enrique Sagarra²², un espion tueur d'origine espagnole recruté par la CIA qui apparaît pour la première fois en 1958 dans *Partie de Manille* pour OSS 117 mais qui est présenté comme étant un collaborateur de longue date du héros. Ceci confirme la construction épisodique de la série. Son physique n'évoluera pas jusqu'au bout de notre période :

Il avait une tête de moins que Hubert et la sveltesse et les fesses minces des danseurs espagnols. Le cheveu noir et frisé, une mèche toujours pendante sur le front, l'œil sombre avec de brusques éclats, on s'attendait toujours à le voir sortir des castagnettes de ses poches.²³

21. Bruce Josette, 1969, *La Rage au Caire*, p. 46.

22. Il apparaît dans *Partie de Manille pour OSS 117* (1958), *Tactique Arctique* (1960), *Agonie en Patagonie* (1960), *Poisson d'avril* (1960), *Les Monstres du Holy-Loch* (1962), *Les Espions du Pirée* (1962), *Fidèlement vôtre... OSS 117* (1962), *OSS 117 à Mexico* (1963), *Les Anges de Los Angeles* (1966), *Sarabande à Hong Kong* (1968), *OSS 117 traque le traître* (1970), *Balade en Angola* (1971) et *OSS 117 cherche des crosses* (1972).

23. Bruce Jean, 1971 [1960], *Tactique Arctique*, p. 28.

Outre l'utilisation de différents clichés relayant le caractère « sanguin » de l'espagnol Enrique, on insiste lourdement sur son arme fétiche : une corde de piano avec laquelle il tranche les têtes de ses ennemis. OSS 117 est le seul individu à qui il obéit, leur relation est inégale, comparable à celle liant un vassal à son seigneur :

Enrique était vraiment inquiet car ce tueur, qui avait depuis longtemps renoncé à compter les cadavres dont il était responsable, portait à Hubert Bonisseur de la Bath un amour démesuré fait d'admiration, de protectionnisme et d'un zeste de tendresse inconsciente ; Enrique n'avait jamais aimé une femme que le temps du plaisir qu'elle lui avait procuré, il avait haï tous les hommes au point de s'enrôler partout où il avait fallu en tuer. Son cœur n'avait vibré qu'une fois : en présence d'un grand fauve immatriculé OSS 117 qui l'avait sauvé de la mort et à qui il avait rendu le même service. Nul observateur n'eût pu dire lequel des deux était sous la protection de l'autre... Parce qu'il ne mesurait qu'un mètre soixante et que les plus belles filles n'étaient pas pour lui, Enrique aimait à imaginer que sa vigilance et sa corde de piano constituaient pour Hubert la meilleure des assurances vie.²⁴

D'autres personnages accompagnent plusieurs fois Hubert. Bug, par exemple, est un autre espion américain de la CIA. Il apparaît déjà en 1951, dans *L'Arsenal sautera*. Tout comme Enrique Sagarra, il est introduit comme une vieille connaissance du héros et, par extension, du lectorat. Bug apparaît moins subordonné à OSS 117 que ne l'est Enrique. Le rôle de l'Américain est avant tout de tâter le terrain avant l'arrivée d'Hubert afin de l'informer de la situation. Son portrait n'évolue pas d'un iota durant les 8 épisodes²⁵ où il figure et consolide les clichés, cette fois-ci américains :

Bug était de ces personnages qui ne changent pas. Ceux qui l'avaient connu dix ans plus tôt l'auraient retrouvé ce jour-là avec

24. Bruce Jean, 1963 [1962], *OSS 117 à Mexico*, pp. 131-132.

25. *L'Arsenal sautera* (1951), *Chasse aux atomes* (1952), *Pays neutre* (1952), *Inch Allah* (1954), *OSS 117 n'est pas aveugle* (1957), *Pas de roses à Ispahan* (1967), *La Rage au Caire* (1969) et *Traîtrise à Venise* (1972).

la même allure débraillée; le même complet de gabardine beige, le même regard rieur derrière les lunettes à fine monture d'or, mâchant toujours son inusable chewing-gum. Un grand gaillard extrêmement sympathique, mais qui savait devenir dangereux quand il le fallait.²⁶

Les deux derniers personnages masculins récurrents sont des agents français et n'interviennent que lorsqu'Hubert est envoyé en France. Le premier est un excellent espion du service des renseignements français dirigé par Le Pacha : Jo Forestier. Dans *OSS 117 prend le maquis*, Jo Forestier doit collaborer avec le héros, car un témoin corse refuse de parler à un Américain sans la présence d'un agent français. Dans les deux autres épisodes²⁷, les agences françaises et américaines s'allient à chaque fois et les espions agissent en égaux. Leurs physiques sont toutefois relativement opposés; le Français cachant bien son jeu :

Sous son apparence débonnaire de bon gros un peu mou, Jo Forestier dissimulait, comme un boxer, une force herculéenne et d'étonnantes capacités de vitesse. Il était ceinture marron de judo et pratiquait régulièrement le Karaté. Il avait trente-six ans et il était un des plus anciens et des meilleurs éléments du service Action du « S.D.E.C.E. ».²⁸

Le deuxième acolyte français d'OSS 117 est Pierre Dru. C'est un ancien camarade de la Seconde Guerre mondiale puisqu'ils se sont rencontrés lors du parachutage de l'Américain en France. Leur lien n'est pas professionnel, il s'agit d'une amitié de longue date. Il n'apparaît que dans deux épisodes de notre sélection mais ils ne sont pas anodins : *Ici OSS 117* (1949), le premier roman de la série de Jean Bruce et *Halte à Malte* (1966), le deuxième écrit par Josette Bruce. Ces deux épisodes démontrent l'ancrage français de l'univers de la série malgré le fait que l'espion soit américain et travaille pour la CIA. Le physique de Pierre est proche de celui d'Hubert et

26. Bruce Jean, 1965 [1957], *OSS 117 n'est pas aveugle*, pp. 55-56.

27. *OSS 117? Ici Paris* (1962) et *Tornade pour OSS 117* (1967).

28. Bruce Jean, 1962, *OSS 117? Ici Paris*, p. 34

fait aussi de lui un séducteur. Le Français a également un homme de maison à ses services, Arsène, qui présente quelques points communs avec Howard incarnant un garde-fou qui ne voit pas toujours d'un bon œil les délires dans lesquels Hubert entraîne Pierre.

LES FEMMES

Compte tenu de l'importance des révolutions sociales notamment liées au genre durant les années 1960 et 1970, la représentation générale des personnages féminins occupera un chapitre de l'analyse qualitative de ce travail. Seules seront étudiées ici les femmes apparaissant à plusieurs reprises dans la série *OSS 117* et elles sont rares – seulement 5 face à 23 hommes: Leïla Hassani²⁹ figure dans 3 romans alors que les autres, Karomana Korti³⁰, Muriel Savory³¹, Mabel Rood³² et Elaine F.³³, apparaissent chacune à deux reprises. Si les deux dernières ont pour principal intérêt de référer à un épisode précédent – jouant alors soit le rôle de clin d'œil au lectorat assidu, soit celui de conseiller de prochaine lecture au lecteur ou à la lectrice occasionnel·le –, les trois premières femmes présentent un intérêt supplémentaire et comptent parmi les personnages féminins les plus développés de la série *OSS 117* ainsi que parmi les plus complexes. En effet, Leïla Hassani, Karomana Korti et Muriel Savory ont à la fois été les ennemies et les amantes d'Hubert Bonisseur de la Bath et elles ont toutes réellement représenté une menace pour lui. Ce type de personnage n'a été rencontré que dans les premiers épisodes de la série et dans un temps très court (1951-1953) si l'on excepte l'épisode *La Rage au Caire* (1969) où apparaît Leïla Hassani mais nous y reviendrons. Muriel Savory, tout d'abord, rencontre OSS 117 dans *Trahison*, publié en 1951. Elle appartient au camp opposé, au MVD, mais, amoureuse d'Hubert et aussi parce que ce dernier a ruiné sa réputation auprès des Soviétiques, elle finira par retourner sa veste. Alors que le héros est présenté comme un homme sans attache,

29. *Inch Allah* (1954), *Délire en Iran* (1959) et *La Rage au Caire* (1969).

30. *L'Arsenal sautera* (1951) et *OSS 117 n'était pas mort* (1953).

31. *Pays neutre* (1952) et *OSS 117 n'était pas mort* (1953).

32. *OSS 117 n'est pas aveugle* (1957) et *Pan dans la lune* (1959).

33. *Panique à Wake* (1958) et *Les Anges de Los Angeles* (1966).

chacune de leur rencontre le marque au «fer rouge», car elle est «la seule femme qu'il savait ne jamais oublier». De ses portraits, nous retiendrons son allure de reine.

Karomana Korti est le deuxième personnage féminin à avoir marqué OSS 117. C'est une espionne arabe aussi redoutable que splendide ; sa beauté et ses exploits l'ont même transformée en véritable mythe :

Miss Karomana Korti était une journaliste extrêmement connue dans le monde arabe. Attachée à l'un des plus grands journaux du Caire, elle avait été récemment expulsée de Tanger, d'où elle avait transmis de fausses nouvelles sur la situation politique au Maroc. Ennemie féroce de la France, elle était considérée à tort ou à raison, comme l'éminence grise de la Ligue Arabe. On disait que son fanatisme la faisait redouter même de ses frères musulmans. Mais cela, c'était la légende, et Hubert s'en tenait aux faits...³⁴

Ce personnage a quelques airs de Mata Hari, la fameuse espionne hollandaise ayant travaillé pour la sécurité française durant la Première Guerre mondiale et dont l'interprétation de Greta Garbo dans le film *Mata Hari* de George Fitzmauritz aurait, selon Robert-Claude Bérubé, «contribué à en cristalliser l'image dans l'imagination populaire»³⁵. La relation entre Hubert Bonisseur de la Bath et Karomana Korti est ambiguë, tiraillée entre sentiments amoureux et professionnalisme. Ils se rencontrent dans *L'Arsenal sautera* (1951) où ils couchent ensemble chacun dans le but de manipuler l'autre mais l'espionne voit ensuite sa mission fortement affectée par la jalousie qu'elle éprouve envers les femmes fréquentant Hubert Bonisseur de la Bath. Plusieurs fois, elle parle de ses sentiments comme d'une faiblesse. Ils s'affrontent une nouvelle fois dans *OSS 117 n'était pas mort*, le même roman où figure Muriel Savory. Si *OSS 117* a réussi à retourner cette dernière et à en faire une bonne alliée, il n'en est rien de Karomana Korti qui parviendra même à le piéger avant de s'enfuir. Ces deux femmes

34. Bruce Jean, 1963 [1951], *L'Arsenal sautera*, p. 21.

35. Bérubé, 1968, p. 6.

sont des exceptions dans l'univers de *OSS 117*, la saga les réduisant le plus souvent au rang de potiches qui ne représentent guère de danger pour le héros.

Contrairement aux deux autres, Leïla Hassani n'a jamais appartenu au camp ennemi d'Hubert. Ils se rencontrent dans *Inch Allah* où Leïla est présentée comme l'un des meilleurs agents égyptiens travaillant avec l'antenne locale de la CIA. Hubert et elle vont collaborer et entamer une relation que l'espion devra abandonner à la fin de l'épisode à la suite du massacre du réseau britannique dont il est responsable. Leïla ne lui pardonnera pas cet abandon et leurs rencontres futures débiteront toujours de la même façon : par une gifle remémorative de l'Égyptienne à l'encontre d'OSS 117 :

Et le mystère fut effectivement éclairci... à l'instant où elle tendait sa main, une main délicate et brune, aux doigts fuselés... dans l'intention de le gifler.

En un éclair, le geste déclencha dans la mémoire d'Hubert une image vieille de quelques années, la réminiscence d'une scène semblable où cette main avait rencontré ses deux joues.

- Leïla! souffla-t-il.

[...]

Par deux fois déjà elle lui avait pardonné de l'avoir abandonnée, saurait-elle l'admettre une troisième fois si cela s'avérait nécessaire? Elle connaissait les exigences de son métier et leurs communs et brûlants souvenirs aideraient à la convaincre... du moins l'espérait-il.³⁶

Au fil des épisodes, le personnage de Leïla devient de plus en plus secondaire: elle est l'acolyte d'Hubert dans *Inch Allah*, elle n'apparaît qu'à deux reprises dans *Délire en Iran* – certes, pour gifler Hubert puis pour le sauver d'une dangereuse espionne soviétique mais son intervention est liée à l'amour obsessionnel qu'elle voue à Hubert et non à son rôle d'espionne qu'elle n'a d'ailleurs plus – et elle est finalement réduite au rôle d'amante passagère dans *La Rage au Caire*. On constate ainsi une disparition

36. Bruce Josette, 1969, *La Rage au Caire*, pp. 70-71.

progressive du rôle d'adjuvante active dans le monde de l'espionnage au profit de celui plus répandu de femme séduite par le héros cantonnée à la chambre à coucher.

LES MÉCHANTS

La réduction des intrigues à un modèle préconçu centré autour d'un quintette de personnages – le héros, son acolyte, son patron, le méchant et la femme – aboutit à une lecture de divertissement rapide et « facile ». Elle permet également la profusion de nombreux stéréotypes puisés dans l'univers de références du lectorat. Nous verrons que la diversité des lieux d'intrigue est relative, car l'Ennemi, le *vrai*, celui dont la menace plane toujours en arrière-plan sur le Monde libre, reste communiste, reste un Rouge qu'il faut rechercher du côté soviétique ou chinois. Ces « grands méchants » sont les organisations qui orchestrent la grande majorité des complots combattus par Hubert Bonisseur de la Bath à travers le monde. Ils n'interviennent pas physiquement dans l'intrigue mais leurs projets sont mis à mal par la réussite de la mission d'OSS 117. Si l'ennemi russe est une constante aussi bien chez Jean que chez Josette Bruce, l'organisation chinoise n'apparaît que deux fois en fin de carrière de Jean Bruce et quatre à la fin des années 1960 chez Josette Bruce, ce qui correspond à la décennie de la rupture sino-soviétique³⁷. Quant aux autres organisations dites « cerveau », elles sont qualifiées de communistes³⁸, de rebelles³⁹ ou de révolutionnaires⁴⁰, laissant ainsi peu de doutes quant à l'orientation idéologique du Mal dans les *OSS 117*. La nationalité de ces groupuscules communistes est celle du pays du Tiers-Monde où se déroule l'intrigue. Ces romans plus tardifs semblent ainsi donner de plus en plus d'importance aux pays

37. Dans les romans de Jean Bruce, l'organisation soviétique en tant que « grand méchant » implicite apparaît dès 1955, par exemple dans *OSS 117 ventre dans la danse*. La désignation de l'ennemi soviétique ne date toutefois pas de ce roman mais se faisait de façon explicite dans les épisodes précédents à travers, par exemple, le personnage de Grégory dans *Pays neutre* publié en 1952. Au total, l'organisation soviétique implicite est utilisée dans 10 romans de Jean Bruce et dans 9 de Josette Bruce. Quant à l'ennemi chinois, il figure chez Jean Bruce dans *Le Sbire de Birmanie* (1958) et *Cinq Gars pour Singapour* (1959) et chez Josette Bruce dans *Congo à gogo* (1966), *Sarabande à Hong Kong* (1968), *Du Sang chez les Afghans* (1971) et *Malaise en Malaisie* (1971).

38. *Coup d'État pour OSS 117* (1967) et *Zizanie en Asie* (1969).

39. *OSS 117 en péril* (1970).

40. *Péril sur le Nil* (1972).

en voie de développement, ce qui correspond à la complexification de l'imaginaire de Guerre froide des années 1960. Les changements réguliers de lieux d'intrigue permettent avant tout de varier les adjouvants et les opposants en dépit du duel américano-soviétique ou sino-américain tout juste démontré par la présence d'organisations cerveaux supérieures et extérieures aux combats sur le terrain. Ces personnages plus secondaires revêtent des rôles préfabriqués facilement identifiables.

Le rival qu'Hubert affronte sur le terrain n'a pas besoin d'être fort physiquement puisqu'il est à la tête d'un groupe de gros bras qui tuent pour lui sans poser de questions. Dans les cas où ses ambitions sont d'ordre politique ou financier, OSS 117 n'hésitera pas à le tuer. En revanche, s'il s'agit d'un espion obéissant à un ordre, et donc un égal de notre héros, ce dernier le respectera et lui laissera la vie sauve. Parmi les rivaux recensés et qui sont à la tête d'un groupe ennemi, il n'y a que trois femmes aux caractéristiques on ne peut plus stéréotypées : une Asiatique nymphomane et hystérique⁴¹, une espionne soviétique dont la beauté féminine disparaît au moment où sa couverture est démasquée⁴², et la dernière est avant tout l'épouse sans importance d'un chef rival⁴³. Quant aux hommes, leur portrait se focalise sur leur visage majoritairement mince, long et angulaire. Les yeux sont un élément incontournable de leur description, car ils trahissent leur cruauté. Souvent, la description des vêtements l'emporte sur celle du corps : le chef porte toujours un costume, un manteau ou est habillé à l'européenne dans les cas où il est asiatique ou africain. Ces éléments doivent suggérer l'élégance perçue comme un gage de supériorité. On distingue toutefois les grands et séducteurs Soviétiques et Occidentaux des petits et peu attrayants Africains et Asiatiques. Une échelle de valeurs hiérarchisant le Nord et le Sud, qui favorise le premier considéré comme plus développé, est donc de rigueur. Parmi les personnages endossant le rôle du méchant, voici le portrait emblématique de Heinrich Kaltenmüller, un Allemand, proche du stéréotype nazi, ayant enlevé la fille d'un scientifique français :

41. *Partie de Manille pour OSS 117* (1958).

42. *Jeux de malins à Berlin* (1969).

43. *Atout Cœur à Tokyo* (1958).

C'était un grand gaillard d'une quarantaine d'années, vêtu d'un manteau de loden gris foncé, avec un long visage maigre au profil anguleux, surmonté de cheveux blonds coupés en brosse. La jeune fille accrocha soudain son regard, un regard froid, dur et cynique, qui mit le comble à sa frayeur.⁴⁴

L'opposant principal a besoin d'hommes de main, de gorilles qui constituent l'essentiel de son réseau. Ces derniers apparaissent très souvent par deux et peuvent aussi servir d'adjuvants pour le héros. Dans tous les cas, leur profil reste le même : leur nom importe peu et ils sont caractérisés par leurs prouesses physiques. On ignore quels sont leurs motifs d'action, ils semblent se contenter d'obéir aux ordres de leur supérieur et n'incarnent, le plus souvent, qu'un amas de chair à abattre, qu'un moyen d'accentuer la violence régnant dans la fiction d'espionnage. Leur portrait, lorsqu'il y en a un, évoque principalement un physique imposant à l'aide d'adjectifs, tels que large, énorme et gigantesque. Les comparaisons puisent dans le registre de la mythologie (Hercule et les colosses) ou dans le monde animalier (des pachydermes, des gorilles et des orangs-outans). Le recours aux métaphores animalières est une pratique universelle qui a, par exemple, été analysée par David Maurice⁴⁵ dans les dessins animés soviétiques diffusés lors de la Première Guerre mondiale. L'intérêt de ces éléments descriptifs est double puisque d'un côté, la déshumanisation des personnages en justifie la destruction et de l'autre, la métaphore bestiale renforce la vision manichéenne en opposant l'Autre à un « Nous » humain. L'argumentaire de David Maurice pour les dessins animés de 14-18 est tout aussi valable dans la fiction d'espionnage francophone de Guerre froide. Pour revenir aux hommes de main de la série *OSS 117*, seuls le buste et le visage sont pris en considération : une tête avec de petits yeux exprimant leur brutalité et leur animosité ainsi qu'une poitrine symbolisant toute leur force physique. Fritz Maurer, l'homme de main de Heinrich Kaltenmüller, en est une bonne illustration :

44. Bruce Josette, 1972 [1966], *Détour à Hambourg*, p. 17.

45. Maurice, 2011.

C'était une sorte de colosse, gras et gros, avec une figure aussi large qu'un jambon, dans laquelle luisaient de petits yeux plissés, profondément enfoncés dans la chair.⁴⁶

Ces deux types de personnages, le rival à la tête du réseau d'opposants et ses hommes de main, sont les plus présents dans les romans.

LES À-CÔTÉS STÉRÉOTYPÉS

D'autres caractères sont plus ambigus et jouent souvent sur plusieurs tableaux. Quelques résidents, ces agents de la CIA basés à l'étranger, sont à bout, apeurés, stressés et finissent par trahir leur nation. Ces personnages sont particulièrement intéressants et nous y reviendrons dans la partie qualitative, car ils alimentent l'antiaméricanisme français en démontrant le manque de patriotisme de certains Américains. Des autochtones s'avèrent être d'excellents informateurs, surtout lorsqu'on leur promet en échange un ticket pour le Monde libre, c'est-à-dire la promesse de les faire passer dans l'autre camp et même de leur fournir une nouvelle identité et donc une nouvelle vie aux États-Unis. Certains personnages entravent la mission d'OSS 117 non pas parce qu'ils appartiennent aux opposants mais parce qu'ils placent leurs intérêts personnels ou ceux de leur nation au-dessus de ceux de la Guerre froide et de l'idéologie des blocs. On trouve également de multiples victimes et caractères impliqués à leur insu servant uniquement à alimenter le récit en cadavres supplémentaires. Quant au rôle des femmes, il oscille entre acolyte ou sérieuse rivale, potiche ou femme de caractère. Leur seul point commun est de quasiment toujours tomber sous le charme de notre espion.

Ces éléments sont révélateurs de ce qui a fait le succès de ces romans à leur époque puisqu'ils font voyager le lectorat en s'appuyant sur des faits d'actualité⁴⁷ et recourent à des constructions

46. Bruce Josette, 1972 [1966], *Détour à Hambourg*, p. 115.

47. Par exemple, les épisodes font régulièrement référence aux présidents en fonction des pays d'intrigue, aux relations internationales, aux découvertes scientifiques, notamment en lien avec l'aéronautique, ou aux grandes affaires d'espionnage qui ont rythmé la Guerre froide.

stéréotypées rendant la lecture facile, faite pour le divertissement tout en jouant avec les angoisses de l'époque : une guerre nucléaire et/ou une invasion communiste. Ces romans d'espionnage valorisent les actions d'un homme faisant face à une multitude de méchants et non le recours à des armes destructrices. Cette façon de faire peut, dans une certaine mesure, compenser la dépossession de l'homme à la suite des deux guerres mondiales dont le recours aux armes de destructions massives a bouleversé les déroulements et l'imaginaire de guerre. La série *OSS 117* contrebalance cet univers déshumanisé et mutilé en valorisant un héros chevaleresque (aussi bien par son nom de famille à particule que par son physique de prince-pirate ou son respect envers ses rivaux). Enfin, choisir pour héros un aventurier-espion alimente la méfiance croissante populaire envers les politiques dont les décisions se joueraient en coulisses. En ce sens, la série n'est pas dénuée d'une certaine forme de populisme. L'analyse du dispositif narratif a souligné la cohérence interne de la série et le passage en revue des personnages a démontré la répétition des stéréotypes alimentant l'univers de références du lectorat. Le changement auctorial, d'autant plus de sexe différent, pouvait laisser croire à une possible variation de style mais elle n'a pas été confirmée, au contraire. Josette Bruce s'est alignée sur le monde bâti par son époux et en a même accentué l'érotisme et la violence afin d'adapter les aventures d'OSS 117 à l'univers de l'espionnage bouleversé, dès 1965, par Gérard de Villiers et son SAS. Si le changement auctorial n'a pas perturbé la série, on constate toutefois que l'évolution du marché de l'espionnage a eu un certain impact sur elle. C'est sur cette base actantielle et narrative que vont se greffer les décors, les lieux d'intrigue.

5. L'ILLUSION EXOTIQUE

Un As de plus à Las Vegas, Atout cœur à Tokyo, Double Bang à Bangkok, Agonie en Patagonie, OSS 117 au Liban, Palmarès à Palomarès, Des Pruneaux à Lugano ou encore Détour à Hambourg, les missions de l'espion OSS 117 promettent à leurs lecteurs et à leurs lectrices de voyager à travers la planète, dans les grandes capitales tout comme dans les contrées sauvages du bout du monde.

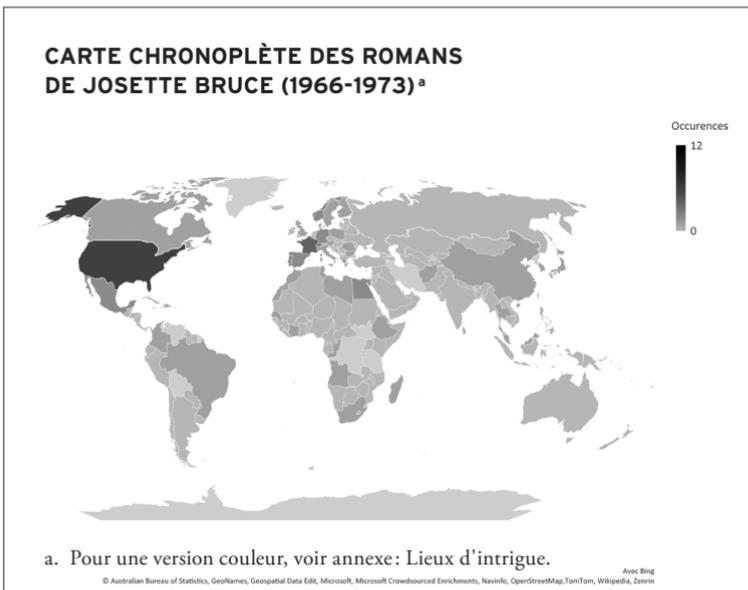
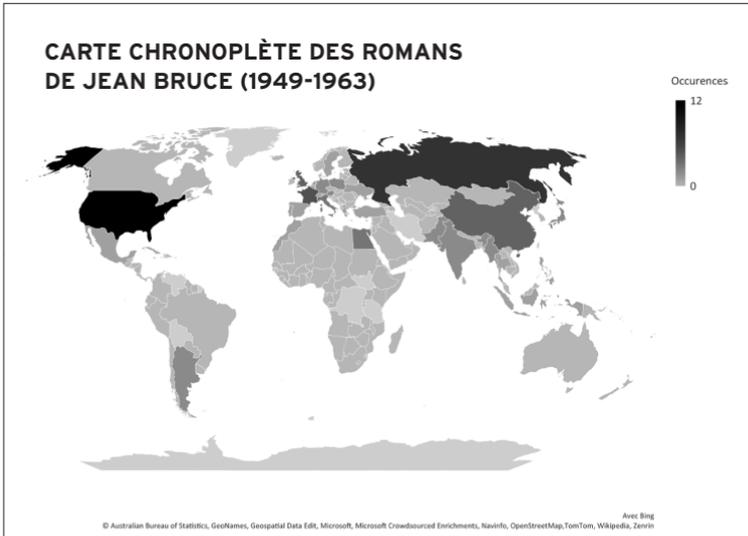
UNE DIVERSITÉ APPARENTE

À une époque où le tourisme de masse commence à se développer mais où les billets d'avion ne sont pas encore accessibles à tous¹, ces invitations au voyage tombent à point nommé. D'autant plus que, dans certains cas, l'évasion semble plus confortable lorsqu'elle se fait par le biais de la fiction, notamment en ce qui concerne les peuples exotiques à peine civilisés :

Les recommandations prodiguées aux personnes sur le point de débarquer en Afrique étaient absolument ahurissantes. S'il fallait en croire l'auteur de cette brochure, les pires maladies les guettaient. Il y avait de quoi décourager n'importe qui de poser le pied sur le sol africain.²

1. Si le tourisme dit de masse se développe à partir des années 1950, il concerne tout d'abord les milieux les plus aisés et se limite à la zone méditerranéenne. La classe moyenne vit majoritairement la migration estivale de la ville à la campagne, à la mer ou à la montagne, françaises ou limitrophes. L'intérêt pour les contrées lointaines semble surtout assouvi par les médias: télévision, radio et, pourquoi pas, roman d'espionnage... Sur le développement du tourisme de masse, voir: Boyer, 1999.
2. Bruce Josette, 1966, *Congo à gogo*, p. 8.

L'impression d'une planète Terre visitée et régulée de fond en comble par Hubert Bonisseur de la Bath est néanmoins amoindrie lorsque l'on cartographie ses titres à partir d'une liste analytique des 150 premiers *OSS 117* publiée dans le magazine féminin *Agathe*³ :



3. S.n., 1975, pp. 59-65, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

L'antagonisme caractéristique de l'imaginaire des débuts de la Guerre froide a été bouleversé par les années 1960 et par ce que les historien-ne-s appellent *the Cultural Turn*: schématiquement, les concepts binaires des années 1950 – c'est-à-dire une stricte opposition entre l'Ouest, incarnation du Bien, et l'Est, symbole du Mal – seraient opposés aux imaginaires plus hybrides et ambigus de la décennie suivante. Ce changement correspond au début de la Détente. Le *We versus Them* des années 1950 céderait ainsi sa place à un *We versus Us* au cours des années 1960. Dans la représentation de l'ennemi, on observerait une diminution de l'opposant « extérieur » au profit du méchant américain, qui vient de l'intérieur. L'évolution des intrigues de *OSS 117* au fil des ans devrait donc tendre vers le repli sur soi et privilégier les États-Unis comme lieu d'action. Les cartes ci-dessus ne confirment cependant pas totalement cette hypothèse.

D'un point de vue statistique, Jean Bruce déploie majoritairement ses intrigues sur un axe Ouest-Est; les États-Unis en tête avec 12 cas suivis de l'Union soviétique avec 7. Nous sommes ici plongés dans le manichéisme des années 1950 ce qui valide le premier pan de l'hypothèse. Notons que la France arrive en troisième position avec 5 apparitions: les deux premières fois correspondent aux deux premiers épisodes de la série, ce qui pourrait être une manière d'ancrer *OSS 117* dans un univers de références connu du lectorat avant de l'en éloigner. La troisième fois, Hubert Bonisseur de la Bath ne fait que passer, en transit à Paris. Dans le quatrième épisode, *OSS 117* est envoyé en Corse, l'île française connue pour son régionalisme depuis les années 1950. Et enfin, dans *OSS 117? Ici Paris*, l'espion est envoyé dans la capitale française pour désamorcer une affaire de contre-espionnage soviétique qui pourrait envenimer les relations franco-américaines. Dans tous les épisodes se déroulant en France, l'ennemi reste soviétique ce qui soutient la vision d'un monde binaire où l'URSS est l'opposant et les États-Unis (incarnés par le héros) le protecteur. Jean Bruce aventure son espion de papier uniquement deux fois en Amérique du Sud et plus précisément en Argentine, un pays réputé pour ses réseaux d'exfiltration nazie. C'est d'ailleurs le sujet de *Agonie en Patagonie* (1960). Quant à *Dernier Quart d'heure* (1955), Hubert doit se rendre à Buenos Aires pour démanteler un réseau soviétique implanté. Les ennemis de ces romans sont donc ceux de la France des

années 1950, c'est-à-dire un traumatisme du passé (le nazisme) et une menace (rouge) brumeuse. Quant à l'Afrique, Jean Bruce se limite à l'Égypte et au Maroc pour fournir 4 intrigues regorgeant de personnages fourbes et traîtres. En conclusion, le danger vient bel et bien de l'Est, c'est-à-dire de l'URSS ou de l'Asie.

Lorsque Josette Bruce reprend le flambeau au milieu des années 1960, on pourrait s'attendre au renforcement de l'ennemi intérieur. Cependant, même si Josette Bruce ignore l'Union soviétique, elle délaisse aussi les États-Unis alors qu'un intérêt pour ce pays aurait permis la multiplication des intrigues de contre-espionnage et de trahison. Précisons tout de même que les États-Unis restent le pays où se déroulent le plus d'intrigues (6 au total). Malgré cela, Josette Bruce varie plus les lieux (49 pays contre 37 pour son époux) et elle s'intéresse surtout à l'axe Nord-Sud. Elle privilégie principalement le continent africain puisque 12 intrigues s'y déroulent. Aux pays d'Afrique du Nord s'ajoutent de nouvelles contrées telles que le Congo, le Sénégal ou l'Afrique du Sud. Les romans s'y déroulant comptent parmi les plus violents des *OSS 117* notamment via des scènes de massacres de touristes étrangers par des tribus lors des premiers chapitres. La brutalité sauvage, voire animale, attribuée aux Africains puise dans un imaginaire colonial visiblement bien ancré en Occident et que nous analyserons plus en détail dans la prochaine partie :

Une demi-douzaine de Noirs aux yeux fous empoignèrent alors la femme blanche et l'immobilisèrent au sol. Des couteaux finirent de lacérer son vêtement et de la dénuder complètement. Avec un grondement qui n'avait rien d'humain, un guérillero se laissa tomber sur elle, lui frappant brutalement la bouche pour faire taire ses cris...⁴

Alors que le postulat initial est contrarié, cette évolution n'est cependant pas vide de sens puisqu'elle fait écho à d'autres enjeux politiques des années 1960 dont les mouvements de décolonisation qui aboutissent dès la fin de la Seconde Guerre mondiale à l'indépendance de nombreux pays d'Asie puis d'Afrique et qui remettent en

4. Bruce Josette, 1971, *Balade en Angola*, p. 27.

cause la répartition manichéenne des jeux de pouvoirs. Ces choix de lieux présentent un monde moins binaire, plus complexe. Le Tiers-Monde n'est cependant considéré que comme le terrain de jeux des deux Super Grands qui ne s'affrontent plus seulement sur leurs territoires mais à l'extérieur, au Sud. Ainsi, si le monde du roman d'espionnage peut sembler vaste lorsque l'on survole les titres, il se résume, en fin de compte, à trois entités : les espions de l'Occident, avec les États-Unis en tête, affrontent ceux de l'Est menés par les Soviétiques, d'abord chez l'un ou chez l'autre puis dans le Tiers-Monde. De cette analyse quantitative découle l'impression d'un univers immense mais où chaque nation en vaut une autre et où les populations sont le plus souvent réduites à de grossiers stéréotypes :

Ce qui est embêtant avec vous, Américains, c'est que vous manquez un peu d'intelligence.⁵

Les Polonais, à l'université, faisaient toujours bande à part. Les autres se méfiaient de leur esprit frondeur et de leurs audaces. Un esprit frondeur et des audaces dont ils étaient fiers et qu'ils cultivaient avec soin.⁶

[Tetsuko] parut flattée. Elle était d'une race dont les femmes considèrent l'homme comme une sorte de Dieu. Il n'est pas de mâle plus heureux que le Japonais.⁷

Deux heures un quart. Hubert, qui était la précision même, détectait attendre ; mais il savait qu'en Orient le temps n'a pas du tout la même valeur qu'en Occident et il ne s'inquiétait pas encore.⁸

Les Noirs n'ont pas la même conception de la fidélité que les Blancs, fit [Bakary N'Diay] en observant Hubert avec méfiance. Ceux-ci ont du mal à comprendre que la femme africaine ne considère pas comme une tromperie d'aller avec un autre homme.⁹

5. Bruce Jean, 1965 [1951], *Trahison*, p. 68.

6. Bruce Jean, 1971 [1960], *Tactique Arctique*, p. 12.

7. Bruce Jean, 1972 [1958], *Atout cœur à Tokyo*, p. 49.

8. Bruce Jean, 1962, *OSS 117 au Liban*, p. 70.

9. Bruce Josette, 1971 [1967], *Tornade pour OSS 117*, p. 41.

Ces extraits mettent d'ailleurs en évidence les stéréotypes d'ordre sexuel qualifiant les femmes étrangères. Le fait qu'Hubert Bonisseur de la Bath ait de nombreuses amantes dans le monde permet d'aborder la libération sexuelle sans toucher à la « pureté » des Françaises : l'espion aux lointaines origines françaises est un séducteur mais les femmes aux mœurs légères viennent d'ailleurs. On peut ainsi voir dans la combinaison de l'exotisme et de l'érotisme un moyen de satisfaire les fantasmes du lectorat sans trop bousculer la part la plus conservatrice en matière de sexualité. Est ici sollicité l'imaginaire de l'Orientalisme moderne qui coïncide, selon Edward Said¹⁰, avec la plus grande période d'expansion européenne grâce aux empires coloniaux africains et asiatiques. La combinaison érotico-exotique était d'ailleurs déjà centrale dans les romans exotiques et coloniaux de la fin du XIX^e siècle et la figure féminine y avait une place de choix : métaphore des régions à coloniser puis synecdoque des terres conquises, la femme exotique attire tout comme elle rebute lorsque se dévoile sa prétendue primitivité. Si dans les romans coloniaux analysés par Jennifer Yee¹¹, la femme exotique est fatale et effraie le colon, elle est domptée par la fougue de l'espion dans les OSS 117. Puisant dans l'imaginaire collectif populaire, le roman d'espionnage met au goût du jour les stéréotypes : l'espion est un surhomme qui parcourt un monde rapetissé – puisque réduit à une accumulation de stéréotypes et de généralités – et si les menaces ne cessent de planer sur le héros, rien ne semble pourtant capable de l'arrêter. La multiplication des épisodes construits sur les mêmes dispositifs narratifs et actantiels et répétant les mêmes stéréotypes ne lasse pourtant pas les lecteurs et les lectrices. Entre ici en jeu l'importance de la sérialité et la transformation du héros en marque, en garantie pour un lectorat fidélisé d'y trouver de quoi satisfaire ses attentes de lecture ainsi que l'analyse Mathieu Letourneux :

Dès lors, on peut proposer des intrigues relativement pauvres et répétitives (il s'agit après tout de narrer inlassablement les affrontements du héros avec différents adversaires), l'unité du

10. Said, 2015, p. 89.

11. Yee, 2000.

personnage s'impose et échappe à la question du récit. En définitive, le glissement de la sérialité du côté du personnage témoigne plus largement d'un affaiblissement du pôle narratif de la fiction au profit d'autres formes fictionnelles.¹²

UN PARATEXTE SÉRIEL

Mais revenons aux titres, car c'est par eux que l'illusion exotique est en premier lieu mise en avant. La série *OSS 117* est devenue célèbre par l'utilisation de paronomases dans ses titres qui recourent aux lieux pour produire leurs effets suivant les exemples de *Arizona zone A*, *Métamorphose à Formose* ou *Cinq gars à Singapour*. En 1974, plusieurs chercheurs et chercheuses dont Jean Molino¹³ se sont même penchés sur leur construction au temps de Jean Bruce. Titre et sigle sont tous deux des éléments essentiels de la couverture du roman paralittéraire, de tout ce qui contribue à transformer une histoire en livre, c'est-à-dire en objet. L'intérêt pour les éléments entourant le texte de l'intrigue – la couverture, la préface, les notes de l'auteur·e ou de la maison d'édition, la liste des œuvres de la collection, les informations liées à l'impression, etc. – est appelé « paratexte » et permet d'appréhender les préoccupations ainsi que les démarches éditoriales et commerciales du roman d'espionnage, car un livre n'est jamais l'œuvre d'une seule main : la conception de la couverture, l'ajout d'un prologue ou d'une note préliminaire, les pages référant les autres œuvres de l'auteur·e ou de la collection sont rarement pensés et écrits par l'écrivain·e. Le contrat signé entre Jean Bruce et les Presses de la Cité, au moment de l'engagement de l'auteur par la maison d'édition en 1953, atteste même que le romancier n'avait pas son mot à dire dans tout ce qui concernait la matérialisation de son manuscrit :

Article 6. – Les ouvrages qui font l'objet du présent contrat seront imprimés dans le format et avec le caractère typographique que l'EDITEUR décidera. L'EDITEUR décidera également si les

12. Letourneux, 2017, p. 420.

13. Molino, Lassave, Martin et Valette, 1974.

ouvrages doivent comporter un ou plusieurs volumes. Le papier ainsi que la présentation de la couverture seront laissés au choix de l'ÉDITEUR qui, en outre, pourra ajouter aux ouvrages des pages de publicité, groupées avant le titre ou après la table des matières.¹⁴

La prise en considération de l'élaboration de la couverture d'un livre est importante lorsque l'on s'intéresse à la paralittérature, à la culture de masse et à son industrialisation, car c'est elle qui établit le premier contact visuel avec le lectorat. C'est donc elle qui doit donner l'envie de lire à une personne ne connaissant pas la série, l'auteur-e ou même le genre. Un élément essentiel de la couverture de ce type de lecture est l'illustration. C'est elle qui remplit le mieux le rôle du paratexte qui est à la fois de présenter le texte mais aussi de le rendre présent, d'assurer sa consommation : l'érotisme via des femmes séductrices, la violence et l'action ou encore, la science et l'espace, en cas d'affaire scientifique telle que le vol d'un document top secret ou la disparition d'un chercheur. Concernant les personnages apparaissant sur les couvertures, il y a plus de femmes que d'hommes. Les personnages, quel que soit leur sexe, sont majoritairement représentés de la tête aux pieds mais les hommes sont toujours habillés alors que les femmes sont partiellement, voire totalement, nues. Quant aux accessoires figurant dans les illustrations, les plus fréquents sont le pistolet puis les armes blanches. Accessoires et personnages ne sont pas toujours en relation sur les mêmes plans – c'est-à-dire que l'arme n'est pas forcément tenue par le personnage par exemple – et ils servent surtout à activer l'univers de références du roman d'espionnage dont les éléments essentiels sont la violence et l'érotisme, le « Girl & Gun ».

À la fin des années 1960, on constate une adoption quasi-systématique de ce type de couverture, principalement initié par les SAS de Gérard De Villiers dont Danielle Saint-Laurent¹⁵ livre une analyse très intéressante. La femme dénudée et armée affrontant le regard masculin y est qualifiée de « pin-up » et serait à la fois

14. Contrat entre Jean Bruce et Presses de la Cité, 25 novembre 1953, Cinémathèque Française à Paris, CN1202-B599: Fonds Crédit National « Banco à Bangkok pour O.S.S. 117 ».

15. Saint-Laurent, 1995.

hyperbolique et paradoxale. Hyperbolique parce qu'elle surenchérit la féminité, homogénéise son âge et multiplie les femmes anonymes de série. Elle serait donc hyperbolique à la fois de façon quantitative – par la multiplication même de la pin-up – et qualitative par sa féminité ainsi que son âge. Paradoxale parce que le dénuement et la posture fière de la femme semblent être des invitations alors que sa moue indifférente et son arme jouent le jeu de repoussoirs. Il y a donc à la fois appel à la sexualité et à la violence et rappel de la maxime du roman d'espionnage : « la fin justifie les moyens ». Le choix des illustrations de couverture ancre la série dans un genre paralittéraire dont les codes sont connus par le lectorat. Or, plus ce dernier est un familier du genre sériel, plus la rencontre avec ces stéréotypes lui procure du plaisir, car leur efficacité est accrue lorsqu'ils entrent en résonance avec les lectures précédentes. L'analyse de la sérialité par Matthieu Letourneux est en ce sens particulièrement éclairante :

Ce qui importe ici, c'est de saisir qu'intentionnels ou non les effets de sens produits par les mécanismes sériels font appel de façon centrale à l'activité du lecteur, qui construit la signification du récit au moyen de l'encyclopédie sérielle qu'il a constituée au fil de ses lectures et pratiques culturelles. En se plaçant dans une posture d'attente à partir des signes que lui renvoient le texte, le paratexte et le support, le lecteur anticipe sur la nature du récit, et par la même l'enrichit de ses compétences sérielles, nourrit la tension narrative de sa propre expérience des stéréotypes, donnant une valeur indicielle aux éléments descriptifs, et les associant aux images qu'il a lui-même en tête. Autrement dit, dans la communication sérielle, une grande partie du sens dépend du regard que le lecteur porte sur le texte.¹⁶

Les couvertures doivent signifier la série auprès du lectorat sériel. Outre l'illustration, cette fonction est perceptible via des éléments symptomatiques tels que la marque-auteur et l'étiquette *OSS 117*. La pratique de la paronomase déjà abordée en début de chapitre

16. Letourneux, 2017, pp. 60-61.

est également un élément signifiant la série puisque propre aux Bruce et connue des initiés. Ici entre en jeu l'hybridation sémiotique, c'est-à-dire la coexistence de la narration et de la figuration ainsi que de leurs éléments récurrents. L'observation des couvertures provenant de différentes collections permet de saisir quelques évolutions, notamment en ce qui concerne la « marque-auteur ». Quand Jean Bruce travaillait pour Fleuve Noir, étaient surtout mis en avant le nom de la série – éponyme du héros – ainsi que le nom de la collection, qui permettaient au lecteur ou à la lectrice de s'assurer du contrat de lecture du roman. L'arrivée de l'écrivain chez Les Presses de la Cité occasionne la création de la collection « Jean Bruce » qui rééditera à plusieurs occasions les épisodes de *OSS 117*; signe du succès de la série. Sur les couvertures, est mis en avant le nom de famille et non plus le prénom qui peut même être absent. Nous pouvons partir de l'hypothèse que c'est parce que les épisodes de Jean Bruce ont été réédités après que son épouse a pris le relais et que l'on ne veut pas perdre une potentielle clientèle en signifiant le changement auctorial qui se veut très discret. Le nom de famille « Bruce » est ainsi devenu une vraie marque-auteur qui se confond avec le titre de la série *OSS 117*: les deux signifient la même chose. Tous ces dispositifs paralittéraires permettent d'articuler un ensemble d'éléments narratifs et figuratifs et ainsi de faciliter les lectures. Nous faisons alors face à deux sérialisations qui déterminent un pacte de lecture.

En premier lieu, la sérialisation des collections instaure de manière surdéterminante des redondances aboutissant à des *habitus* narratifs intégrés par le lectorat sériel et canalisant son effort de lecture: il a des attentes propres à la lecture des romans d'espionnage. Deuxièmement, la sérialisation des couvertures réduit au minimum nécessaire les éléments nouveaux tels que le titre et les personnages de l'illustration; ces éléments doivent séduire le lectorat. La capacité de la couverture à homogénéiser des éléments hybrides peut également expliquer l'intérêt des multiples collectionneurs et collectionneuses qui parcourent les librairies et les foires du livre pour acquérir un roman qu'ils et elles ne liront peut-être jamais. Le livre est dans ce cas réduit à un objet de collection.

Les couvertures des *OSS 117* mettent en scène deux types de contrats de lecture; ils ne sont d'ailleurs pas exclusifs mais leur combinaison ne sera vérifiée qu'après la lecture du roman: la couverture offre une entrée dans le texte à l'ensemble du lectorat tout comme elle stimule un univers de références familier pour le lectorat sériel. Dans le premier cas, l'illustration pourrait être considérée comme un extrait du roman. Par exemple, la couverture des *Secrets font la valise* (1959) superpose un amas de dollars, la tête d'une femme et un homme en imper prêt à tirer. Or, l'épisode met en scène un homme trouvant une valise pleine d'argent appartenant aux Russes. Il décide de faire chanter le consulat soviétique dans l'espoir de s'enrichir et de séduire la femme qu'il aime mais les choses se gâtent pour lui. Hubert Bonisseur de la Bath devra alors le sauver des griffes soviétiques. Sur la couverture de *OSS 117 au Liban* (1962), deux hommes se battent et l'un est en train de tomber d'un monument en ruine; il s'agit de l'une des scènes finales de l'épisode. Le deuxième contrat, celui de la sérialité, regrouperait les couvertures dont l'illustration ne retranscrit pas une scène du roman mais traduit son ambiance générale. Il peut s'agir soit de la thématique de la mission d'espionnage, ce qui est le cas dans *Palmarès à Palomares* (1966) où le point de départ de la mission est la perte de missiles en mer suite à un crash d'avion; soit de celle de la violence comme dans *Du sang chez les Afghans* (1971) où la main prête à saisir le couteau annonce la multiplication des morts dans l'épisode; soit, enfin, de l'exotisme qui est souvent combiné avec l'érotisme via la mise en scène d'une femme correspondant au pays où se déroule l'action comme dans *Intermède en Suède* (1972) ou *Dérive sur Tananarive* (1972). Le recours à un univers de références parlera à un lectorat habitué à ce type de roman, c'est-à-dire au lectorat sériel.

UNE JOUEUSE VRAISEMBLANCE

L'effet exotique est donc bien suggéré par les titres et les illustrations des couvertures, mais encore faut-il que les intrigues parviennent à l'entretenir. Le premier chapitre de cette partie était consacré aux dispositifs narratifs qui se sont révélés peu variés.

Envoyer leurs agents aux quatre coins du monde serait alors un moyen pour les auteur-e-s de diversifier les intrigues, ou du moins d'en donner l'illusion aux lecteurs et lectrices. C'est à ce moment-là qu'entrent en jeu les descriptions des lieux qui doivent avant tout planter le décor, permettre au lectorat de voyager depuis la France et son canapé. Afin de ne pas perdre ce dernier dans un pays étranger, on multiplie les noms des rues et des places à un tel point qu'à la fin d'un épisode, les lecteurs et les lectrices doivent avoir l'impression d'être capables de se repérer dans une ville inconnue tout aussi bien qu'avec un guide de voyage. Le travail de reconnaissance des lieux avant la rédaction d'un roman serait une étape incontournable. À ce propos, Josette Bruce confiait à un journaliste qu'elle ne suivait qu'une « seule règle impérieuse : les moindres détails de [ses] histoires [devaient] être exacts. [elle] ne [décrivait] jamais un pays ni une ville sans y être allée »¹⁷ :

Plusieurs calèches anachroniques attendaient en face de l'hôtel [Laurentien], le long d'un des vastes terre-pleins de la place du Dominion. La tombée de la nuit avait tempéré la lourde chaleur de la journée. Il faisait bon.

Hubert traversa et s'engagea sous les arbres de la place pour rejoindre le boulevard Dorchester qui la coupe en deux dans le sens de la largeur. De l'autre côté, la façade baroque et la coupole vieillotte de la basilique Marie-Reine-du-Monde offraient un contraste saisissant au milieu des édifices massifs et des gratte-ciel ultramodernes qui constituent le centre de Montréal.¹⁸

Pourtant, derrière cette quête d'authenticité s'accumulent les clichés portant sur les nationalités et les civilisations. Tout comme l'a constaté Ludwik Stomma¹⁹ par rapport à la série *SAS* de Gérard de Villiers, on remarque bien vite, lors de la lecture de plusieurs romans de *OSS 117* à la suite, que les pays exotiques présentent de nombreux points communs, notamment en ce qui concerne le chaos de leurs capitales :

17. Franco, 1972, p. 6, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

18. Bruce Josette, 1970, *OSS 117 traque le traître*, pp. 61-62.

19. Stomma, 1986, pp. 235-255.

Des trottoirs pour les piétons, une très large chaussée où se mêlent dans un désordre indescriptible les automobiles, les camions, les charrettes, les cyclo-pousses, les bicyclettes, les portefaix, les troupeaux de chèvres et les vaches sacrées, tout cet enchevêtrement ne se dénouant, comme par miracle, que pour les tramways dont les passages fréquents entretiennent et accentuent la trépidation permanente qui secoue le formidable tablier d'acier, comme un tremblement de terre qui ne cesserait jamais...²⁰

Caracas s'agrandit et se modifie à un rythme incroyable. Avec le boom provoqué par le développement de la production pétrolière et l'afflux des capitaux étrangers, la ville est devenue un véritable chantier permanent.²¹

Le Caire n'avait pas beaucoup changé depuis la dernière fois qu'Hubert y était venu. Les faubourgs étaient toujours aussi lépreux et la circulation était encore plus dangereusement chaotique et bruyante.²²

Le paysage local n'est qu'une toile de fond qui doit faire voyager le lectorat, non pas pour lui faire découvrir de nouvelles civilisations et cultures mais pour le rassurer de la supériorité de la sienne, de celle de l'Occident. La description est vraisemblable mais elle n'est pas celle d'une réalité; elle est donc avant tout symbolique et relève du cliché qui se veut rassurant. Ludwik Stomma a relevé dans son analyse de la géographie mythique de *SAS* qu'il y a un contraste fort entre pays du Nord et pays du Sud, un contraste plus important que celui entre Monde Libre et bloc communiste. Mais cette vision du monde n'est pas propre aux auteur-e-s paralittéraires et aux couches populaires puisque le chercheur a retrouvé cette même division dans les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne. Toutes ces descriptions appartiennent donc à un imaginaire politique partagé et diffusé par les Belles-Lettres, les arts plastiques et audiovisuels tout comme par les récits de voyage et les magazines

20. Bruce Jean, 1960, *Lila de Calcutta*, p. 60.

21. Bruce Josette, 1970, *OSS 117 en péril*, p. 66.

22. Bruce Josette, 1972, *Péril sur le Nil*, p. 56.

illustrés qui sont eux aussi en plein essor dans les années 1950 et 1960. Ainsi, s'il n'a peut-être pas encore les moyens de se déplacer dans de lointaines contrées, le lectorat de ce type de romans peut néanmoins se forger un imaginaire exotique et consolider certaines représentations stéréotypées.

À l'accumulation des clichés s'ajoute la multiplication des chronosèmes. Ces indices temporels facilement déchiffrables pour le lectorat contemporain permettent d'ancrer le roman dans l'actualité, de stimuler l'intérêt par l'attrait de la nouveauté. Le choix du pays de l'intrigue correspond souvent à un événement qui a vraiment eu lieu peu de temps avant la rédaction de l'épisode : *Partie de Manille pour OSS 117* est publié en 1958 alors qu'en mars 1957, le président des Philippines est décédé dans un accident d'avion ; *Pan dans la lune*, publié en 1959, prend pour point de départ le projet Vanguard²³ qui a débuté en 1955 ; *OSS 117 au Liban* place son action un an après l'échec du putsch syrien du 30 décembre 1961 ; dans *Péril sur le Nil*, en 1972, OSS 117 doit calmer les tensions palpables depuis l'expulsion de diplomates américains d'Égypte. Dans le même ordre d'idées, les noms de grands personnages politiques contemporains apparaissent régulièrement tels que Charles de Gaulle, Richard Nixon, Lyndon B. Johnson, Léonid Brejnev, Nikita Khrouchtchev, Anouar el Sadate, Mamadou Dia, ou encore Léopold Sédar Senghor. Contrairement à Paul Kenny et la série *Coplan*, il n'y a aucun avant-propos avertissant le lectorat que toute ressemblance avec la réalité ne serait qu'une coïncidence. Faire la part des choses n'est probablement pas toujours évident. C'est d'ailleurs ce jeu de frontières qui fait un bon roman d'espionnage : où finit le fait réel et où commence la fiction ? Les *OSS 117* présentent à plusieurs reprises un maniement subtil de ce jeu entre fiction et réalité. Dans *Partie de Manille pour OSS 117*, la mort accidentelle du président est présentée comme un coup monté et le groupe responsable de l'attentat s'appête à frapper à nouveau lorsqu'il est anéanti par Hubert. Cette opération s'est faite dans le secret et la discrétion, donc rien ne se saura. Dans *Péril sur le Nil*,

23. Le programme Vanguard (1957-1959), développé par le *Naval Research Laboratory* américain, travaillait sur la mise au point d'un lanceur devant permettre la mise en orbite du premier satellite artificiel.

OSS 117 est chargé de prendre la température en Égypte à la suite de l'expulsion de diplomates américains. En réduisant au silence un groupe d'étudiants révolutionnaires armés par les Soviétiques, Hubert parvient à rétablir le calme et les conseillers russes quitteront l'Égypte. Or, il y a vraiment eu des départs de conseillers russes en 1972.

Tous ces faits d'actualité, réels et vérifiables, ont ainsi pour effet de créer un univers de vraisemblance pour le lectorat conscient qu'il ne s'agit pas de la réalité mais qui accepte les conventions du genre littéraire le temps de sa lecture. Cette vraisemblance est également accentuée par des interventions narratives et paratextuelles. Tout d'abord, et surtout chez Jean Bruce, la fin des aventures est toujours datée et située à la manière d'un journaliste-reporter écrivant son papier à l'étranger et le notifiant en gage de sincérité. Plus tôt dans ce chapitre, nous avons également abordé les notes de bas de page qui livrent des commentaires narratifs attestant de la véracité des propos. Ces interventions posent le narrateur en intermédiaire entre le lectorat et le récit ; un récit portant sur un monde secret et complexe qui a besoin d'être traduit afin d'être révélé aux yeux de tous. Enfin, le narrateur intervient parfois dans une préface ou un avant-propos afin de flouter encore plus la frontière entre réalité et fiction. Nous l'avons notamment vu dans *Panique à Wake* où Jean Bruce n'est plus un écrivain mais une connaissance auprès de qui Hubert Bonisseur de la Bath se confie régulièrement. La figure de narrateur-intermédiaire est ainsi renforcée tout comme le mythe berçant le monde de l'espionnage et ses romans populaires. Selon Francis Lacassin, c'est cette zone d'ombre qui explique le succès de ce genre paralittéraire :

Comment expliquer cette fascination que l'espionnage exerce sur les lecteurs et certains écrivains ? C'est que le roman d'espionnage a occupé la place laissée vacante par le vieux roman populaire dont il réactive et réactualise les thèmes et les structures. En les portant à l'échelle internationale – l'affrontement entre nations inspire l'affrontement entre les personnages – il sacrifie tout à la fois au nationalisme du roman populaire et au cosmopolitisme né du brassage des événements et des hommes provoqué par la

première guerre. Il satisfait ce goût de la toute-puissance que le lecteur aime reporter sur le héros, à un voyeurisme, à ce goût de la coulisse où l'on voyait s'accomplir des grands destins et où l'on assiste aujourd'hui à l'échec ou au triomphe de grands desseins. Séduction de la mort aussi. [...] Peut-être aussi une tentative métaphysique pour restaurer la notion du péché. [...] Séduction de la pourriture et de la crapule aussi. Ayons le courage de le dire : une société a les mythes qu'elle mérite et l'espionnage est l'un d'entre eux.²⁴

Les jeux entre fiction et réalité sont encore entretenus par la commercialisation même des romans d'espionnage. La paralittérature est surnommée littérature de gare du fait que ses livres étaient vendus dans les kiosques et les échoppes des gares et des aéroports. Leur format poche facilite le transport et leur rapidité de lecture les transforme en un divertissement que l'on commence et termine le temps d'un trajet. La distribution en kiosque implique que ces romans soient vendus aux côtés des journaux et des magazines illustrés promouvant eux aussi en première page un certain exotisme et une certaine violence lorsqu'ils évoquent les événements internationaux et les grands reportages à l'étranger. C'est certainement ce côtoiement quotidien qui a inspiré le slogan de la collection « Espionnage » de Fleuve Noir : « Vous serez mieux informés en lisant “Espionnage” qu'en lisant *Le Monde* »²⁵, qui peut finalement être une manière de légitimer auprès des classes populaires un genre littéraire qui est méprisé par les élites qui, justement, lisent *Le Monde*. On retrouve également dans ce slogan la méfiance grandissante de la population à l'égard du quatrième pouvoir – la presse – et sa manière de présenter les faits. Selon Francis Lacassin, « le roman d'espionnage tire une grande part de son attrait de son enracinement dans une actualité préoccupante et omniprésente. En cela, il est fondamentalement ambigu et, il faut bien le dire, mystificateur »²⁶. Mais, si la sérialité de la paralittérature a beau l'inscrire dans le processus médiatique, sa fonction

24. Lacassin Francis cité in S.n., 1970, p. 11, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

25. Raabe, 1999, p. 43.

26. Lacassin Francis cité in S.n., 1970, p. 12, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

première reste le divertissement : la fiction n'informe pas *plus*, elle dit *mieux* ; la fiction ne retranscrit pas le réel, elle crée de la vraisemblance. Le roman d'espionnage populaire passe par la simplification du monde. Si les reportages mettent les effets de style au service de l'information, le roman d'espionnage prend appui sur la réalité pour mieux s'en distancer. Le lectorat n'est pas dupe, il *braconne*²⁷ et recherche l'évasion du quotidien, c'est pourquoi il se laisse convaincre, le temps d'un roman, par l'univers et les règles du genre paralittéraire.

En conclusion, de notre analyse quantitative découle un univers simplifié où l'espionnage n'est que la couverture d'une histoire d'aventurier qui règle les grands problèmes politiques, économiques, diplomatiques ou scientifiques à coups de poing et de revolver. Le roman d'espionnage révèle tout son potentiel lorsque le lectorat possède un univers de références bien fourni qui lui permet de se plonger dans ce monde manichéen, exotique, érotique et violent, le temps de la lecture d'un épisode dont il connaît déjà les tenants et les aboutissants. C'est sur ce point que la sérialité revêt de l'intérêt, par la répétition des stéréotypes et le va-et-vient permanent dans l'imaginaire politique collectif. L'analyse quantitative de la série *OSS 117* révèle une structure homogène couvrant plus de vingt ans de production : le dispositif actantiel relève du stéréotype et celui narratif ne connaît que quelques tentatives d'innovation qui ont peut-être surpris les lecteurs et les lectrices fidèles mais sans les perturber pour autant. Enfin, l'équilibre entre le cliché rassurant et les références à l'actualité permet la création d'un univers vraisemblable captivant où le lectorat se plonge avec d'autant plus de plaisir lorsqu'il en possède les clés de lecture. La série *OSS 117*, emblème de la fiction d'espionnage de Guerre froide de la première garde, semble ainsi avoir construit son succès sur une recette qui a été à maintes reprises testée et approuvée.

27. Concept développé dans le chapitre « Lire : un braconnage » de Certeau Michel, 1990, pp. 239-255.

PARTIE III
JEUX D'ESPIONS & PIONS DU JEU
ANALYSES QUALITATIVES
ET MISES EN PERSPECTIVE

Nous avons toujours eu des espions, mais ce n'est que récemment que nous en avons fait nos héros. Leur temps est enfin venu parce que c'est notre époque qui voit dans leur travail une part de nos propres désirs et de nos peurs. Le roman d'espionnage, apparemment si restreint dans ses possibilités, nous permet de pénétrer profondément en nous-mêmes, là où les possibilités sont infinies.

John G. Cawelti et Bruce A. Rosenberg¹

1. Traduit par l'auteurice de Cawelti et Rosenberg, 1987, p. 78.

Les données quantitatives de la partie précédente ont permis la construction d'un pacte de lecture trouvant tout son sens dans l'architexte: un seul roman de la série *OSS 117* ne suffit pas à expliquer l'engouement suscité par l'espion de papier. L'enthousiasme provient plutôt de l'accumulation des stéréotypes rencontrés au fil des épisodes qui convoquent tout en enrichissant un imaginaire populaire plus large investi des valeurs et des idées de chaque lecteur ou lectrice. Pour autant, si la culture de Guerre froide semble, de prime abord, correspondre à l'univers de références dans lequel est ancré le roman d'espionnage francophone, force est de constater que ces deux imaginaires ne coïncident pas parfaitement: ils se croisent mais l'un n'englobe pas l'autre pour autant. Le pacte de lecture a permis de dégager l'intérêt d'une lecture paralittéraire. Cette dernière réside dans les tensions qui existent entre les personnages (qui gagnera?) mais aussi et surtout entre le stéréotype figé et l'actualité toujours renouvelée. Ces relations transcrivent des jeux de pouvoir qui ne se limitent pas à de simples luttes politiques. Au contraire, elles vont bien plus loin et se lisent souvent entre les lignes.

L'ambition de cette dernière partie est double. D'une part, elle souhaite démontrer en quoi l'imaginaire d'une source cohérente en elle-même – la série *OSS 117* – est de moins en moins en adéquation avec un imaginaire qui semblait pourtant l'englober – les cultures de Guerre froide. D'autre part, elle s'interroge sur les causes du succès français d'un espion américain ayant certes de lointaines origines françaises mais qui est tout de même au service

d'une nation suscitant à la fois l'admiration et le rejet en France. Pour ce faire, des épisodes représentatifs de la série seront mis en relation avec leur contexte de parution. Cette partie se veut donc plus dynamique et historique que la précédente qui favorisait une analyse « rapprochée », structurelle ou littéraire des textes. Elle en est également le prolongement puisque les données qualitatives, privilégiées ici, viendront enrichir les esquisses du quantitatif qui ont construit la deuxième partie. Cette troisième partie est divisée en trois chapitres proposant un cheminement allant de l'explicite au tabou en passant par le sous-entendu.

6. L'EXPLICITE POLITIQUE

Le premier niveau de lecture pourrait se cantonner à la définition superficielle du roman d'espionnage de Gabriel Veraldi, à savoir « tout roman où les diverses activités clandestines des services spéciaux, des organisations secrètes, des groupes de pouvoir, etc., jouent un rôle essentiel »². Il est vrai qu'au premier abord, du moins pour le lectorat occasionnel, ces fictions parues durant la Guerre froide partagent comme point commun de mettre en scène les combats clandestins entre les blocs Est et Ouest et, surtout, de narrer la défense d'un Occident assiégé par des espions au patriotisme plus professionnel qu'idéologique³. La thèse de Gabriel Veraldi doit cependant être contestée : le roman d'espionnage de Guerre froide n'est pas la mise sur papier de la guerre secrète réelle. Le discours romanesque est un produit social, au même titre que le discours médiatique tel que le conçoit Lucas Dufour dans son analyse de la représentation de la guerre du Soudan dans le journal *Le Monde* :

De toutes parts, on s'accorde à assurer que le discours médiatique, sans être inconditionné, sans rapport initial avec le cours réel des choses, est au plus influencé par le contexte social dans lequel il intervient. Or, cette perception laisse entendre qu'une partie des

2. Veraldi, 1983, p. 121.

3. Hubert Bonisseur de la Bath est avant tout au service d'un État. Les diatribes anticomunistes que l'on peut parfois trouver dans les *OSS 117*, et sur lesquelles nous reviendrons, ne sont jamais attribuées au héros qui se contente d'obéir aux ordres de M. Smith. Même s'il se rend parfois compte qu'il a été manipulé, les épisodes où il désobéit à l'État sont rares.

déterminants se trouvent ailleurs que dans la puissance combinatoire des faits sociaux et, partant, que le discours médiatique pourrait être considéré comme une réalité adjacente, distincte de la réalité sociale, relativement affranchie des déterminations matérielles...⁴

Dans les romans d'espionnage, l'omniprésence des chronosèmes crée une porte d'entrée dans la fiction, une transition entre l'actualité du lectorat et le monde aventureux du héros. Une pratique facilitée d'une part par le relatif silence régnant autour de l'espionnage « réel » (on parle bien de « guerre souterraine ») et d'autre part, par la nouveauté du héros-espion, car même si le fait d'espier son voisin est un motif narratif ancestral, la figure de l'espion est longtemps restée négative, réservée à l'ennemi du héros ; ce dernier ne faisant alors que répliquer aux attaques du premier. Dans les années 1950, la mise en avant d'une position défensive et non offensive des services secrets américains – dans les fictions mais aussi dans les discours officiels – avait en quelque sorte permis de légitimer des organismes soi-disant créés pour protéger la nation du communisme invasif. En mai 1960, l'incident de l'avion U-2 révèle toutefois au grand public les *covert actions* américaines en Union soviétique. La destruction de l'avion-espion ainsi que la capture de son pilote, Francis Gary Powers, mettent à mal la rencontre prévue à Paris entre Eisenhower et Khrouchtchev. Les tensions américano-soviétiques se ravivent et ne se calmeront qu'après la crise des missiles de Cuba en 1962. L'incident du U-2 mérite qu'on s'y arrête quelques instants, car il a inspiré de nombreuses œuvres fictives dont un épisode de *OSS 117*.

UN PRÉAMBULE. L'INCIDENT DU U-2: DE LA RÉALITÉ À LA FICTION

Le 5 mai 1960, Khrouchtchev annonce qu'un avion américain a été abattu quatre jours plus tôt par la défense antiaérienne de l'URSS. Le ton antiaméricain de son discours, adressé au Soviet suprême, n'émeut guère l'Occident qui y voit une péripétie de

4. Dufour, 2005, p. 226.

plus. La NASA y répond le jour même en affirmant que cet avion correspond à la disparition d'un de ses U-2 servant à des mesures météorologiques et basés en Turquie. Le survol de l'Union soviétique serait sans doute dû à un malaise du pilote. Bref, le communiqué de la NASA tâche de faire bonne figure et jure qu'il s'agit d'une violation accidentelle de l'espace aérien soviétique. Deux jours plus tard, lors d'une nouvelle allocution devant le Soviet suprême, Khrouchtchev révèle pourtant que la péripétie est en fait une affaire d'espionnage. Il annonce que le pilote Francis Gary Powers est son prisonnier et qu'il a fini par avouer appartenir au programme U-2 dont le but est le survol régulier de l'Union soviétique par des avions de reconnaissance photographique pour obtenir des renseignements fiables sur sa puissance militaire et industrielle. Cette pratique est en place depuis 1956 et était en fait connue de l'Union soviétique qui avait obtenu l'arrêt du programme en septembre 1959, lors de la rencontre au sommet à Camp David. Toutefois, des excursions de U-2, les « dernières », auraient été acceptées par la Maison Blanche au printemps suivant sous la pression d'Allen Dulles, le patron de la CIA.⁵

En 1976 déjà, Charles Pfister estime que « il semble admis aujourd'hui que l'incident du 1^{er} mai 1960 et la capture par les Soviétiques de l'avion U-2 aient été montés en épingle de façon délibérée »⁶. Parmi les causes qui justifieraient la réaction de Khrouchtchev, Charles Pfister relève les divergences au sein du bloc socialiste : d'une part, la volonté du Premier Soviétique de se rapprocher de l'Occident n'est pas approuvée par tous ses alliés, de l'autre, la querelle sino-soviétique a affaibli l'image du Premier ministre qui cherche alors peut-être à réaffirmer son autorité au sein du bloc Est. L'incident du U-2 semble tomber à point nommé pour perturber la rencontre au Sommet entre Eisenhower et Khrouchtchev. Charles Pfister conclut :

Ainsi pour Khrouchtchev, l'U-2 était un très bon prétexte qui permettait presque certainement de ne pas perdre la face à la

5. Kauffer, 2017, pp. 597-603.

6. Pfister, 1976, p. 24.

conférence et d'éviter que ne soit discutée la question allemande au détriment des Soviétiques (ce qui, par la même occasion, obligera Ulbricht à «mettre en veilleuse» son intransigeance). Khrouchtchev peut, parce qu'il hausse le ton, montrer qu'il est toujours l'homme fort avec lequel on doit compter (avis aux dissidents).⁷

La première réponse américaine est très maladroite puisque le Département d'État confirme le maintien du programme U-2 mais nie l'implication de Eisenhower et de son gouvernement, ce qui ébranle certainement l'autorité du président des États-Unis. Eisenhower met les choses au clair le 11 mai 1960 en admettant et en justifiant son acte : découvrir les secrets de l'Union soviétique pour mettre à jour son essence et ainsi protéger l'entier du «monde libre». Lorsque Khrouchtchev atterrit à Paris, ville où doit avoir lieu le sommet, le 14 mai 1960, il pose un ultimatum à Eisenhower en exigeant des excuses publiques, un châtement sévère des coupables et l'arrêt définitif des survols d'espionnage. Le président américain étant disposé à n'accepter que la troisième condition, la réunion n'a plus lieu d'être. Si les États-Unis ont su se sortir de cette affaire sans plier devant l'ultimatum soviétique et si les Occidentaux ont à première vue maintenu leur solidarité à leur égard, ils ont toutefois dû accuser une importante perte de prestige vis-à-vis des pays du Tiers-Monde et un retour des tensions américano-soviétiques rappelant les lendemains de la Seconde Guerre mondiale. L'affaire du U-2 et son incidence sur le sommet de Paris ont été fébrilement suivis par la presse contemporaine. La conclusion d'un journaliste du périodique français *Sud Ouest* souligne la cohésion du bloc occidental face à la réaction soviétique, jugée démesurée et menaçante pour la paix :

Mais cet aspect des choses doit faire réfléchir naturellement les Occidentaux. Le président Eisenhower, M. MacMillan et le général de Gaulle ont tenu, hier après-midi, une réunion. Les ministres des affaires étrangères de l'O.T.A.N. tiennent une

7. *Ibid.*, pp. 28-29.

séance aujourd'hui. Quelles que soient les intentions de M. Khrouchtchev, l'Occident doit tenir compte de la brutalité et de l'insolence avec laquelle M. «K» a rompu.

Longtemps en proie à un complexe d'infériorité, les Soviétiques semblent aujourd'hui être dotés d'un solide complexe de supériorité, dû probablement aux sentiments qu'ils ont de leur supériorité militaire. C'est un état d'esprit dangereux et les Occidentaux doivent affirmer leur unité, leur force et leur résolution pour faire prendre conscience de certaines réalités oubliées par M. Khrouchtchev.

Dans cette perspective, la leçon de la conférence au sommet mort-née sera certainement très utile. S'ils sont décidés à poursuivre leur effort de rapprochement avec l'Est, les Occidentaux sont décidés, plus que jamais, à veiller à leur sécurité.⁸

D'un point de vue culturel également, l'incident du U-2 a été médiatisé et mis en fiction à plusieurs reprises⁹; le film de Steven Spielberg *Le Pont des espions*¹⁰ sorti en 2015 en est l'un des derniers crûs et s'intéresse principalement à l'échange sur le pont de Glienicke en Allemagne de l'Est des espions prisonniers Powers (le pilote de l'U-2) et Viliam Fischer, alias Rudolf Abel, qui était à la tête d'un réseau clandestin d'espions soviétiques aux USA et qui avait été arrêté en 1957. Il n'a toutefois pas fallu attendre longtemps pour que l'affaire du U-2 inspire le monde de l'espionnage de fiction puisque, en 1960, soit l'année de la révélation, Jean Bruce réécrit l'Histoire ou du moins en fictionnalise les coulisses en publiant *Poisson d'Avril*.

8. A. M., «La Leçon d'un échec», Sud-ouest, 19.05.1960, p. 3.

9. Le premier épisode de la deuxième saison de la série télévisée *Quantum Leap* (*Code Quantum* en France) intitulé «Honeymoon Express» («La Maure aux trousseaux») diffusé le 20 septembre 1989 sur NBC-TV ou encore le second cycle de la bande dessinée *Pin-Up* par Philippe Berthet et Yann qui se déroule en pleine Guerre froide en trois tomes publiés de 1998 à 2000 par les éditions Dargaud à Bruxelles.

10. Spielberg Steven, *Bridge of Spies*, Allemagne; États-Unis: DreamWorks SKG; Marc Platt Productions, 2015, 137 minutes, avec Tom Hanks.

**BRUCE JEAN, POISSON D'AVRIL, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1960**

Alors qu'il est en vacances à Paris, Hubert Bonisseur de la Bath tombe sur Marie-José Quiès, la secrétaire de Gérard Hardouin, un Français ayant trahi son pays pour l'Allemagne nazie durant la Seconde Guerre mondiale et finalement devenu un informateur pour l'OSS jusqu'à son renvoi. Hardouin, à présent trafiquant en tout genre, est censé mettre en contact des hommes de la RDA avec ceux d'une agence américaine d'extrême droite qui ne veulent pas du rapprochement américano-soviétique qui doit avoir lieu prochainement. À la suite des informations de Marie-José Quiès sur les lieux du rendez-vous, Hubert, avec l'aide d'Enrique Sagarra, décide de devancer Gérard Hardouin afin de prendre sa place et de déjouer les plans des Allemands de l'Est et des Américains qui consistent en l'élimination d'un avion d'espionnage U-2 américain sur le sol soviétique. S'ensuit une chasse à la souris où tous les personnages semblent en savoir plus que les autres. Finalement, les fauteurs de troubles soit sont tués, soit se sont suicidés. Les informations concernant le U-2 sont ainsi sauvées.

Selon Richard Schwartz, avant l'incident du U-2 et « parce que les Américains aimaient se considérer comme des personnes honnêtes, franches et justes, le rôle de l'espion traître était plus facilement assigné aux communistes »¹¹. Les fictions ayant pour sujet l'espionnage mettaient donc en scène des espions communistes s'infiltrant aux États-Unis dans le but de s'emparer de leurs secrets militaires et scientifiques ou de saboter les installations vitales à leur survie. La popularité de ces fictions nourrit la paranoïa de la Menace Rouge dont les bases semblent fragiles, car dans les faits, très peu d'espions communistes ont été arrêtés dans le bloc occidental durant les années 1950. La révélation de l'espionnage américain et la trahison du pilote – qui a désobéi aux ordres en ne se suicidant pas et

11. Traduit par l'auteurice de Schwartz, 2000, p. 296.

qui a avoué le maintien des vols de repérage au-dessus de l'Union soviétique – ont renversé les pratiques en matière de fiction et par là même la perception de l'espionnage dont l'application est désormais valorisée : les espions occidentaux, que l'on préfère nommer « agents secrets », sont élevés au rang de héros, considérés comme les nouveaux soldats de la Guerre froide contraints de risquer leur vie pour déceler les secrets de la menaçante Union soviétique. L'espionnage passe ainsi d'une figure défensive (les Américains doivent lutter contre l'espionnage venant de l'extérieur) à une figure offensive (les services secrets protègent la nation en prenant les devants). La supposition de Richard Schwartz pourrait en outre expliquer le succès de la vague de l'espionnage à Hollywood inaugurée par *James Bond contre Dr No* de Saltzman et Broccoli en 1962 mais le roman d'espionnage, qu'il soit français ou anglais, était déjà en vogue sur le vieux continent depuis plus d'une décennie.

Dans les romans d'espionnage, ou du moins dans les *OSS 117*, les pratiques de l'espionnage restent néanmoins des prétextes, car même si Hubert Bonisseur de la Bath prend l'identité d'un autre pour espionner le camp ennemi (dans *Poisson d'avril*, il devient Gérard Hardouin), il résout l'affaire en éliminant les sources du problème sans remettre en cause le bien-fondé de ses missions. Le héros est avant tout un aventurier¹², un homme d'action n'hésitant pas à braver les dangers sous couvert de la profession d'agent secret qui lui permet de parcourir le monde, ses frais étant couverts par la CIA et ses actes meurtriers étant légitimés par la protection de la nation qui l'emploie. Avec *OSS 117*, la résolution a presque toujours lieu sur le plan physique et reste le plus souvent confinée dans le contre-espionnage, c'est-à-dire une réponse à une attaque et non une offensive. Dans *Poisson d'avril*, les services secrets américains sont encore protégés par le fait qu'Hubert Bonisseur de la Bath n'a pas été mandaté sur cette affaire mais qu'il a pris lui-même la décision de l'éclaircir à la suite des aveux de Marie-José Quiès. Dans ce roman, ni le recours aux U-2 pour espionner l'Union soviétique, ni

12. La même réflexion peut être menée avec d'autres héros de fiction, tels que l'archéologue Indiana Jones dont la profession permet de rendre plausible son implication dans de folles aventures. Le premier film de la saga, *Les Aventuriers de l'arche perdue*, est réalisé en 1981 par Steven Spielberg.

la trahison des Américains à propos des techniques utilisées par ces avions ne sont remis en question, seuls semblent compter l'honneur de la nation et la fidélité du héros à l'égard de cette dernière.

Même si *Poisson d'avril* se sert de l'incident du U-2 comme d'un simple prétexte, l'épisode s'imprègne de l'actualité ambiante. D'une part, on réfère au fait que Khrouchtchev était au courant des vols au-dessus de l'Union soviétique. De l'autre, on suggère qu'il existe, aussi bien dans les pays de l'Est que de l'Ouest, des groupes qui s'opposent à la politique de Détente amorcée par les présidents des USA et de l'URSS :

[Enrique Sagarra] entendit l'Américain répliquer :

- Vous savez que des avions d'observation U.S. survolent fréquemment le territoire de l'Union soviétique. Tout le monde le sait et tout le monde s'étonne que les Russes laissent faire... Si vous ignorez la raison de cette inaction, je peux vous la donner. Les appareils employés sont des U-2, spécialement calculés et construits pour ce genre de mission. Ils montent plus haut que les plus modernes avions de chasse alourdis par leur armement. Mais, surtout, les radars ne peuvent les détecter...

[...]

- Où voulez-vous en venir ? demanda la voix de l'homme au manteau de cuir vert.

- À ceci... que la destruction d'un U-2 au-dessus du territoire de l'URSS pourrait provoquer dans les semaines à venir, quelques jours avant la conférence au sommet par exemple, l'incident rêvé pour le dessein que nous poursuivons. [...] Informé, Khrouchtchev ne laisserait sûrement pas échapper une pareille occasion de mettre son principal interlocuteur en difficulté à la veille de la conférence, ni un pareil prétexte à durcissement pour répondre aux critiques de mollesse portées contre lui...¹³

Du côté des Américains, la volonté de coexistence pacifique mise en œuvre par Eisenhower ne rassemble pas l'entier du pays : de nombreux groupes anticommunistes influents persistent dans

13. Bruce Jean, 1969 [1960], *Poisson d'Avril*, pp. 98-99.

leur intransigeance malgré la fin de l'ère maccarthyste. Dans le bloc Est, Walter Ulbricht, président de la RDA, presse de plus en plus le Premier ministre soviétique pour régler le cas de Berlin Ouest alors que les tensions entre l'Union soviétique et la Chine s'accroissent. Les oppositions à la politique de Détente orchestrée par les deux Super Grands constituent une base idéale pour le roman d'espionnage qui, plutôt que de se pencher sur les conséquences, suffisamment médiatisées, de l'incident du U-2, se plonge dans l'avant, dans le secret. Dans *Poisson d'avril*, Hubert Bonisseur de la Bath parvient même à empêcher l'échange d'informations entre les traîtres américains et les Allemands de l'Est. Cet épisode se positionne entre deux temporalités courantes des romans d'espionnage de Guerre froide: la simultanéité inspirée des nouvelles internationales et la prospective qui est une anticipation plus ou moins marquée et précise, voire une uchronie¹⁴, comme c'est le cas ici. En jouant ainsi avec la contemporanéité, «la fiction se présente comme la narration paradoxale d'une vérité qu'elle décrit mieux que les médias, ou dont elle ose dénoncer les causes cachées»¹⁵. Au lecteur ou à la lectrice de décider si OSS 117 a changé le cours des choses ou si ce ne fut que partie remise, à lui de choisir où s'arrête la réalité et où commence la fiction.

LA MENACE QUI VIENT DE L'EST

Je me suis engagée très jeune dans la lutte, déclara [Concepción]. À dix-huit ans, on rêve de construire des barricades et de mourir pour changer le monde. [...] Maintenant, je me demande parfois si tout cela sert vraiment à quelque chose. En théorie, l'abolition des classes sociales est un bien, mais je crains que ce ne soit une utopie. Les Vénézuéliens ne sont pas riches en majorité. J'ai peur qu'en voulant faire leur bonheur malgré eux, on ne finisse par plonger tout le monde dans une misère égale et infiniment plus terrible, car personne ne pourra plus jamais conserver l'espoir d'être riche un jour.¹⁶

14. L'uchronie est un récit ayant pour point de départ un fait historique mais qui s'en éloigne par la suite.

15. Bleton, «Les Anges de Machiavel», texte communiqué à la Bibliothèque des littératures policières et d'espionnage de Paris (France) dans le cadre de son exposition: *Espionnage, les espions se livrent*, du 15.11.2013 au 24.03.2014.

16. Bruce Josette, 1970, *OSS 117 en péril*, p. 115.

Dans *OSS 117 en péril*, la jeune Concepción est censée mettre Hubert Bonisseur de la Bath en contact avec le FALN, un groupe de guérilleros vénézuéliens communistes soupçonnés d'avoir volé des armes américaines. L'épisode embarque le lectorat dans une série de fausses identités, d'espions et de contre-espions. Concepción n'échappe pas à la règle puisqu'elle travaille en fait pour le gouvernement vénézuélien depuis ses désillusions face à l'idéologie communiste. Publié en 1970, cet épisode fait écho à la situation politique du Venezuela où le gouvernement doit faire face au mouvement d'orientation communiste des *Fuerzas Armadas de Liberación Nacional* (FALN) depuis le début des années 1960. L'implication de la CIA dans l'épisode peut être légitimé par le Traité interaméricain d'assistance réciproque signé en 1947 par tous les États américains, excepté le Canada, et qui a imposé la politique antisoviétique sur le continent. Les convictions idéologiques motivant les divers personnages ne sont toutefois guère développées – la désillusion de Concepción étant la seule réflexion à ce sujet dans l'épisode alors que les retournements de veste concernent plusieurs personnages. Dépourvus de tout idéal politique, les guérilleros violents ne cherchent que la richesse et la couverture médiatique, à l'image de Felipe Alencar, chef d'un groupe du FALN, qui exécute deux prisonniers et insiste auprès d'Hubert Bonisseur de la Bath, qui prétend être un journaliste français aux affinités communistes, pour qu'il prenne des photos et les publie dans son magazine : « comme ça, on verra le sort que nous réservons à tous ces cochons de bourgeois ! »¹⁷ On constate déjà ici une distinction claire entre les valeurs du héros que sont la loyauté et l'humanisme – héritées de ses origines françaises, nous le verrons – et celles des guérilleros communistes pour qui l'idéologie ne compte finalement que peu face à la gloire et à l'argent. Ce type de distinction participe au processus de délégitimation de ces groupes d'opposants au pouvoir.

Les divers épisodes de *OSS 117* répètent inlassablement cette toile de fond où le communisme est à l'origine du Mal sans être néanmoins véritablement critiqué : les Méchants

17. *Ibid.*, p. 136.

sont certes recrutés dans le bloc socialiste mais ils ne servent pas explicitement à la critique idéologique ou à la propagande anticomuniste. Le monde des romans d'espionnage est fortement stéréotypé – méchant communiste contre gentil américain – mais aussi simplifié par la manière de résoudre les conflits puisque la violence est toujours le moyen utilisé par le héros pour parvenir à ses fins, c'est-à-dire l'accomplissement de la mission confiée par l'État représenté par la CIA de M. Smith. Le manichéisme repose donc plus sur une opposition de nationalités (Américains contre Russes – parfois indistinctement appelés Soviétiques – ou Chinois, nous le verrons) que d'idéologies. Cela pourrait se justifier par la volonté, des écrivain·e·s ou des maisons d'édition, de toucher le public le plus large possible, car la France de l'après Seconde Guerre mondiale est, avec l'Italie, un cas particulier en Europe compte tenu de la présence et de l'influence de leurs Partis Communistes respectifs, qui « réussissent à mobiliser l'essentiel de leurs militants et de leur électorat dans des combats pour la défense de l'indépendance nationale et contre le retour du fascisme »¹⁸. Le but des collections paralittéraires, au même titre que bon nombre de films à succès contemporains, est d'offrir du divertissement à une audience de plus en plus importante et à l'orientation politique éclectique¹⁹.

LA GUERRE FROIDE COMME PRÉTEXTE

La période de Guerre froide, avec toutes les ambiguïtés relatives précédemment décrites tient son nom du fait que si les États-Unis et l'Union soviétique ne se sont jamais directement affrontés militairement, leurs combats ont eu lieu dans les domaines culturels et scientifiques. La conquête de l'espace en est un symbole fort. Elle est rapidement devenue un lieu commun dans les représentations des enjeux de la Guerre froide contribuant ainsi au succès de la science-fiction sur le papier comme sur le grand écran. Ces fictions servent le plus souvent de métaphore à la rivalité soviéto-américaine, aux confrontations culturelles et à la peur de la Menace

18. Dreyfus, 2000, p. 230.

19. Le rapport entre le cinéma américain et les ouvriers votant au Parti Communiste français a été analysé par Montebello, 1993.

Rouge²⁰. La conquête de l'espace fut également l'objet de fictions d'espionnage notamment via le MacGuffin du dossier top secret et du personnage du savant transfuge ou kidnappé. La série *OSS 117* n'échappe pas à la règle. Ainsi en 1957, Jean Bruce plonge son lectorat dans le monde de la recherche aéronautique et plus particulièrement dans celui du *Vanguard Project*; un programme ayant véritablement existé et qui avait, entre 1957 et 1959, pour ambition d'envoyer le premier satellite artificiel en orbite. Les États-Unis perdent ce premier affrontement en matière d'aéronautique puisque le *Sputnik 1* des Soviétiques est mis en orbite le 4 octobre 1957 signant une grande victoire pour Khrouchtchev et l'ensemble des pays socialistes. Comme le décrit Georges-Henri Soutou,

l'URSS paraissait démontrer qu'elle détenait désormais l'avantage stratégique (les Américains ne mirent un satellite artificiel en orbite qu'en 1958 et leur premier ICBM ne fut au point qu'en 1959) et, au-delà, que son système dans le domaine scientifique et technique était le meilleur. Bien entendu la propagande de Moscou utilisait ces succès à fond, mais les opinions publiques et même souvent les élites occidentales en restèrent durablement impressionnées.²¹

OSS 117 n'est pas aveugle se déroule en 1957, avant la mise en orbite du premier *Sputnik* mais l'avance soviétique semble avoir déjà été dévoilée. L'épisode met en scène l'importance des scientifiques et leur enjeu dans la compétition entre les deux Super Grands.

20. Haskin Byron, *Conquest of Space*, États-Unis: Paramount Pictures, 1955, 81 minutes; Kubrick Stanley, 2001 : *A Space Odyssey*, États-Unis; Royaume-Uni: Metro-Goldwyn-Mayer; Polaris, 1968, 149 minutes, partiellement inspiré de la nouvelle *La Sentinelle* écrite par Arthur C. Clarke en même temps que l'écriture du scénario; Schaffner Franklin J., *Planet of the Apes*, États-Unis: APJAC Productions, Inc; Twentieth Century-Fox Film Corporation 1968, 112 minutes, adapté du roman du même nom de Pierre Boulle paru en 1963.

21. Soutou, 2011, p. 486.

**BRUCE JEAN, OSS 117 N'EST PAS AVEUGLE, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1957**

À la suite de l'assassinat de trois scientifiques impliqués dans le *Vanguard Project*, Hubert Bonisseur de la Bath est chargé de découvrir l'identité du tueur. Pour ce faire, il endosse la couverture d'un commandant du service administratif alors que son comparse, Bug, devient le chef de la sécurité de la base du programme. Ces postes subalternes doivent leur permettre de mener leur enquête en toute discrétion. Les interrogatoires du personnel scientifique n'étant guère concluants, OSS 117 décide de tendre un piège au tueur en endossant une nouvelle couverture, celle d'un chercheur allemand réputé. L'identité de l'assassin sera finalement dévoilée au grand jour lors d'un spectacle de médium orchestré par Hubert et Bug. Il s'agit d'un astronome de la base, Eddy Burden, à qui Bert Batten, dit « B.B. », le numéro un de l'espionnage soviétique aux États-Unis, avait promis une place de directeur dans un observatoire en Russie.

Précisons tout d'abord que cet épisode est particulier du fait qu'Hubert Bonisseur de la Bath recourt peu à la violence et préfère user de déguisements et de subterfuges afin de découvrir l'identité du coupable et mener ainsi à bien sa mission. Le roman plonge le lecteur dans la compétition aéronautique et insiste sur ses enjeux déterminants pour le déroulement de la Guerre froide, car si la course à l'espace est présentée comme une compétition où l'Union soviétique et les États-Unis sont aux coude-à-coude, on n'omet pas pour autant l'avantage des Soviétiques :

- D'après mes renseignements personnels, les Russes ont une sérieuse avance sur nous en ce qui concerne la réalisation du satellite artificiel...
 - Alors? fit Bug. Je ne vois pas à quoi tout ça peut rimer?
- Hubert enfonça ses mains dans ses poches et s'assit en coin sur le bureau.

- Cela veut dire que les Russes n'ont pas besoin de nous enlever nos savants pour les prendre à leur service. Il leur suffit de les supprimer, purement et simplement...
- Mais, s'ils sont aussi en avance que tu le prétends?...
- Arriver le premier, n'est pas l'essentiel. L'exclusivité a une grande importance. Tu sais que des gens autorisés estiment que le pays qui pourrait envoyer seulement trois satellites autour de la terre aurait la maîtrise du monde.²²

Au cœur d'un véritable « jeu d'échecs électronique »²³, les sciences et les techniques sont un lieu de compétition durant la Guerre froide mais elles ont aussi fait figure de zones d'échange entre les deux blocs comme a pu la démontrer, entre autres, l'année géophysique internationale (1957-1958) qui, grâce aux 67 États participants, a permis l'observation simultanée de nombreux phénomènes géophysiques dans le monde entier. Les enjeux scientifiques sont encore complexifiés par le fait que si les scientifiques sont généralement membres d'un État-nation spécifique, la science est quant à elle intrinsèquement internationale. Dans son article sur la figure de l'ingénieur dans la culture littéraire et cinématographique de la Guerre froide, Robert Leucht²⁴ démontre que c'est le fait qu'il soit un personnage à la fois transnational et transidéologique qui justifie son instabilité, c'est-à-dire sa forte probabilité à incarner un transfuge dans une fiction. La quête du savoir peut ainsi surpasser les enjeux idéologiques et nationaux. La primauté scientifique apparaît d'ailleurs dans *OSS 117 n'est pas aveugle*: sa mission étant au point mort, OSS 117 décide de changer de couverture pour démasquer l'assassin et devient alors Martin Leeder, un scientifique allemand renommé. Prétendant un accident qui l'aurait brûlé au visage et rendu aveugle, Hubert Bonisseur de la Bath profite du handicap physique du scientifique le rendant méconnaissable pour espionner les scientifiques de la base. Les apparentes faiblesses physiques permettent également d'accentuer les capacités mentales

22. Bruce Jean, 1965 [1957], *OSS 117 n'est pas aveugle*, p. 82.

23. La formule est tirée de l'article de Gestwa et Rohdewald, 2009, p. 7.

24. Leucht, 2015.

extraordinaires du chercheur allemand, ceci dans le but d'attirer sur lui le regard du tueur et d'ainsi le démasquer. Le piège fonctionne et, une fois confronté à ses ennemis lui offrant le choix entre la vie et la mort, OSS 117 pousse le stéréotype du savant jusqu'au bout :

[Hubert] reprit son souffle et continua :

- Voyez, monsieur, je ne suis physiquement qu'une épave, un misérable débris... Mais j'ai une raison de vivre, une raison prodigieuse. Ma découverte bouleversera le monde... Que ce soit les Américains ou les Russes qui en profitent, peu m'importe. Je vous l'ai dit : je n'ai qu'une patrie ; la Science.²⁵

L'aspiration à une reconnaissance scientifique primant les loyautés nationales se manifeste principalement sous les traits de l'ambition professionnelle menant à la trahison d'un citoyen américain qui sert d'élément déclencheur à plusieurs intrigues. C'est le cas dans *OSS 117 n'est pas aveugle* puisque le tueur est Eddy Burden, un astronome de la Base qui assassine ses collègues pour les services secrets soviétiques en échange d'un poste de direction dans un observatoire russe. L'épisode se termine avec l'arrestation de Bert Batten, « le numéro 1 de l'espionnage soviétique aux États-Unis, l'homme que tous les services de contre-espionnage du pays traquaient vainement depuis bientôt six ans »²⁶.

Bert Batten avait d'ailleurs déjà fait une brève apparition dans *Chasse aux atomes* (1952), un épisode paru en 1952 où Hubert Bonisseur de la Bath infiltre un site de recherches soviétique afin de déterminer les avancées de l'URSS en matière de nucléaire. Dans cet épisode, OSS 117 est tout d'abord chargé de faire passer le scientifique soviétique Maxime Ponomareff et son secrétaire à l'Ouest, en échange de renseignements sur la conception d'un nouveau type de bombe. Les motivations du transfuge sont loin d'être idéologiques et Hubert Bonisseur de la Bath soupçonne le scientifique de n'être qu'un agent double :

25. Bruce Jean, 1965 [1957], *OSS 117 n'est pas aveugle*, p. 163.

26. *Ibid.*, p. 162.

- Je n'éprouve aucune crainte... Votre idéal démocratique vous interdit de refouler un réfugié. Je l'ai suffisamment entendu répéter par *La Voix de l'Amérique*...

Cynique, Hubert répliqua :

- Propagande... Mettez cela dans le même panier que votre campagne pour la Paix. Essayez de me comprendre. Vous êtes un personnage très connu, Ponomareff. Un spécialiste indiscuté en matière d'extraction de l'uranium. Jusqu'à maintenant, les changements de camp se sont surtout effectués au profit de la Russie. Apparemment, il n'y avait pas de raison que le contraire ne se produise pas. Vous en fournissez la preuve... Mais, pour vous accueillir comme il convient, il me faut absolument connaître les raisons qui vous ont poussé jusque-là. Admettez que tout ceci ne soit qu'un bluff, que vous soyez venu me trouver sur un ordre de vos chefs de Moscou.²⁷

La mise en scène de la Guerre froide scientifique dans la série OSS 117 se déploie en trois volets : des personnages liés au domaine de la science et des technologies, des missions d'espionnage renvoyant aux menaces collectives et un intérêt – certes relatif – pour les innovations techniques en matière d'espionnage.

Les compétitions en matière d'inventions technologiques ou aéronautiques entre les blocs sont un prétexte à de nombreux épisodes. Ce sujet, très populaire dans les années 1950, moins par la suite, permet, dans les romans d'espionnage du moins, la confrontation directe entre les chefs de file des deux blocs. Dans ce cas-là, les affrontements entre communistes, principalement russes, et Américains ont majoritairement lieu sur leurs propres territoires réchauffant ainsi fortement la Guerre froide lorsqu'il s'agit de combats dits « souterrains ». La fiction a pu s'inspirer des cas de transfuges, de taupes, d'espionnage et de contre-espionnage véritables ayant fait la une des journaux de l'époque. Dans les faits²⁸, la pratique de l'infiltration du territoire ennemi avait

27. *Ibid.*, p. 70.

28. À propos des services secrets durant la Guerre froide, le lectorat peut se référer à Kauffer, 2017, pp. 497-744.

débuté avant même la chute de l'Allemagne nazie, ce qui en dit long sur la méfiance réciproque entre l'Union soviétique et les États-Unis. L'espionnage soviétique a notamment été révélé par la défection d'Igor Gouzenko, ambassadeur soviétique au Canada, passé à l'Ouest en septembre 1945. Il a obtenu son droit de passage en échange de documents volés dans le coffre de l'ambassade prouvant l'existence de réseaux soviétiques clandestins en Amérique du Nord. Seize ans plus tard, le transfuge Anatoli Golitsyne, un officier du KGB, passe à son tour à l'Ouest en apportant suffisamment de preuves pour piéger Kim Philby, une taupe soviétique devenue un important officier du MI 6 britannique, qui parviendra toutefois à être exfiltrée à Moscou. Toutes les taupes n'ont pas eu cette chance à l'image du célèbre couple Rosenberg. Julius, l'époux, était le chef de réseau d'espionnage soviétique dans le secteur de la technologie militaire. Lui et sa femme, Ethel, étaient des communistes convaincus, condamnés à mourir sur la chaise électrique. Ils ont toujours clamé leur innocence. Une importante campagne du nom de « Sauvons les Rosenberg » avait été habilement orchestrée par les partis communistes et avait convaincu une importante part de l'opinion publique, jusqu'au pape Pie XII. Toutefois, les affaires d'espionnage qui font la une des journaux ne sont souvent que celles où a lieu un procès obligeant les services secrets à sortir momentanément de l'ombre. Le roman d'espionnage peut alors se charger de combler la curiosité des lecteurs et lectrices : en leur proposant des préquels²⁹ à l'instar de *Poisson d'Avril* ou, et c'est le cas de la majorité des épisodes, en les plongeant dans une enquête inédite comme dans *OSS 117 rentre dans la danse*. Les quelques épisodes faisant explicitement écho à des faits historiques permettent, du moins dans le cas d'une lecture sérielle, de rendre l'ensemble de la série *OSS 117* plus vraisemblable, plus rattachée à une réalité dont, finalement, on sait peu de choses puisqu'il s'agit de guerre secrète, à l'abri des regards indiscrets... du moins, quand tout se déroule comme prévu.

29. Un préquel est un récit dont l'histoire se concentre sur les événements antérieurs d'un récit original.

**BRUCE JEAN, OSS 117 RENTRE DANS LA DANSE, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1955**

La CIA a appris que le Centre (le service des renseignements soviétique) est sur le point d'obtenir des informations scientifiques américaines. M. Smith charge Hubert Bonisseur de la Bath de se rendre à Moscou pour récupérer le film qu'une taupe a transmis à l'ennemi. Cette première mission réussie, OSS 117 doit ensuite rentrer aux États-Unis pour découvrir l'identité du traître au sein de la *General Dynamics Corporation* chargée des constructions aéronautiques. S'ensuivent plusieurs fausses pistes, manipulations et fausses identités qu'Hubert parvient à déjouer. Deux agents soviétiques et un scientifique de la *General Dynamics Corporation* sont arrêtés à la fin de l'épisode.

La taupe est un personnage clé dans les fictions d'espionnage puisque c'est elle qui permet d'une part, de faire le lien entre les Bons et les Méchants et d'autre part, de valoriser, par contraste, le héros qui est un agent incorruptible et, de plus, résistant au stress alors que la taupe finit le plus souvent par craquer et trahir l'État qui l'emploie. Une taupe désigne régulièrement un agent secret ou un scientifique qui a été perverti par le camp opposé et qui accepte de livrer des informations classées confidentielles. Contrairement au transfuge, la taupe n'est pas exfiltrée, c'est-à-dire qu'elle conserve son poste de travail afin de pouvoir servir l'État qui l'a retournée. Bien qu'essentielles dans les réseaux d'espionnage, les taupes sont néanmoins et avant tout des pions dont on se méfie, car on estime que si elles ont trahi une fois, elles peuvent très bien le refaire. Leur présence dans la série permet de multiplier les intrigues telles que celle de *OSS117 rentre dans la danse* où l'élément déclencheur est le « réveil » d'une taupe de la CIA basée à Moscou :

- Vous savez [, dit M. Smith,] qu'aussitôt la guerre finie, nous avons profité de certaines circonstances, en Allemagne, pour expédier pas mal de nos agents chez nos alliés soviétiques?

- Oui [répondit Hubert]. Vous avez fait prendre, par des Américains d'origine russe et parlant parfaitement leur langue maternelle, la place et l'identité de prisonniers soviétiques, décédés dans des camps libérés par nos troupes et choisis parce qu'ils étaient seuls au monde, sans parents susceptibles de les reconnaître, Ces gens-là ont ensuite été « rapatriés »...

M. Smith hocha doucement sa grosse tête.

- C'est exact. Nous avons envoyé ainsi près de deux cents agents de l'autre côté du rideau de fer. Actuellement, le « déchet » se chiffre à près de quatre-vingt-dix pour cent.

- C'était à prévoir.

- Certainement. Et, sur ces quatre-vingt-dix pour cent, tous n'ont pas été démasqués. Beaucoup, je suppose, bien installés dans leur nouvelle situation, ont cessé de donner signe de vie tout simplement parce que, à un certain moment, ils ont estimé qu'il était parfaitement idiot de continuer à risquer leur peau sans le moindre profit.

- C'est un point de vue que je comprends. Aucun d'eux n'était né aux USA, ils avaient tous été élevés en Russie, le patriotisme ne pouvait donc pas jouer, du moins dans le sens qui nous convenait.³⁰

Dans la première partie de ce roman, Hubert Bonisseur de la Bath prend l'identité d'un directeur commercial parisien profitant d'une croisière organisée en Russie dans le cadre de la nouvelle politique de Détente. Cette dernière est d'ailleurs qualifiée de « propagande »³¹ par M. Smith, ce qui inscrit l'épisode dans ce qu'appelle Georges-Henri Soutou « la première Détente »³². Suite au décès de Staline en 1953 et à une lutte de pouvoir aboutissant au succès de Khrouchtchev, l'Union soviétique rompt graduellement avec la politique stalinienne et tente d'apaiser les tensions internationales : armistice en Corée en juillet 1953, conférence de Genève pour régler le cas indochinois en 1954, alliance privilégiée avec la Chine mais aussi volonté de détendre les rapports avec l'Ouest,

30. Bruce Jean, 1972 [1955], *OSS 117 rentre dans la danse*, pp. 10-11.

31. *Ibid.*, p. 12.

32. Soutou, 2011, pp. 373-444.

notamment en retardant l'adhésion de l'Allemagne de l'Est au Pacte de Varsovie et en proposant un système de sécurité collective qui démantèlerait de ce fait l'Alliance atlantique. Le 15 mai 1955, un traité de paix avec l'Autriche est même signé par l'Union soviétique, les États-Unis, le Royaume-Uni et la France, par lequel l'URSS accepte de retirer ses troupes d'Autriche en échange de la neutralité la plus stricte de cette dernière. Parmi les appareils étatiques soviétiques, la VOKS, fondée en 1925, joue le rôle, depuis la fin des années 1940, « d'agence de voyage intergouvernementale »³³ et promeut les échanges avec l'étranger concernant le théâtre, le cinéma, la musique, l'art, la littérature, le ballet, les disciplines académiques et sportives. Durant la décennie suivante, elle s'attache à négocier des échanges culturels bilatéraux avec les nations occidentales, même les États-Unis – le premier traité d'échange culturel entre les deux parties est signé en 1958. En parallèle, la Société soviétique pour le tourisme (l'Intourist) a des ambitions plus économiques que de propagande culturelle puisqu'elle cherche à attirer en Union soviétique des touristes *lambda* qui paieront leur voyage, contrairement à la VOKS qui va principalement inviter des personnalités étrangères. Dans *OSS 117 rentre dans la danse*, publié en 1955 et qui s'inscrit donc dans l'ambiance de cette prémisse de Détente, Hubert Bonisseur de la Bath doit profiter des premiers voyages touristiques à destination de l'Union soviétique organisés par l'Intourist (des touristes français y font d'ailleurs littéralement référence³⁴) depuis le dégel des relations diplomatiques :

Cette croisière était un des premiers voyages qu'avaient pu effectuer librement en URSS des Occidentaux non communistes. Le but était de montrer à un certain nombre de gens non sympathisants que la vie en Russie ne correspondait pas du tout à l'image qu'en donnait une certaine propagande. Dans une très large mesure, ce but se trouvait atteint : les touristes français, très indisciplinés de nature, avaient pu faire exactement tout

33. Traduit par l'autrice de Caute, 2003, p. 29. Concernant la VOKS, se référer à Fayet, 2014.

34. Lorsqu'Hubert Bonisseur de la Bath récupère les documents de la taupe américaine installée à Moscou, il est poursuivi par un policier et décide de se mêler à un groupe de touristes français. Face à l'obstination du policier envers OSS 117, un des Français menace de se plaindre à l'Intourist (source : Bruce Jean, 1972 [1955] *OSS 117 rentre dans la danse*, p. 19).

ce qu'ils avaient voulu, se promener à leur guise, photographe partout, parler avec les gens de la rue qui les avaient conquis par des manifestations d'amitié inattendues. Qu'un seul touriste disparût et tout le bénéfice de la propagande se trouverait perdu. La propagande adverse se déchaînerait sur le thème de la fameuse «M.V.D.» et plus aucun touriste n'oserait se risquer au-delà du rideau de fer.³⁵

Lorsque M. Smith présente sa mission à Hubert Bonisseur de la Bath, il insiste sur les mesures de sécurité prises à propos de la couverture de l'espion : un faux passeport américain pour son voyage jusqu'en France puis un français pour participer à la croisière russe et enfin un déguisement composé d'une paire de lunettes et d'une fausse moustache lorsqu'il se fait passer pour un colonel américain qui s'est fait voler sa voiture à Philadelphie. Cependant, ces précautions, familières à de nombreux épisodes, ne semblent jamais véritablement nécessaires compte tenu de la facilité avec laquelle Hubert Bonisseur de la Bath traverse les frontières, même lorsqu'il se trouve dans le bloc Est. Tout comme James Bond³⁶, OSS 117 n'habite pas réellement la Terre puisqu'il ne fait que la parcourir à l'aide d'avions, de voitures et de bateaux toujours prêts à démarrer à l'instant où l'espion en a la nécessité et ce, quel que soit le pays où il se trouve. Dans *OSS 117 rentre dans la danse*, Hubert Bonisseur de la Bath combat le crime à Moscou, à Leningrad, au Havre, à Paris, à Washington, au Connecticut, à Philadelphie et finalement à New York. On trouve peu de descriptions des villes où, en fin de compte, l'espion passe peu de temps mais cela n'empêche pas la comparaison en faveur de l'Occident puisque «les Occidentaux se distinguaient suffisamment des Moscovites par leur tenue vestimentaire. Il était impossible, à Moscou, de ne pas se faire remarquer avec une cravate et des vêtements de bonne qualité bien coupés».³⁷ La supériorité occidentale en matière de niveau de vie est ainsi suggérée en recourant principalement à l'imaginaire de Guerre froide dans lequel le communisme ne peut aboutir qu'à

35. *Ibid.*, p. 28.

36. Bourgeat et Bras, 2014.

37. Bruce Jean, 1972 [1955], *OSS 117 rentre dans la danse*, p. 14.

la pénurie et à l'appauvrissement de la population. De plus, les démarches d'ouverture de l'Union soviétique en direction de l'Occident ne sont dépeintes dans le roman d'espionnage que comme un acte de propagande. Dans cet épisode, les touristes participant à la croisière sont français. Leur présence pourrait aussi être une mise en garde à l'égard du lectorat afin qu'il ne se laisse pas manipuler par les actions des Rouges. On devine déjà ici que si le niveau explicite distribue les rôles entre les gentils Occidentaux et les méchants communistes, le discours anticommuniste est plus implicite, logé dans de petits détails renvoyant à un imaginaire politique commun aux écrivains et au lectorat : l'omniprésence et la brutalité policières, un niveau de vie peu élevé, etc. Le roman d'espionnage est avant tout un roman d'action opposant un héros à une multitude d'ennemis laissant peu de place à de grandes réflexions idéologiques. Le recours à des personnages et à des lieux stéréotypés est donc primordial pour faire résonner chez le lectorat – du moins la part sérieuse – certaines clés de lecture plus subtiles.

L'espion des romans d'espionnage est donc principalement un aventurier mais il n'en reste pas moins un professionnel. De franc-tireur de la nuit, il est devenu un espion au service d'un État, un professionnel maître de ses émotions et à qui l'on a donné le droit de tuer afin de rétablir l'ordre dans le monde qu'il ne cesse de parcourir. Sa profession fournit le prétexte des épisodes : une disparition, un vol ou un assassinat qui nécessitent une couverture et une enquête afin de préserver l'ordre international.

Si l'on s'intéresse aux types de mission³⁸ confiées à OSS 117, on constate une légère évolution entre les années de Jean Bruce et celles de son épouse. Le tiers des intrigues de l'écrivain concerne des affaires scientifiques alors que Josette Bruce n'y dédie que le 10 % de ses histoires. Au contraire, l'écrivaine privilégie les missions d'ordre politique qui n'occupent qu'un cinquième de la production de Jean Bruce. Le contre-espionnage et l'armée restent des milieux

38. On qualifie le type de mission selon l'objet du dispositif actantiel. Un savant kidnappé ou un document scientifique volé est l'objet d'une mission scientifique alors que la mort suspecte d'un militaire celle d'une mission militaire. Il en va de même pour les missions d'ordre économique et politique. Celles de contre-espionnage concernent les retournements d'espion d'un camp vers l'autre alors que celles qualifiées de privées définissent les épisodes dans lesquels Hubert Bonisseur de la Bath n'a pas été convoqué par la CIA mais s'est retrouvé embarqué dans une mission à la suite d'un concours de circonstances.

relativement stables durant toute la production. L'objet de la mission reste majoritairement un prétexte à une aventure riche en rebondissements accompagnés de violence, d'érotisme et d'exotisme, certes. Néanmoins, il est intéressant de constater ces renversements, car ils peuvent être significatifs d'un changement d'intérêts de la part du lectorat. La menace de la bombe atomique est née des bombardements américains à Hiroshima et Nagasaki en mai 1945 et elle s'est cristallisée jusqu'à la crise des missiles à Cuba en 1962. Les années 1950 ont été particulièrement marquées par les avancées des deux camps en matière d'armes puissantes et meurtrières ainsi que par la rivalité aéronautique. La science est bel et bien devenue un nouveau lieu d'affrontement entre les deux *leaders* et leurs alliés réciproques. La Détente qui suivit la crise des missiles et les différents accords relatifs au nucléaire³⁹ ont pu calmer les angoisses liées à une troisième guerre mondiale dévastatrice. De plus, la réorientation des intrigues vers le politique concorde avec la deuxième phase de décolonisation et la complexification du manichéisme des années 1960 sur lesquelles nous reviendrons.

Le type de mission correspond également au choix des lieux d'intrigues : les enquêtes scientifiques ont principalement lieu aux États-Unis et en Union soviétique ce qui confirme l'hypothèse de l'intérêt du lectorat pour la compétition technologique entre les deux Super Grands. Les affaires de contre-espionnage se déroulent essentiellement en Europe de l'Ouest, or les pays du vieux continent sont souvent dépeints comme des pays d'infiltrés et de rivalités entre les différents services de renseignements alliés ou non ; cela fait l'objet d'un prochain chapitre. En Asie, en Afrique, en Amérique du Sud et dans les pays du bloc socialiste – exception faite de l'URSS – ont principalement lieu des missions d'ordre politique ou militaire, ce qui peut souligner le paternalisme des deux *leaders* sur les pays en voie de développement ou du moins de l'omniprésence des corps armés américains et soviétiques dans le Tiers-Monde.

39. Le traité de Moscou signé en août 1963 interdit les essais nucléaires atmosphériques et sous-marins. Le traité de non-prolifération nucléaire en 1968 interdit le transfert des armes et des technologies nucléaires aux États qui ne les possèdent pas. En mai 1972 sont signés les accords SALT I par Nixon et Brejnev qui limitent les armements défensifs antimissiles et gèlent les armes nucléaires offensives pour cinq ans.

Plusieurs romans abordés précédemment prennent en toile de fond le monde scientifique et plus particulièrement celui de l'aéronautique : *Chasse aux atomes* (1952), *OSS 117 n'est pas aveugle* (1957), *Pan dans la lune* (1959) et *Tactique en Arctique* (1960). Ces épisodes traitent avant tout de la rivalité opposant les États-Unis à l'Union soviétique et mettent en avant le personnage du scientifique qui prend le plus souvent le rôle du traître ou du transfuge, ce qui contribue à l'ancrage des romans dans l'imaginaire de Guerre froide. Dans la série *OSS 117*, la figure du savant est bien représentée de 1950 à 1970. Par contre, la technologie est relativement discrète et surtout cantonnée aux années 1950, ce qui oppose Hubert Bonisseur de la Bath à James Bond, l'espion aux gadgets. En effet, parmi les personnages récurrents de la série britannique figure Q, l'inventeur de la division de recherche et de développement du MI 6, celui qui fournit à 007 des pistolets de tout calibre, des stylos explosifs et des véhicules tantôt invisibles, tantôt éjectables. Le personnage a été créé par Ian Fleming et apparaît pour la première fois dans *Dr No*, le sixième roman de la série *James Bond*, paru en 1958. Ses inventions occupent une place de plus en plus importante surtout dans les films de *James Bond* interprétés par Pierce Brosnan, soit dans les années 1990.⁴⁰ Les gadgets facilitant le métier d'espion sont également de plus en plus représentés sur le petit écran à l'image de la série américaine *Mission : Impossible*, diffusée entre 1966 et 1973⁴¹.

La course aux inventions semble toutefois être une caractéristique de la fiction anglophone, les espions français préférant les poings, les simples revolvers et la location de véhicule sur le lieu de l'intrigue. Car si Hubert Bonisseur de la Bath a bel et bien recours à certains appareils sophistiqués de l'époque tels que le minuscule appareil photo appelé « Minox »⁴² et quelques mouchards cachés sous des voitures⁴³ ou dans des téléphones⁴⁴, les méthodes d'espionnage résident principalement en échanges de phrases de reconnaissance et en déchiffrement de codes en morse. En fait, dans les

40. Willis, 2014.

41. Kackman, 2005, p. 146.

42. *OSS 117 n'était pas mort* (1973) et *Ombres sur le Bosphore* (1954).

43. *Zizanie en Asie* (1969).

44. *OSS 117 cherche des crosses* (1972).

romans de *OSS 117*, la science est un domaine dont il faut plutôt se méfier. Plusieurs épisodes plongent le lectorat dans un univers angoissant démontrant les abus de la technologie. C'est le cas de *Romance de la mort* publié en 1950.

**BRUCE JEAN, ROMANCE DE LA MORT, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1950**

Hubert Bonisseur de la Bath est chargé par M. Smith de terminer la mission d'Allan Young, un agent de la CIA qui a été tué dans une usine yougoslave futuriste spécialisée en cybernétique. Pour ce faire, OSS 117 doit se lier à la famille Obranovitch et entrer en contact avec Brian Cannon. Hubert finit par pénétrer dans l'usine et par enlever le Doktor von Kroninburg, l'homme à la tête des recherches yougoslaves. Ses actes conduisent à la torture et à la mise à mort de la famille Obranovitch. Durant l'interrogatoire, le savant confie à Hubert qu'il mène des recherches sur la manipulation d'individus grâce à des cerveaux électroniques. Plusieurs adjuvants d'Hubert en sont d'ailleurs victimes. Von Kroninburg finit par confier au héros comment faire sauter l'usine, ce qui conduit à la mort de plusieurs cobayes humains, au grand dam d'Hubert, forcé d'obéir aux ordres de M. Smith.

Cet épisode se déroule en Yougoslavie où OSS 117 doit mettre fin à un projet étatique qui menace le monde entier. Le choix de ce pays comme lieu d'intrigue peut s'expliquer par la position particulière de Tito sur la scène internationale durant la Guerre froide. À la tête d'un régime communiste depuis 1943, il a toutefois maintenu une politique de neutralité durant l'essentiel de la Guerre froide. En 1948, les différends entre Staline et Tito conduisent au schisme yougoslave. D'un côté, un nouveau Comité central entièrement dévoué à Tito est élu par le congrès du Parti communiste yougoslave alors que de l'autre, le Kominform condamne les dirigeants de Yougoslavie. La rupture entre Staline et Tito ne conduit toutefois pas au passage de ce dernier dans le

camp occidental et ceci, malgré les échanges commerciaux conclus avec les États-Unis.⁴⁵ Au début du roman, M. Smith fait d'ailleurs référence à l'indépendance yougoslave et au danger conséquent :

- Réfléchissez seulement à la position de ce pays, d'une pauvreté naturelle bien connue, et à son attitude depuis quelques années. Il tient tête aux deux nations les plus puissantes de ce monde, ayant rompu toute relation avec l'Est, trop exigeant à son goût, acceptant de traiter des affaires avec l'Ouest mais défendant avec une jalousie féroce son indépendance politique... On peut supposer, sans craindre de déraisonner, que des gens agissant ainsi possèdent un atout caché... et un atout maître...⁴⁶

Alors que l'intrigue se déroule dans un pays émergent sur la scène internationale, le méchant qu'affronte Hubert Bonisseur de la Bath reste d'une nationalité plus « traditionnelle » puisqu'il s'agit d'un Allemand. En effet, l'homme à la tête des recherches sur les cerveaux électroniques est le Doktor von Kroninburg, un savant neurologue obnubilé par la cybernétique, qui agit sans remords au nom de la science, qu'importent les pertes humaines, ce qui pourrait faire écho aux expériences nazies⁴⁷ menées dans les camps de concentration. L'imaginaire germanophobe ne date toutefois pas de la Seconde guerre mondiale : l'Allemand est l'ennemi originel des fictions d'espionnage françaises. Dans les romans de la fin du XIX^e siècle et de l'avant-guerre, l'espion est une incarnation du Mal qui vient d'ailleurs et la thématique anti-boche est alors très populaire. Paul Bleton⁴⁸ l'associe à la défaite de la guerre franco-prusse et à l'esprit Revanchard qui s'ensuit.

Lorsque Hubert fait face au Doktor von Kroninburg dans l'étrange usine de *Romance de la mort*, ce dernier n'oppose aucune résistance et accepte de quitter les lieux pour rejoindre M. Smith en Albanie. Le savant affirme avoir été attiré dans un guet-apens

45. Berstein et Milza, 2017b, pp. 115-119.

46. Bruce Jean, 1965 [1950], *Romance de la mort*, p. 23.

47. Dans l'épisode d'ailleurs, Hubert rencontre un singe parlant en allemand, fruit d'une expérience du Doktor von Kroninburg, qui s'appelle Adolf. La référence nazie n'est que brève mais renforce le parallèle avec les expériences passées (source : *Ibid.*, pp. 74-76).

48. Bleton, 2011a, pp. 127-145.

et avoir été forcé de travailler dans l'usine yougoslave alors qu'il n'avait cherché qu'à contacter les plus éminents ingénieurs spécialisés en électronique. Il ne nie pas les résultats visés par son projet mais sa recherche en matière de cerveaux cybernétiques n'a qu'une vocation scientifique. Le résultat n'en est pas moins terrible :

- Dès que cela aurait été techniquement possible, c'est-à-dire dès que la portée – encore limitée – des appareils utilisés aurait été suffisante pour permettre le contrôle d'un sujet sur n'importe quel point du globe, l'opération aurait été tentée sur les chefs des plus puissants États. Et le pays qui détenait ce formidable pouvoir aurait exercé alors une domination mondiale absolue, sans avoir eu besoin de tirer un seul coup de canon.⁴⁹

L'obstination des chercheurs scientifiques qui les pousse à travailler pour le compte de n'importe quel État est critiquée dans la série et soulève les dangers liés aux progrès technologiques. Les romans sont ainsi plus du côté de la dystopie que de l'utopie. La proximité de cet épisode avec le genre de la science-fiction – OSS 117 se retrouve même face à un singe qui parle parfaitement l'allemand – met en évidence la perméabilité des genres paralittéraires où l'inscription dans une collection de maison d'édition ne signifie pas son strict cloisonnement. L'entre-deux-guerres avait notamment tenté plusieurs types d'hybridation : imbrication de l'espionnage et de l'histoire d'amour, infiltration de l'espion dans les romans policiers, coloniaux ou encore aventuriers, etc.⁵⁰. Les genres s'influencent les uns les autres et les séries à succès se doivent de suivre les tendances, de s'adapter aux envies du lectorat. L'évolution des types de mission en est une illustration au même titre que celle des lieux d'intrigue. L'attrait pour les technologies n'est cependant pas un trait significatif du roman d'espionnage français, du moins de la série OSS 117 qui a toujours mentionné quelques gadgets d'espionnage

49. Bruce Jean, 1965 [1950], *Romance de la mort*, p. 172.

50. Bleton, « Les Anges de Machiavel », texte communiqué à la Bibliothèque des littératures policières et d'espionnage de Paris (France) dans le cadre de son exposition : *Espionnage, les espions se livrent*, du 15.11.2013 au 24.03.2014.

mais qui n'en n'a pas fait une marque de fabrique contrairement aux productions anglophones du type *James Bond*. Le héros esquissé par les Bruce est avant tout un espion faisant preuve de force physique, qui n'a pas besoin de gadgets technologiques pour sauver le monde et ce, quelle que soit l'origine de ses ennemis et quel que soit le lieu où il les affronte.

MENACE ROUGE OU PÉRIL JAUNE ? FISSURES AU SEIN DU BLOC EST

Si l'idéologie communiste n'est pas explicitement diabolisée dans les *OSS 117*, il n'empêche que la majorité des méchants sont recrutés dans les deux grands bastions du bloc Est, à savoir la Chine et l'Union soviétique. Pour être plus précis et pour reprendre nos constatations quantitatives de la partie précédente, les gorilles et les espions de seconde zone sont le plus souvent de la nationalité du pays où se déroule l'intrigue (en particulier dans le Tiers-Monde) alors que les «chefs», les «cerveaux», sont russes ou chinois. Régulièrement, ces derniers n'apparaissent même pas physiquement dans le roman : ils n'y sont que par allusion, tels des joueurs d'échecs avançant leurs pions sans craindre d'en sacrifier quelques-uns au cours de la partie ou alors telle une ombre menaçante tapie dans les moindres recoins de la planète. L'origine du Mal, le méchant inconditionnel, reste donc bel et bien un communiste mais un communiste à la nationalité précise, soit russe, soit chinoise, ce qui en fait avant tout un ennemi de l'extérieur permettant de créer deux entités bien distinctes – un «Nous» affrontant un «Eux» – ; une logique propre à la culture de la première décennie de la Guerre froide mais qui, dans les *OSS 117* a plutôt tendance à se maintenir jusqu'à la fin de notre période, soit le début des années 1970 :

Mon oncle est farouchement anticommuniste, exposa enfin [Liewan]. Mon père, qui était son frère cadet, a été tué par les soldats russes alors qu'il conduisait une caravane dans les montagnes du Pamir, de l'autre côté de la frontière. [...] Moi aussi, je déteste les communistes, qu'ils soient russes ou chinois.⁵¹

51. Bruce Josette, 1971, *Du Sang chez les Afghans*, p. 200.

La distinction entre les communistes chinois et russes fait écho aux relations diplomatiques des deux pays. Rappelons que Mao Zedong proclame la naissance de la République populaire de Chine le 1^{er} octobre 1949 après plusieurs années de guerre civile opposant les communistes aux nationalistes du Guomindang de Tchang Kaï-chek qui se replie sur Formose (Taïwan). La jeune République n'est alors reconnue que par les pays socialistes et quelques pays asiatiques et européens dont le Royaume-Uni ; les autres estiment le gouvernement nationaliste de Formose comme seul dépositaire de la légitimité chinoise. En 1950, un traité sino-soviétique d'amitié, d'alliance et d'assistance mutuelle est signé afin de permettre, entre autres, à la Chine de lancer son économie. L'intervention de cette dernière dans la guerre de Corée afin d'éviter que le Sud, soutenu par les États-Unis, gagne le Nord communiste consolide sa position dans le bloc socialiste. Néanmoins la volonté de coexistence pacifique initiée par Khrouchtchev au milieu des années 1950 ne satisfait pas Mao qui estime que l'Union soviétique place ses propres intérêts, et même ceux des États-Unis, avant ceux du bloc socialiste et de la lutte anti-impérialiste. Fin 1959, Khrouchtchev rencontre Eisenhower pour trouver un *modus vivendi* devant pérenniser la période dite de Détente puis il se rend à Pékin pour ce qui sera sa dernière entrevue avec Mao. En avril 1960, lors du 90^e anniversaire de la naissance de Lénine, un éditorial du *Quotidien du Peuple* de Pékin est titré « Vive le Léninisme ! » et reproche à la politique soviétique, par l'intermédiaire d'une critique à propos des positions de Tito, de s'écarter du marxisme-léninisme et du mouvement prolétarien révolutionnaire⁵². Cet événement marque le début du conflit sino-soviétique même si les causes sont à chercher en amont, comme le soulignent Patryk Babiracki et Austin Jersild :

Du point de vue de l'évolution du Bloc, la frustration était réciproque : les Chinois étaient frustrés par des formes de développement économique, industriel et culturel qui, selon eux, ne répondaient pas aux besoins de l'« expérience » particulière de la

52. Lévesque, 1997, p. 193.

Chine, et les responsables soviétiques concluait que l'avenir du Bloc passait par un engagement plus poussé avec les sociétés plus industrielles et plus consommatrices de l'Ouest plutôt qu'avec l'Est agricole et non développé. La réforme, la coexistence pacifique et la poursuite de l'engagement avec l'Ouest semblaient avoir des conséquences dangereuses.⁵³

Dans la série *OSS 117*, Jean Bruce a choisi 7 fois l'URSS⁵⁴ et trois fois la Chine⁵⁵ comme lieu d'intrigue alors que sa femme n'a jamais envoyé Hubert Bonisseur de la Bath en URSS et qu'une seule fois en Chine⁵⁶. En revanche, ce sont les deux nationalités qui sont le plus régulièrement désignées comme étant le véritable ennemi. Lorsque *OSS 117* est envoyé dans un pays tiers, il s'avère que, dans la majorité des cas, ce sont soit les Chinois, soit les Soviétiques qui tirent les ficelles. La Chine ou l'Union soviétique, quand elles sont les seules en compétition face à Hubert Bonisseur de la Bath, ne font qu'incarner la menace communiste; Jean Bruce en particulier semble alterner ces nationalités afin de varier les histoires. Cela correspond aussi au laps de temps où la Chine et l'Union soviétique semblaient faire front commun face aux États-Unis.

Cependant, certains épisodes, écrits par Josette Bruce, donc plus tardifs, mettent en scène un triangle de Super Puissances où les alliances ne sont pas toujours les mêmes. Trois cas de figure ont été rencontrés et chacun sera illustré par un roman : la Chine face aux États-Unis et à l'Union soviétique, l'alliance sino-américaine et finalement le maintien d'un ennemi des États-Unis avant tout communiste, qu'il soit chinois ou soviétique alors que les deux premiers cas mettent en scène la méfiance régnant dans le bloc socialiste.

53. Traduit par l'autrice de Babiracki et Jersild, 2016, p. 4.

54. *Cité secrète* (1951), *Chasse aux atomes* (1952), *OSS 117 Top secret* (1954), *OSS 117 rentre dans la danse* (1955), *OSS 117 s'en occupe* (1956), *Moche coup à Moscou* (1958), *Tactique Arctique* (1960).

55. *Piège dans la nuit* (1951), *Sous peine de mort* (1952) et *Chinoiseries pour OSS 117* (1957).

56. *Sarabande à Hong Kong* (1968).

**BRUCE JOSETTE, CONGO À GOGO, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1966**

Hubert Bonisseur de la Bath est envoyé au Congo pour retrouver un scientifique américain, le D^r Greenwood, qui a disparu au cours d'un safari alors qu'il était accompagné de sa secrétaire, d'un couple d'Anglais, les Templeman, et d'un Belge, Louis Van Bergen. Au fil de sa mission, OSS 117 apprend que le scientifique souhaitait passer à l'Est et que sa disparition avait été orchestrée par les Russes. Les choses ont toutefois mal tourné à la suite de la trahison de Donald G. Blind, l'agent de liaison devant coopérer avec Hubert. Le traître comptait livrer le scientifique aux Chinois contre de l'argent. Le héros parviendra à sauver le scientifique américain grâce à une intervention soviétique et au retournement de Sonia Bilinsky, la fausse Madame Templeman. Cette espionne soviétique décidera finalement de changer de camp et d'accompagner le héros et le scientifique aux États-Unis.

Dans cet épisode, l'alliance américano-soviétique se fait par la force des choses. Le D^r Greenwood souhaitait rejoindre l'Union soviétique et Sonia Bilinsky, son contact, avait organisé son transfert : lors d'un safari, on aurait simulé sa mort et le scientifique aurait été ensuite emmené en Russie. Ce projet est cependant parvenu aux oreilles des Chinois qui envoyèrent d'abord Louis Van Bergen puis Donald G. Blind intercepter le scientifique américain. Américains et Soviétiques se retrouvent à pourchasser les mêmes hommes et c'est ainsi qu'Hubert Bonisseur de la Bath démasque Sonia Bilinsky, la partenaire de Boris Korpanov, deux espions soviétiques travaillant ensemble depuis leur formation à l'école spéciale de Gaczyna et parlant un anglais parfait sans accent russe à la suite de leurs séjours *incognito* aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Comme pour la plupart des portraits soviétiques de la série, on relève surtout « des yeux gris-vert d'une incroyable dureté »⁵⁷ qui contribuent au stéréotype de la

57. Bruce Josette, 1966, *Congo à Gogo*, p. 113.

froideur soviétique tout comme la carrure d'Andreï Smerdiakov, le chef du couple d'espions, « bâti pour affronter les froids sibériens »⁵⁸. À la suite de ses aveux, Hubert Bonisseur de la Bath propose à Sonia Bilinsky de rejoindre la CIA qui manque de femmes parlant le russe sans accent. L'espionne acceptera, car elle est consciente, tout comme OSS 117, que le Centre ne lui pardonnera pas le fait qu'elle n'ait pas avalé sa capsule de cyanure avant d'être interrogée. Quant aux Chinois, on ne rencontre que deux émissaires « de petite taille au teint jaune et aux yeux bridés »⁵⁹ qui sont tués aussi vite qu'ils sont apparus. La menace chinoise est donc indistincte alors que l'allié soviétique, dont les qualités professionnelles surpassent l'adhésion idéologique, est individualisé par le personnage de Sonia. Nous faisons ainsi face à une menace omniprésente et à une aide ponctuelle et personnalisée de l'ennemi traditionnel. Lorsque Hubert Bonisseur de la Bath libère le D^r Greenwood, il présente le combat qu'il a mené comme une lutte entre trois nationalités distinctes – en spécifiant la Chine communiste pour la distinguer de celle de Tchang Kai Chek – et insiste sur la différenciation entre l'espion professionnel et celui fanatique :

- Il n'y a pas que les Américains et les Russes qui s'intéressent à vous, docteur, [dit Hubert]. Il y a aussi les Chinois. Les deux hommes que vous avez vus étaient des agents communistes chinois. Ils s'apprêtaient à vous faire quitter le Congo pour vous emmener clandestinement en Chine. Et là, vous auriez été obligé de poursuivre vos travaux, pour le compte de Mao. Vous l'avez échappé belle, docteur.

[...]

- Vous m'avez menti, n'est-ce pas? Vous ne travaillez pas pour les Russes. Vous êtes un agent de la CIA [...] Vous venez de me déclarer que Mrs Templeman nous attendait et que nous allions la rejoindre.

58. *Ibid.*, p. 112.

59. *Ibid.*, p. 118.

- Mais c'est exact, dit Hubert avec un mince sourire. Mrs Templeman n'a jamais été très fanatique. Elle a servi son pays plus que l'idéologie marxiste-léniniste. Elle a décidé finalement de s'installer aux États-Unis.⁶⁰

La distinction entre la Chine de Mao et celle de Tchang Kai Chek avait déjà été faite dans un épisode écrit par Jean Bruce en 1959: *Cinq Gars à Singapour* où Hubert Bonisseur de la Bath est secondé par 4 *Marines* pour retrouver 17 soldats américains disparus à Singapour. Il s'avérera que l'enlèvement et le meurtre des hommes avaient été orchestrés par le gouvernement de Tchang Kai Chek réfugié à Formose dans le but de provoquer une guerre entre la Chine maoïste et les États-Unis ce qui aurait pu lui permettre de reprendre le pouvoir sur le continent; une illusion selon OSS 117:

- Vous avez sûrement compris, mon vieux... [dit Brown]. Depuis des années, certains membres de l'entourage de Tchang Kai-chek essaient de provoquer une guerre entre les États-Unis et la Chine nouvelle... Ils pensent que c'est leur seul espoir de rentrer dans leur pays. Les corps des Marines étaient sûrement destinés à être déposés sur une plage du continent, du côté de Quemoy ou d'ailleurs, à la faveur d'un essai de débarquement à grand spectacle. Imaginez les réactions du gouvernement populaire en apprenant que, parmi les cadavres abandonnés par les assaillants, un certain nombre de Marines américains...

- Les saligauds! grogna Hubert. Risquer de déclencher une guerre mondiale pour servir des ambitions qui sont maintenant une utopie...⁶¹

Comme toutes les relations internationales évoquées dans la série d'espionnage, les combats opposant les deux Chines ne font pas l'objet d'analyses poussées: les personnages se contentent d'énoncer des faits et de suggérer des tensions légitimant la guerre souterraine qui permet d'éviter un nouveau conflit mondial. Cela

60. *Ibid.*, pp. 185-186.

61. Bruce Jean, 1971 [1959], *Cinq Gars pour Singapour*, pp. 186-187.

renforce aussi l'image des États-Unis comme celle d'une citadelle assiégée de toutes parts, en particulier par les pays asiatiques émergents. Que ce soit sous la plume de Josette ou de Jean Bruce, lorsqu'ils sont désignés comme des ennemis, les Chinois le sont moins par leur orientation idéologique que par des stéréotypes « raciaux ». Finalement qu'ils soient nationalistes ou communistes importe peu, c'est leur esprit tortueux qui en fait des ennemis redoutables et imprévisibles. Le danger chinois a d'ailleurs été relevé par Erik Neveu qui estime que dans les romans d'espionnage français des années 1960 et 1970, « la Chine rouge est la grande menace pour toutes les nations sans exception, qu'elles soient capitalistes ou communistes, blanches, jaunes ou noires, développées ou pas »⁶². De plus, dans les *OSS 117*, les espions chinois sont moins individualisés que les Soviétiques : ils sont rarement nommés et leur description physique se limite souvent au simple fait qu'ils sont chinois. Ces derniers sont donc avant tout ceux qui ne ressemblent pas au héros et ceci même lorsqu'ils se retrouvent alliés.

**BRUCE JOSETTE, SARABANDE À HONG KONG, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1968**

Le corps torturé de l'agent Bolden de la CIA a été découvert par un pêcheur chinois à Hong Kong. Hubert Bonisseur de la Bath, secondé par Enrique Sagarra, y est envoyé pour découvrir les causes de son assassinat. Les deux espions se retrouvent embarqués dans une guerre opposant plusieurs branches d'une faction de la Triade. OSS 117 découvre que la branche de Tsien Tai-Man avait tenté de contacter Bolden afin qu'il convainque les États-Unis de les aider dans leur combat face à la branche maoïste. La rencontre avait été court-circuitée par un espion britannique qui est finalement tué par Hubert qui souhaite venger l'agent Bolden. De retour à Washington, OSS 117 se fait réprimander par M. Smith qui craint un conflit avec le Royaume-Uni.

62. Neveu, 1985, p. 140.

Dans cet épisode, le lectorat est plongé dans la Chine de la révolution culturelle amorcée par Mao Tsé-Toung en 1966. Les premières années de la Chine communiste, notamment celles où l'Union soviétique la soutenait, ont été prospères que ce soit en matière de croissance économique ou de collectivisations agricoles et industrielles. Dès 1955, Mao, souhaitant hâter la construction du communisme, donne le coup d'envoi de la radicalisation alors que, l'année suivante, le bloc socialiste est bouleversé par la déstalinisation de Khrouchtchev occasionnant, entre autres, la présentation de la Chine maoïste comme une autre voie vers le communisme. Le Grand Bond en avant est officiellement lancé par Mao en 1958 et a pour objectif d'optimiser et de collectiviser les moyens de production tout en éduquant les masses. Toutefois, l'accélération des processus couplée à l'arrêt de l'aide économique de l'Union soviétique mène au désastre : crise alimentaire et épuisement conduisent au déficit démographique en à peine trois ans. Mao est alors écarté des affaires économiques de la Chine mais prépare, dans l'ombre, sa revanche : la révolution culturelle est lancée en 1966. Il s'agit d'un appel à la purification idéologique contre le régime communiste chinois mais aussi contre celui soviétique et elle a occasionné de nombreuses purges parmi les « modérés ». Les milieux intellectuels et artistiques ont été particulièrement investis, Mao s'attaquant aux « quatre vieilleries » qu'étaient les vieilles idées, la vieille culture, les vieilles coutumes et les vieilles habitudes :

En quoi cette révolution, qui est essentiellement une lutte féroce pour le pouvoir, est-elle culturelle ? Parce que, proclame Mao, « toute culture est le reflet, dans l'idéologie, de la pratique et de l'économie d'une société donnée [...]. La culture impérialiste et la culture féodale sont deux sœurs très unies qui ont contracté une alliance réactionnaire pour s'opposer à la nouvelle culture chinoise. Elles doivent être abattues ». ⁶³

63. Mury Gilbert, *De la Révolution culturelle au X^e congrès du PCC*, cité dans Fontaine, 2006, p. 357.

Malgré la violence de la Révolution culturelle (le nombre de morts n'a jamais été clairement établi selon André Fontaine⁶⁴), de nombreux partisans du communisme en Occident soutiennent Mao, scandent son slogan « On a toujours raison de se révolter » et brandissent son portrait lors des manifestations de 68. Toutefois, le langage violent de Mao qui n'entend pas arrêter sa révolution aux frontières chinoises n'interpelle pas suffisamment les peuples des pays émergents pour provoquer la Révolution internationale. Le climat de Détente dans les relations entre l'Est et l'Ouest semble ainsi tout de même prévaloir.

Sarabande à Hong Kong situe son intrigue à Hong Kong au moment des émeutes ouvrières qui ont débuté en mai 1967 et qui ont duré plus de six mois. Elles ont été initiées par le mouvement ouvrier, lui-même influencé par la Révolution culturelle chinoise et conduiront à l'écrasement du mouvement ouvrier ainsi qu'à une nette distanciation du communisme par les Hongkongais. Publié en 1968, soit après les émeutes, le roman met en scène un Hubert Bonisseur de la Bath au regard critique et cynique envers ces événements :

Mr Smith préféra changer de sujet plutôt que d'entamer une polémique.

- Que pensez-vous de ce qui se passe actuellement à Hong-Kong? questionna-t-il sans préambule.

Hubert réfléchit un instant.

- Je crois qu'il n'y a pas lieu de dramatiser, répondit-il.

L'expression de Mr Smith traduisit un certain intérêt.

- Qu'est-ce qui vous fait penser cela? demanda-t-il. Il me semble au contraire que les attaques et les batailles de rues qui se succèdent depuis le début du mois de mai sont le signe d'une évolution assez dramatique des rapports de la « Colonie » avec les Chinois.

[...]

- Ne soyez pas hypocrite, dit [Hubert] avant que Mr Smith ne se lance dans un grand discours pontifiant. Vous savez aussi bien que moi qu'il s'agit seulement d'un rideau de fumée tendu par

64. *Ibid.*, p. 358.

la Chine pour dissimuler autre chose. [...] Au début de l'été, une trentaine de sociétés nouvelles se sont installées à Hong-Kong, dont dix au cours de la semaine la plus agitée. Près de cinq cent mille dollars d'actions ont été enlevées en quelques heures, la plupart par des Chinois... de la Chine rouge. [...] La «révolution culturelle» n'est rien d'autre que la dernière carte abattue par Mao Tsé-toung pour tenter de conserver le pouvoir en mobilisant les masses, déclara [Hubert]. Jusqu'à présent, cela n'a pas l'air de marcher très fort puisqu'une bonne moitié du pays est pratiquement en rébellion ouverte contre Pékin.⁶⁵

En 1967, Hong Kong est une colonie anglaise dont une large partie de la population sont des Chinois ayant fui le régime maoïste, soit en 1949, soit durant le Grand Bond en avant, soit durant la Révolution culturelle. L'arrivée de cette potentielle main-d'œuvre à bas prix a permis de rehausser l'économie de la colonie qui avait fortement souffert de l'occupation japonaise durant la Seconde Guerre mondiale. Compte tenu de sa situation géographique et économique, elle devient rapidement un port-atelier pour les Occidentaux qui y importent des matières premières alors que la Chine ne cesse de solliciter l'Angleterre pour qu'elle lui rende Hong-Kong avant 1999, date de reddition prévue par le traité de Nankin. C'est sur cette réalité⁶⁶ que se construit l'épisode de *OSS 117* ainsi que sur la mythologie des triades.

Parmi les stéréotypes chinois, les triades occupent une place de choix. Semblables aux mafias italiennes, elles ont exercé un pouvoir certain sur l'économie de leur pays et de ses voisins mais peu d'ouvrages scientifiques y sont consacrés⁶⁷ alors qu'elles alimentent l'imaginaire collectif européen empreint d'orientalisme. Dans cet épisode de *OSS 117*, deux factions de la Triade s'affrontent : celle maoïste et celle de ses opposants, ici incarnée par celle de Tsien Tai-Man, ce qui illustre les luttes de pouvoir régnant en Chine communiste à la fin des années 1960. Dans *Sarabande à Hong Kong*, les hommes opposés

65. Bruce Josette, 1971 [1968], *Sarabande à Hong Kong*, pp. 19- 21.

66. Relevons d'ailleurs la lucidité du regard de Jean Bruce, dans la citation précédente, face à la situation hongkongaise par rapport aux débats contemporains.

67. Citons tout de même Faligot, Roger (1996), *L'Empire invisible : les mafias chinoises*, Arles : P. Picquier. Il est également le co-auteur des deux volumes de *L'Histoire mondiale du renseignement* publiés en 1993 et 1994.

à Mao sont même prêts à recevoir l'aide des États-Unis, faute de mieux, comme l'explique Mi Lyu, membre de la Triade de Tsien Tai-Man :

Toujours sans répondre directement, comme le font la plupart des Chinois, Mi Lyu expliqua.

- De plus en plus, mes compatriotes estiment que Mao Tsé-toung est en train de conduire le pays au bord de la ruine. Sous prétexte de fabriquer des bombes « H » et de lutter contre les Américains, la Chine est contrainte de vivre dans une misère grandissante. Mao n'est plus qu'un vieillard dévoré d'orgueil et prêt à tout pour conserver le pouvoir.

- Il n'y a pas qu'en Chine que cela existe, fit observer Hubert.

- Nous avons besoin d'armes et d'argent pour renverser le gouvernement de Pékin avant qu'il ne soit trop tard, poursuivit Mi Lyu. Seuls les États-Unis peuvent nous aider.

Hubert haussa un sourcil intrigué.

- Nous n'avons pas confiance dans les Russes, ajouta la jeune femme. Lorsqu'ils font semblant d'aider un pays, ils exigent toujours beaucoup plus qu'ils n'apportent et nous n'accepterons jamais de traiter avec Tchang Kaï-check. Son retour en Chine ramènerait l'anarchie et la pourriture. Justement tout ce qui nous a conduits à la révolution.⁶⁸

Contrairement à *Congo à gogo* où l'Union soviétique et les États-Unis ont coopéré pour faire face à la Chine, *Sarabande à Hong Kong* oppose certes les deux pays socialistes mais pas sur le plan physique : l'épisode ne fait que suggérer les tensions sino-soviétiques. La méfiance envers les Russes évoquée par Mi Lyu fait écho aux reproches dressés par Mao à l'égard de la politique de Khrouchtchev : l'Union soviétique placerait ses intérêts avant ceux du communisme et son aide envers les pays émergents ne serait jamais altruiste. Si l'épisode s'attache à démontrer une Chine communiste partagée, c'est toutefois l'entier du bloc socialiste qui semble divisé. L'idéologie n'est cependant pas réellement critiquée,

68. Bruce Josette, 1981 [1968], *Sarabande à Hong Kong*, p. 138.

ce sont les dirigeants et leur soif de pouvoir qui le sont. Encore une fois, ce n'est pas l'idéologie qui est pointée du doigt mais l'ambition de ceux qui détiennent le pouvoir ou qui font tout pour s'en emparer.

Les typologies des personnages diffèrent selon qu'ils soient chinois ou soviétiques. Nous l'avons vu précédemment, l'agent russe est avant tout caractérisé par sa froideur et son professionnalisme. Le Chinois lui n'est pas un espion au service d'un État mais un membre d'une triade, donc d'une organisation criminelle. Il est, de plus, un adepte des techniques de combat et de torture :

Nu jusqu'à la ceinture, Enrique était allongé sur une sorte de planche posée sur des tréteaux. Son torse et tout son visage atrocement déformé par la souffrance n'étaient plus qu'une unique plaie sanguinolente marbrée de traces de brûlures.

Mais ce n'était pas encore le plus horrible.

Tandis que les quatre Chinois lui tiraient sur les membres pour le maintenir sur la planche, Soong était en train de lui couper une cuisse au moyen d'une grande scie égoïne.⁶⁹

Finalement, si les Chinois peuvent devenir d'utiles alliés, il faut toujours s'en méfier. Ce ne sont pas les égaux des agents américains ni même des soviétiques. Ce n'est pas l'orientation idéologique qui est jugée ici mais l'origine « raciale ». Le discours est donc celui du colonialisme où le héros reste un homme plus éclairé que les indigènes et adopte un comportement paternaliste. Les alliances avec les autochtones ne sont que momentanées, le temps d'un épisode et surtout dans l'unique but de ramener la paix dans le lieu de l'intrigue. Si la Chine est rencontrée hors de ses frontières, cela reste dans des pays relativement proches sur lesquels elle exerce une certaine influence. Elle n'est présente ni en Europe ni aux États-Unis. Le Péril Jaune reste ainsi un péril fantasmé et orientalisé alors que la Menace Rouge a déjà réussi maintes fois à passer le rideau de fer.

Si les hommes chinois sont le plus souvent simplement qualifiés par les stéréotypes raciaux « peau jaune » et « yeux bridés », les

69. *Ibid.*, pp. 183-184.

femmes sont, elles, soit jeunes et jolies, soit très âgées ; dans ce cas-là, il s'agit de tenancières de maison de filles imposant le respect, car elles sont à la tête d'une entreprise florissante. Dans *Sarabande à Hong Kong*, Mi Lyu est décrite comme une jeune femme à la vingtaine mais dont il est difficile de donner un âge précis, elle est « petite mais admirablement proportionnée, avec des jambes d'un galbe extraordinaire, [...] des seins haut perchés [et un visage ovale presque parfait] »⁷⁰. Sa beauté représente toutefois un danger puisque Hubert Bonisseur de la Bath la compare à une « panthère guettant sa proie »⁷¹, rappelant les descriptions stéréotypées des femmes exotiques dans les romans coloniaux où les rapports du colonisateur avec le peuple indigène se racontaient principalement par le biais de leurs rencontres avec les femmes. Selon Jennifer Yee⁷², la femme indigène, dans ces récits, apparaît d'abord comme la métaphore des terres colonisées (les territoires vierges pénétrés) puis comme synecdoque puisque l'indigène séduite devient la figure d'une terre conquise. Les compétences sexuelles font d'ailleurs partie des attributs habituels des personnages féminins chinois et asiatiques en général dans la série *OSS 117*. Leur savoir-faire en la matière est balancé par leur éducation à la pudeur et au dévouement envers leur époux, ce qui permet dans le même temps de valoriser les qualités d'amant d'Hubert Bonisseur de la Bath :

Hubert comprit d'où provenait sa gêne. Éduquée dès son plus jeune âge comme les femmes de sa race en vue de satisfaire uniquement le plaisir de l'homme, elle avait dû rarement rencontrer un partenaire qui se préoccupât de la combler véritablement.⁷³

Dans l'ensemble de la série, l'alliance de l'espion américain avec le camp ennemi se fait le plus souvent par le biais d'une femme et passe par la case « chambre à coucher ». Si certaines espionnes lui donnent du fil à retordre, à l'image de Muriel Savory ou de Karomana Korti rencontrées dans la seconde partie de ce travail,

70. *Ibid.*, p. 131.

71. *Idem.*

72. Yee, 2000, pp. 13-14.

73. Bruce Josette, 1981 [1968], *Sarabande à Hong Kong*, p. 145.

la grande majorité ne représente plus aucun danger dès l'instant où elles ont été séduites – et elles le sont très rapidement. Dans *Sarabande à Hong Kong*, l'alliance sino-américaine n'est pas égalitaire : Hubert Bonisseur de la Bath est celui qui doit sauver la situation, celui qui prend les choses en main et sur qui le plus faible peut compter ; le plus faible étant le plus souvent une jeune femme non occidentale. C'est pourquoi, alors que Mi Lyu parvient à libérer OSS 117 de l'île où il a été fait prisonnier et que les deux ont fini par rejoindre Hong Kong à la nage, la Chinoise lui cède ensuite « d'instinct la direction des opérations »⁷⁴. On constate ainsi une différence de traitement entre Mi Lyu et Sonia Bilinsky de *Congo à gogo*, car si Hubert Bonisseur de la Bath finit par recruter l'agente soviétique, tout comme il l'a fait avec Muriel Savory d'ailleurs, il abandonnera Mi Lyu à Hong Kong en dépit de ses qualités.

Malgré son développement et sa volonté de figurer comme une alternative au communisme soviétique, la Chine communiste reste dans les romans de *OSS 117* un pays tiers avec lequel les États-Unis ont des rapports paternalistes et ceci en dépit du fait qu'on la présente toujours comme « la Chine Rouge » ou « la Chine de Mao ». Les coopérations occasionnelles se font toujours avec suspicion du côté américain. *Lila de Calcutta*, un roman paru en 1960, illustre bien les caractéristiques indissociables des personnages chinois : qu'ils soient adjutants ou opposants, ils sont toujours présentés comme des êtres fourbes dont on doit se méfier.

Ennemis farouches dans les circonstances habituelles, les services spéciaux chinois et américains se trouvaient dans la présente conjoncture embarqués sur la même galère, avec le même but, défendre la santé mondiale contre les entreprises criminelles d'une bande de fanatiques ayant perdu toute mesure...

Hubert se redressa. Sa décision était prise. Il allait entrer dans le jeu... Un jeu dangereux, il ne se faisait guère d'illusion dans lequel il devait se garder autant de ses alliés que de ses adversaires.⁷⁵

74. *Ibid.*, p. 154.

75. Bruce Jean, 1965 [1960], *Lila de Calcutta*, p. 160.

L'évolution des relations internationales, et notamment le schisme sino-soviétique, transparaît donc dans la série *OSS 117* mais la description des différents personnages se cantonne à des stéréotypes raciaux bien implantés dans l'imaginaire collectif. Alors que la Révolution culturelle de Mao cherche à faire table rase du passé, les romans d'espionnage français contemporains entretiennent les mythes de l'orientalisme – vision politique conceptualisée par Edward Saïd⁷⁶ – où l'Oriental est déraisonnable, dépravé, puéril, donc « différent » de « nous ». La complexification du monde, du fait des ruptures du bloc socialiste, permet de varier les intrigues en mettant en scène diverses alliances éphémères mais toujours profitables aux États-Unis. Tantôt citadelle assiégée, tantôt parapluie protecteur quel que soit le pays lui demandant son aide, la patrie d'Oncle Sam est dépeinte, le temps d'un épisode, comme toute-puissante et ce, grâce à ses agents secrets. Le lectorat occasionnel peut se contenter de cette lecture mais celui sériel sait que le repos ne sera que de courte durée et qu'une nouvelle menace plane déjà sur la CIA d'Hubert Bonisseur de la Bath.

Le troisième et dernier cas d'étude ne nie pas le schisme sino-soviétique mais il met de côté les possibles alliances que les États-Unis peuvent former avec l'une ou l'autre nations communistes : les ennemis à combattre sont des membres du bloc socialiste qu'importent leurs relations en interne.

76. Saïd, 2015, pp. 87-88.

**BRUCE JOSETTE, TRAÎTRISE À VENISE, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1972**

Il y a une taupe à l'OTAN et les dossiers contenant son identité sont convoités par les États-Unis, l'Union soviétique – représentée par le réseau de Massimo Valerio – et un groupe albanais travaillant pour la Chine dont le chef est Angelo Rinaldi. La CIA envoie Hubert Bonisseur de la Bath et Bug à Venise pour retrouver le fameux dossier détenu par Sophia Rosselini, l'amante de Giovanni Balducci qui s'est fait tuer alors qu'il voulait vendre l'information aux Américains. Malgré les efforts de OSS 117, la femme sera néanmoins éliminée par Massimo Valerio occasionnant une défaite pour les États-Unis puisque la taupe au sein de l'OTAN, connue sous le nom de *Manfredo*, n'a pas pu être découverte... du moins c'est ce que compte faire croire OSS 117 aux différents réseaux communistes.

Le schisme sino-soviétique des années 1960 a évidemment influencé l'ensemble de la diplomatie internationale : les rivalités entre l'URSS et la Chine ont conduit les deux nations à rétablir des relations avec les États-Unis et d'autres pays du bloc Ouest, notamment la France⁷⁷, alors que l'Albanie est l'un des seuls pays socialistes à soutenir ouvertement la Chine maoïste dans sa Révolution culturelle. Du côté anglo-saxon, la série *James Bond* a marqué cette évolution en se détachant du contexte idéologique de la Guerre froide, c'est-à-dire le strict manichéisme. En 1961 déjà, l'organisation criminelle internationale mais apolitique S.P.E.C.T.R.E. remplace les traditionnels méchants Soviétiques dans le roman *Thunderball*. Ce changement a été analysé par Patrick O'Dennell⁷⁸ comme une adaptation des romans à l'esprit de Détente puisque S.P.E.C.T.R.E. incarnerait la figure de l'*archi-vilain*, c'est-à-dire que l'organisation ne soutient ni les USA ni l'URSS mais se place

77. Elle reconnaît la Chine populaire en janvier 1964 et Charles de Gaulle visite l'URSS en juin 1966, trois mois après que la France s'est retirée de l'OTAN. Nous reviendrons plus tard sur les fissures du bloc occidental.

78. O'Dennell, 2005.

au-dessus de cette rivalité afin de l'utiliser à ses propres fins. Nous ne retrouvons pas d'évolution semblable dans les *OSS 117* où la Détente est plutôt traduite par une diversification des nationalités ennemies qui restent toutefois largement communistes. Dans *Traîtrise à Venise*, Hubert Bonisseur de la Bath et Bug affrontent deux groupes communistes, l'un soviétique, l'autre albanais mais travaillant pour le compte de la Chine maoïste. Contrairement aux deux épisodes précédents, le héros ne parviendra pas à profiter des différends internes au bloc socialiste. Alors qu'*OSS 117* avait réussi à séduire Sophia Rosselini, une Italienne qui connaissait le nom de l'agent albanais, elle est tuée par Massimo Valerio, l'espion travaillant pour l'URSS, qui préfère protéger le réseau albanais pro-chinois plutôt que le voir démantelé par la CIA :

Finally, au-delà des divergences idéologiques et de la haine séculaire entre Russes et Chinois, il avait préféré la supprimer plutôt que de la voir délivrée par la CIA.

Vivante, elle aurait livré le nom de celui qui renseignait les Albanais pour le compte de Pékin. C'est ce qu'il avait voulu empêcher.

Peut-être la vieille solidarité entre communistes avait-elle joué...

Même si la liquidation de Sophia Rosselini revenait à protéger un agent à la solde de Pékin, sa mort infligeait un échec aux Américains en leur interdisant définitivement de découvrir l'origine des fuites.

Plus probablement, étant donné l'existence de l'agent double qui renseignait le « Centre » sur le réseau albanais, Massimo Valerio avait dû penser que quelqu'un d'autre prendrait la relève et finirait par identifier l'informateur pour le retourner au profit de Moscou...⁷⁹

Cette aventure ne montre pas une alliance sino-soviétique mais plutôt la primauté de la haine envers les États-Unis et, de ce fait, l'ensemble du bloc Ouest l'emportant sur les différends communistes. *Traîtrise à Venise* met bien en évidence la distinction des

79. Bruce Josette, 1972, *Traîtrise à Venise*, p. 175.

deux camps, celui des « bons » et celui des « méchants », via l'utilisation de la violence et les motifs légitimant son recours. Sophia Rosselini et Angelo Rinaldi sont tous les deux torturés dans le but d'obtenir des informations avant d'être assassinés mais les descriptions sont très différentes. Tout d'abord, Angelo Rinaldi, qui est le chef du réseau albanais maoïste, est torturé par Bug, car Hubert Bonisseur de la Bath, le héros, ne supporte pas le recours à la torture. Bug ne le fait pas par plaisir mais par devoir et par obéissance envers son supérieur hiérarchique :

Bug émit un grognement.

- Et qui va se charger de le confesser? demanda-t-il sans enthousiasme.

Hubert haussa les épaules.

- On pourrait jouer ça à pile ou face, proposa-t-il avec encore moins d'enthousiasme.

Bug grogna de nouveau.

- Ça va, je sais que tu es un grand sensible, déclara-t-il. Tu n'auras qu'à monter la garde pendant que je ferai le boulot!

Chacun à un bout, ils empoignèrent Angelo Rinaldi pour le porter jusqu'à la villa.

Il était six heures passées quand Hubert regagna le Danieli.

C'était encore la nuit noire et la pluie froide tombait maintenant à verse. Le vent soufflait si fort que les vagues sautaient parfois sur le Môle. Le canot avait été durement secoué pour revenir du Lido. Angelo Rinaldi avait parlé.

Cela n'avait pas été facile, loin de là.

En rejoignant Hubert, Bug était livide. Un peu plus tard, il lui avoua qu'il avait bien failli abandonner.

Mais il avait obtenu ce qu'il voulait!⁸⁰

La dureté de la tâche – pour laquelle il n'y a d'ailleurs aucune description – a néanmoins porté ses fruits puisque Angelo Rinaldi a fini par faire ses aveux. La fin a donc justifié les moyens.

80. *Ibid.*, pp. 179-180.

Ce n'est pas du tout le cas pour Sophia Rinaldi. Cette dernière a été faite prisonnière par le réseau soviétique, car elle était l'amante de Giovanni Balducci qui souhaitait informer les Américains à propos de la taupe au sein de l'OTAN. Elle n'est pas une espionne mais une victime. Pourtant, elle ne donnera aucune information à son bourreau qui décide de l'achever, faute de mieux :

Entièrement nue, la jeune femme était allongée sur un lit métallique, bras et jambes écartés, et attachés par du fil électrique aux quatre montants.

Elle avait la bouche en sang à force d'avoir mordu le bâillon qui lui écrasait les lèvres. Son corps sans défense n'était plus qu'une affreuse succession de plaies et de marbrures atroces. Une expression de souffrance épouvantable se lisait dans son regard éteint et sur ses traits qu'une crispation définitive rendait méconnaissables. Sa tempe montrait un trou sanguinolent, auréolé d'une brûlure causée par la poudre.

Comprenant que tout était perdu, Massimo l'avait exécutée à bout portant d'une balle dans la tête!⁸¹

Ces deux scènes permettent de distinguer l'utilisation de la violence selon les deux camps : Hubert Bonisseur de la Bath et ses acolytes l'utilisent contre des professionnels de l'espionnage. Ils ne le font pas de gaieté de cœur mais uniquement pour découvrir des informations servant à l'enquête. Leurs méthodes ne sont que rarement décrites. Au contraire, leurs ennemis ont tendance à l'utiliser contre n'importe qui, surtout des femmes⁸² qui ne sont pas des espionnes. Dans ce cas-là, la violence est également sexuelle et si le lectorat n'assiste pas à l'action, il fait face au résultat : la victime est retrouvée nue et très gravement torturée.

81. *Ibid.*, pp. 174-175.

82. Sur l'entier de notre corpus, Hubert Bonisseur de la Bath n'a éliminé que trois femmes : la première pour mettre fin à ses souffrances, car elle a été torturée par un ennemi (*Romance de la mort*, 1950), la deuxième et la troisième par balle alors qu'elles essayaient de le tuer (*Les Marrons du feu*, 1955 et *OSS 117? Ici Paris*, 1962). Quant aux adjuvants d'OSS 117, Enrique en a tué deux grâce à sa corde de piano occasionnant une mort rapide (*Partie de Manille pour OSS 117*, 1958 et *OSS 117 cherche des crosses*, 1972) et Leïla Hassani une par balle afin de sauver Hubert Bonisseur de la Bath (*Délire en Iran*, 1959). Dans tous les cas, les femmes assassinées étaient des espionnes de l'autre camp.

Malgré l'échec de la mission initiale d'OSS 117, l'épisode ne se termine pas totalement sur une défaite américaine. Dans le dernier chapitre, nous retrouvons Enrico Feltrinelli, le traître italien de l'OTAN vivant à Naples. Grâce à un travail de recoupement dirigé par Bug, ce dernier et Hubert Bonisseur de la Bath ont découvert qu'il est le fameux *Manfredo*. Plutôt que de l'emprisonner, la CIA a décidé de l'utiliser à double fin : « appliquer le système de la "longue corde" ⁸³ au réseau albanais tout en profitant de Feltrinelli pour monter une belle opération d'intoxication » ⁸⁴. La défaite américaine n'est donc qu'un leurre et l'équilibre des forces reste à l'avantage de l'Occident, du moins jusqu'au prochain épisode.

LE « TIERS-MONDE » ET SES STÉRÉOTYPES

L'analyse quantitative de cette recherche a déjà démontré la variété géographique des aventures de *OSS 117*. En fait, la série s'appuie sur trois entités pour construire ses intrigues : le monde occidental, les *leaders* du bloc socialiste (principalement la Russie et la Chine) et le Tiers-Monde qui est un grand *melting-pot* sur lequel il mérite de se concentrer étant donné sa variété. Trois sous-catégories le composent correspondant à trois continents considérés comme sous-développés au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et fortement stéréotypés dans la série *OSS 117* : l'Asie l'Afrique et l'Amérique du Sud.

L'ASIE, L'ORIENTALISME, LE SEXE ET LES SOURNOISERIES

L'Europe de l'Ouest mise à part, l'Asie est le continent le plus exploité par la série *OSS 117* mais son importance décroît au fil des ans : chez Jean Bruce, l'Asie apparaît aussi souvent que l'Europe occidentale, chacune à raison de 22 romans alors que chez Josette Bruce, les 8 épisodes relèguent ce continent au quatrième rang, derrière l'Europe de l'Ouest (23 romans), l'Afrique (12 romans) et l'Amérique du Nord (11 romans). L'évolution de la présence

83. Cette technique d'espionnage est régulièrement utilisée dans les épisodes de OSS 117 et y est décrite comme suit : « Procédé qui consiste à mettre sous surveillance, sans l'inquiéter, un agent adverse démasqué, afin d'identifier les autres membres de son réseau qu'il peut être amené à rencontrer » (source : Bruce Jean, 1965 [1961], *Plein gaz pour OSS 117*, p. 59).

84. Bruce Josette, 1972, *Traîtrise à Venise*, p. 187.

asiatique peut s'expliquer par le fait que les pays de l'Asie du Sud-Est sont les premiers à revendiquer et à obtenir leur indépendance à la fin de la Seconde Guerre mondiale alors que la deuxième phase de la décolonisation, après la conférence de Bandung en 1955 et la crise de Suez en 1956, touche principalement l'Afrique. Les choix du pays où se déroule l'action dépendraient donc plus des mouvements de décolonisation – et donc des relations internationales – que des préférences personnelles des deux auteur-e-s. Les pays asiatiques des intrigues varient (14 chez Jean Bruce et 8, soit un différent pour chaque épisode, chez Josette Bruce) mais les stéréotypes restent les mêmes. La variété de ce continent est donc peu exploitée et l'on retrouve les lieux communs déjà énoncés dans la partie dédiée à la Chine, à savoir la fourberie, l'exotisme et l'érotisme qui seront illustrés par deux épisodes : *Atout cœur à Tokyo* publié par Jean Bruce en 1958 et *Zizanie en Asie*, par Josette Bruce en 1969.

**BRUCE JEAN, ATOUT CŒUR À TOKYO, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1958**

Hubert Bonisseur de la Bath est envoyé à Tokyo où il doit se faire passer pour l'époux d'Eva Davidson, la secrétaire de l'antenne locale de la CIA, afin de découvrir qui la fait chanter. Au cours de sa mission, OSS 117 est enlevé par des Japonais dont il parvient à se débarrasser, puis doit collaborer avec les services du renseignement nippons ainsi qu'avec Tetsuko, une jolie taxi-girl. La beauté d'Eva Davidson le distrait jusqu'au moment où il comprend qu'elle trahit sa nation en livrant de sang-froid des informations confidentielles. Après avoir débusqué le maître-chanteur et assassin d'Eva Davidson qui n'est autre que le voisin de palier de cette dernière, Hubert compte bien passer du bon temps avec Tetsuko.

Alors qu'il était sous la domination des États-Unis après sa capitulation en 1945, le Japon retrouve son indépendance en 1952 grâce au chamboulement de la Guerre froide et au renversement de la politique américaine qui s'ensuit. Le Japon est un pays qui a su se relever de deux bombardements atomiques aussi bien aux

niveaux politique et social qu'économique au point que sa reconstruction depuis les années 1950 est qualifiée de miracle par les Occidentaux. En France, l'imaginaire collectif se représente le Japon comme un pays ayant su concilier la modernité et la tradition. Ce modèle proposerait, selon Béatrice Rafoni⁸⁵, une alternative au modèle américain qui serait entièrement tourné vers le modernisme. Il est donc intéressant de percevoir comment, dans *Atout cœur à Tokyo*, un roman riche en stéréotypes, est représenté le pays du Soleil Levant. Publié en 1958, l'intrigue se situe dans un Japon devenu politiquement indépendant et dont l'économie ne cesse de croître depuis 1950. Ce n'est cependant pas le miracle nippon qui semble fasciner Hubert Bonisseur de la Bath mais les habitudes quotidiennes particulières et ancestrales des Japonais ; une fascination rapidement balayée par des remarques ironiques teintées de paternalisme :

Elle portait un de ces masques de chirurgiens dont beaucoup de Japonais se couvrent la bouche, et le nez, pendant la mauvaise saison, dès que le temps devient humide, ce qui ne les empêche pas d'attraper des rhumes ou la grippe comme tout le monde.⁸⁶

Il n'avait jamais eu l'occasion de voir d'aussi près un de ces prestigieux lutteurs, dont beaucoup de Japonais croient qu'ils sont d'une race spéciale, alors que les médecins assurent plus simplement qu'une insuffisance glandulaire est seule responsable de leur gigantisme et de leur obésité.⁸⁷

Qu'il s'agisse d'hygiène, de figures emblématiques ou de sexualité, les coutumes nippones sont à chaque fois jugées de façon pragmatique par le héros occidental. L'ensemble du roman ne cesse de contraster les mœurs et les croyances du pays de l'intrigue avec les réflexions plus matérialistes de l'espion. La distinction est d'autant plus visible lorsque OSS 117 entre dans un club qui distingue clairement le goût pour la luxure des Américains et la tentative

85. Rafoni, 2008.

86. Bruce Jean, 1972 [1958], *Atout cœur à Tokyo*, p. 80.

87. *Ibid.*, p. 59.

de maintenir des valeurs telles que le désintéressement du côté nippon :

Hubert n'ignorait pas que, depuis les premiers temps de l'occupation américaine, les Nite Clubs japonais se divisaient en deux catégories bien distinctes : d'une part les boîtes spécialement créées pour les militaires américains, véritables machines à pomper les dollars et où les Japonais ne mettaient les pieds, d'autre part les établissements de classe, comme le Beninasha, où la vieille politesse et le désintéressement nippons se trouvaient sauvegardés, dont la clientèle était composée pour quatre-vingt-dix pour cent par des Japonais, le reste étant fourni par des Européens auxquels se mêlaient la bonne société.⁸⁸

Au-delà de ces stéréotypes, peu de personnages japonais sont mis en scène dans le roman. Nous retrouvons certes les figures emblématiques que sont le sumo et la taxi-girl mais les protagonistes principaux sont américains – Hubert Bonisseur de la Bath, le directeur régional de la CIA à Tokyo et Eva Davidson, la traîtresse – et coréens : le maître-chanteur et sa femme. Ce dernier a d'ailleurs servi dans l'armée américaine, ce qui peut laisser à penser qu'il s'agit d'un Coréen du Sud qui a participé à la guerre de Corée (1950-1953). Les opposants de cet épisode n'appartiennent pas au bloc socialiste mais incarnent des traîtres en quête de profit, un type de personnage dont le sort final est le plus souvent la mort ; Hubert Bonisseur de la Bath n'hésitant pas à tuer ceux qui trahissent, quelle que soit leur orientation idéologique. Le pays où se déroule l'intrigue ne sert donc que de décor et les clichés nationaux permettent simplement un meilleur ancrage pour le lectorat contemporain. Hormis les stéréotypes propres au Japon, on retrouve quelques lieux communs asiatiques plus généraux, tels que « la lenteur des Orientaux pour qui le temps n'a aucune importance »⁸⁹ et qui renforcent le ton paternaliste d'un discours occidental postcolonial.

88. *Ibid.*, pp. 44-45.

89. *Ibid.*, p. 112.

Zizanie en Asie, publié en 1969 par Josette Bruce, met en scène un exemple d'intoxication communiste où un groupe de Vietcongs tente de bernier les États-Unis en revendiquant l'enlèvement d'un espion de la CIA. L'épisode se déroulant en pleine guerre du Vietnam (1955-1975), il peut illustrer la façon dont le communisme gangrènerait les pays voisins d'un conflit et comment les États-Unis combattraient la menace en envoyant sur place des conseillers qui semblent diriger les missions des indigènes :

Encore un de ces paradoxes propres à l'Asie...

D'après le gouvernement de Bangkok, les opérations de contre-guérilla étaient menées par l'armée thaïlandaise seule. Les Américains n'étaient là qu'au titre de « conseillers » et n'étaient pas censés prendre part aux combats.

En pratique, un accord tacite existait, régulièrement démenti de façon catégorique par les deux parties intéressées. Sur le terrain, il attribuait le commandement des hommes des *Special Forces* dont l'expérience, acquise au Vietnam ou ailleurs, était irremplaçable. Une fois de retour aux bases, les officiers thaïlandais reprenaient leurs « prérogatives ». ⁹⁰

La Thaïlande, qui est le pays où se déroule l'intrigue, sert de synecdoque à l'Asie que l'on retrouve dans le titre de l'épisode : destinations touristiques répondant aux attentes des vacanciers occidentaux (des spectacles de danse orientale et des combats de guerriers ancestraux), menace perpétuelle des communistes avoisinants et marché sexuel où les femmes sont jeunes mais expertes, à l'image de Pilai qui, « comme beaucoup d'Asiatiques préparées dès leur plus jeune âge à satisfaire l'homme, [...] s'était montrée une maîtresse étonnamment experte » ⁹¹.

Dans les *OSS 117*, l'Asie est un continent qui n'évolue ni au fil des décennies ni au fil des frontières. Malgré les développements économiques de certains pays, dont le Japon, on retient avant tout les coutumes traditionnelles et le savoir-faire sexuel des jeunes

90. Bruce Josette, 1969, *Zizanie en Asie*, p. 14.

91. *Ibid.*, p. 119.

femmes. Au moment de la deuxième phase de la décolonisation, le regard de Josette Bruce se tourne vers le continent africain, devenu plus propice aux intrigues de guerres subversives et l'imaginaire de la sexualité y est alors exporté. Le monde de *OSS 117* est ainsi un univers fantasmé où certaines caractéristiques sont immuables et transposables d'un pays à l'autre quel que soit l'océan qui les sépare.

L'AFRIQUE, LES SAUVAGES ET LES FOURBES

L'Afrique est le continent émergent de la série *OSS 117*. Seuls 4 romans de Jean Bruce s'y déroulent, tous parus dans le courant des années 1950 : un au Maroc et trois en Égypte⁹², soit uniquement des pays nord-africains en proie aux rivalités des anciennes puissances coloniales européennes. Josette Bruce exploite beaucoup plus le filon africain puisque au moins un épisode par année s'y déroule. En comparaison avec ce qui a été publié auparavant, trois fois plus d'intrigues ont lieu en Afrique pour la période allant de 1966 à 1972. Le choix des pays est également plus varié puisqu'on trouve, en plus des pays du Nord, des pays de l'Afrique de l'Ouest et de l'Est ainsi que de l'Afrique centrale et australe⁹³. Seule l'Afrique saharienne n'a pas fait l'objet d'un épisode durant la période étudiée. Deux portraits distincts sont ébauchés dans les romans : celui d'un peuple brutal et non civilisé et celui d'une population plus éclairée mais dont il faut alors se méfier ; cette dernière se recrute dans les pays d'Afrique du Nord alors que le premier englobe le reste du continent.

Les épisodes se déroulant dans les pays d'Afrique comptent parmi les plus violents de *OSS 117*. Les groupes révolutionnaires recrutés dans les tribus traditionnelles sont le plus souvent pris pour cibles, décrits comme sauvages, brutaux et avides de sexe comme de sang. *Balade en Angola*, publié en 1971, est le roman qui comporte l'une des scènes les plus violentes de la série.

92. *OSS 117 n'est pas mort* (1953), *Carte blanche pour OSS 117* (1953), *Inch Allah* (1954) et *OSS 117 franchit le canal* (1957).

93. Pour l'Afrique du Nord : *Ombres chinoises sur Tanger* (1967), *La Rage au Caire* (1969), *Alibi en Libye* (1969), *Péril sur le Nil* (1972) et *Autopsie en Tunisie* (1973). Pour l'Afrique de l'Ouest : *Tornade pour OSS 117* (1967) et *Un Soir en Côte-d'Ivoire* (1969). Pour l'Afrique de l'Est : *Dérive sur Tananarive* (1972) et *OSS 117 riposte* (1973). Pour l'Afrique centrale : *Congo à Gogo* (1966) et *Balade en Angola* (1971). Pour l'Afrique australe : *Mission 117 pour OSS 117* (1970).

**BRUCE JOSETTE, BALADE EN ANGOLA, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1971**

En Angola, Enrique Sagarra a infiltré un groupe du MPLA (le Mouvement Populaire de Libération de l'Angola) en tant que conseiller cubain de leur chef, Amerigo Kassinga. Il doit gagner sa confiance afin de découvrir son projet de révolution. Le groupe massacre des touristes américains dont Weaver, un industriel important. À Washington, M. Smith charge Hubert Bonisseur de la Bath de découvrir les raisons de l'assassinat de Weaver mais sans l'avertir de la présence d'Enrique. OSS 117 arrive à Luanda où il entre en contact avec un autre groupe de révolutionnaires, le GRAE (le Gouvernement Révolutionnaire de l'Angola en Exil) grâce à Eulalia, une Angolaise. Il est ensuite enlevé par le MPLA et se retrouve face à Enrique qui lui explique la situation. Enrique poursuit sa mission en suivant Kassinga alors qu'Hubert sera libéré des mains du MPLA grâce à la PIDE, l'armée portugaise de l'Angola. De retour à son hôtel, OSS 117 rencontre Lester Watson, le résident de la CIA qu'il devait à tout prix éviter selon les ordres de M. Smith. Se sentant menacé, Hubert demande au GRAE de lui faire quitter le pays. Lors de son évacuation, le héros est à nouveau fait prisonnier par le MPLA mais sera cette fois libéré par Enrique qui a découvert le grand projet de Kassinga : déclencher une insurrection à Luanda, prendre l'ascendant sur le GRAE et récupérer des armes qui vont arriver par bateau. Alors qu'ils tentent de fuir le MPLA, Enrique et Hubert sont sauvés par la PIDE qui était au courant des agissements de la MPLA depuis le début. Eulalia est en fait une militaire qui s'est servie d'Hubert pour débusquer les révolutionnaires. Lester Watson est le traître qui a livré Weaver au MPLA.

L'Angola est l'un des derniers pays africains à être décolonisé puisqu'il acquiert son indépendance en 1975. Le démantèlement de l'Empire portugais déclenchera toutefois un conflit global en Afrique : la guerre civile oppose des mouvements soutenus par les États-Unis et la Chine à d'autres s'appuyant sur l'Union soviétique

mais surtout sur Cuba qui fait office de médiateur compte tenu de l'aura de Castro – de nombreux soldats cubains ont d'ailleurs combattu en Angola alors que le soutien de l'URSS s'est principalement manifesté par la livraison d'armes⁹⁴. Dans cet épisode, paru avant l'indépendance angolaise, Hubert Bonisseur de la Bath et Enrique Sagarra sont une fois de plus plongés au cœur d'organisations rivales cherchant à s'emparer du pouvoir : deux groupes rebelles – dont l'existence est attestée – et l'armée portugaise. Enrique est envoyé en Angola sous la couverture d'un instructeur cubain, car « l'affaire avait débuté quand la CIA avait appris que Cuba s'appêtait à envoyer une brochette "d'instructeurs" auprès des différents mouvements insurrectionnels africains »⁹⁵. Le contexte s'impréint également d'un discours colonialiste où l'homme blanc occidental est perçu comme supérieur même de la part de M. Smith :

- Une telle attitude peut nous paraître absolument illogique et incompréhensible, mais il faut se rappeler que nous sommes en Afrique. Bien que tout le monde s'en défende, les rivalités tribales jouent un rôle déterminant.⁹⁶

Pour légitimer une telle affirmation, le premier chapitre s'ouvre sur le massacre de deux couples de touristes occidentaux par les hommes d'Amerigo Kassinga après que ce dernier a proclamé que « la révolution a tous les droits »⁹⁷ et taxé ses victimes « d'immondes pourritures d'exploiteurs capitalistes »⁹⁸. La mort des touristes est particulièrement violente et détonne du reste du corpus du fait des scènes de torture explicites, détaillées et étalées sur plusieurs pages dont voici un extrait :

Avec une lenteur calculée, le grand Bambundu lui enfonça la large lame d'acier dans le ventre, remontant d'un coup sec du poignet vers l'estomac. Poussant un cri strident, la jeune femme s'effondra, évanouie. Pendant une interminable seconde, le Blanc parut

94. Berstein et Milza, 2017b, p. 88.

95. Bruce Josette, 1971, *Balade en Angola*, p. 10.

96. *Ibid.*, p. 49.

97. *Ibid.*, p. 24.

98. *Idem.*

hébété, regardant sans comprendre ses propres intestins transpercés qui se dévidaient hors de la plaie béante. Il eut le réflexe d'essayer de les retenir de ses deux mains, étreignit la masse sanglante et sanguinolente, puis il s'écroula à son tour avec un râle sourd d'agonie. Un hurlement hystérique s'éleva de la gorge des rebelles. L'un d'eux se précipita sur le moribond et déchira son pantalon de pyjama d'un coup de poignard. Saisissant le sexe d'une main, il le trancha net et le brandit comme un trophée. Cependant que ses compagnons braillaient leur satisfaction, il brisa les dents serrées de l'homme, du manche de son arme, et le lui enfonça dans la bouche. Comme si cela ne suffisait pas, il se déchaîna comme un dément, plongeant son poignard dans la gorge et dans le torse de sa victime, fouillant au milieu des chairs et du sang pour lui arracher le cœur de la poitrine.⁹⁹

La violence sexuelle fait également l'objet de longues descriptions : les femmes des touristes américains sont violées par de nombreux rebelles avant d'être massacrées et dépecées. Le lectorat assiste à ces tortures alors que le narrateur aurait pu se contenter de décrire les photos que M. Smith montre à Hubert Bonisseur de la Bath au moment où il lui confie sa mission. La description en action fait figure d'exception dans notre corpus qui, nous l'avons vu, a plutôt tendance à décrire les résultats des violences et des tortures et non leur déroulement. Ce procédé contribue au dénigrement racial des tribus angolaises et est renforcé par des qualificatifs péjoratifs puisque l'on parle de hurlements hystériques, d'yeux fous ou encore de grondements qui n'ont rien d'humain. L'inhumanité convoque l'imaginaire colonial où les différentes tribus sont classées par « espèce » ou par « spécimen ». Le chef, Amerigo Kassinga, surnommé « ô tigre », est d'ailleurs « un grand Noir de race Bambundu, à la mâchoire puissante et au regard cruel »¹⁰⁰ dont l'autorité a été établie par les actes physiques et non par une intelligence supérieure, comme c'est souvent le cas dans les clans d'opposants européens. Le monde africain est ainsi placé, dans la série

99. *Ibid.*, pp. 26-27.

100. *Ibid.*, pp. 109-110.

OSS 117, sous le règne animal – faisant écho au surnom du chef Bambundu – de la loi du plus fort. Par l'opposition de personnages stéréotypés, la série dessine ainsi une hiérarchie des civilisations où les deux pôles sont représentés d'un côté par l'homme blanc de l'hémisphère nord et de l'autre par l'homme noir, assimilé à un animal sauvage, dépouillé de son humanité.

Les femmes africaines sont quant à elles peu représentées dans les différents romans de *OSS 117* mais c'est à chaque fois par leur intermédiaire qu'Hubert Bonisseur de la Bath peut infiltrer le groupe ennemi. Le héros n'hésitera pas non plus à coucher avec l'indigène rappelant, encore une fois, les romans coloniaux du XIX^e siècle dont l'importance de la figure féminine analysée par Yasmine Yee¹⁰¹ a précédemment été évoquée. Les amantes d'*OSS 117* sont néanmoins toutes métissées et non noires de peau, un détail qui semble avoir son importance comme le révèlent les trois portraits suivants et qui renforce l'idée d'une hiérarchisation des civilisations où l'homme noir représente le bas de l'échelle :

Ce n'était pas une Noire, mais une mulâtresse. Une fille splendide aux formes parfaites, qui aurait pu rivaliser avec Joséphine Baker du temps où tout Paris venait applaudir celle-ci sur la scène des Folies Bergères. Ses épaules étaient d'un brun doré, aussi lisses que du velours, son teint à peine plus foncé que celui d'une femme blanche après trois mois de cure au soleil sur les plages de Floride ou de Californie. [...] [Rosalie] ne portait pour tout vêtement qu'un boubou jaune qui l'enveloppait de la naissance des seins aux chevilles, moulant étroitement sa poitrine et ses hanches. Une poitrine qui n'avait pas besoin de soutien-gorge et des hanches d'une souplesse féline.¹⁰²

C'était une mestica d'une vingtaine d'années. De loin, sa silhouette juvénile et élancée la faisait paraître bien plus jeune, ce qui expliquait l'erreur d'appréciation commise par Hubert. Elle n'avait rien de la frêle adolescente qu'il avait cru discerner dans

101. Yee, 2000.

102. Bruce Josette, 1966, *Congo à Gogo*, p. 66.

l'obscurité. Sa mini-jupe épousait des hanches bien dessinées et son T-shirt moulait une poitrine ronde qui était une véritable invitation à y poser la main pour en éprouver la fermeté. Sa peau était plus bronzée que véritablement sombre. Elle ne devait pas avoir plus d'un quart de sang noir, et ses traits n'avaient rien de négroïde. Ses pommettes légèrement saillantes et ses grands yeux délicatement bridés lui donnaient plutôt un air asiatique.¹⁰³

Caroline était une fille splendide, au visage de Madone. Elle avait un teint clair, ses cheveux d'un noir ébène étaient aussi lisses que ceux d'une Chinoise et ses yeux aux reflets violets paraissaient immenses. Elle portait un pantalon de shantung beige et un corsage vert bouteille très décolleté qui moulait ses seins.¹⁰⁴

Dans le premier extrait, Rosalie est comparée à Joséphine Baker, une actrice métissée afro-américaine et amérindienne de l'entre-deux-guerres qui a été naturalisée en France. Jean-François Staszak a notamment analysé les rôles de Joséphine Baker dans ses 4 films français et la place de son *exotisation* dans la culture coloniale. Il conclut que « la femme exotique est érotique parce qu'elle est "offerte". Elle est soumise au regard (*gaze*) et au désir colonial »¹⁰⁵. Dans *Congo à Gogo*, nous retrouvons les mêmes stratégies de l'innocence où la dénudation de la femme n'est pas due à la domination de l'homme blanc mais au prétendu exhibitionnisme de l'Africaine, parachevé par l'allusion à sa jeunesse presque enfantine et à la comparaison animale :

Elle affichait une mine réjouie, les bras croisés sur sa poitrine, oubliant à part cela qu'elle était complètement nue. [...] Elle avança la main, dégageant du même coup son sein droit. Hubert observa d'un œil amusé la série de mouvements qui s'ensuivit. Sans prendre le verre, elle reporta sa main à sa bouche, puis se retourna instinctivement, offrant à la vue d'Hubert un côté pile aussi parfait que le côté face. [...] Elle poussa un petit cri de protestation,

103. Bruce Josette, 1971, *Balade en Angola*, pp. 77-78.

104. Bruce Josette, 1972, *Dérive sur Tananarive*, p. 24.

105. Staszak, 2014, p. 664.

suivi d'un éclat de rire juvénile, et s'élança d'un seul bond sur le lit avec la souplesse d'une gazelle, rabattit la couverture sur elle et s'en couvrit jusque sous le menton, puis ferma les yeux.¹⁰⁶

Tout comme dans les films de Joséphine Baker, la séduction de l'homme blanc par la femme de couleur n'est que passagère: Hubert Bonisseur de la Bath quittera le Congo accompagné de Sonia Bilinsky, l'espionne soviétique retournée.

Les deux autres extraits sont relativement semblables: on insiste sur la jeunesse et la beauté des femmes dont la couleur de peau, de cheveux et la forme des yeux les rapprochent plus des Asiatiques que de leurs compatriotes africaines. On utilise même l'adjectif «négroïde» pour désigner des traits physiques propres aux peuples d'Afrique noire qui seraient moins avantageux que ceux des jeunes métisses séduites par Hubert. Or, l'adjectif dérivé de «nègre» est déjà considéré comme raciste au début des années 1970, en témoignent les modifications faites dans la réédition de *Tintin au Congo* où les «nègres» sont remplacés par les «Noirs». Le recours à un tel lexique alimente la hiérarchisation des civilisations où le continent africain est considéré comme celui le moins développé, le moins civilisé. Quant à la comparaison avec l'Asie, elle convoque les qualités sexuelles qui ont été abordées précédemment.

L'entrée en jeu du continent africain – excepté les pays du nord – sert à dépeindre un monde plus complexe mais où l'Afrique est avant tout un terrain de jeu: les guérillas opposant des tribus traditionnelles permettent aux *leaders* des deux blocs de confronter leur idéologie. L'implication plus physique de Cuba accentue la menace que provoque le pouvoir castriste. Rappelons que Cuba est le premier pays communiste figurant à l'ouest sur les cartes géographiques. Les épisodes se déroulant en Afrique permettent également de développer une certaine critique à l'égard de l'impérialisme américain. Lorsque M. Smith explique l'objet de sa mission à Hubert Bonisseur de la Bath, il n'hésite pas à critiquer les politiciens obnubilés par les ressources de matières premières en Afrique, ce qui les conduit à commettre des erreurs que les services

106. Bruce Josette, 1966, *Congo à Gogo*, pp. 111-112.

secrets doivent ensuite réparer¹⁰⁷. Ces commentaires, bien que très brefs, complexifient le discours manichéen américanophile présenté aux premiers abords dans la série d'espionnage.

Le traitement des pays d'Afrique du Nord diffère de celui du reste du continent et se justifie dans la série par leur proximité avec l'Europe et le Moyen-Orient, soit des régions considérées comme plus civilisées. Toutefois, ce contact semble le plus souvent néfaste, car il conduit les autochtones à la fourberie et à la quête du profit. Les épisodes se déroulant dans cette région du monde sont emplis de méfiance et de trahison. Tel est le cas de *Péril sur le Nil*.

**BRUCE JOSETTE, PÉRIL SUR LE NIL, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1972**

En Égypte, un informateur et un espion pour le compte des États-Unis sont tués. Hubert Bonisseur de la Bath est envoyé au Caire pour découvrir ce qu'il s'y prépare. Après plusieurs tentatives d'enlèvement et quelques découvertes de corps, OSS 117 retrouve Inam Hassani, une jeune fille qu'il a rencontrée dans un précédent épisode. Elle devait le piéger pour le compte de la société d'étudiants révolutionnaires à laquelle elle appartient mais son amour pour Hubert la pousse à tout lui avouer. Hubert tente de renverser le piège tendu par les étudiants mais finit en prison. Il y comprend les dessous de l'histoire : une guerre civile se prépare entre les révolutionnaires et les souteneurs du gouvernement. Les armes sont fournies par les Soviétiques dans les deux camps.

Péril sur le Nil est un épisode construit sur les chronosèmes puisque la mission d'Hubert Bonisseur de la Bath a conduit à la révélation, en Égypte, de la manipulation soviétique et du renvoi des conseillers russes. Or, l'année 1972 a véritablement marqué le retournement de Anouar el-Sadate, président égyptien, en faveur des États-Unis : le 16 juillet, 15 000 conseillers militaires soviétiques sont renvoyés après que l'URSS a refusé d'augmenter l'aide

107. Bruce Josette, 1971, *Balade en Angola*, pp. 50-53.

économique et militaire réclamée par l'Égypte pour sa lutte contre Israël¹⁰⁸. Les échos avec l'actualité jouent ainsi avec la frontière poreuse qui sépare la fiction de l'Histoire, offrant aux lecteurs et aux lectrices une folle aventure débouchant sur une réalité bien concrète comme l'avait déjà fait *Poisson d'Avril*, l'épisode sur les U-2 américains. Contrairement aux intrigues se déroulant dans le reste du continent africain, celles de l'Afrique du Nord ne misent pas sur la violence physique mais sur la fourberie de tous les acteurs et de toutes les actrices, qu'ils et elles soient égyptien-ne-s, soviétiques ou américain-e-s. Loin des règlements de compte brutaux et sanglants, le lectorat est plongé dans un univers de trompe-l'œil, d'alliances fragiles et de retournements de veste rapides. Dans *Péril sur le Nil*, un personnage n'hésite pas à en attribuer la faute – qui n'en est pas vraiment une selon lui – au dirigeant politique Anouar el-Sadate :

Sanad Hegazi retrouva le sourire. Les temps avaient heureusement changé.

À l'époque de Nasser, les risques étaient nettement plus importants. La vie n'était pas toujours drôle ni facile. Il soufflait parfois du Caire un vent dur et pur qui provoquait la chute d'une brochette de hauts personnages cramponnés à de rentables sinécures.

Avec l'arrivée d'Anouar el Sadate au pouvoir, les bonnes vieilles traditions égyptiennes avaient repris le dessus. Tout et tout le monde étaient à vendre au plus offrant. Ce n'était qu'une question de prix. [...]

L'affaire Ali Sabri était un exemple typique de ce subtil jeu de bascule. D'un côté, Anouar el Sadate réclamait une aide accrue des Russes et signait un traité d'alliance avec Moscou. De l'autre, il envoyait dans le même temps, une belle brochette de communistes dans les bagnes du Sud.¹⁰⁹

Les événements géopolitiques se déroulant en Égypte depuis 1956 et la crise de Suez ont inspiré 5 romans de *OSS 117* entre 1953 et 1972. Si *Péril sur le Nil* est le plus critique envers le gouvernement

108. Fontaine, 2006, p. 422.

109. Bruce Josette, 1972, *Péril sur le Nil*, pp. 43-44.

égyptien et l'implication des nations étrangères, les autres prennent tous en toile de fond l'affrontement des rivalités internationales et la façon dont l'Égypte en tirerait parti. Par exemple, dans *Inch Allah*, publié en 1954, Hubert Bonisseur de la Bath a pris la couverture d'un déserteur allemand qui s'est engagé dans la Légion française afin d'échapper à l'armée d'occupation anglaise à Berlin. Il rejoint l'Égypte sous prétexte que c'est un pays sympathisant de l'Allemagne. Sa mission est de mettre à jour une organisation de contrebande pétrolière dirigée par un Allemand. On y critique surtout l'impérialisme des Anglais et des Français, ainsi que le profit de certains Égyptiens qui font du trafic avec les puissances européennes. Dans *La Rage au Caire* (1969), les tensions entre l'Égypte, la France et l'Angleterre sont complexifiées par l'implication des États-Unis et de l'Union soviétique. Certains personnages se disent d'ailleurs du côté américain non par américanophilie mais par haine envers les Anglais et les communistes¹¹⁰. Ce genre de position met en valeur la complexification de la Guerre froide qui n'oppose pas deux camps bien établis mais où chaque nation se positionne selon ses propres intérêts. Les ruptures au sein du bloc occidental feront d'ailleurs l'objet du prochain chapitre, celui des tensions sous-entendues.

Dans *Péril sur le Nil*, les principales critiques sont dirigées vers la rivalité américano-soviétique et notamment sur le soutien armé de l'URSS. Comme dans *Balade en Angola*, les Russes ne sont pas physiquement combattus sur le terrain africain : ils préfèrent fournir des armes à des groupes rebelles ou à des étudiants révoltés. La principale critique adressée à l'Union soviétique est donc d'agir dans l'ombre en profitant des tensions des pays en voie de développement :

Il convenait de rappeler aux populations que le pays était toujours en guerre. Mais il pouvait s'agir tout aussi bien d'un simple trompe-l'œil destiné à permettre le débarquement discret de nouvelles armes livrées par les Russes ou d'une brusque tension intérieure préluant une vague d'arrestations, ou encore d'une très belle menace d'attaque aérienne de la part d'Israël.¹¹¹

110. Bruce Josette, 1969, *La Rage au Caire*, p. 140.

111. Bruce Josette, 1972, *Péril sur le Nil*, p. 8.

L'Égypte et les autres pays d'Afrique du Nord ne sont néanmoins pas décrits comme des victimes: loin d'être passifs, les autochtones n'hésitent pas à tirer profit des rivalités étrangères dans leur pays. Le personnage le plus courant est ainsi le traître, celui qui mange à tous les râteliers afin de s'enrichir. La mort est généralement le sort qui lui est réservé. La fourberie égyptienne est présentée comme une caractéristique nationale et peut être mise en relation avec les pratiques asiatiques. D'ailleurs, l'Afrique du Nord est plus souvent qualifiée de Moyen-Orient que d'Afrique ce qui la rapproche plus de l'Est que du Sud:

- Sanad Hegazi travaillait pour nous, répondit l'Israélien. Il avait conclu un accord avec Mahmoud Abdel Rehum... Ils mettaient tous les renseignements qu'ils pouvaient obtenir en commun. Sanad Hegazi nous les vendait et Mahmoud Abdel Rehim les monnayait auprès de la CIA. Ils se partageaient ensuite les bénéfices....

Encore une de ces combinaisons comme il n'en existe qu'au Moyen-Orient!¹¹²

Il existe donc une distinction bien nette entre l'Afrique du Nord et le reste du continent et l'on peut parler d'une différence de civilisations: l'Afrique sauvage, non civilisée et donc violente face à celle orientale, rusée et sur laquelle on ne peut guère compter. Le continent africain reste malgré tout un vaste terrain de jeu où les influences des blocs s'affrontent, succédant aux rivalités des empires coloniaux. L'identité de l'Afrique n'en est ainsi qu'à ses prémisses, sa voix compte peu et ceci, malgré la décolonisation qui marque les années 1960. L'enjeu de l'indépendance politique et économique est toujours abordé mais sert avant tout à ancrer l'intrigue dans l'actualité, à interpeller le lectorat séduit par un titre exotique faisant écho aux unes des journaux mais conscient qu'il se plongera dans un monde violent, érotique et surtout fictif.

112. *Ibid.*, p. 173.

L'AMÉRIQUE LATINE, LES GUÉRILLEROS ET LES NAZIS

Sur les 130 romans parus entre 1949 et 1972, seuls 6 épisodes se déroulent en Amérique du Sud : deux en Argentine écrits par Jean Bruce¹¹³ puis, sous la plume de sa femme¹¹⁴, deux au Venezuela, un en Colombie et le dernier au Brésil. Les descriptions des lieux varient peu : les villes où il règne une chaleur suffocante contrastent avec de vastes contrées sauvages peuplées de groupes révolutionnaires le plus souvent en quête de richesses comme il l'a déjà été démontré au début de ce chapitre par le biais de *OSS 117 en péril*. Dans cet épisode, même si les guérilleros se déclarent communistes, ils ne cherchent qu'à renverser les tenants du capitalisme pour s'emparer de leur richesse et du pouvoir qu'ils leur associent. Dans *Agonie en Patagonie*, les opposants ne sont cette fois-ci pas des indigènes mais des expatriés : d'anciens nazis ayant fui l'Allemagne avant sa capitulation.

BRUCE JEAN, AGONIE EN PATAGONIE, PARIS : LES PRESSES DE LA CITÉ, 1960

Hubert Bonisseur de la Bath doit découvrir l'origine d'un sous-marin bloqué dans les eaux argentines. M. Smith pense que le navire est impliqué dans les activités du Club Wollweber, un groupe rassemblant de nombreux anciens nazis réfugiés en Argentine. Pour cette mission, OSS 117 est accompagné d'Enrique Sagarra. Par l'intermédiaire de Juan Saccone, un membre retourné du groupe ennemi, Hubert neutralise Shropp, le résident chef du Club Wollweber de Buenos Aires et l'un de ses espions dont il prend l'identité : Edward Müller. Il se rend ensuite en Patagonie pour récupérer les documents qu'attendait Shropp et pour ainsi court-circuiter le trafic du Club alors qu'Enrique reste à Buenos Aires sous l'identité de Shropp. En Patagonie, Hubert se débarrasse d'une grande partie du réseau local du Club Wollweber et séduit Barbara, l'une de ses membres. Ensemble, ils

113. *Dernier quart d'heure* (1955) et *Agonie en Patagonie* (1960).

114. *Réseau zéro* (1966), *OSS 117 en péril* (1970), *Surprise-partie en Colombie* (1968) et *Dans le mille au Brésil* (1969).

récupèrent les documents contenant les informations du sous-marin mais Barbara est tuée au cours d'une fusillade. Les couvertures d'Enrique et d'OSS 117 sont ensuite découvertes par un membre du Club qui tente de tuer Hubert. Ce dernier est sauvé de justesse par Enrique. Malgré la réussite de leur mission, de nombreux attentats ont tout de même lieu en Argentine ; attentats dans lesquels sont impliqués des péronistes et des anciens nazis, manipulés dans l'ombre et paradoxalement par les Russes.

Le roman construit son intrigue autour du Club Wollweber fondé par Ernst Friedrich Wollweber, un personnage réel dont la biographie est brièvement rappelée par Hubert Bonisseur de la Bath alors que M. Smith relève le paradoxe idéologique du Club :

- Wollweber, né en 1896 en Allemagne, fils de mineur, marin, gradué de l'école de Lénine, champion du monde de sabotage, surtout maritime, créateur des Foyers du Marin dans lesquels il recrutait ses hommes de main, chef du fameux Club Wollweber, la plus efficace et la plus dangereuse réunion de saboteurs et d'agents subversifs que le monde ait jamais connue, ministre de la Sécurité en Allemagne Orientale de 1953 à 1957, abandonne ces fonctions officielles pour se consacrer exclusivement au « Club ». Dispose d'une école spéciale d'entraînement pour ses hommes à Bogensee, en Allemagne Orientale... Qui, dans notre métier, n'a jamais entendu parler de Wollweber ?

M. Smith hocha la tête d'une façon qui ne signifiait pas grand-chose et reprit :

- Le Club Wollweber est très actif en Argentine. Il y a beaucoup d'Allemands dans ce pays, et beaucoup d'anciens nazis parmi eux. Bien que représentant une idéologie opposée, Wollweber, qui est un personnage légendaire, exerce sur ces gens-là une fascination certaine.¹¹⁵

115. Bruce Jean, 1974 [1960], *Agonie en Patagonie*, p. 21.

Avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, alors que la défaite nazie se profilait à l'horizon, de nombreux SS et membres du parti nazi ont cherché une porte de sortie afin d'échapper au châtimeut qui leur était réservé. Nombre d'entre eux ont pu profiter de l'hospitalité de Juan Perón alors candidat à la présidence de l'Argentine. Parmi les plus célèbres, citons Adolf Eichmann, ordonnateur de la « solution finale » et Josef Mengele, auteur d'expériences médicales meurtrières à Auschwitz¹¹⁶. *Agonie en Patagonie* met en scène ce que M. Smith qualifie de « véritable complot qui n'était d'ailleurs que la reprise d'un vieux rêve datant de l'avant-guerre : faire de l'Argentine une nouvelle Allemagne, gouvernée par des Allemands »¹¹⁷. Si les ennemis combattus physiquement par Hubert Bonisseur de la Bath sont d'anciens nazis, celui qui tire les ficelles reste un aspirant communiste puisqu'il s'agirait de Wollweber lui-même qui...

[...]utilisait diaboliquement les ambitions des réfugiés nazis et l'esprit de revanche des péronistes. Il fournissait les armes, constituait des dépôts de vivres et de matériels destinés aux futures « armées de libération nationale ». Et, lorsque l'affaire aurait réussi, les nazis et les péronistes découvriraient trop tard qu'ils avaient été dupés. La république Argentine serait alors devenue une république populaire, la première du continent américain...¹¹⁸

Nazis et péronistes sont, au même titre que les guérilleros, dépeints comme des personnages obnubilés par le pouvoir et l'argent, ce qui les présente comme des êtres facilement manipulables par les Russes. Dans l'épisode, les personnages sont très peu décrits, d'où l'importance des stéréotypes nationaux qui permettent de distinguer les bons des méchants : les cheveux blonds et les yeux clairs des anciens Nazis ; la maigreur et le visage tanné des Argentins sympathisants du Club qui accentuent la dureté du climat et de la vie de ce pays, en particulier en Patagonie où « il y fait trop froid pour [les Espagnols et les Italiens] »¹¹⁹ selon

116. Corrêa da Costa, 2007, pp. 389-390.

117. Bruce Jean, 1974 [1960], *Agonie en Patagonie*, p. 184.

118. *Idem*.

119. *Ibid.*, p. 74.

les dires de Kurt Matterer. Le principal adjuvant d'Hubert est Enrique Sagarra : dans les épisodes se déroulant en Amérique du Sud, les autochtones sont rarement du côté des alliés, car ils ne sont pas dignes confiance. Les quelques exceptions rassemblent des agents retournés sur lesquels la CIA fait pression, à l'image de Juan Saccone :

Un mince sourire détendit le visage bouffi de M. Smith.

- Vous savez que nous avons financé, donc contrôlé, le réseau Gehlen tout de suite après la fin de la guerre. Nous avons eu le temps d'en photocopier toutes les archives, y compris le fichier du personnel. Nous tenons ce type de Buenos Aires pour la simple raison que nous pouvons envoyer à Wollweber un double de sa fiche d'immatriculation dans le réseau Gehlen et que ce type sait parfaitement qu'il ne survivrait pas vingt-quatre heures après l'arrivée de cette fiche entre les mains du destinataire. Ce n'est pas plus compliqué que cela...¹²⁰

La fin de *Agonie en Patagonie* met en scène M. Smith apprenant par le biais du journal que le gouvernement argentin a ordonné l'application d'une loi martiale qui doit endiguer une centaine d'attentats revendiqués par une armée de libération nationale formée par des péronistes. La mission de OSS 117 a révélé l'implication du Club Wollweber, donc du bloc socialiste, mais le gouvernement argentin ne livre bataille que contre les partisans de ce qui peut être présenté comme une tentative de coup d'État. On retrouve ici le motif de l'ombre Rouge s'emparant de toutes les révolutions pour perturber l'équilibre des forces. Le soutien américain de régimes totalitaires, notamment en Amérique du Sud, est ainsi passé sous silence alors que les Russes, qui n'apparaissent pas physiquement dans l'épisode, sont encore et toujours pointés du doigt même s'ils ne sont finalement pas combattus. Le même procédé est encore utilisé en 1970 dans *OSS 117 en péril* où l'on constate que la CIA collabore avec la Main blanche alors qu'une telle organisation n'a plus toutes ses raisons d'être selon le narrateur :

120. *Ibid.*, p. 23.

Créée au début des années soixante, la Main blanche était une de ces organisations destinées à combattre la montée des révolutionnaires castristes dans le pays. Devant l'impuissance du gouvernement à faire régner l'ordre, ses membres avaient décidé d'employer la méthode forte. On lui devait notamment l'élimination de plusieurs chefs communistes ou meneurs procastristes. Des organisations similaires existaient dans d'autres pays d'Amérique du Sud, plus particulièrement au Brésil. Depuis que le gouvernement vénézuélien avait entrepris de lutter sérieusement contre la subversion, à partir de 1966, la Main blanche avait perdu partiellement sa raison d'être.¹²¹

Les épisodes se déroulant en Amérique du Sud sont ceux où les gouvernements officiels sont les plus présents, non pas pour signifier leur totalitarisme mais au contraire pour souligner leur incompetence : la sécurité militaire vénézuélienne dans *OSS 117 en péril* ne cesse de compliquer la mission d'Hubert Bonisseur de la Bath alors qu'ils sont dans le même camp et le gouvernement argentin ne parvient pas à définir qui est le véritable ennemi dans *Agonie en Patagonie*. OSS 117 est donc envoyé par les États-Unis pour remettre de l'ordre en Amérique du Sud et protéger ainsi l'ensemble du continent de la subversion, donc du bloc socialiste.

En fin de compte, la diversité de l'Amérique du Sud n'est guère exploitée dans la série *OSS 117* que ce soit au niveau quantitatif (nombre d'épisodes s'y déroulant) ou qualitatif (les intrigues restent globalement les mêmes). Présenté comme un prolongement des États-Unis, voire comme son maillon faible, ce continent sert avant tout à illustrer d'une part la protection et l'efficacité américaines et d'autre part l'incompétence des gouvernements locaux face à la subversion.

SYNTHÈSE : ÉCHIQUIER (A)POLITIQUE POUR UNE LECTURE TOUT PUBLIC

Ce premier niveau de lecture, celui dit de l'explicite, démontre que, malgré l'évolution des cultures de Guerre froide, le monde dépeint dans la série *OSS 117* reste profondément manichéen et

121. Bruce Josette, 1970, *OSS 117 en péril*, p. 85.

que l'origine du Mal est toujours à chercher à l'Est, dans le bloc socialiste, quel que soit le lieu, quelle que soit la mission. Ce discours s'inscrivant à première vue dans l'anticommunisme français de l'époque peut cependant être nuancé, car le « Méchant » est avant tout un « non Occidental » et surtout un « non Français ». Si l'univers de *OSS 117* est manichéen, il l'est moins par le fait qu'il oppose les deux blocs que par celui qu'il confronte clairement un « Nous » à un « Eux » ; le « Nous » rassemblant le lectorat – principalement masculin – blanc, occidental pouvant s'identifier au héros, le « Eux » désignant les « Autres », celles et ceux qui menacent leur identité.

La distinction au niveau explicite entre l'idéologie communiste et les pays du bloc socialiste pourrait, à posteriori, expliquer le succès populaire de la série. Même si le discours des romans d'espionnage est imprégné de l'idéologie nationaliste et teinté d'anticommunisme, on ne peut ignorer le fait que le roman d'espionnage français de Guerre froide obéit à des logiques commerciales tout aussi prégnantes. L'industrie paralittéraire est l'un des phénomènes de la société de consommation qui se construit au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Elle s'appuie sur des maisons d'édition ambitieuses, une logique médiatique mais aussi et surtout sur une population en demande de divertissement, qu'importent ses orientations politiques. L'essor de la littérature populaire revêt alors des caractéristiques que l'on retrouve parfaitement dans la série *OSS 117* allant du livre objet à l'univers de références : des titres interpellant et signifiant la sérialité, une couverture symbolisant la fiction – dans le cas du roman d'espionnage, il s'agit le plus souvent du trio « violence, exotisme et érotisme » – et un univers répétitif aussi bien par son style que par ses personnages ou ses péripéties. Ces aspects sont, selon Daniel Couégnas, essentiels et imposés par une logique commerciale qui souhaite d'une part faciliter la communication avec le lectorat le plus large possible et de l'autre produire une illusion référentielle, c'est-à-dire l'effacement de la littéralité dans le texte, qui se traduit notamment par une identification du lectorat au héros. C'est finalement dans sa recherche de divertissement que réside l'intérêt de la paralittérature :

Le texte populaire demande moins à son lecteur de voir et de comprendre une réalité qu'il ne s'efforce de le faire rêver à partir d'un certain nombre d'idées reçues, prises comme vérité, et qui n'ont que la force temporaire et illusoire de la doxa, l'opinion des voix autorisées qui, de manière plus ou moins insidieuse, tentent de l'imposer au plus grand nombre. Faire croire, pour faire rêver – et quel lecteur, même cultivant l'esprit critique, n'est pas prêt à succomber à la tentation de croire que le monde est moins mauvais, moins sombrement énigmatique que son expérience ne le lui laisse pressentir? –, suppose que les événements narrés et les personnages mis en scène soient perçus comme vraisemblables. Ce qualificatif renvoie moins ici à une ressemblance avec ce qui est susceptible de se reproduire réellement dans le monde du lecteur qu'au sentiment de la conformité de l'histoire avec des histoires antérieures: joue à plein une *intertextualité de la répétition*, voire du ressassement.¹²²

À travers le premier niveau de lecture, l'analyse des représentations des peuples des différents continents a démontré un certain racisme généralisé dans la série *OSS 117* où l'homme occidental blanc est supérieur à tous les autres. Ce racisme est de plus hiérarchisé puisque le héros semble plus respecter les Soviétiques, représentés comme de potentiels alliés ou alors comme de remarquables adversaires, puis les Asiatiques – suscitant sa méfiance compte tenu de leur fourberie – suivis des Arabes qui sont dotés des mêmes caractéristiques que les précédents et qui ont même tendance à les remplacer au fil des décennies. S'ensuivent les Latins, dont les penchants pour le fascisme font qu'ils sont rarement des alliés et enfin les peuples de l'Afrique subsaharienne dont le comportement violent est exhibé et assimilé à de la bestialité et dont les femmes ne servent jamais d'amantes au héros. Néanmoins, la violence si explicite et le rejet physique des Africains font que le héros n'a pas besoin de s'en méfier puisqu'il ne leur accorde jamais sa confiance, préférant se servir de leur bestialité et les manipuler. Dans le monde de l'espionnage, les personnages les plus violents ne sont certainement pas les plus dangereux.

122. Couégnas, 2008, p. 40.

La diversité des lieux d'intrigue et des opposants a également souligné l'importance de l'ancrage des romans d'espionnage français de Guerre froide dans l'actualité. Les éléments géopolitiques ne servent pourtant que de décor et de prétexte à la mission d'Hubert Bonisseur de la Bath : le narrateur énonce quelques événements et quelques personnages politiques mais ils ne jouent aucun rôle déterminant dans le roman. Au contraire, ce sont les actions du héros qui pourraient avoir une incidence sur le monde politique, à l'image de *Péril sur le Nil* où la réussite de OSS 117 aboutit à l'expulsion des conseillers soviétiques, mais aussi de *Coup d'État pour OSS 117*, paru en 1967, où le héros assiste à la prise de pouvoir de l'armée grecque du 21 avril de cette même année et donc au début de la dictature des colonels. Malgré toutes ces références au monde *réel* contemporain, on assiste avant tout dans les romans à l'effacement du politique au profit d'autres formes du pouvoir – la subversion avant tout – tout comme au dépassement par la fiction d'une réalité sans cesse présentée comme secrète. Les chronosèmes, les faits et les lieux qui font l'actualité contemporaine des romans représentent finalement l'échiquier sur lequel les mêmes pions stéréotypés répètent inlassablement les mêmes parties. Loin d'être un manifeste politique ou du moins le reflet de la véritable guerre secrète de Gabriel Veraldi, la série *OSS 117* est avant tout un moyen d'évasion divertissant.

7. LES TENSIONS SOUS-ENTENDUES

Les romans d'espionnage français de Guerre froide ne peuvent se résumer au manichéisme et aux relations opposant l'Occident aux pays communistes et au Tiers-Monde. Au-delà de l'explicite du premier niveau de lecture, le sujet de la paralittérature d'espionnage est avant tout une narration de secrets. Elle joue avec l'impression populaire que les sphères politiques, relayées par les organes de presse, ne disent pas tout et que de nombreuses décisions se jouent en coulisses loin des regards du peuple auquel cette paralittérature est censée s'adresser. Ces zones de flou permettent la multiplication des aventures des héros-espions, ces nouveaux soldats – de l'ombre cette fois-ci – survivant à des missions extraordinaires.

Si le niveau explicite se décèle facilement au fil de la narration, les sous-entendus se débusquent principalement dans la répétition des dialogues entre les personnages de fiction et de certains commentaires de l'auteur-e. Se dessinent ainsi plusieurs voix dans les romans : le narrateur s'attachant surtout au géopolitique plus ou moins manichéen, l'auteur-e – principalement Jean Bruce – amenant des précisions lexicales ou des anecdotes par le biais des notes de bas de page et enfin les paroles des personnages, en particulier le héros de la série. Hubert Bonisseur de la Bath est d'ailleurs régulièrement matérialisé par son créateur : dans certains avant-propos¹, Jean Bruce affirme n'être que le scribe de l'espion

1. *Romance de la mort* (1950), *L'Arsenal sautera* (1951), *Ombres sur le Bosphore* (1954), *Panique à Wake* (1958) et *Délire en Iran* (1959).

et il aime lui céder la parole dans un roman écrit à la première personne du singulier. Après nous être intéressé·e·s au discours explicite, il est temps de nous attarder sur ces commentaires plus discrets qui nuancent les discours binaires et qui changent légèrement la focale de lecture, passant de l'international au national.

« Qui veut la fin, veut les moyens » est, selon Paul Bleton², la maxime des romans d'espionnage. Les moyens désigneraient un triptyque composé du secret, de la tromperie et de la violence. Quant à la fin, elle ne serait pas directement politique, c'est-à-dire qu'elle ne désignerait pas la défense de l'Occident mais plutôt une domination menant à la construction d'un « Nous » interne au récit qui attirerait et intégrerait le lectorat. Aux premiers abords, ce « Nous » semblait désigner l'ensemble du Monde libre mené par les États-Unis. Un niveau de lecture plus implicite et rattaché à son milieu de consommation complexifie cette conception en se rattachant non pas à l'histoire géopolitique internationale mais au statut de la France durant la Guerre froide.

LA FRANCE D'HUBERT BONISSEUR DE LA BATH

Le rattachement des aventures de OSS 117 à la France se fait en premier lieu par l'identité même du héros. Dans *Délire en Iran*³, le 55^e roman de la série paru en 1959, Jean Bruce écrit une préface afin de répondre aux questions des lecteurs et des lectrices, qu'il affirme nombreuses, à propos du patronyme et de la biographie d'Hubert Bonisseur de la Bath. Cinq pages s'attardent sur l'histoire familiale et la vie de l'espion. Tout aurait commencé en 1461 avec un homme s'étant porté témoin en faveur du poète François Villon lors de son procès. Au moment où le greffier lui aurait demandé son nom, l'homme aurait répondu *Bonisseur de la Bath*, ce qui signifie témoin à décharge en argot. Le patronyme du héros de Jean Bruce serait né de la méprise de l'homme de loi. Ce premier Bonisseur de la Bath aurait ensuite épousé une noble femme, fait fortune et donné naissance à une riche lignée de descendants.

2. Bleton, 1994, p. 46.

3. Bruce Jean, 1972 [1959], « Préface », in *Délire en Iran*, pp. 914.

Quelques années avant la Révolution de 1789, la noble famille aurait vendu tous ses biens afin de rejoindre la Louisiane où elle acheta un grand domaine dans lequel OSS 117 passe encore quelques vacances en compagnie de Bobbo, le vieux domestique noir qui l'aurait vu naître. C'est donc par de nobles ancêtres que sont justifiées les lointaines origines françaises du héros.

L'attachement à la France est encore renforcé par le passé militaire d'Hubert qui a intégré, au sein de l'OSS, la Section Autonome des Opérations Spéciales chargée du sabotage durant laquelle il a été parachuté une douzaine de fois en Allemagne, ce qui lui donne quelques airs de résistant – une figure populaire dans la France de l'après-guerre. Cette impression est consolidée par le fait que l'un de ses plus proches et vieux amis est Pierre Dru, un Français qui était à la tête d'un réseau de résistance lorsque Hubert l'a rencontré en 1943⁴. Son patrimoine et ses faits d'armes font de OSS 117 un espion à part au sein de la CIA accumulant toutes les caractéristiques du héros-espion : la beauté, la virilité, l'intelligence, le standing social, la relation hiérarchique, l'apolitisme et l'obéissance⁵. Certaines des qualités d'Hubert Bonisseur de la Bath sont explicitement rattachées à ses origines, en particulier sa grande capacité de séduction et son humanisme qui le distinguent de ses compatriotes américains. Les valeurs héritées de la tradition française sont régulièrement rappelées au lectorat :

Hubert se prit à considérer son interlocuteur d'un œil pensif. Le complexe de supériorité dont la plupart de ses compatriotes étaient affligés l'avait toujours agacé et l'orgueilleuse assurance avec laquelle ils prétendaient apporter aux populations des pays sous-développés les bienfaits de la civilisation anglo-saxonne lui paraissait encore plus ridicule qu'affligeante.

De ses lointaines origines françaises, il avait hérité le goût de la mesure, et sa carrière aventureuse lui avait enseigné qu'en dépit des apparences l'homme est toujours le même, quelle que soit la couleur de sa peau ou l'importance de son compte en banque.⁶

4. Bruce Jean, 1974 [1949], *Ici OSS 117 (Tu parles d'une ingénue)*, p. 8.

5. Neveu, 1985, p. 124.

6. Bruce Josette, 1966, *Congo à Gogo*, p. 31.

Bon nombre de héros-espions de séries françaises suivent la même voie : Gaunce, Vic Saint Val, Kergan⁷ sont tous des Français travaillant soit pour les États-Unis, soit pour des organismes internationaux. La noblesse de certains⁸ n'est qu'un superlatif parmi d'autres et les héros sont tous, par définition, des êtres surdoués, extraordinaires. Cela n'empêche toutefois en rien d'une part l'identification du lectorat et de l'autre la réduction de ces héros à de simples hommes au service de l'Etat, soit de simples employés qui plus est interchangeables puisque tous dotés des mêmes qualités :

Et si les paladins de l'Occident n'offraient que l'ombre gigantesque de l'homme normal vu par les auteurs ? L'idéologie ne fonctionne-t-elle pas en mettant tout à l'envers comme une chambre noire ? [...] Une fois exclus les superlatifs, il ne reste que le portrait-robot de l'honnête travailleur vu par une idéologie conservatrice : consciencieux, compétent, docile, déferent envers ses supérieurs et ferme envers ses subordonnés. Le héros s'affaisse : reste un rêve de contremaître.⁹

L'apport des cultures américaines et françaises permet à OSS 117 de ne garder que les qualités de chacune et de n'être, selon lui¹⁰, ni un grand enfant – reproche adressé par les Français aux Américains – ni un inconscient – trait de caractère français selon les Américains. Malgré le fait que les services secrets américains aient le premier rôle dans l'univers de OSS 117, la série s'adresse évidemment à un public français. De nombreuses notes de bas de page et mises en abîme l'attestent, à l'image de ce commentaire d'Hubert à une hôtesse de l'air lors d'un vol jusqu'en Angola :

7. Gaunce, agent de la CIA, est un héros créé par Serge Laforest qui a publié 80 romans dans la collection *Espionnage* de Fleuve Noir de 1953 à 1975 ; Vic Saint Val, le président-directeur général de l'Institut mondial de statistiques pour la paix, est né de la collaboration de Patrice Dard et de Gilles Morris-Dumoulin et 60 romans seront publiés de 1970 à 1979 dans la collection *Espiomatic* de Fleuve Noir ; Kergan est un autre héros de la collection *Espiomatic*, lui aussi agent d'une organisation internationale pacifiste, créée par Marc Brehal dans les années 1970.

8. Marko Linge, le fameux SAS, n'est pas un Français mais un aristocrate autrichien contracté par la CIA dont le salaire sert à l'entretien du château familial. On retrouve ainsi tout de même un lien avec la vieille Europe ; lien qui semble nécessaire à la supériorité des héros-espions.

9. Neveu, 1985, p. 125.

10. Bruce Josette, 1969, *La Rage au Caire*, p. 118.

Les lecteurs français sont passionnés par tout ce qui touche à l'Afrique. Je suis sûr que vous pouvez m'apprendre des choses très intéressantes.¹¹

Le « Nous » construit par la narration du secret est ainsi français. Il nous faut alors comprendre ce qu'il dit de la France de l'après-guerre et de sa conception du monde. Le chapitre précédent a démontré que l'ennemi était plus territorial qu'idéologique mais d'autres aspects, plus insidieux, peuvent également menacer l'identité d'un « Nous » fragilisé par la Seconde Guerre mondiale.

À plusieurs reprises, il a été relevé que le héros des *OSS 117* est avant tout un aventurier qui parvient à lui seul à rétablir l'équilibre précaire de son univers. L'invincibilité supposée de l'espion peut être lue comme la compensation, par le biais de l'imaginaire, d'une perte de pouvoir symptomatique de la période d'après-guerre qui s'est particulièrement illustrée dans la culture populaire européenne. Par exemple, David Seed ainsi que James Chapman¹² comprennent l'imaginaire de *James Bond* comme la compensation de la perte de rayonnement international de la Grande-Bretagne après la Seconde Guerre mondiale. D'autres auteurs¹³ ont analysé la série britannique sous l'angle du genre et le héros serait une très bonne illustration de la crise dite de la virilité qui découle des luttes féministes du XX^e siècle. Les études de genre, en particulier celles des masculinités, se sont intéressées à d'autres pans de la culture populaire. Roger Horrocks¹⁴ estime que les manifestations définies comme viriles telles que le *heavy metal*, le western et la pornographie sont des compensations d'un pouvoir perdu en lien avec les questionnements contemporains sur l'identité traditionnelle masculine. Le fragile statut de la France sur la scène internationale tout comme les remises en question d'une certaine idée de la virilité peuvent se pressentir dans la série *OSS 117* et entrent en ligne de compte dans la

11. Bruce Josette, 1971, *Balade en Angola*, p. 87.

12. Seed, 2003 ; Chapman, 2005.

13. Allen, 2005, pp. 2441 ; Hovey, 2005.

14. Horrocks, 1995, pp. 174-176.

construction du « Nous ». Mettre en avant un espion aux lointaines origines françaises, plus séducteur, plus intelligent, plus fort et ainsi plus doué que les autres agents de la CIA, simplement américains, est déjà un premier élément de réponse.

LES SIMILARITÉS AMÉRICANO-SOVIÉTIQUES

Le chapitre précédent a attesté que, malgré la variété des lieux d'intrigue des épisodes de *OSS 117*, le véritable ennemi vient le plus souvent de l'Est. Cependant, alors que le Chinois communiste est clairement distingué du héros américain, il n'en va pas de même avec l'espion soviétique. En effet, même si les romans ont tendance à d'un côté exacerber la cruauté et le sadisme des services secrets soviétiques et de l'autre à minimiser ces aspects chez les Américains, leurs méthodes restent similaires et les structures des services de renseignements sont très semblables comme le souligne Hubert Bonisseur de la Bath :

Hubert eu un sourire cruel.

- Maintenant ? Ils ne vont certainement pas s'entêter. Je vous parie dix contre un qu'ils vont simplement liquider leur informateur, celui qui leur a passé le résultat des travaux du « Bureau 14 ». Il faut redoubler d'attention car la prochaine victime sera certainement celui que nous cherchons à démasquer. C'est le seul moyen qu'ils ont pour trancher le fil qui peut nous mener jusqu'à eux. Je connais leurs méthodes.

Il se mit à rire.

- Les nôtres ne sont d'ailleurs pas tellement différentes.¹⁵

La similarité des services secrets dans les romans permet la confrontation américano-soviétique sur plusieurs décennies puisque les deux semblent de force équivalente : chacun emploie de très bons espions à l'image d'Hubert Bonisseur de la Bath et de Grégory sans cesse chargés de réparer les cafouillages d'autres agents moins doués. Dans *Pan dans la lune*, OSS 117 décrit

15. Bruce Jean, 1972 [1955], *OSS 117 rentre dans la danse*, p. 161.

l'organisation hiérarchique des services secrets soviétiques qui serait, en fin de compte, la même que celle américaine :

Tu connais aussi bien que moi l'organisation traditionnelle des réseaux soviétiques en territoire étranger : un directeur-résident en rapports avec Moscou et qui a sous ses ordres un certain nombre d'agents eux-mêmes responsables de sous-agents qui disposent à leur tour d'informateurs... À côté et en marge, les « musiciens », chargés des transmissions radio...¹⁶

Cette sous-partie se développe selon deux axes qui émergent au fil de la lecture sérielle : la hiérarchie régnant au sein des organisations d'espionnage et la concurrence entre les différents organismes des États-Unis. La représentation des similarités entre les deux services de renseignements permet finalement de pointer le doigt vers deux menaces pour l'identité française : l'américanisation et le communisme.

À CHACUN SA PLACE

OSS 117 à Mexico, le dernier livre écrit par Jean Bruce avant son décès, met en scène et confronte plusieurs personnages-types des romans d'espionnage : les bureaucrates et les transfuges d'un côté, le héros et son alter ego de l'autre. L'année de publication, 1963, est intéressante sur plusieurs points : sur les plans littéraire et personnel, il s'agit de l'ultime roman de l'auteur devenu un écrivain accompli et millionnaire depuis 1958 – année où il remporte le Prix du roman d'espionnage avec *Panique à Wake* – et sur le plan géopolitique, la résolution de la crise des missiles bascule le monde dans la Détente, période où les cultures de Guerre froide complexifient le manichéisme de la décennie précédente – une complexification qui a toutefois, nous l'avons vu, dû être relativisée concernant la série *OSS 117*. La représentation des différents camps dans le roman est alors d'autant plus intéressante.

À la suite de l'incident du U-2 en mai 1960, les relations entre l'Est et l'Ouest se détériorent. Deux événements en sont les

16. Bruce Jean, 1973 [1952], *Pan dans la lune*, pp. 101-102.

paroxysmes: la construction du mur de Berlin en août 1961, nous y reviendrons, et l'affaire des fusées à Cuba en automne 1962. Initialement, Fidel Castro n'est pas un communiste mais un nationaliste cubain qui souhaite libérer son pays de sa dépendance vis-à-vis des États-Unis. Lui et ses guérilléros parviennent à occuper La Havane dès 1958 et leur projet révolutionnaire inquiète leur puissante voisine. C'est l'opposition américaine plus qu'une affinité idéologique qui pousse Fidel Castro à s'allier à l'Union soviétique et à adopter un régime politique inspiré du modèle appliqué en Europe de l'Est. Le 3 juillet 1960, le second de Castro, Ernesto «Che» Guevara, annonce que Cuba a rejoint le camp socialiste alors que les relations avec les États-Unis se sont détériorées depuis l'entrée en fonction de John Fitzgerald Kennedy. Ce dernier rompt toutes les relations américano-cubaines et accepte le projet d'invasion de l'île pensé par le chef de la CIA, Allen Dulles. La mission aboutit à un bombardement et au débarquement désastreux de la baie des Cochons en avril 1961. Le prestige américain en ressort meurtri alors que Cuba durcit son castrisme et accentue son rapprochement avec l'URSS. Le 11 septembre 1962, Khrouchtchev annonce que toute attaque contre Cuba provoquera un conflit mondial. La période de dégel n'est ainsi plus qu'un lointain souvenir.

Le mois d'octobre 1962 est celui de la crise des missiles. Alors que des U-2 américains repèrent à Cuba des rampes de lancement en cours d'installation, Kennedy apprend que des cargos soviétiques chargés de fusées offensives naviguent vers l'île. Le président américain, dont les forces militaires sont déjà engagées au Vietnam et au Congo ex-belge, décide de réagir fermement afin que les alliés de la Super Puissance occidentale ne cèdent à la terreur. Son discours du 22 octobre pousse Moscou à reculer. La crise qui n'a duré que quelques jours a toutefois marqué les esprits. Elle a, entre autres, conduit les deux Grands au maintien du « duopole nucléaire » et à l'établissement du « téléphone rouge », une ligne de communication directe entre la Maison blanche et le Kremlin. Quant aux relations américano-cubaines, il faudra attendre 2014 pour que s'entame le dégel.

**BRUCE JEAN, OSS 117 À MEXICO, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1963**

Victor Tarkowski est un prisonnier atteint d'une étrange maladie de peau amené à l'ambassade russe de Mexico en attente de son transfert en Union soviétique. La CIA est avertie de son séjour par une femme de ménage de l'ambassade. Hubert Bonisseur de la Bath et Enrique Sagarra sont chargés de découvrir si ce prisonnier vaut la peine d'être libéré par les États-Unis. Afin de pénétrer dans l'ambassade russe, Hubert oblige Enrique à le frapper afin qu'il soit méconnaissable et puisse être recueilli par les Soviétiques sous le nom de Constantin Dikhitchenko, un officier du GRU qui a été précédemment neutralisé par OSS 117. Le héros parvient ainsi à rencontrer Victor qui lui explique être un espion américain infiltré en URSS depuis plus de dix ans en tant que transfuge. Depuis, il a fondé une famille qu'il veut protéger mais la découverte d'une expérience cubaine menaçante pour l'ensemble de la planète l'a poussé à voler les documents et à attirer l'attention des USA. Pour ce faire, il s'est rendu à Mexico, y a simulé une maladie de peau, a demandé la protection de l'ambassade russe où il était persuadé qu'un espion américain s'y trouverait. Hubert et Enrique parviennent à exfiltrer Victor qui peut retrouver sa famille sans inquiétude et à livrer des informations cruciales à M. Smith.

Le roman de Jean Bruce plonge le lectorat dans l'après de la crise des missiles de 1962 : les pourparlers entre Khrouchtchev et Kennedy posent les fondements de la Détente et Cuba fait office d'enclave socialiste au sein du Monde libre. Le choix de Mexico comme lieu d'intrigue est justifié par son importance en matière de liaison avec Cuba et par l'intérêt des États-Unis pour les Amériques du Centre et du Sud :

Mexico [, dit M. Smith,] est actuellement le point de transit aérien obligatoire pour se rendre à Cuba ou pour en sortir...
[...] La presque totalité du trafic aérien passe par Mexico qui est

relié à la Havane par deux vols hebdomadaires de la « Cubana de Aviacion ». Les Soviétiques qui empruntent cette voie prennent ensuite les avions de la compagnie belge SABENA, pour la simple et unique raison que la ligne Bruxelles-Mexico exploitée par cette compagnie n'a pas d'escale sur le territoire des États-Unis.¹⁷

Le Département d'État ne veut aucun incident avec nos amis mexicains... Toutes ces histoires les mettent dans une situation difficile. Ils disent que les gens de Cuba sont leurs frères de race et de langue, ce qui ne les empêche pas, d'ailleurs, de les mettre en prison, mais ils n'oublient pas qu'ils dépendent beaucoup de nous, économiquement. Par ailleurs, vous n'ignorez pas que les problèmes d'Amérique Centrale et d'Amérique du Sud sont les problèmes numéro un de la Maison Blanche et qu'ils passent, quoi qu'on en dise, bien avant le problème européen.¹⁸

Si l'épisode se construit autour de l'actualité géopolitique, il est surtout intéressant pour sa mise en scène des relations et de la hiérarchie entre les personnages qui permet la critique de la CIA au même titre que celle du « Centre », c'est-à-dire du service central de renseignements soviétique. Dans *OSS 117 à Mexico*, Hubert Bonisseur de la Bath obéit aux ordres de M. Smith et doit collaborer à la fois avec Enrique Sagarra, son bien connu subalterne, ainsi qu'avec deux transfuges soviétiques. La présence de ces acteurs permet de nuancer le portrait de l'espion qui est tout ce que les autres ne sont pas et vice-versa.

Tout comme « M » dans les *James Bond*¹⁹, M. Smith apparaît comme étant l'homme de pouvoir dans la série *OSS 117* : au courant de tout ce qu'il se passe dans le monde, c'est lui qui décide où est envoyé Hubert Bonisseur de la Bath, sous quelle identité et dans quels buts. La relation liant les personnages a beau être plus intime et paternelle que celle établie entre le chef de la CIA et ses autres espions, elle n'en reste pas moins fondée sur un lien de dominant-dominé : M. Smith donne les ordres et Hubert les

17. Bruce Jean, 1963, *OSS 117 à Mexico*, p. 15.

18. *Ibid.*, p. 21.

19. Eco, 1966, pp. 79-80.

exécute, sous peine d'avoir des problèmes comme ce fut le cas lors de son renvoi dans *Inch Allah*, publié en 1954. L'omniscience du chef de la CIA est contrastée par le fait qu'il est toujours représenté dans son bureau à Washington, le lieu où débute chaque mission de OSS 117. Ce décor peut d'ailleurs être considéré comme la frontière entre les deux structures définissant le genre sériel. Selon Matthieu Letourneux²⁰, toutes les paralittératures reposent sur l'opposition entre le quotidien et le romanesque. Le premier se limite aux chapitres périphériques, c'est-à-dire ceux qui embarquent le lectorat dans l'univers du genre et ceux qui l'en ramènent. La structure du romanesque correspond quant à elle à l'univers de la fiction; un univers qui doit être dépaysant afin de divertir le lectorat. Dans le roman d'espionnage, cet univers est déclenché par la perturbation de l'ordre initial et rétabli par le retour de l'équilibre grâce au héros. En termes de dispositif narratif, le quotidien correspond à la situation initiale et à la perturbation ainsi qu'à la résolution et à la situation finale – soit les scènes se déroulant majoritairement à Washington, dans le bureau de M. Smith – alors que le romanesque englobe l'ensemble des péripéties qui se passent le plus souvent dans un environnement étranger et dangereux. La démesure de l'univers de fiction est acceptée par le lectorat qui sait que, une fois qu'il aura basculé dans l'aventure, tous les signes de familiarité de son quotidien seront inversés, d'où l'exacerbation de l'exotisme, de l'érotisme et de la violence dans les péripéties du héros. Le lectorat s'attend aussi au rétablissement des signes familiers à la fin de l'épisode; un sentiment renforcé par la sérialité de la lecture et conforté par la répétition de certaines scènes, dont celles se déroulant dans le fameux bureau du chef de la CIA.

D'ailleurs, alors qu'Hubert Bonisseur de la Bath parcourt le monde, M. Smith semble cloîtré entre les quatre murs de son office. Si ses journées sont rythmées par la découverte de nouvelles menaces pour l'Ordre international, ces événements ne semblent pas perturber son quotidien puisqu'il répète sans cesse les mêmes actions. Ce personnage incarne donc l'immobilisme et la

20. Letourneux, 2017, pp. 238-247.

répétition, d'autant plus qu'il est toujours représenté assis derrière son bureau. La représentation de la direction du plus grand service des renseignements n'est guère reluisante. Elle permet au contraire de valoriser le travail de terrain et plus précisément la vie d'actions choisie par le héros qui a, à plusieurs reprises, refusé une promotion qui le destinait à s'enfermer à son tour dans un bureau ; un mode de vie qui le rebute :

Hubert pensa que Howard et Monsieur Smith devaient être douillettement étendus dans leurs lits respectifs, bien au chaud. Sans envie. Rien, pas même le risque et la mort qui l'escortaient à chacune de ses missions ne lui aurait fait préférer une existence douillette à la merveilleuse aventure qu'il vivait depuis qu'il avait choisi...²¹

La valorisation du travail de l'espion ne remet cependant pas en cause le pouvoir du chef de la CIA. En effet, alors que dans la structure romanesque, Hubert Bonisseur de la Bath semble jouir d'une extrême liberté de mouvement, cette dernière est à chaque fois bridée par M. Smith dans les chapitres périphériques : le héros n'est pas en droit de refuser une mission et il a même été forcé de changer de visage dans *Chasse aux atomes*²² afin qu'il paraisse plus slave. Hubert a beau être conscient, et parfois furieux, de l'ascendance de son chef sur lui, il n'en reste pas moins son employé le plus fidèle, à l'image de son comportement dans *Pays Neutre* où M. Smith a mis en danger sa vie ainsi que celle de Muriel, une espionne de la CIA avec qui Hubert a une relation intime :

Hubert commençait à respirer. Il était furieux, comme à chaque fois que monsieur Smith disposait avec désinvolture de sa propre existence. Mais le fait de savoir que Muriel ne l'avait pas réellement trahi le comblait de joie.²³

21. Bruce Jean, 1963 [1962], *OSS 117 à Mexico*, p. 93.

22. Bruce Jean, 1964 [1952], *Chasse aux atomes*, p. 58.

23. Bruce Jean, 1964 [1952], *Pays neutre*, p. 177.

Le chef de la CIA est avant tout dépeint comme un puissant joueur d'échecs manipulant et sacrifiant ses pions à sa guise afin de défendre sa patrie. Cette caractéristique permet d'une part de renforcer la distinction avec le héros et de l'autre d'accentuer la similarité avec les services secrets opposés. Premièrement, nous avons vu que l'un des traits particuliers d'Hubert Bonisseur de la Bath est ses lointaines origines françaises qui sous-entendent une sensibilité pour l'humanisme alors que M. Smith en semble dénué puisqu'il n'hésite pas à se débarrasser de ceux qui ne lui sont d'aucune utilité :

[Hubert] se rappela soudain le visage crispé de John Wilcox, ses traits durcis par la souffrance et son regard traqué, et ne put s'empêcher de penser avec une certaine irritation que, si les connaissances et les services de cet homme n'avaient pas été si précieux pour son pays, ou s'il avait péri dans un accident, ou si encore, désespérant de sauver sa fille, il s'était réellement suicidé, M. Smith n'aurait pas levé le petit doigt pour retrouver celle-ci.²⁴

Deuxièmement, la déshumanisation du chef de la CIA permet de critiquer les méthodes des services secrets américains qui sont finalement les mêmes que celles de leurs ennemis. Le monde de l'espionnage est ainsi représenté comme un jeu sombre de rivalités où la seule règle est que tous les coups sont permis. Dans *OSS 117 à Mexico*, alors que M. Smith confie à Hubert n'être qu'un modeste joueur d'échecs, ce dernier relève avec sarcasme qu'il a toutefois la particularité de jouer avec des êtres vivants²⁵. Plus tard dans l'épisode, le héros décrit la centralisation des services de renseignements soviétiques dont l'organisation fait écho à celle de la CIA :

[Hubert] connaissait l'extrême centralisation de l'espionnage et du contre-espionnage soviétiques. Aucune initiative n'y est laissée aux agents. Qu'ils appartiennent au M.V.D., au M.G.B., au K.R.U. ou au « Centre ». Tout, jusqu'au moindre détail, est décidé

24. Bruce Josette, 1972 [1966], *Détour à Hambourg*, p. 88.

25. Bruce Jean, 1963 [1972], *OSS 117 à Mexico*, p. 14.

à Moscou. Il imaginait sans peine le lent processus : Pogossian envoyant un rapport à Moscou par la valise diplomatique. Moscou demandant à son « directeur résident » de Montréal de vérifier l'histoire d'enlèvement qu'il avait racontée. Le « résident » de Montréal expédiant à Moscou une note disant en substance : « Les camarades Smirnov et Dikhitchenko ont téléphoné en ville, sont descendus au Sheraton – ci-joint photocopie de leurs fiches manuscrites – ont rencontré deux citoyens soviétiques non identifiés... » etc.²⁶

Mornes répétitions, puissance omnisciente et joueur déshumanisé, voici les caractéristiques de M. Smith qui permettent à la fois de réduire le fossé du manichéisme – puisque toutes les directions de services secrets sont pareilles – et de mettre en avant un héros actif, plus humaniste et, surtout, au service de sa patrie.

Les services secrets sont basés sur une organisation hiérarchisée hermétique : à chacun sa place et son rôle. M. Smith dirige et pense, Hubert Bonisseur de la Bath obéit et agit. Quant aux autres espions de la CIA, ils sont tous situés à des échelons inférieurs à celui du héros ; la principale distinction entre eux et Hubert étant leur potentiel de trahison. D'ailleurs, la plupart des missions confiées au héros découlent de la faiblesse d'un autre : un déserteur, un transfuge, un espion abusant de la boisson se confiant à une oreille ennemie, etc. Sans faiblesse, il n'y aurait pas d'affaires d'espionnage concluantes. Elle est donc le leitmotiv de la pratique tout en étant pointée du doigt par le héros de la série qui n'a aucun remords à éliminer un traître. À plusieurs reprises toutefois, Hubert est contraint par M. Smith de collaborer avec ce genre de personnages. En bon soldat obéissant, il le fera mais toujours en se méfiant. Cet élément se retrouve notamment dans *OSS 117 à Mexico*, lorsque Hubert doit travailler avec deux anciens soldats soviétiques :

Nicolas Popov et Kolia Kholine, ex-officiers de l'armée rouge, avaient été faits prisonniers par les Allemands pendant la dernière

26. *Ibid.*, p. 115.

guerre mondiale. Libérés par les troupes américaines, ils avaient accepté de travailler pour l'O.S.S., d'abord, puis pour la « C.I.A. ». Hubert n'aimait pas ce genre d'hommes. Il conservait toujours une méfiance instinctive pour les transfuges. Qui a trahi trahira, pensait-il.²⁷

Il existe donc deux types d'espions dans *OSS 117*: les loyaux et les autres; Hubert Bonisseur de la Bath faisant bien entendu partie des premiers. Il en va de même pour Grégory, son alter ego soviétique, ou encore pour Max, lui aussi au service du Centre et qui apparaît dans *Les Espions du Pirée* publié en 1962. Dans cet épisode, la distinction entre les deux classes est d'ailleurs explicitée par Hubert. OSS 117 est envoyé en Pirée pour retrouver les plans d'une invention créée par Hector Coulis ainsi que pour le protéger lui et sa femme contre les entreprises étrangères adverses, notamment des Soviétiques. Au fil de sa mission, Hubert comprend que le Grec, Thésée Karamanou, vend ses informations à la fois aux États-Unis et à l'Union soviétique. Alors qu'il confronte Max, son adversaire, on comprend qu'il a bien plus de respect pour ce dernier que pour le Grec:

- Thésée Karamanou n'était pas des nôtres, ripostai-je. Ce n'était qu'une petite crapule qui trahissait son pays et qui mangeait à tous les râteliers.

Max eut un léger sourire.

- Qu'entendez-vous par « être des nôtres »? s'enquit-il.

- Vous et moi, répliquai-je, faisons le même métier et pour les mêmes raisons. Je suis bien obligé de vous estimer si je veux m'estimer moi-même.

Max hocha lentement la tête.²⁸

Les romans d'espionnage de Guerre froide, qu'ils soient anglophones ou francophones, se caractérisent par une professionnalisation du héros: auparavant contre-espion amateur, il est devenu

27. *Ibid*, p. 61.

28. Bruce Jean, 1962, *Les Espions du Pirée*, p. 178.

un espion qualifié et diplômé tout en restant un patriote n'hésitant pas à risquer sa vie pour la protection de sa nation. La loyauté et l'obéissance d'Hubert Bonisseur de la Bath envers la CIA, et donc les États-Unis, confirment l'hypothèse d'Erik Neveu selon laquelle les héros-espions ne dressent que le portrait-robot de l'honnête travailleur²⁹. Ici encore, la valorisation des qualités de OSS 117 se fait par la mise en évidence des défauts des autres, notamment des espions de la CIA. De plus, la présence d'espions adverses de qualité partageant les caractéristiques du héros permet d'une part de corser la mission et de l'autre de démontrer l'équivalence des services secrets dans les deux blocs. La professionnalisation de l'espion introduit également la notion de respect entre des adversaires qui font le même métier mais qui n'ont tout simplement pas le même employeur. Pour ces soldats de l'ombre, l'idéologie n'a finalement guère d'importance.

Si au sein de la CIA, Hubert Bonisseur de la Bath n'a pas d'équivalent, tous les espions ne sont toutefois pas des traîtres potentiels. Il en existe même de très bons et fidèles, à l'image de Bug, mais ils restent toujours inférieurs au héros. C'est sur ce point que la culture française entre véritablement en jeu, car c'est elle qui, souvent, justifie la supériorité du héros-espion. Cette relation inégale entre Hubert et ses collègues est particulièrement visible avec le personnage d'Enrique Sagarra, dont on a déjà brossé le portrait dans la seconde partie de ce travail. À plusieurs reprises, l'Espagnol, ni envieux, ni jaloux, met en avant la séduction, la force et l'intelligence du héros qu'il admire tant, tel que l'illustre ce passage d'*OSS 117 à Mexico* :

- « Le petit chat est mort » dit Hubert qui n'oubliait pas ses origines françaises et n'aurait renié Molière sous aucun prétexte, pas même celui d'avoir vu le jour en Louisiane.

Enrique Sagarra, conscient de son infériorité littéraire, répliqua, les lèvres serrées non par la mauvaise humeur mais par le froid...³⁰

29. Neveu, 1985, p. 125.

30. Bruce Jean, 1963 [1962], *OSS 117 à Mexico*, pp. 78-79.

Les références à la culture française semblent garantes d'intelligence ou du moins de connaissances générales et sont d'ailleurs monnaie courante dans les différents épisodes de *OSS 117*. Elles n'ont toutefois guère de valeur dans la narration – à comprendre qu'elles ne font pas avancer l'histoire – mis à part celle de clins d'œil à un lectorat principalement français. De plus, ces références qui se veulent cultivées se cantonnent à des centres d'intérêt pouvant être qualifiés de populaires – la gastronomie et la séduction pour l'essentiel. Il n'y a pas de véritables allusions à la culture savante. En fin de compte, ces clins d'œil servent avant tout à renforcer les stéréotypes culturels français :

Tandis que Birgit composait son menu, Hubert demanda si l'établissement possédait la licence complète et commanda du champagne français.³¹

Il y avait beaucoup de monde chez Loulou les Bacchantes. La salle évoquait les cafés parisiens, avec ses banquettes de moleskine verte, ses tables imitant le marbre et ses grandes glaces où les consommations et les prix étaient inscrits au lait de chaux.³²

- Français? demanda Tetsuko, Oh! La France est un pays très romantique n'est-ce pas?

Hubert ne voulut pas la détromper. Puisque le Français était si populaire au Japon, pas d'hésitation. Pour une fois que ses ancêtres pouvaient lui servir à quelque chose...³³

- On m'avait mise en garde contre les Français. Je constate que leur réputation n'est pas usurpée!³⁴

En conclusion, le passage en revue des différents statuts au sein de la CIA permet deux constats. Tout d'abord, la présence des autres personnages contribue à la valorisation des qualités et des

31. Bruce Josette, 1966, *OSS 117 contre OSS*, p. 158.

32. Bruce Josette, 1970, *OSS 117 traque le traître*, p. 128.

33. Bruce Jean, 1972 [1958], *Atout cœur à Tokyo*, p. 51.

34. Bruce Josette, 1970, *OSS 117 en péril*, p. 98.

compétences du héros de manière implicite : plutôt que d'énumérer tout ce qui fait d'Hubert Bonisseur de la Bath un excellent espion, il est plus efficace de mettre en exergue les défauts des autres. Le roman d'espionnage laisse peu d'espace aux descriptions, d'où le recours aux stéréotypes qui permet de dresser rapidement des portraits-types simplistes, calqués sur les clichés nationaux. Cela permet également de renforcer d'une part la distinction entre le héros et les autres et de l'autre l'identification du lectorat français avec l'espion de la CIA. Ensuite, la mise en parallèle des services secrets américains et soviétiques démontre la même organisation et la même essence hiérarchique où le chef, le héros et les espions *lambda* ont tous leur alter ego de l'autre côté du Rideau de Fer ce qui permet la répétition des intrigues puisque les deux services semblent de force équivalente. Il n'en reste pas moins qu'Hubert Bonisseur de la Bath reste le meilleur espion d'entre tous, faute de quoi la série n'aurait pu durer aussi longtemps puisqu'il serait sinon à son tour tombé dans les pièges machiavéliques de ses ennemis.

UN HOMME ET UN SERVICE AU SOMMET

L'adage machiavélien³⁵ qui construit l'univers de références des romans d'espionnage, légitime les carnages causés par les espions puisqu'ils sont au service de l'État. Si la fiction d'espionnage se calquait sur l'espionnage réel, la pratique se justifierait ainsi :

Le but, l'État, légitime les moyens ; l'espionnage fait partie de ces moyens. Entre eux, cruciale pour Machiavel, la figure du Prince, lieu théorique et pratique de la confrontation entre éthique et politique. Une fois posé l'État comme principe et comme fin, « être bon ou n'être pas bon » ne sont plus pour le Prince que des coups stratégiques dont la valeur se mesure à leur seul résultat. L'Espion médierait en quelque sorte la malignité stratégique du Prince, pouvant aller même jusqu'à l'en décharger. L'État légitime le Prince, lequel légitime l'Espion ; en outre, l'État, cette

35. La formule « qui veut la fin, veut les moyens » n'est pas de Machiavel mais elle synthétise sa conception de l'État qui, lorsqu'il est menacé, est en droit de faire des choses qui ne sont pas autorisées au commun des mortels, telles que manipuler, emprisonner et tuer.

fois-ci non plus comme concept mais comme appareil, médiatise la relation entre le Prince et l'Espion : dans les États modernes dont parlent les romans d'espionnage, l'Espion n'est pas au service direct du Prince, entre eux s'interpose un appareil d'État, l'Organisation secrète. Dans cette chaîne de légitimation, devraient donc se placer par ordre d'importance l'État, le Prince, l'Organisation secrète et l'Espion.³⁶

Bien qu'incarnant cette maxime, le roman d'espionnage présente pourtant une hiérarchie inverse où finalement seul l'Espion compte – ce qui justifie qu'on le suive durant plus de 240 épisodes dans le cas de *OSS 117*. Quant aux autres, le Prince est le plus souvent ignoré ; l'État, durant la Guerre froide, est résorbé dans un bloc ; et l'Organisation secrète est présupposée, via les Chefs de cellule, plutôt que thématisée. Reste donc bel et bien l'Espion, un fonctionnaire devenu héros, outil pour un Prince absent afin de maintenir un État abstrait. Si les aventures de *OSS 117* ne mettent pas l'accent sur cette fin employant des moyens moyennement tolérables, elles rappellent néanmoins et de temps à autre la maxime ou ses variantes pour justifier des tortures ou des morts intolérables :

Tous les moyens étaient bons pour assurer cette sécurité. La guerre du renseignement est une guerre véritable et dans cette guerre comme dans l'autre la vie humaine ne compte pas. Chacun défend sa peau. Tuer ou être tué est un dilemme qui se pose journallement à de nombreux agents secrets et qu'ils ont appris à résoudre sans aucun scrupule.³⁷

Dans l'analyse du dispositif narratif des épisodes de *OSS 117*, il a été relevé que la majorité des intrigues débutent par une erreur d'agent secret de la CIA qui permet la convocation d'Hubert Bonisseur de la Bath, l'espion que l'on appelle lorsque les autres ont échoué... parce que la fin justifie les moyens. Tout comme dans *OSS 117 à Mexico*, *Tactique en Arctique* met en scène plusieurs

36. Bleton, 1994, pp. 43-44.

37. Bruce Jean, 1971 [1960], *Tactique Arctique*, p. 88.

types d'agents secrets dont les portraits et les comportements contrastent et mettent ainsi en valeur la supériorité d'Hubert au sein de la CIA. Nous suivons ici OSS 117 et Enrique Sagarra, encore lui, jusqu'en Union soviétique. Les deux compères vont devoir collaborer avec un espion infiltré depuis des années en URSS, ce qui leur causera de nombreuses difficultés dans la résolution de leur enquête.

**BRUCE JEAN, TACTIQUE EN ARCTIQUE, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1960**

Hubert Bonisseur de la Bath est envoyé en Union soviétique pour voler les plans du professeur Aguév. Il est accompagné d'Enrique Sagarra et doit exfiltrer un agent double : Igor Stefanovitch Panetchkine, un alcoolique à bout de nerfs. Alors que Panetchkine, sur ordre d'Hubert, est en train d'installer une table d'écoute dans le grenier de la résidence du professeur Aguév, il viole la femme de ce dernier et se fait repérer par son chauffeur. Pour s'en sortir, il accuse Enrique qui finit par être arrêté. Panetchkine, sentant sa liberté et sa nouvelle vie aux États-Unis lui filer entre les doigts, essaie de tuer Hubert, en vain. OSS 117 parvient à faire les photocopies des plans du professeur et à tendre un piège à Panetchkine, qui en mourra accidentellement mais qui conduit à la libération d'Enrique.

Initialement, la mission confiée à OSS 117 aurait dû être accomplie par un réseau d'agents polonais subventionnés par la CIA. Bogdan Levandowski, un espion infiltré en Union soviétique et recruté par un certain Vladimir lors de ses études à l'université de Léninegrad, était chargé de voler les dossiers du professeur Aguév mais son amante Tatiana l'a dénoncé à la police. Il finit écrasé par un train alors qu'il tente de fuir les hommes du MVD. À la suite de cet incident, le réseau polonais souhaite se faire discret. La nationalité du réseau permet une brève et unique allusion à la géopolitique en abordant à la fois la situation de la Pologne durant

la Guerre froide³⁸ et les relations complexes qui lient les pays à l'intérieur d'un bloc. Le commentaire est émis sous la forme d'un souvenir étudiant de Bogdan Levandowski, ce qui peut être perçu comme une façon, pour l'auteur, de se décharger de cette opinion :

Vladimir l'avait entraîné à l'écart et ils s'étaient mis, tout en marchant, à parler politique. Vladimir nourrissait une grande admiration pour la puissante Russie soviétique, mais il n'oubliait pas que la Russie avait toujours été, tout au long de l'histoire, l'ennemie de la Pologne. Bien sûr, à l'ère atomique, certains antagonismes héréditaires pouvaient paraître ridiculement désuets... Bien sûr la Pologne actuelle ne pouvait espérer survivre que dans l'orbite soviétique et c'eût été une folie pour elle que d'essayer d'en sortir... Mais l'intérêt de la Pologne n'était-il pas que la puissance de son colossal protecteur restât mesurée? Trop assurée de sa force, l'U.R.S.S. pourrait être tentée d'imposer trop durement sa volonté à ses satellites... Inquiète, elle aurait intérêt, au contraire, à les ménager pour s'éviter des ennuis. N'était-ce pas l'opinion de Bogdan Levandowski? Bogdan avait été d'accord. Sur tous les points.³⁹

Face à la réticence du réseau polonais, M. Smith est donc contraint d'envoyer son meilleur agent sur les lieux. Le roman paraît en 1960, période où, rappelons-le, les tensions entre les blocs s'accroissent. Pourtant, il suffit d'une simple couverture de négociants de fourrure établis à Buenos Aires pour qu'Hubert et Enrique pénètrent en territoire soviétique. Le choix du type de commerce sert avant tout à activer le cliché du climat russe qui va souvent de pair avec l'alcoolisme répandu au sein de la population, aboutissant à un imaginaire péjoratif du Soviétique, présenté comme amorphe et non chaleureux. Cette tare est également

38. Occupée par l'Allemagne nazie après l'invasion de 1939 puis par l'Union soviétique en 1944, la Pologne devient un Etat communiste dès 1947. La rupture de l'URSS et de la Yougoslavie conduit à l'épuration des appareils étatiques des pays satellites, dont la Pologne. Jusqu'à la mort de Staline, le PC polonais est ainsi calqué sur celui soviétique. La déstalinisation initiée par Khrouchtchev conduit à un soulèvement populaire en 1956 et les Polonais obtiennent le retour de Gomulka à la tête de leur PC alors qu'il avait été victime des purges de 1948. Le *leader* jonglera ensuite entre marge d'autonomie de la part de l'URSS, réformes, raidissements et ouvertures vers l'Ouest.

39. Bruce Jean, 1971 [1960], *Tactique Arctique*, p. 13.

attribuée à Panetchkine, polonais d'origine, présenté comme un être mauvais, cumulant les bavures et les trahisons envers Enrique et Hubert. Seule la perspective de liberté compte pour cet agent totalement anéanti par la rudesse de son métier d'ailleurs mise en lumière par Hubert qui n'apprécie pas du tout de collaborer avec un tel partenaire :

Hubert fit une grimace. Il comprenait qu'on allait lui demander de travailler avec ce type à bout de résistance et cela ne lui plaisait pas. Ces hommes que des années d'activité clandestine, des années d'angoisse permanente et d'insomnies avaient usés jusqu'à la corde, étaient bien les plus dangereux partenaires que l'on pût imaginer. La corde pouvait casser d'un instant à l'autre, ils pouvaient soudain perdre complètement le contrôle de soi et se livrer aux pires extravagances.⁴⁰

Contrairement aux romans d'un John Le Carré, la dureté du métier d'espion et la torture psychologique endurée par ces hommes ne sont jamais présentées comme problématiques pour le héros de la série *OSS 117*. Alors que certains agents sont à bout de nerfs, plongent dans l'alcool, trahissent leur patrie et passent de l'autre côté du rideau de fer, Hubert, lui, reste toujours fidèle au poste. Dans *Tactique en Arctique* par exemple, Panetchkine incarne bon nombre de vices : il boit durant sa mission, il tente de violer Galina, la femme du professeur Agueev et il agresse, viole et assomme Nina, une prostituée au service du MVD.

Le fait que des femmes aux mœurs qualifiées de légères (Nina est une prostituée et Galina est une jeune femme, « que tout le monde s'accordait à trouver coquette, sottée et vaniteuse »⁴¹, qui trompe son époux avec son chauffeur) résistent à un homme qui finit par les violer alors qu'il est saoul sous-entend une piètre virilité. Cette dernière contraste et valorise encore plus les capacités de séducteur d'Hubert. De plus, Panetchkine, pour ne pas se faire prendre par le MVD, s'arrange pour que ce soit Enrique qui soit

40. *Ibid.*, pp. 24-25.

41. *Ibid.*, p. 40.

accusé de viol. Le parcours peu glorieux de l'espion se termine avec sa mort accidentelle : alors qu'il tente de tuer Hubert dans un port, il glisse et se fait littéralement avaler par un treuil électrique en marche. C'est donc par la comparaison avec des êtres inférieurs au héros que ce dernier se détache véritablement du lot. Par effet de synecdoque, il en va de même pour la CIA par rapport aux autres services militaires des États-Unis.

À plusieurs reprises sont mises en lumière les concurrences entre les différents organismes de sécurité des États-Unis, en particulier : la *Central Intelligence Agency* (CIA), qui est le service central de renseignements ayant remplacé l'OSS en 1947 et qui est sous l'autorité du Département d'État ; le *Federal Board of Investigation* (FBI)⁴², c'est-à-dire la Police fédérale des États-Unis, en charge de la sûreté nationale et, entre autres, du contre-espionnage ; et l'*Office of Naval Intelligence* (ONI)⁴³, soit le service de renseignements de la Marine américaine. Alors qu'ils sont censés travailler de concert, ces organismes sont présentés comme rivaux et peu enclins à la coopération, ce qui nuit au déroulement des missions. Dans plusieurs épisodes, le héros en subit les frais et c'est généralement par le biais de sa parole que l'on peut lire des critiques à l'encontre des rivalités entre les services :

Hubert rétorqua :

- Je vais sûrement vous apprendre quelque chose... Depuis 1949, il existe dans ce pays un organisme coordonnateur de contre-espionnage qui s'appelle l'« I.I.C. »... « Interdepartmental Intelligence Conference »... Le comité directeur de cet Organisme, qui est rattaché au « Conseil de la Sécurité Nationale », est formé par les chefs du « F.B.I. » et des trois « S.R. » militaires, dont le vôtre. Si vous aviez transmis le dossier Simmonds à l'« I.I.C. », le « F.B.I. » aurait pu l'empêcher de s'installer à Aubulon sous une nouvelle identité. En tout cas vous auriez eu tout de suite ses nouvelles coordonnées.

42. Apparaît notamment dans *Un as de plus à Las Vegas* (1958), *Les Secrets font la valise* (1959), *Pan dans la lune* (1959) et *Plein Gaz pour OSS 117* (1961).

43. Apparaît notamment dans *Partie de Manille pour OSS 117* (1958), *Panique à Wake* (1958), *Cinq Gars pour Singapour* (1959), *Palmarès à Palomarès* (1966) et *OSS 117 récolte la tempête* (1969).

Phillips toussota de nouveau.

- Vous savez ce que c'est... Entre Services...

- Je le sais trop bien... Ce que je sais aussi, c'est que Mitchell ne serait probablement pas mort si chacun avait fait son boulot en mettant de côté les rivalités de clochers.

[...] Hubert raccrocha. Il en avait plein le dos de toutes ces salades. Comment pouvait-on faire du bon travail alors que plus de vingt services différents se partageaient les tâches du Renseignement et du Contre-renseignement?⁴⁴

L'âge d'or que traversent les États-Unis des années 1950 à 1970 s'accompagne de parts plus sombres dont l'enlèvement dans la guerre du Vietnam qui suscite de plus en plus de protestations. La coexistence pacifique entre les deux blocs alimente – un peu paradoxalement d'ailleurs – une ambiance de paranoïa où l'ennemi n'est plus un agent étranger infiltré mais un traître parmi ses voisins, ses collègues ou ses connaissances. En découle une méfiance envers quiconque que l'on retrouve dans la série *OSS 117* et qui permet, encore une fois, de mettre en valeur le héros ainsi que le service qui l'emploie, car présentés comme patriotes, honnêtes et compétents. Pourtant, et depuis le désastre de la Baie des Cochons, les pouvoirs de la CIA sont en régression – au profit des corps militaires dirigés par Victor Krulak sous Kennedy, ce qui occasionne d'ailleurs des tensions entre l'Agence et la Maison Blanche⁴⁵ – tout comme sa popularité auprès du peuple américain, à la suite de plusieurs opérations ratées à l'étranger en 1966 (Formose, Laos, Congo et Cuba) et du scandale suscité par la révélation, l'année suivante, du financement de la « National Student Association » par la CIA⁴⁶. Alors que le cinéma et les séries télévisées américaines soit changent de ton – la série *Get Smart*⁴⁷ parodie et critique le gouvernement – soit recourent à des services secrets fictifs, tels que

44. Bruce Jean, 1973 [1959], *Pan dans la lune*, p. 185.

45. Kauffer, 2017, pp. 660-665.

46. Vries, 2012, pp. 10751092 et Kackman, 2005, pp. 105-112.

47. Stern Leonard B. (producteur), *Get Smart*, 18 septembre 1965 – 15 mai 1970, 138 épisodes de 20 à 25 minutes en 5 saisons diffusées sur NBC et CBS (États-Unis) et sur la 2^e chaîne de l'ORTF (France) dès 1968 sous le titre *Max la Menace*.

dans *The Man from U.N.C.L.E.*⁴⁸, les séries paralittéraires françaises continuent pourtant de mettre en fiction les organismes officiels américains tout en taisant le rôle du président et des politiques en général ; oscillant ainsi entre la fascination pour la Super Puissance et la possibilité de critiquer ses dysfonctionnements. Tel est le cas de *OSS 117 récolte la tempête*, un roman publié en 1969 par Josette Bruce.

**BRUCE JOSETTE, OSS 117 RÉCOLTE LA TEMPÊTE, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1969**

Hubert Bonisseur de la Bath doit démanteler un réseau de malfrats sous les ordres d'un dénommé George qui piège des militaires américains lors de soirées poker : pour régler leurs dettes, les soldats doivent livrer des informations secrètes. Après une accumulation de bagarres et de morts, Hubert finit par comprendre que l'ONI, le service de renseignements de la Marine américaine, est aussi sur le coup et il est contraint de collaborer avec le capitaine Sheldon. Cependant, OSS 117 découvre que George a un complice au sein de l'ONI et qu'il s'agit justement de ce Sheldon. Lors de leur confrontation, Hubert est sauvé par Willard, le résident local de la CIA : Sheldon est arrêté. Quant à George, il a été tué alors qu'il tentait de fuir.

Contrairement à la majorité des romans de la série, cet épisode débute *in medias res*, plongeant le lectorat dans une partie de poker où, alors qu'il est précisé que ce n'est pas dans ses habitudes, Hubert fume le cigare, boit et perd à la fois la partie et le contrôle de la situation... du moins c'est ce qu'il fait croire aux autres joueurs. Dès la deuxième page, on confie aux lecteurs et aux lectrices que leur héros joue la comédie et qu'il est en mission en Alaska. Toutefois, le trouble régnera tout au long de l'épisode en raison d'un objet de mission peu défini et de nombreux personnages tués avant même

48. Rolfé Sam (producteur), *The Man from U.N.C.L.E.*, 22 septembre 1964 – 15 janvier 1968, 105 épisodes de 50 minutes en 4 saisons diffusées sur NBC (États-Unis) et sur la 2^e chaîne de l'ORTF (France) dès 1967 sous le titre *Des Agents très spéciaux*.

que l'on ne comprenne leur implication. L'accent de ce roman est avant tout placé sur la rivalité des différents organes de renseignements américains et sur la confusion des rôles de chacun. La multiplication des agences ne laisse toutefois planer aucun doute sur la supériorité de la CIA, que l'on surnomme toujours du nom de la capitale des États-Unis :

Bien que le siège de la CIA eût été transféré depuis plusieurs années à Langley, sur la rive du Potomac, l'habitude persistait de dire « Washington » pour en parler. Ce qui pouvait prêter parfois à confusion, vu le nombre d'organismes officiels de la capitale fédérale.⁴⁹

Au-delà du fait que les autres agences soient moins efficaces que la CIA, l'épisode critique surtout le manque de communication entre les différents organes et leur concurrence entravant leur bon fonctionnement. Ici, Hubert se fait passer pour un capitaine de l'Air Force afin d'infiltrer la base d'Alaska et le capitaine Sheldon, de l'ONI, reçoit l'ordre d'enquêter sur sa véritable identité, ce qui causera de nombreux quiproquos, aussi bien pour les personnages que pour les lecteurs et les lectrices. De la collusion des services, Hubert tire un constat amer et ironique :

Hubert dut se pincer pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. L'ONI demandant aux Services de renseignements de l'Air Force d'enquêter sur un capitaine de leur arme qui se trouvait être un agent de la CIA, en réalité. Le plus bel exemple de coopération entre services secrets d'un même pays.

- Qu'est-ce que vous en dites, fit Willard d'un ton narquois.

Hubert soupira.

- Ça me rappelle l'histoire du chien qui essaie de se mordre la queue...⁵⁰

49. Bruce Josette, 1973 [1969], *OSS 117 récolte la tempête*, p. 96.

50. *Ibid.*, p. 97.

Au fil de son enquête, OSS 117 comprend que le fameux George n'a pu agir seul et qu'il y a donc une taupe au sein de la base qui n'est autre que le capitaine Sheldon ; un traître de plus au sein des forces américaines. Toutefois, le principal reproche est adressé aux chefs de services, ces joueurs d'échecs manipulant leurs espions à leur guise tels des pions ; une critique récurrente dans la série :

Hubert lui rendit sa poignée sans réticence. Après tout, le capitaine de corvette n'était pas plus responsable que lui de ce qui s'était passé. C'était une preuve supplémentaire de la pagaille qui pouvait régner aux échelons supérieurs des différents services secrets.⁵¹

Malgré l'importance croissante de l'ennemi intérieur, au même titre que le déplacement des romans dans le Sud, la Menace Rouge reste sous-jacente, toujours rappelée au détour d'une phrase ou d'un détail. Dans *OSS 117 récolte la tempête* par exemple, Hubert trouve dans un bureau une feuille d'entraînement où les soldats jouent une simulation de combat où « d'un côté, il y avait les forces bleues stationnées en Alaska, en l'occurrence les Américains. De l'autre, les forces rouges. Bien que la nationalité des rouges ne fût pas précisée, il était difficile de s'y tromper »⁵². Ce détail permet la transition vers notre dernier point, celui de la mise en place de deux dangers distincts pour le lectorat français et son identité : l'américanisation et le communisme.

L'AMÉRICANISATION ET LE COMMUNISME : DEUX MENACES POUR L'IDENTITÉ

Derrière les traîtres américains se cache le plus souvent le communisme ou du moins l'autre bloc, puisque celui qui trahit sa patrie passe de l'autre côté du rideau de fer même si la conviction idéologique ne semble pas toujours être le principal moteur de la trahison. Du moins, c'est ce qu'avance un certain Igor dans *Plein gaz pour OSS 117*, pour qui « les hommes de sciences travaillant pour la

51. *Ibid.*, p. 115.

52. *Ibid.*, p. 148.

défense nationale jouissent de beaucoup moins de liberté aux États-Unis qu'en Union soviétique»⁵³. Dans la série, les passages à l'Est sont avant tout le fait de scientifiques ou de militaires à qui l'on a promis confort et richesse. Il est difficile de savoir si les promesses ont été tenues puisque la majorité de ces transfuges sont arrêtés avant qu'ils aient pu rejoindre l'URSS.

À l'inverse, plusieurs épisodes mettent en scène des Soviétiques ayant passé à l'Ouest. Leur intégration dans la société américaine est difficile et ils ne cessent de susciter la méfiance du héros qui n'aime pas collaborer avec d'anciens traîtres, nous l'avons vu. On insiste particulièrement sur le fait qu'ils restent prisonniers de l'idéologie communiste qui, un jour ou l'autre, se réveillera et les poussera à trahir leur pays d'adoption. Si le communisme est critiqué dans la série, ce n'est donc pas vraiment sur les fondements de l'idéologie mais sur son emprise, sa capacité à «laver les cerveaux» de personnages considérés alors comme victimes. Le cas de Polina Choubina dans *OSS117? Ici Paris* illustre bien la position délicate du transfuge ex-communiste dans la série :

De plus, malgré l'excellente préparation au mode de vie américain que lui avait valu son passage à Vinnitsa, elle n'avait pu s'adapter complètement. Ses convictions politiques étaient trop profondément ancrées en elle pour lui laisser la moindre objectivité. Elle avait regardé l'Amérique et les Américains à travers des œillères, ne retenant que ce qui pouvait la choquer. Excepté Hubert Bonisseur de la Bath, pour qui elle éprouvait des sentiments forts complexes, elle ne s'était pas fait d'amis, à peine quelques relations malheureusement choisies parmi ses collègues de bureau ; lesquels, connaissant son histoire officielle, la traitaient avec un mélange de paternalisme, de suspicion et d'inconscient mépris.⁵⁴

Face à la manipulation suggérée de l'Est, les États-Unis ne sont néanmoins pas cantonnés au rôle de martyr dans les romans. Le mode de vie américain est particulièrement visé et plus précisément

53. Bruce Jean, 1965 [1961], *Plein gaz pour OSS 117*, p. 68.

54. Bruce Jean, 1962 [1961], *OSS 117? Ici Paris*, p. 17.

son exportation, c'est-à-dire l'américanisation des sociétés européennes et tiers-mondistes : le Coca-Cola est la boisson la plus consommée aux Philippines ou au Congo alors que les films d'Hollywood, jugés trop manichéens, sont visionnés en Birmanie. Or, le premier est le symbole du mode d'alimentation américain – ridiculisé, car standardisé et mécanisé en comparaison avec la gastronomie française – et le second celui de la culture américaine – elle aussi critiquée pour sa standardisation et donc son manque d'âme. L'exportation de la culture américaine est perçue comme un danger, reprenant ainsi les critiques de l'antiaméricanisme ambiant en France depuis les années 1950 et l'entrée du pays dans la société de consommation. Précisons que l'antiaméricanisme français ne découle cependant pas de la Guerre froide. Des auteurs tels que Richard Kuisel⁵⁵ le datent du début du XX^e siècle, au moment où les relations économiques entre la France et les États-Unis s'intensifient. De son côté, Olivier Dard⁵⁶ estime même que la fascination réticente de la France envers les États-Unis remonte aux débuts de la III^e République. L'antiaméricanisme a donc toujours accompagné les relations commerciales et diplomatiques des deux pays. Les deux auteurs s'accordent sur le fait que le tournant de la fin des années 1920 et les prouesses technologiques et économiques des États-Unis ont particulièrement été remarqués en France où s'est renforcée une fascination contrastée opposant la civilisation française et son individualisme à la culture de masse américaine, son conformisme et son confort de vie basés sur la domination des *businessmen*; une pensée notamment illustrée par l'essai de Robert Aron et d'Arnaud Daudieu, *Le Cancer américain* en 1931. La crise économique de 1929 qui touche de plein fouet les États-Unis et l'adoption de l'isolationnisme qui en découle atténuent toutefois les relations avec la France – qui, de son côté, a adopté le protectionnisme, – ce qui met de côté, durant un temps, l'image du cancer américain.

Les critiques resurgissent après la Seconde Guerre mondiale, au moment où l'hégémonie américaine se confirme que ce soit sur

55. Kuisel, 1996.

56. Dard, 2008, pp. 115-133.

le plan du social, de l'économie, de la culture, de la politique ou de la stratégie militaire. Alors que les États-Unis apparaissent en Europe comme les représentants de la prospérité et de la technologie – donc de la société de consommation –, l'antiaméricanisme reprend lui aussi son envol, illustrant la complexité des sentiments français à l'égard de son allié: d'une part, la fascination pour les États-Unis côtoie son rejet dans les rangs de la gauche comme de la droite et dans toutes les couches sociales; de l'autre, les propos antiaméricains peuvent être différents voire en opposition d'un argumentaire à l'autre. Dans les romans de *OSS 117*, les critiques envers les États-Unis sont toutefois limitées aux plans matériel et culturel, qui se manifestent principalement par l'américanisation des sociétés du bloc occidental. Ainsi ces dernières font face à une double tentative d'invasion: celle de l'ennemi explicite qu'est le communisme et celle plus perfide, car provenant d'une nation se présentant comme un rempart de sécurité face à la première, soit le modèle américain. Pour illustrer cette double menace, intéressons-nous à un épisode écrit par Josette Bruce. Publié en 1972, *OSS 117 cherche des crosses* place son intrigue en France et met en lumière les rivalités entre les USA et l'URSS; la France n'est alors perçue que comme un simple prétexte, un simple terrain de jeu disputé par les influences des deux Super Grands.

**BRUCE JOSETTE, OSS 117 CHERCHE DES CROSSES, PARIS:
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1972**

Quatre transfuges ayant passé de l'Est à l'Ouest ont été tués aux États-Unis en un an, ce qui pousse M. Smith à soupçonner l'existence d'une taupe au sein du service. Hubert Bonisseur de la Bath est chargé de découvrir d'où vient la fuite en se faisant passer pour un transfuge du nom de Grégory Kunz, un joueur de hockey dont le frère est un important scientifique. En escale à Paris durant son transfert entre l'URSS et les USA, OSS 117 est capturé et drogué afin qu'il donne l'adresse de M. Smith. Le héros, préparé à ce genre d'action, comprend que la fuite vient du bureau même de la CIA à Washington. M. Smith a alors trois suspects : Frank Howard, Larry Mitchell et Paula Kelly. Alors qu'Hubert s'intéresse de près à Larry Mitchell, M. Smith déjoue les plans de Paula Kelly, la véritable traîtresse.

Le roman débute avec la capture du scientifique William Anderson qui n'est autre que le transfuge soviétique Valery Borodine, arrivé aux États-Unis trois mois auparavant. Sa disparition n'est pas isolée puisque trois autres scientifiques sont décédés d'une crise cardiaque suspecte. Une fois n'est pas coutume, M. Smith convoque Hubert Bonisseur de la Bath à son domicile privé afin de le mettre sur le coup. Le chef de la CIA pense qu'il y a une taupe au sein de son service, car la prise en charge des transfuges est trop bien rodée pour que la fuite ne vienne pas de l'intérieur :

- Vous savez, vieux garçon, qu'il arrive assez souvent, et heureusement pour nous, que des savants, voire des artistes ou des hommes politiques des pays de l'Est choisissent la liberté... [...] Bien entendu, nous utilisons leurs capacités au maximum et dans leur domaine respectif. Pour certains d'entre eux, je pense particulièrement aux savants, nous sommes obligés de changer leur aspect physique, de leur refaire une identité et de leur fabriquer un passé tout ce qu'il y a de plus américain.⁵⁷

Si l'on reprend la description de William Anderson après son installation aux États-Unis, on entendrait par « tout ce qu'il y a de

57. Bruce Josette, 1972, *OSS 117 cherche des crosses*, pp. 20-21.

plus américain », le profil suivant : « né dans le Connecticut, grand, blond, les cheveux coupés en brosse, l'Américain type grâce aux merveilles de la chirurgie esthétique, employé comme chercheur au département Missile de l'U.S. Navy. »⁵⁸

Si les méthodes entre les services secrets des deux blocs sont fondamentalement les mêmes, la différence physique reste essentielle. Pour correspondre aux codes manichéens de la série, le visage américain doit donc s'opposer à celui du Slave et nécessite la chirurgie esthétique ce qui sous-entend une distinction nette entre les physiques des nations rivales qui ne pourrait être bernée que par l'intervention médicale. Dans *Chasse aux atomes*, Hubert avait d'ailleurs été contraint d'y recourir pour parfaire sa couverture de soldat russe :

Hans prit une glace sur un rayon et la lui tendit. Hubert s'y regarda d'un œil critique. Son visage avait sérieusement changé depuis qu'il était passé entre les mains du chirurgien esthétique. Ses pommettes plus saillantes, ses oreilles légèrement décollées lui donnaient une apparence slave tout à fait satisfaisante. Avec ses cheveux tondus à un centimètre, il avait vraiment l'air de ce qu'il voulait paraître.⁵⁹

Le rythme de l'épisode *OSS 117 cherche des crosses* est particulièrement lent et plonge les lecteurs et les lectrices dans le monde du contre-espionnage : on y explique le déroulement d'une mission de transfuge et même les fonds octroyés, ce qui n'est pas coutumier de la série. De plus, il s'agit ici d'une mission longue puisqu'elle demande à Hubert un mois de préparation et un autre de couverture. D'habitude, les actions ont tendance à s'enchaîner ce qui laisse peu de place aux explications techniques. Le déroulement de l'action en France est, nous l'avons dit, un prétexte à l'affrontement des services américains et soviétiques débouchant sur le constat que les méthodes sont les mêmes dans les deux camps : recours à des armes à feu de pointe, communication via message codé et camouflé dans de petits appareils, usage de drogues pour kidnapper les cibles, etc. Ces parallélismes renforcent l'idée que la menace puisse

58. *Ibid.*, pp. 10-11.

59. Bruce Jean, 1964 [1952], *Chasse aux atomes*, p. 62.

provenir aussi bien de l'Est que de l'Ouest. Leurs dangers ne jouent cependant pas tout à fait sur les mêmes plans.

L'anticommunisme est visible par deux principales critiques: la manipulation de l'idéologie déjà relevée et, sur le plan matériel, la pauvreté des sociétés communistes: maigreur, vêtements mal coupés, ruelles insalubres, etc. De là en découlent la cruauté, le sadisme, la manipulation et l'obsession du pouvoir et de l'enrichissement. Le danger du communisme viendrait avant tout de la force de sa propagande psychologique. Quant à l'antiaméricanisme, on reproche aux États-Unis leur politique impérialiste et consumériste aboutissant à des portraits d'enfants gâtés et envieux imposant leur façon de vivre dans le monde entier. La quête du matériel au profit de l'abandon des valeurs traditionnelles serait ici le principal danger de l'américanisation.

Dans ce sous-chapitre, ont été démontrées les similarités entre les services américains et soviétiques, tous deux basés sur une organisation verticale où chacun a sa place et n'est qu'un pion placé à la guise du chef de service sur le grand échiquier de la Guerre froide. La multiplication des pions est nécessaire à la définition du héros qui se caractérise par tout ce que ne sont pas ses coéquipiers. Il partage bien plus de points communs avec son alter ego et en fin de compte seule l'appartenance à des services ennemis les oppose. La mise en parallèle des méthodes américaines et soviétiques a permis de mettre en avant deux types de menace: le communisme présenté comme dangereux du fait de la force de sa propagande et l'américanisation qui conduit à la perte des valeurs traditionnelles au profit d'une culture considérée comme étant sans âme. Les deux menaces ne sont pas exclusives mais peuvent au contraire se combiner, créant un double danger identitaire. La volonté d'expansion de l'URSS comme des USA dans les pays du Sud a été particulièrement critiquée par la vieille Europe qui a vu son empire colonial détruit par les mouvements d'indépendance justement soutenus par les deux Super Puissances. Si le combat contre le communisme est bien affirmé en Europe, celui contre l'américanisation est plus compliqué compte tenu du soutien financier américain. Plusieurs romans de la série *OSS 117* mettent en lumière les tensions régnant à l'intérieur du Monde dit Libre. Ils sont une source d'analyse intéressante pour faire

le point sur la représentation des relations américano-européennes mais aussi sur celles liant la France à ses plus proches voisins.

LES RUPTURES AU SEIN DU BLOC OCCIDENTAL

Le premier chapitre de cette troisième partie a dessiné une carte du monde dominée par les USA et l'URSS et évoluant de plus en plus dans le Sud. L'Europe occidentale n'est toutefois pas en reste, au contraire, puisqu'elle représente, aussi bien chez Jean que chez Josette Bruce, un tiers des aventures de *OSS 117*. Il s'agit donc du continent dont la présence est la plus stable. Il a néanmoins été traité à part, car les intrigues s'y déroulant recèlent un discours plus implicite et révélateur de cultures de Guerre froide plus nuancées que celle d'un bloc occidental uniforme et coordonné.

La fin de la Seconde Guerre mondiale a sonné le glas des régimes fascistes en Europe tout en bouleversant l'équilibre des puissances internationales compte tenu de la domination nouvelle des États-Unis d'un côté et de l'Union soviétique de l'autre. Les années 1950 assistent ainsi à la fin de l'eurocentrisme. Le vieux continent doit reconstruire ses villes, soigner ses habitants, réfléchir à son travail de mémoire tout en se positionnant sur le nouvel échiquier diplomatique mondial. La France y revêt un statut particulier : l'Occupation, Vichy et la Collaboration, la Résistance et la Libération font du pays un perdant parmi les vainqueurs, une nation en quête de sens et d'identité qui ne souhaite surtout pas être mise de côté. La culture populaire, du fait de son ancrage dans le quotidien de ses consommateurs, reflète forcément ces périodes de doute. Afin de mettre ces dernières en lumière, la dernière partie de ce chapitre se focalise sur les représentations des voisins de la France dont les plus importants sont l'Angleterre et l'Allemagne et leur traitement dans l'imaginaire français de Guerre froide.

L'ANGLETERRE OU LA RIVALITÉ ENTRE LA CIA ET LE MI 5

Guidée par le conservateur Winston Churchill durant la Seconde Guerre mondiale, l'Angleterre va pourtant adopter, dès 1945, la politique des opposants, c'est-à-dire les travaillistes, et entamer

une « révolution silencieuse » avec Attlee comme nouveau Premier ministre : nationalisations importantes, assurances professionnelles, politique de démocratisation scolaire, etc. Pensées pour protéger les travailleurs, ces nouvelles charges sociales vont toutefois aggraver les difficultés financières d'un pays déjà fragilisé par la guerre et touché par la première phase de décolonisation (l'Inde devient indépendante en 1947). L'Angleterre ne peut alors plus jouer un rôle important sur la scène internationale. Pourtant, soutenue par le Plan Marshall, signataire du Pacte de l'Atlantique et partageant en plus la langue du *leader* du bloc, l'Angleterre apparaît comme la bénéficiaire privilégiée de l'alliance occidentale.

Dans la série *OSS 117*, l'Angleterre est représentée par le biais de deux prismes : premièrement, celui de son ancien empire colonial⁶⁰ – sur lequel nous nous pencherons dans la partie suivante – et secondement, celui de ses services secrets et plus particulièrement du MI 5, soit le « Military Intelligence, 5^e Division. Service de contre-espionnage britannique qui, malgré le terme Military, ne dépend pas de l'armée mais du Premier Ministre »⁶¹ tel qu'il est décrit dans les romans des Bruce. Quel que soit le prisme, l'intervention américaine – considérée comme impérialiste, car se mêlant des affaires anglaises – est régulièrement critiquée mettant en lumière les tensions entre les alliés anglophones. Le comportement des personnages britanniques n'est cependant pas en reste et permet d'aborder les rapports franco-anglais, car les critiques puisent dans des stéréotypes nationaux et une rivalité de longue date. L'Angleterre incarne ainsi encore et toujours, dans la série française, l'allié contre qui l'on reste malgré tout en compétition.

Du point de vue statistique, l'Angleterre apparaît dans trois romans de Jean Bruce et dans un seul écrit par sa femme. Tous se passent à Londres⁶² et mettent en scène la collaboration

60. Parmi les anciennes colonies anglaises, on retrouve l'Égypte (*Carte blanche pour OSS 117* (1953), *Inch Allah* (1955), *OSS 117 franchit le canal* (1957), *La Rage au Caire* (1969) et *Péril sur le Nil* (1972)), l'Inde (*Cache-cache au Cachemire* (1955), *Lila de Calcutta* (1960)), Hong Kong (*Sarabande à Hong Kong* (1968)) et l'Afrique du Sud (*Mission 117 pour OSS 117* (1970)).

61. Bruce Jean, 1962, *Fidèlement vôtre... OSS 117*, p. 110.

62. *Trabison* (1951), *OSS 117 préfère les rousses* (1961) et *Fidèlement vôtre... OSS 117* (1962) de Jean Bruce ainsi que *Spatiale dernière* (1968) de Josette Bruce.

difficile entre la CIA et le MI 5 principalement due, selon Hubert Bonisseur de la Bath du moins, à la morale anglaise qui ne serait plus en phase avec l'espionnage de Guerre froide. Un long monologue du héros dans *Trahison* le démontre :

- C'est votre opinion, colonel. Permettez-moi de vous dire qu'elle n'est pas « obligatoirement valable ». Et, si je peux me permettre une remarque, j'ajouterai, pour votre édification personnelle que l'on ne fait pas de bon espionnage ou contre-espionnage avec des enfants de Marie, non plus qu'avec des policiers de métier engoncés dans leur manteau de scrupules, de principes et de routine. Notre métier doit être en continuelle évolution afin de pouvoir s'adapter aux conjonctures sans cesse changeantes. Tout ce qui représente une valeur quelconque pour la Société morale ou traditionnelle, ne peut en aucun cas retenir notre attention. Pour chaque affaire, l'enjeu est trop important ; il met en cause trop de vies humaines, sans parler de l'existence même des Nations et des Idéaux que nous représentons, pour que nous puissions seulement NOUS SENTIR LE DROIT D'HESITER DEVANT LE SACRIFICE D'UN DE NOS ADVERSAIRES, – dès que nous pouvons supposer que cette hésitation aurait pour conséquence l'échec de la partie engagée. C'est malheureusement notre lot d'encourir le mépris, voire l'opprobre de nos concitoyens. ILS NE PEUVENT COMPRENDRE les méthodes que nous sommes obligés d'adopter si nous voulons efficacement remplir notre rôle : protéger tout ce à quoi ils tiennent. Et nous n'avons pas à nous demander si leur idéal est défendable. Nous sommes des robots, colonel, l'AVENTURE doit être notre seule raison et nous devons obligatoirement écarter de notre action TOUS LES TABOUS MORAUX ET SOCIAUX POUR LA SAUVEGARDE DESQUELS NOUS LUTTONS. Au fond, tout ce qui nous distingue des gangsters, des bandits de grand chemin, c'est que nous n'agissons pas dans notre intérêt personnel, mais dans celui de la fraction d'humanité que nous représentons. Nos adversaires, les agents secrets du bloc contre lequel nous luttons actuellement, savent à quoi ils s'exposent, comme je le sais moi-même, dans mon cas particulier. Le jour où je serai tué, je n'en voudrai pas

le moins du monde à celui qui se chargera de m'expédier, comme je n'éprouve pas la moindre haine pour ceux que j'estime devoir abattre. C'est le jeu... Un jeu inhumain, peut-être, mais dont les raisons nous dépassent tous. Si je joue le jeu, c'est qu'il me plaît et que j'en accepte TOUS les risques. Je suis obligé de penser qu'il en est de même pour mes adversaires.⁶³

S'affrontent ici deux conceptions de l'espionnage : l'une professionnalisée répondant à des règles certes inhumaines mais connues de tous les participants – correspondant au fameux adage « la fin justifie les moyens » –, l'autre morale qui se retrouve tôt ou tard en proie à un dilemme opposant la violence nécessaire de l'espionnage et la sensibilité de l'espion en tant qu'être humain. Cette seconde interprétation est attribuée au personnage anglais et est présentée comme une faiblesse face à un OSS 117 efficace et maître de ses émotions.

L'épisode *OSS 117 préfère les rousses* écrit par Jean Bruce en 1961 est particulièrement éclairant sur cette opposition compte tenu de sa narration à focalisation interne multiple alternant les points de vue de personnages américains, anglais et soviétiques, ce qui certes complique le schéma actantiel mais permet de nuancer les portraits des différents acteurs et des différentes actrices.

**BRUCE JEAN, OSS 117 PRÉFÈRE LES ROUSSES, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1961**

63. Bruce Jean, 1965 [1951], *Trahison*, pp. 156-157.

Le MI 5 collabore avec la CIA pour démanteler le réseau soviétique de Harold Thomas Ellis qui s'est implanté en Angleterre. Pour ce faire, Linda, une agente britannique, doit intégrer l'agence d'escortes de Ellis et gagner la confiance de ce dernier. La beauté de la jeune femme occasionne cependant de nombreuses rivalités: d'une part entre Hubert Bonisseur de la Bath et Colin Paul Arbuckle, inspecteur du MI 5, et de l'autre entre Linda elle-même et Louise, l'amante d'Ellis. Ces jalousies font échouer le plan du MI 5 et de la CIA qui doivent agir très rapidement avant que les membres du réseau soviétique ne réussissent à s'enfuir. Finalement, ce n'est que grâce à un arrangement avec Grégory, le fameux alter ego soviétique d'Hubert, qu'Ellis sera livré au MI 5.

Dans cet épisode manque la scène traditionnelle se déroulant dans le bureau de M. Smith où ce dernier fait toujours un point sur l'actualité du pays dans lequel son meilleur espion est envoyé en mission. Des indices temporels sont toutefois présents mais de façon plus implicite: un personnage évoque les manifestations de 1961 contre l'installation d'une base militaire américaine à Holly Loch⁶⁴, un autre, en attendant un rendez-vous, écoute les informations à la radio rapportant la dégradation de la situation à Cuba, au Laos et dans l'ex-Congo belge⁶⁵, enfin peut être lue une allusion à l'affaire d'espionnage déjà abordée ici de Viliam Fischer, alias Rudolf Abel, l'homme à la tête d'un réseau clandestin d'espions soviétiques aux USA, qui a été arrêté en 1957 et qui sera échangé sur le pont de Glienicke contre le pilote Francis Gary Powers en 1962⁶⁶. Rien n'est toutefois dit sur le contexte britannique du début des années 1960. Alors que la série anglaise *James Bond* reflète, selon James Chapman⁶⁷, le *Zeitgeist* de son époque, c'est-à-dire une société en déclin qui ne parvient pas à relancer son économie, les romans de *OSS 117* se déroulent en

64. Bruce Jean, 1973 [1961], *OSS 117 préfère les rousses*, p. 13.

65. *Ibid.*, p. 18.

66. *Ibid.*, p. 67.

67. Chapman, 2007, pp. 22-48.

Angleterre confinent leur héros dans les bureaux du MI 5 et les sphères de la haute société aristocratique. La *Britishness*, à comprendre les valeurs britanniques traditionnelles notamment symbolisées par la figure du gentleman, est parodiée. Les romans se concentrent alors sur les différences caractérielles des espions anglais et américains ; la focalisation interne multiple mettant en scène un amusant renvoi de piques emplies de stéréotypes :

Il allait être trois heures et j'étais encore furieux après mon collègue américain [, pesta Colin Paul Arbuckle]. Ces gens-là n'ont véritablement aucun savoir-vivre et ils croient tous qu'il leur suffit de siffler entre leurs doigts pour faire se coucher nos femmes. Et celui-là, pour tout arranger, avait des ancêtres français!⁶⁸

Si cette affaire nous concernait tout de même un peu, les Anglais n'en étaient pas moins chez eux et il fallait respecter leur souci constant de ne jamais s'écarter de la légalité... [se rappela Hubert]. Ce noble discours m'avait fait doucement rigoler. Je me suis trouvé maintes fois en contact avec des agents britanniques sur des affaires qui les intéressaient aussi bien pour eux que pour nous. Sans doute répugnent-ils à verser le sang et emploient-ils plus volontiers le poison que le fer... Bref, je me demandais chaque jour pourquoi l'on m'avait envoyé sur ce coup, si Washington tenait tellement à éviter tout incident avec Londres.⁶⁹

Les rivalités entre les services anglais et américains sont même pointées du doigt par le biais de Thomas K. Butler, alias Thomas Bloom. Cet espion aurait appartenu au réseau du colonel Abel et serait parvenu à quitter les États-Unis avec sa femme pour rejoindre le groupe soviétique de Ellis. Selon lui, sa liberté serait principalement due à l'inefficacité des services des renseignements occidentaux :

68. Bruce Jean, 1973 [1961], *OSS 117 préfère les rousses*, p. 82.

69. *Ibid.*, p. 64.

Le contre-espionnage est si peu efficace dans les pays capitalistes, nous nous sentons si peu menacés, que nous en arrivons à nous endormir dans un sentiment de trompeuse sécurité qui nous amène progressivement à négliger les précautions les plus élémentaires. Et c'est lorsque nous en sommes là que les ennemis arrivent.⁷⁰

Les différentes critiques adressées par le biais des personnages mettent en avant les relations fragiles unissant l'Angleterre et les États-Unis remettant en cause le duo de tête occidental. De plus, elles puisent aussi bien dans les ressources antiaméricaines qu'anglophobes de l'imaginaire français. Le stéréotype de l'Américain prétentieux et gâté a déjà été relevé dans ce travail. Quant à la figure de l'Anglais – souvent réduite à un caractère snob et perfide –, elle repose sur des rivalités franco-anglaises qui persistent depuis le Moyen-Âge. Ces deux pays séparés par la Manche partagent une histoire oscillant entre l'amour et la haine où la compétition s'est faite aussi bien autour du règne européen que colonial. Les ravages de la Seconde Guerre mondiale et l'hégémonie américaine du bloc occidental n'ont pas suffi à mettre fin à la rivalité entre les « rosbifs » et les « frogs » comme ils aiment se surnommer. Il faut dire que les stéréotypes ont la peau dure... et ceci malgré des menaces identitaires qui semblent bien plus éminentes.

L'ALLEMAGNE OU LA GERMANOPHOBIE

Alors que la situation allemande est au centre des préoccupations diplomatiques depuis 1945, elle est finalement peu abordée dans la série puisque l'Allemagne n'occupe que deux romans de Jean Bruce et deux autres de Josette⁷¹. Après la capitulation du III^e Reich le 8 mai 1945, l'Allemagne n'est plus un État mais une zone occupée par les Alliés qui se partagent le territoire en quatre. Le régime quadripartite manifeste rapidement des difficultés de coordination aboutissant à une fusion des zones anglaises, américaines puis françaises pour faire front contre la pression soviétique en Europe centrale et orientale. La réforme monétaire de la partie

70. *Ibid.*, p. 47.

71. Chez Jean Bruce: *Poisson d'avril* (1960) et *Du Lest à l'Est* (1961). Chez Josette Bruce: *Détour à Hambourg* (1966) et *Jeux de malins à Berlin* (1969).

occidentale suivie du blocus de Berlin Ouest par l'URSS du 23 juin 1948 au 12 mai 1949 conduit à la coupure de l'Allemagne en deux. Ne parvenant pas à s'entendre sur les conditions de réunification, les deux blocs auront chacun leur Allemagne: la République Fédérale Allemande (RFA) est proclamée en mai 1949 et la République Démocratique Allemande (RDA) en octobre de la même année même si aucune n'est alors reconnue par le camp opposé. Du côté de la RFA, les autorités d'occupation ont gardé un droit de veto sur les décisions gouvernementales et sur la démilitarisation du nouvel État alors que la constitution de la RDA est largement inspirée de celle soviétique. Quant à Berlin Ouest, il s'agit d'une enclave dans le bloc oriental. Les relations diplomatiques internationales semblent ensuite s'apaiser, en particulier depuis la mort de Staline et l'arrivée de Khrouchtchev à la tête de l'URSS. Fin 1958 pourtant, ce dernier compromet la « coexistence pacifique » en lançant un ultimatum sur Berlin. En effet, alors que Khrouchtchev voit ses relations avec Pékin, et donc son pouvoir au sein du Politburo, se fragiliser, il tente de réaffirmer sa légitimité en remettant en cause le statut de Berlin Ouest, la présence des Occidentaux et donc la situation allemande. L'ultimatum de Khrouchtchev posé le 27 novembre 1958 est clair :

Les Occidentaux devaient évacuer leurs secteurs de Berlin dans les six mois, sinon l'URSS signerait un traité de paix séparé avec la RDA et renoncerait à ses responsabilités à Berlin et sur les voies d'accès à cette ville. Les Occidentaux devraient alors négocier directement avec les Allemands de l'Est, devenus pleinement souverains, pour les conditions d'accès à Berlin. Or Ulbricht fit immédiatement savoir qu'il ne se prêterait pas à une telle négociation.⁷²

L'ultimatum fut finalement suspendu en échange de la convocation de Khrouchtchev à la conférence de Genève en mai 1959 réunissant ainsi les 4 ministres des affaires étrangères sur les questions allemande et berlinoise. Cet événement, qui se prolonge jusqu'au mois d'août, met en évidence les divisions du bloc occidental (des

72. Soutou, 2018, pp. 522-523.

Américains hésitants, des Britanniques souples et des Français fermement opposés aux exigences soviétiques) mais n'aboutit à aucune décision si ce n'est celle de se rencontrer à nouveau, en mai 1960 à Paris.

L'analyse de l'épisode *Poisson d'avril*, au début du chapitre dédié à l'explicite politique, a permis de présenter la situation internationale au printemps 1960, dont la rencontre au sommet de Paris où les Américains, les Anglais, les Français et les Soviétiques doivent trouver une solution définitive concernant la situation allemande. À la suite de l'affaire du U-2, la rencontre tourne cependant au désastre. Lors d'une nouvelle entrevue en juin 1961 qui se déroule à Vienne, Khrouchtchev réitère son ultimatum : céder Berlin Ouest ou alors « l'URSS réaliserait au moyen d'un accord avec la RDA les mesures prévues »⁷³. La réaction occidentale n'est pas celle escomptée puisque les USA augmentent leur effectif militaire en RFA. La réponse soviétique ne se fait pas attendre : les premiers éléments du Mur de Berlin sont posés la nuit du 12 au 13 août 1961, occasionnant la fin de l'exode vers l'ouest d'Allemands de l'Est insatisfaits par le régime politique en place. Les tensions entre les blocs continuent de s'accroître jusqu'à la crise des missiles de Cuba dont la résolution installe enfin une Détente relativement stabilisée jusqu'à la seconde moitié des années 1970.

Tout comme dans *Poisson d'Avril*, dans *Jeux de malins à Berlin*, le destin de l'Allemagne est lié à celui des États-Unis puisque Hubert Bonisseur de la Bath doit se rendre à Berlin pour intercepter un document contenant un plan machiavélique soviétique qui doit provoquer des émeutes raciales aux USA afin de laisser le champ libre à l'expansion communiste.

**BRUCE JOSETTE, JEUX DE MALINS À BERLIN, PARIS : LES
PRESSES DE LA CITÉ, 1969**

73. Fontaine, 2006, p. 271.

Heinrich Holz, l'ancien directeur des services secrets de la RDA, vole un document dans le bureau de son successeur et fait pression sur Olga Bretsch, une fugitive de l'Allemagne de l'Est, pour qu'elle passe un accord avec la CIA via Fritz Oberli, le résident local. Le document contient une liste de noms et un plan devant permettre la provocation d'émeutes raciales aux États-Unis. Avec l'aide de J.B. Hoswell, le responsable de la CIA pour l'Europe centrale, Hubert Bonisseur de la Bath part à Berlin afin de rencontrer le fameux Holz. Sur place, il doit affronter Werner Blaueberg et ses hommes des services secrets de Berlin-Est. Il parvient finalement à récupérer les documents, à piéger Heinrich Holz et à sauver Olga qui était retenue en otage.

Au début de l'épisode, le danger semble encore une fois imminent et consolide les images traditionnelles de cheval de Troie et de citadelle assiégée par une force obscure ; des images entretenues dans les romans d'espionnage de Guerre froide, nous l'avons déjà relevé :

- Selon vous, [demanda Hoswell,] qui peut bien avoir monté cette infernale machination ? Si cette organisation bénéficie du soutien actif d'une puissance étrangère, celle-ci ne peut être que communiste.

Hubert acquiesça... distraitement.

- Dans la conjoncture actuelle, un conflit thermonucléaire est pratiquement impossible et les communistes le savent aussi bien que nous, mais ils n'ont pas renoncé pour autant à la domination du monde. La puissance américaine représente pour eux le principal, sinon le seul obstacle à leur hégémonie... mais, affaiblis par une guerre civile entre Blancs et Noirs, paralysés par nos problèmes intérieurs, nous ne serions plus en mesure d'endiguer efficacement l'expansion communiste et notre pays deviendrait rapidement pour eux un terrain propice.

- Alors, qui tire les ficelles ? Les Russes ? Les Chinois ?

- Le rapport d'un de nos correspondants de Leipzig, dont j'ai eu connaissance la veille de mon départ, m'incite à penser que les

services spéciaux de la RDA ne sont pas étrangers à l'organisation de complot.⁷⁴

La situation berlinoise n'est pas le sujet de l'épisode mais le lectorat est plongé dans l'univers fantasmé des fuites vers l'ouest. De plus, la ville partagée entre les blocs permet de confronter les modes de vie des deux idéologies et si la vie est certainement plus agréable à Berlin Ouest, son côté matérialiste est tout de même un peu moqué :

[Olga Bretcher] était née à Potsdam. Son père et sa mère étaient décédés tous les deux pendant la guerre et elle s'était enfuie d'Allemagne orientale en 1967 pour se réfugier à Berlin Ouest où elle exerçait depuis plus d'un an, le métier de secrétaire de direction qui ne lui apportait pas énormément d'argent en dépit de ses capacités. Elle possédait couramment l'anglais, le français et le russe en plus de l'allemand, sa langue maternelle, mais ce métier lui permettait cependant de mener, pour la première fois de sa vie, une existence décente qui l'aider à oublier qu'elle avait laissé à Potsdam un frère et une sœur dont elle n'avait plus aucune nouvelle.⁷⁵

- À cause de la vague de suicides qui sévit actuellement de côté-ci de l'Allemagne [de l'Est], la plus grande prudence a été recommandée [, dit Hoswell].⁷⁶

Ainsi, dit Hubert après avoir écouté attentivement Fritz Oberli, vous passez régulièrement de l'autre côté, tous les mois...

- Je peux le faire parce que je suis étranger et je n'ai rien voulu changer à mes habitudes. Je dois dire que mon jeune cousin serait bien déçu s'il ne me voyait pas.

- Ah oui? Pourquoi?

- Oh! pour les petites choses matérielles que je lui apporte, du chocolat pour les enfants, du café, de temps en temps un vêtement...

- Vous n'avez jamais aucun ennui en passant à l'Est?

74. Bruce Josette, 1972 [1969], *Jeux de malins à Berlin*, p. 37.

75. *Ibid.*, p. 18.

76. *Ibid.*, p. 39.

- Pas jusqu'à maintenant.⁷⁷

L'intrigue reste néanmoins très classique se résumant à un enchaînement de courses-poursuites, d'affrontements entre Hubert et les services secrets de la RDA dont un réseau redoutable est établi à Berlin Ouest et de scènes d'amour avec une jolie espionne du camp opposé. Les allusions à la situation berlinoise n'occupent que le premier tiers du roman et ne servent que de points d'ancrage aux lecteurs et aux lectrices.

Quant à l'épisode intitulé *Détour à Hambourg* et publié en 1966, il n'aborde pas la question allemande et reste focalisé sur l'enlèvement de la fille d'un éminent scientifique alors qu'elle se trouve à Paris. À la suite d'un signalement à la frontière franco-allemande, Hubert tente de retrouver sa trace à Hambourg alors qu'elle n'a en fait jamais quitté le territoire français. L'intrigue souligne l'omniprésence de l'idéologie revancharde anti-boche qui a été relevée par plusieurs chercheurs et chercheuses de la culture populaire française et du roman d'espionnage depuis la fin du XIX^e siècle⁷⁸. Le physique des personnages ennemis allemands partage en fin de compte les mêmes caractéristiques que ceux soviétiques : un visage anguleux, un regard froid et cruel ainsi qu'une langue aux sonorités brutales.

Au-delà des physiques propres à la catégorie « opposant », la germanophobie transparaît principalement par le biais du personnage nazi, ressuscitant sans cesse les horreurs de la Seconde Guerre mondiale. Dans un épisode écrit par Jean Bruce en 1961, *Du Lest à l'Est*, le danger communiste – pourtant prégnant à l'époque – cède le pas à la menace d'un retour nazi : une organisation secrète néonazie sème la terreur tout aussi bien à Berlin Est qu'à Berlin Ouest ainsi que dans toute l'Europe occidentale. On constate ainsi que, dans les romans se déroulant en Allemagne, ce sont les idéologies qui en sont au cœur et non les nouveaux États. Le danger nazi est d'autant plus important qu'il peut s'exporter hors de l'Allemagne. Nous l'avions d'ailleurs déjà rencontré en Amérique latine dans *Agonie en Patagonie*, ce qui faisait écho

77. *Ibid.*, p. 61.

78. Kuisel, 1996 ; Lartillot, 2008, pp. 215-244 ; Neveu, 1985 ; Bleton, 2011b ; Bleton, 2011a.

aux nombreux cas historiques d'anciens généraux nazis ayant fui le régime avant sa capitulation en mai 1945.

Le Nazi permet enfin d'introduire un autre personnage dans la série paralittéraire: l'agent israélien aveuglé par son désir de vengeance. Loin d'aborder la problématique israélienne de façon frontale, certaines répliques y font toutefois allusion à l'image d'Anna Melchett dans *Palmarès à Palomares*, l'un des premiers romans de Josette Bruce, publié en 1966.

**BRUCE JOSETTE, PALMARÈS À PALOMARES, PARIS:
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1966**

Un Globemaster de l'US Air Force explose et s'écrase dans la région de Palomares en Espagne quinze jours après l'explosion d'un bombardier américain transportant 4 bombes nucléaires et une boîte noire renfermant des codes qui ont disparu. Une personne fait chanter les forces américaines en affirmant être en possession de la boîte noire. Hubert Bonisseur de la Bath est chargé de rencontrer le maître-chanteur et prend l'identité d'un journaliste. Il parvient à récupérer la boîte noire mais se retrouve au centre d'un règlement de comptes opposant Anna Melchett, une espionne israélienne, à Weiss, un criminel de guerre nazi. Ce dernier est tué par Hubert mais Anna sera finalement assassinée par Ramon, le traître qui servait de contact à OSS 117.

Le roman mêle plusieurs missions qui, parfois, perdent le lectorat: poursuite d'anciens Nazis par les services secrets israéliens, résolution du chantage lié à la boîte noire du Globemaster, recherche de la quatrième bombe et interrogatoire violent de Marzyck, un espion soviétique chargé de faire perdre leur temps aux agents occidentaux. Parmi les opposants figure Günther Weiss un agent au service des Russes. Il était auparavant connu sous le nom de Günther Brenner, un colonel de SS dont l'implication dans la solution finale est décrite par le biais d'un souvenir:

Une image passa devant ses yeux... Au camp de concentration de Mauthausen, des milliers de corps nus gisaient les uns sur les autres. Ceux du dessus étaient encore vivants, le regard figé. Un

détachement de SS pénétrait dans le bloc VI... Des rafales de mitraillette crépitaient. Et les Juifs épargnés recevaient l'ordre de traîner les cadavres au-dehors jusqu'à une fosse commune, longue de trente mètres et profonde de trois... Les vivants se couchaient sur les morts... Et les SS leur tiraient une dernière rafale dans la nuque...⁷⁹

La froideur du ton contraste avec l'histoire d'Anna Melchett, une agente israélienne ayant pris l'identité d'une journaliste du nom de Madalena Rosen et qui a rejoint une association secrète recrutant des agents dans les communautés juives du monde entier afin de remédier à «la lenteur administrative des organismes alliés chargés de la recherche des criminels de guerre nazis»⁸⁰. La jeune femme est aveuglée par son désir de vengeance, ce qui nuit à sa mission : alors qu'elle a été entraînée au combat, elle échoue, bouleversée, dans sa tentative de tuer Günter Brenner et est à deux doigts de blesser Hubert qui, lui, garde son sang-froid et parvient à neutraliser l'Allemand. Sont ainsi encore une fois opposés l'espion professionnel détaché et celui guidé par ses sentiments aussi nobles soient-ils. D'ailleurs, la quête de justice de l'espionne n'est pas récompensée dans le roman puisqu'elle finit assassinée par Ramon, un homme en qui elle avait confiance mais qui est en fait un agent traître travaillant pour les Russes. Si dans la série, Nazis et Russes travaillent de concert, leur alliance n'est pas justifiée par des sympathies idéologiques mais par la soif de pouvoir et de richesses. Ce sont les dangers liés à la manipulation et au lavage de cerveau qui sont pointés du doigt permettant aux auteur-e-s de recourir aux imaginaires du Mal puisant dans les peurs et les mémoires des lecteurs et des lectrices.

En conclusion et dans la série *OSS 117*, la situation allemande n'est pas ignorée mais elle n'est pas pour autant thématifiée. On relève l'existence des débats politiques au sujet des deux Allemagnes mais on ne se positionne pas concernant son organisation future. La particularité de Berlin donne du grain à moudre à plusieurs intrigues

79. Bruce Jostette, 1966, *Palmarès à Palomarès*, pp. 132-133.

80. *Ibid.*, p. 146.

mais c'est principalement par la menace d'une résurgence nazie que l'Allemagne semble la plus dangereuse pour l'équilibre mondial.

LE RESTE DE L'EUROPE OU LE JEU DE L'ACTUALITÉ

Dans la série OSS 117, l'Europe occidentale est la partie du monde la plus fréquentée par Hubert Bonisseur de la Bath. En revanche, les différents pays occupent relativement peu de romans (deux en moyenne pour la période allant de 1949 à 1972)⁸¹. En Europe, les missions d'OSS 117 relèvent principalement du contre-espionnage et du monde militaire : le meilleur espion de la CIA est envoyé sur le terrain pour retrouver des documents confidentiels volés ou ayant appartenu à des agents assassinés. La représentation des USA comme bouclier de l'Europe face au communisme – ou au nazisme – envahissant propose deux lectures qui ne sont pas exclusives : d'un côté, on sous-entend la puissance de ses services secrets – la CIA semble avoir des agences filles partout dans le monde et est le service de renseignements le plus efficace – mais de l'autre, elle permet la critique de l'impérialisme américain qui, sous couvert de lutte contre le communisme, se mêle des affaires européennes. La politique intérieure des pays où se déroule l'épisode est toutefois peu abordée et le choix des lieux d'intrigue dépend essentiellement des actualités internationales, faisant écho aux unes des journaux que côtoient les romans d'espionnage dans les kiosques de gare français.

Dans *Coup d'État pour OSS 117* par exemple, le lectorat assiste, aux côtés d'Hubert Bonisseur de la Bath, au coup d'État militaire grec du 21 avril 1967. Le contexte du roman est historique puisque M. Smith envoie OSS 117 en Grèce pour faire le point sur la situation nationale avant les élections prévues et pour évaluer si la Grèce monarchiste va passer du côté communiste. Pour comprendre le contexte, il nous faut remonter aux élections législatives de 1963.

81. 26 romans de Jean Bruce se déroulent en Europe, dont 21 du côté occidental : Allemagne de l'Ouest (1), Angleterre (3), Autriche (2), Belgique (1), Ecosse (1), Espagne (1), France (5), Grèce (1), Italie (3), Pays-Bas (1), Suède (1), Suisse (1) ; et seulement 5 du côté oriental : Allemagne de l'Est (1), Pologne (2), Ukraine (1) et Yougoslavie (1). 28 romans de Josette Bruce se déroulent en Europe, dont 23 du côté occidental : Allemagne de l'Ouest (1) Angleterre (1), Autriche (1), Chypre (1), Danemark (1), Espagne (2), Finlande (1), France (4), Grèce (1), Italie (1), Malte (1), Norvège (2), Portugal (2), Suède (1) et Suisse (3) ; et 5 du côté oriental : Albanie (1), Allemagne de l'Est (1), Bulgarie (1), Pologne (1) et Roumanie (1).

À la suite de la victoire de l'Union des Centres, le chef de ce parti libéral, Georges Papandréou, décide d'épurer l'armée très marquée à l'extrême droite et dont l'état-major, préoccupé par la menace communiste, cherche à obtenir le soutien des États-Unis. Ses projets ne pourront se réaliser puisque, pressé par l'armée et soutenu par une partie des membres de l'Union des Centres, le roi Constantin II destitue Papandréou en juillet 1965. Le régime est alors fragilisé, partagé entre une gauche de plus en plus bruyante et une armée de plus en plus oppressante. Les nombreux troubles en découlant permettent la victoire du coup d'État des colonels le 21 avril 1967, guidé par Geórgios Papadóoulos. Sous couverture de monarchie, la dictature s'installe, la Grèce est peu à peu exclue de l'Europe et abolit sa monarchie en 1973, moment où Papadóoulos devient président de la République mais pour une année seulement. Dans le roman de Josette Bruce qui démarre quelque temps avant le coup d'État, M. Smith présente très brièvement la situation à Hubert et donc au lectorat. Pour le chef de la CIA, le danger vient nécessairement de l'Est :

- Depuis que l'Algérie se tourne vers le communisme et que de Gaulle s'est retiré de l'OTAN, le dispositif de défense allié en Méditerranée pose certains problèmes [expliqua M. Smith]. Ceux-ci deviendraient véritablement critiques si la Grèce passait à son tour dans l'autre camp, car la Turquie serait complètement isolée et ne tarderait pas à subir un sort identique... Les Russes réaliseraient alors leur vieux rêve de possession des Détroits et nous serions contraints de nous replier sur la péninsule italienne avec toutes les conséquences que cela entraînerait. [...] Au cours des dernières années, la situation politique grecque s'est considérablement dégradée. Il y a d'abord l'Aspida. Ensuite, le vieux Papandréou n'a pas pardonné au roi Constantin de l'avoir renvoyé en juillet 1965 et ne rate aucune occasion de jouer les trouble-fête. [...] L'enjeu est trop important pour que nous courrions le moindre risque, reprit-il. Des élections vont avoir lieu dans peu de temps et le vieux Papandréou proclame sur tous les tons qu'il va obtenir la majorité absolue et casser la baraque. [...] [Andréas, le fils du vieux Papandréou] n'a jamais caché ses sympathies pour Moscou et fait ouvertement campagne pour le renversement de la monarchie

et le retrait de la Grèce de l'OTAN. Bien qu'il représente officiellement le parti du Centre, il est certain qu'il bénéficie de l'appui de l'E.D.A. et des autres organisations para-communistes. Il est à peu près prouvé qu'il est aussi un des chefs de la conspiration de l'Aspida.⁸²

La situation de la Grèce n'est donc pas perçue comme isolée et son avenir est intégré à la problématique plus générale de Guerre froide et ainsi à la compétition d'influences entre les USA et l'URSS. Tout comme nous l'avions constaté avec les pays dits du Tiers-Monde, l'Europe est avant tout un terrain de confrontation entre les deux *leaders*. L'épisode présente tout de même un retournement de situation inattendu puisque Hubert assiste à un coup d'État semblant sortir de nulle part, en pleine nuit alors qu'il est au lit avec une jeune et jolie Grecque :

Un second char suivit, puis un troisième, un quatrième... Hubert en compta plus d'une dizaine. Vinrent ensuite des camions bourrés d'hommes en armes portant l'uniforme très reconnaissable des parachutistes. Impossible de s'y tromper, le grand jour était arrivé pour Athènes et la Grèce...

Le grondement des chars avait fini par réveiller Méлина qui rejoignit en tremblant Hubert, près de la fenêtre.

- Que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'une voix anxieuse.

Hubert haussa les épaules.

- J'ai bien l'impression que l'armée est en train d'essayer de prendre le pouvoir avant les communistes, déclara-t-il.⁸³

La prise de pouvoir militaire n'émeut pas Hubert pour autant. Alors que Stephen Charney, son contact à Athènes, l'appelle pour l'avertir du déroulement des événements et lui promet de le tenir au courant, l'agent de la CIA refuse estimant que sa mission s'arrête là – il ne devait que faire le point sur la situation grecque et la rapporter à M. Smith – et s'apprête à prendre du bon temps en charmante compagnie. Alors que le couple se rend dans la

82. Bruce Josette, 1967, *Coup d'état pour OSS 117*, pp. 8-10.

83. *Ibid.*, p. 185.

chambre, le lectorat est invité à quitter l'univers de fiction pour retrouver son quotidien.

L'ancrage politique de *Coup d'État pour OSS 117* fait figure d'exception dans les romans de la série paralittéraire qui ont plutôt tendance à utiliser l'actualité comme un arrière-plan devant lequel se construisent des intrigues totalement fictives : la neutralité suédoise durant la Guerre froide⁸⁴, l'amélioration du confort de vie polonais⁸⁵, la paisibilité et la minutie helvétique⁸⁶, etc. Les allusions aux situations géopolitiques proviennent d'ailleurs le plus souvent de la part de M. Smith lors de la scène de la convocation, c'est-à-dire dans la phase dite du quotidien et qui a pour but de plonger le lectorat dans l'univers de la fiction. Finalement, l'Europe, de l'Est comme de l'Ouest d'ailleurs, est avant tout présentée comme un continent où les régimes politiques évoluent peu. Dans les épisodes se déroulant en Europe orientale, il s'agit avant tout d'éviter que son Mal ne traverse le rideau de fer. Quant à l'Occident, s'il est à chaque début d'épisode menacé par une nouvelle stratégie communiste, son appartenance au bloc capitaliste n'est que rarement remise en question, du moins à l'exception d'un pays : le cas français.

LES RELATIONS FRANCO-AMÉRICAINES

La représentation de la France fait l'objet de notre dernier chapitre, car son importance se traduit principalement par son absence, c'est-à-dire par les non-dits aussi bien de la part du narrateur que des personnages. Alors que 5 romans de Jean Bruce⁸⁷ et 4 de Josette Bruce⁸⁸ se déroulent au moins partiellement en France, on constate que c'est essentiellement à Paris et que, le plus souvent, c'est un simple lieu de passage : une escale lors d'un voyage en avion, un lieu de prise de contact ou un plan initial qui dévie vers l'étranger. Si la France est présente de façon quantitative – elle est le pays

84. *Pays neutre* (1952).

85. *OSS 117 joue la Polonaise* (1972).

86. *Pruneaux à Lugano* (1967).

87. *Tu parles d'une ingénue* (1949), *Tous des patates* (1949), *OSS 117 rentre dans la danse* (1955), *OSS 117 prend le maquis* (1961) et *OSS 117? Ici Paris* (1962).

88. *Avanies en Albanie* (1967), *Chassé-croisé pour OSS 117* (1970), *OSS 117 joue la polonaise* (1970), *OSS 117 cherche des crosses* (1972).

d'Europe le plus fréquenté –, elle joue finalement, en termes de territoire, un rôle bien secondaire.

Cependant, et c'est le dernier point de ce chapitre, l'évolution géopolitique de la France apparaît de temps à autre sous forme de brèves remarques glissées dans la conversation par M. Smith lors de ses bilans internationaux. Ces dernières sont critiques, font principalement référence à la présidence de Charles de Gaulle et figurent d'ailleurs dans des romans des années 1960.

Alors qu'il avait quitté le Gouvernement Provisoire de la République française en 1946, Charles de Gaulle revient au pouvoir en mai 1958 prêt à affronter bon nombre de problématiques : la guerre d'Algérie et la fin de la décolonisation, les réformes institutionnelles et l'expansion économique ainsi qu'une politique extérieure visant à l'indépendance nationale. C'est ce dernier aspect qui est abordé dans la série *OSS 117*, car elle est la cause de tensions entre la France et les USA et donc de fissures au sein du bloc occidental. La présidence du Général est motivée par deux grands objectifs : d'une part, sauvegarder l'indépendance de la France et de l'autre, en faire à nouveau un acteur de premier plan dans les affaires internationales. Son grand dessein va même plus loin puisqu'il rêve de faire de l'Europe une alternative au monde bipolaire établi depuis 1947. Le début des années 1960 semble être le moment propice compte tenu de la perte de pouvoir soviétique (à la suite de son conflit avec la Chine et de son retrait de Cuba) et de la multiplication des mouvements d'indépendance qui remettent en question une stricte division du monde en deux blocs. Tandis que l'Est reste le Méchant inconditionnel tout au long de la série *OSS 117*, le Parti Communiste français (PCF) n'est jamais mis en scène. La France – avec l'Italie – est le pays d'Europe occidentale où le PC est le plus puissant, pourtant un seul personnage y fait allusion et sert avant tout à le décrédibiliser :

- Militante communiste, murmura rêveusement Françoise. Comment peut-on être militante communiste en France, me disait une amie tchèque.⁸⁹

89. Bruce Josette, 1972, *OSS 117 cherche des crosses*, p. 104.

Nous le verrons dans le prochain chapitre, la représentation du PCF se comprend avant tout par son absence, comme si la France ne pouvait en aucun cas passer de l'autre côté du rideau de fer. Par contre, elle semble avoir la capacité de bouleverser l'équilibre mondial en incarnant une voie alternative à celle des deux blocs et donc un danger pour l'hégémonie américaine. C'est en cela que, dans la série, la politique gaulliste est critiquée par M. Smith à plusieurs reprises :

- Il y a aussi un autre élément qui entre en jeu [, dit M. Smith]. Jusqu'à présent, c'est la France qui assure les fins de mois de ses anciennes colonies. Peu importe que ce soit pour telle ou telle raison, mais de Gaulle ne peut plus en avoir pour bien longtemps étant donné son âge...

Il eut un sourire faussement navré à cette idée et poursuivit.

[...]

- Depuis un certain temps, [reprit M. Smith,] les Français semblent prendre un malin plaisir à nous mettre des bâtons dans les roues chaque fois qu'ils le peuvent. Alors méfiez-vous d'eux...⁹⁰

L'opposition entre la France et les USA qui transparaît dans les paroles de M. Smith est balayée par l'identité du héros: Hubert Bonisseur de la Bath, du fait de ses origines, enrichit la puissance américaine – indéniable après la Seconde Guerre mondiale – de l'humanisme français transmis par ses ancêtres. Le héros sert ici de pont entre les deux cultures dont il ne tire que le meilleur :

Il y eut un silence. Hubert fit remarquer :

- Vous avez pourtant travaillé pour des services américains.

- C'était pendant la guerre et ces services s'employaient à la libération de mon pays occupé. Il s'est trouvé aussi qu'ils m'avaient contacté les premiers, alors que je n'avais pu joindre aucun réseau français.

90. Bruce Josette, 1971 [1967], *Tornade pour OSS 117*, p. 24 et 29.

- Les États-Unis et la France sont toujours alliés, rappela Hubert, et la puissance des États-Unis est toujours garante de la liberté de la France.

- Ce n'est pas la même chose. Je vous donnerais volontiers des renseignements sur un adversaire de nos deux pays, mais...
Hubert l'interrompt.

- Je puis vous affirmer que je ne vous demande rien qui soit contraire aux intérêts de la France. Je suis moi-même de lointaine origine française et toujours très lié sentimentalement au pays de mes ancêtres.⁹¹

En conclusion, si l'image de la France semble critique lorsque l'on se cantonne aux dires faisant état des rivalités politiques durant la Guerre froide, un discours plus subtil émerge de l'analyse identitaire du héros auquel est censé s'identifier le lectorat. Ne pouvant réfuter l'hégémonie du modèle américain, les romans au contraire s'en servent pour mettre en valeur ce qui semble faire la supériorité de la culture française : son humanisme et ses valeurs héritées du siècle des Lumières. Plutôt que d'opposer les cultures américains et françaises, Jean et Josette Bruce les unissent en un seul être : Hubert Bonisseur de la Bath.

SYNTHÈSE : QUAND LES PIONS PRENNENT LA PAROLE

Si la série *OSS 117* était un jeu, le niveau de l'explicite correspondrait à la mise en place du plateau où deux camps bien définis ont la possibilité de s'affronter soit sur leur propre terrain – les États-Unis et l'Union soviétique –, soit sur des zones influençables et passives – l'Afrique, l'Asie et l'Amérique latine. Dans ce chapitre dédié aux tensions sous-entendues, ont été explorées les règles régissant chacune des équipes : alors que l'ennemi paraît toujours plus cruel que l'équipe supportée, nous avons pu constater qu'au fond, chaque camp répondait aux mêmes règles qui peuvent être synthétisées en un adage : « la fin justifie les moyens ». Les similitudes entre les deux camps ont pu être saisies par le biais des

91. Bruce Jean, 1961, *OSS 117 prend le maquis*, pp. 53-54.

paroles de personnages appartenant aussi bien aux adjuvants qu'aux opposants : la même hiérarchie et les mêmes méthodes règnent en maître au sein des services de renseignements de l'Est comme de l'Ouest.

Les commentaires des personnages ont également permis de mieux cerner les particularités du pion principal, celles qui justifient les plus de 240 épisodes de la série. Hubert Bonisseur de la Bath regroupe toutes les caractéristiques du héros d'aventure standard : beauté, charisme, statut social, force physique et intelligence. Dans ses romans, OSS 117 ne fait pas que battre ses ennemis et repousser ainsi la menace contre l'ordre établi, il se distingue de tous ses collègues – son supérieur hiérarchique compris – et permet de placer au sommet de leur puissance la CIA, et par extension, les États-Unis. Pourtant, le regard des romans reste bel et bien français. Il l'est premièrement par sa façon de dépeindre les USA et l'URSS présentés comme deux menaces distinctes et non exclusives pour son identité. Il l'est ensuite par sa représentation de l'Europe. Lorsque Hubert est envoyé dans un pays du Sud, il interagit le plus souvent avec des Américains, des Russes ou des Chinois. Dans les épisodes se déroulant sur le vieux continent, la population locale a un rôle plus actif et OSS 117 doit notamment collaborer avec les services de renseignements nationaux, tels que le MI 5 anglais ou le SDECE français. Cela occasionne le plus souvent des tensions entre les pays européens et les États-Unis qui fragilisent l'unité du bloc occidental tout en jouant avec les rivalités traditionnelles internes, principalement franco-anglaises et franco-allemandes. L'imaginaire de Guerre froide se mêle ainsi à l'imaginaire de l'Histoire française. De plus, les fragilités du bloc occidental mises en scène dans la série font écho à la politique gaulliste et sa volonté de faire de la France une voie alternative. Le chapitre précédent concluait sur la fonction de divertissement de cette série, celui-ci a mis en avant son rôle de compensation par l'imaginaire d'un pouvoir perdu et d'une identité menacée qui transparaissent à la fois par l'insistance sur les lointaines origines françaises du héros et l'absence de la France dans les romans. Et si la richesse du jeu résidait finalement dans les non-dits ?

8. LES « TABOUS »

Les deux chapitres précédents ont démontré l'importance du contexte international et des relations diplomatiques à l'intérieur du bloc occidental dans la construction de l'univers de références des romans d'espionnage de Guerre froide. Alors que les maisons d'édition jouent sur la vraisemblance des univers de leurs fictions d'espionnage pour vendre leurs romans qui paraissent chaque mois¹, le lectorat sait que la carte du monde de *OSS 117* ne correspond pas parfaitement à celle géopolitique. Alimenté par les cultures de Guerre froide, l'univers de références ne s'y résume pourtant pas et puise dans d'autres imaginaires. Histoire des blocs et Histoire nationale s'entremêlent pour former un monde de dangers bravés par le meilleur espion de la CIA, un Américain qui a, en plus, de lointaines origines françaises.

Alors que la culture française est régulièrement valorisée dans les romans de *OSS 117*, les révolutions sociales des années 1950 à 1970 qui ont chamboulé les mondes politiques et économiques du bloc occidental, dont la France, sont tuées ou alors brièvement citées au détour d'une discussion. Ce sont ces bribes et ces silences qui occupent ce dernier chapitre, car les non-dits – comme le souligne Lucas Dufour dans son analyse du discours médiatique à propos de la guerre du Soudan –, en disent autant, si ce n'est plus, de l'imaginaire dont nous essayons de dessiner les courbes :

1. Raabe, 1999, p. 43.

Enfin, nous tenons à souligner que le silence des médias doit être considéré comme une dimension de la construction discursive médiatique et, à ce titre, doit être introduite dans la nomenclature des objets d'analyse du discours médiatique. Ainsi que l'a écrit Jean-Marie Piemme, «le dit ne s'explique qu'à partir du non-dit et, sans référence à ce silence sur quoi s'ébauche une parole, celle-ci ne peut recevoir qu'un sens abstrait et fragmentaire où n'apparaîtra pas la collusion de l'actualité et de l'idéologie dominante». Au-delà, il s'agit d'appréhender, à propos du Soudan, les significations sociales dont cette actualité non médiatisée – «invisible» – serait porteuse. C'est à ces conditions, nous semble-t-il, que nous pourrions dégager les filtres idéologiques à partir desquels les journalistes du monde ont forgé leur propre image du soudan...²

En se concentrant sur les rivalités politiques et les affrontements des services secrets, la série paralittéraire invisibilise la société et ses évolutions qui influencent pourtant fortement l'univers politico-économique de l'après Seconde Guerre mondiale et qui marquent le quotidien des lecteurs et des lectrices de *OSS 117*. La prise de distance par rapport au lectorat est même double puisque la France est peu abordée dans les romans, ce qui peut transcrire sa mise à l'écart sur la scène internationale. Considérée comme la perdante du club des gagnants de la Seconde Guerre mondiale, la France doit à la fois reconstruire son territoire dévasté par les combats, rétablir un ordre politique après le gouvernement de Vichy, réinsérer ses soldats, faire face au retour des déportés et gérer les débuts de la décolonisation. La gestion de ces problèmes internes s'accompagne d'une perte de prestance au niveau international puisque la France ne participe pas aux conférences historiques de 1945 qui ont lieu à Yalta, San Francisco et Potsdam. Elle «n'a aucune prise sur les décisions de principe qui engagent l'Europe entière et ne doit son statut de puissance occupante en Allemagne qu'à l'obstination de Churchill à y plaider sa cause»³.

2. Dufour, 2005, p. 226.

3. Rioux, 1980, p. 125.

Si l'on adopte le prisme de la Guerre froide, la France semble donc souvent hors-jeu et cela se perçoit, nous l'avons vu, au niveau explicite de notre lecture des romans de *OSS 117*. Sous un autre angle d'approche, le silence de l'auteur-e peut être interprété comme une stratégie de diversion où l'on suggère aux lecteurs et aux lectrices de regarder ailleurs notamment les travers des «Autres» plutôt que de se morfondre sur ceux de la France, même si, en fin de compte, les «Autres» servent régulièrement de miroir.

L'ambition de la série paralittéraire est avant tout de distraire son lectorat qui est majoritairement composé d'hommes français, sans doute touchés et traumatisés par les événements de la Seconde Guerre mondiale. Le silence autour de la politique française et des mouvements sociaux la chamboulant peut ainsi qualifier ces derniers de tabous qu'il est plus facile d'aborder en pointant les problématiques contemporaines chez ses voisins et ses alliés.

LES SILENCES COLONIAUX

Dans le chapitre dédié au niveau explicite a été démontrée l'importance croissante accordée à l'hémisphère sud comme lieu d'intrigue. Le démantèlement des empires coloniaux occasionnant de nombreux conflits d'intérêts, les anciennes colonies se prêteraient ainsi parfaitement aux aventures d'Hubert Bonisseur de la Bath.

Mettre en scène la décolonisation permettrait, de plus, la confrontation de plusieurs puissances rivales et respecterait ainsi à la fois le genre du roman d'espionnage et les caractéristiques des cultures de Guerre froide. En effet, de nombreux mouvements anticoloniaux réclamant l'indépendance de leur nation ont été soutenus, via des livraisons d'armes ou la présence de conseillers militaires, par l'Union soviétique et la Chine. Face à cela, le comportement américain a pu être contradictoire, car le maintien de la domination européenne valait parfois mieux, aux yeux des États-Unis, que le basculement dans le bloc Est des nouveaux États libérés de l'emprise coloniale. La gestion des colonies et de leur indépendance devient alors un enjeu international où les puissances européennes sont contraintes d'obtempérer et où le comportement américain est vivement critiqué, aussi bien par les mouvements

anticoloniaux que par les Européens; ces derniers tolérant difficilement de recevoir la leçon d'un pays qui pratique encore la ségrégation – nous y reviendrons – et qui adopte malgré cela des attitudes impérialistes face au reste du monde.

Les premières indépendances sont celles des colonies britanniques asiatiques avec l'Inde et l'Asie du Sud en 1947 et elles se sont déroulées dans un pacifisme relatif. L'indépendance de l'Indonésie en 1949 fut plus difficile, la rupture avec les Pays-Bas oscillant entre la paix et la guerre durant plusieurs années. Mais l'indépendance de l'Indochine marque la première opération manquée de la décolonisation puisqu'elle conduit à une guerre l'opposant à la France jusqu'en 1954 suivie de celle du Vietnam investie par les Américains de 1957 à 1973 – et c'est notamment ce conflit qui alimente le mieux l'image américaine de puissance impérialiste. Sur le continent africain, les mouvements indépendantistes prennent de l'ampleur dans les années 1950. La crise touche d'abord les pays du Maghreb avec des attaques contre les groupements français locaux représentant la métropole. C'est notamment le cas de la Tunisie qui devient indépendante en 1956. La lutte pour l'autonomie est beaucoup plus difficile pour l'Algérie dont la guerre mobilisera une grande partie des troupes et de l'opinion françaises jusqu'en 1962. L'Afrique noire, dont l'Afrique Occidentale française, accède quant à elle à l'indépendance au début des années 1960.

Tous ces chamboulements auraient pu prétexter des épisodes de *OSS 117* et pourtant, l'ancien empire colonial français, n'en devient un sujet qu'à partir de la seconde moitié des années 1960. Cela peut être expliqué par le fait que certaines colonies étaient des départements français et que donc la question de leur indépendance était de l'ordre de la politique intérieure. Les États-Unis, incarnés par l'espion de la CIA, n'auraient donc pas à intervenir pour régler les potentiels conflits. Cette théorie ne s'applique néanmoins pas à d'autres empires coloniaux où la violence des mouvements rebelles sert de prétexte à une aventure de *OSS 117*. Il s'agit donc à présent de s'intéresser aux traitements des anciennes colonies dans la série en distinguant celles de l'empire colonial français des autres ainsi qu'à la mise en scène des agissements américains – qualifiés d'impérialistes – dans les pays dits du

Tiers-Monde. Ces éléments n'apparaissent que sous forme de bribes, au détour d'une conversation entre deux personnages ou d'une réflexion du héros. Ils sont toutefois, et selon nous, symptomatiques de leur époque et trahissent le nationalisme⁴ des romans d'espionnage français de la Guerre froide.

APRÈS LA BATAILLE

L'essentiel de l'Empire colonial français est démantelé entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et le début des années 1960, soit durant toute la période de publication de Jean Bruce. Pourtant, un seul de ses romans se déroule dans une ancienne colonie : *OSS 117 au Liban*, publié en 1962 soit dix-neuf ans après l'indépendance nationale, concédée en pleine Guerre mondiale par la France du général de Gaulle. Le Liban est néanmoins un cas particulier puisqu'il n'a été placé sous mandat français qu'après la Première Guerre mondiale tout comme la Syrie. Son annexion ne revêt pas les mêmes problématiques que les colonies françaises plus anciennes sur lesquelles la France a bâti son rayonnement international. Dans *OSS 117 au Liban*, Hubert Bonisseur de la Bath y est envoyé pour retrouver un document volé qui pourrait mettre en péril les relations entre le Liban et les États-Unis. Les références à la France sont toutes très positives puisqu'on y met en avant l'attachement de ce pays pour la langue tout comme pour le général Charles de Gaulle dont le portrait décore de nombreuses habitations⁵. Quelques commentaires raciaux et religieux parsèment l'épisode et réactivent l'orientalisme en contribuant à la distinction du « Nous » et des « Autres » : l'infériorité des femmes musulmanes qui « marche [ent] toujours derrière [leur] homme »⁶ en est un exemple.

Dès 1967, soit dès le début de la reprise de la série par Josette Bruce, *OSS 117* s'aventure à plusieurs reprises dans des pays africains ayant fait partie de l'empire colonial français. Dans ces épisodes, les lieux d'intrigue ne sont que des prétextes à l'affrontement entre les États-Unis et l'Union soviétique ou la Chine. Le

4. Le nationalisme, selon Raoul Girardet, traduit « le souci prioritaire de conserver l'indépendance, de maintenir l'intégrité de la souveraineté et d'affirmer la grandeur de l'État-Nation » (source: Girardet, 1966, p. 189).

5. Bruce Jean, 1962, *OSS 117 au Liban*, p. 61.

6. *Ibid.*, p. 176.

passé colonial et l'accès à l'indépendance ne sont pas abordés et en fin de compte, le héros a très peu de contact avec la population locale. Dans *Ombres chinoises sur Tanger* (1967), Hubert se rend au Maroc – indépendant depuis 1960 – pour retrouver et interroger Li Wong Fai, l'amante d'un fonctionnaire américain décédé après avoir intercepté une communication en lien avec l'expulsion du chargé d'affaires de la République populaire chinoise aux Pays-Bas. *Dérive sur Tananarive* (1972) envoie le héros sur les traces d'un espion soviétique dont l'avion en partance pour la France a été détourné vers Madagascar. Dans *Autopsie en Tunisie* (1973), Hubert doit aider un espion soviétique qui souhaite passer à l'Ouest. Pour ce faire, il rencontre le résident local de la CIA, un ancien agent de terrain qui se plaint brièvement de la routine de son emploi suggérant que rien d'extraordinaire ne se passe en Tunisie : « Ça va, je ne me plains pas. Mais je regrette tout de même le temps où je naviguais sans arrêt comme vous. Maintenant, c'est la routine... »⁷

La poursuite d'un ennemi justifie même l'intervention de l'espion en Nouvelle-Calédonie, qui est une collectivité française. Dans *OSS 117 liquide*, publié en 1971, Hubert doit retrouver l'assassin d'un espion de la CIA et le suit à travers le globe jusqu'à Sidney puis à Nouméa où il est mis en contact avec un agent de la SDECE collaborant régulièrement avec l'antenne australienne de la CIA. Si les relations entre la CIA et le MI 5 britannique sont régulièrement dépeintes comme difficiles et en proie à la rivalité, celles avec les services secrets français semblent mieux fonctionner alors que la politique de Charles de Gaulle est plus souvent critiquée par M. Smith que celle menée en Grande-Bretagne. Est ici constatée une distinction entre les mondes de la politique et de la guerre secrète au profit du second puisque c'est grâce à lui que l'ordre est sans cesse rétabli dans les romans.

Si critiques envers les anciennes colonies françaises il y a, elles ne sont néanmoins pas dirigées contre le colonisateur et l'indépendance. Ce sont les problèmes politiques liés à la reconstruction postcoloniale qui sont montrés du doigt traduisant le paternalisme des pays européens à l'égard de ce que l'on appelle alors le

7. Bruce Josette, 1973, *Autopsie en Tunisie*, p. 31.

Tiers-Monde ainsi que l'enjeu que représentent les nouveaux États pour les puissances dominantes rivales. Ces réflexions sont régulièrement faites par M. Smith lorsqu'il présente à Hubert sa mission et elles contribuent également à alimenter l'imaginaire de brutalité majoritairement associé au continent africain :

En Afrique, quelques éruptions localisées n'avaient rien d'extraordinaire. Depuis la décolonisation, les vieilles luttes tribales qu'on prétendait définitivement enterrées, réapparaissent un peu partout à intervalles réguliers. Dans certains pays, cela se traduisait par des coups d'État en série, des massacres de populations entières ou des guerres civiles autrement inquiétantes.⁸

Enfin, l'indépendance des États africains a redistribué les cartes entre les deux blocs et l'un des enjeux essentiels des années 1960 a été la séduction des nouvelles nations qui s'est traduite par le soutien politique et militaire de différents groupes locaux rivaux. Les affaires d'espionnage liées au trafic d'armes sont souvent mises en scène dans la série *OSS 117* et font écho à une problématique contemporaine forte désignée, par l'historien Claude Quétel, sous le terme euphémisé « d'affrontements périphériques » :

Au cours de la Guerre froide, Américains et Soviétiques évitent les confrontations directes qui auraient pu les amener à commettre l'irréparable, à savoir déclencher une guerre nucléaire. Néanmoins, en marge des deux blocs constitués et sanctuarisés par l'équilibre de la terreur, les deux Grands se livrent une compétition idéologique, économique et géostratégique effrénée qui utilise ou génère des crises. [...] Et lorsqu'un pays du tiers-monde s'embrace, les deux superpuissances ne sont jamais loin pour peu qu'il s'agisse d'une zone revêtant un intérêt stratégique ou politique.⁹

L'épisode *Tornado pour OSS 117* en fait d'ailleurs son objet en 1967 et se déroule au Sénégal, devenu indépendant en 1960.

8. Bruce Josette, 1969, *Un Soir en Côte d'Ivoire*, p. 12.

9. Quétel, 2008, p. 59.

**BRUCE JOSETTE, TORNADE POUR OSS 117, PARIS:
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1967**

Hubert Bonisseur de la Bath est envoyé au Sénégal pour démanteler le trafic d'armes dirigé par Louis Duverger. Sur place, il doit collaborer avec Jo Forestier de la SDECE. À Dakar, OSS 117 prend la place de Boyington, l'espion de la CIA qui était en charge du dossier mais qui a été assassiné. Lors d'une réception organisée en son honneur, Hubert rencontre Aline Peschey qui souhaite lui vendre des informations à propos de Duverger. Elle est cependant torturée et assassinée avant leur rendez-vous. Jo et Hubert parviennent malgré tout à remonter la piste du réseau et à démanteler le trafic d'armes qui devait permettre de monter une révolution pour faire du Sénégal une démocratie populaire avec l'aide de quelques ambassadeurs soviétiques.

Dans le chapitre traditionnel où M. Smith présente à Hubert Bonisseur de la Bath sa nouvelle mission, ce dernier s'étonne de sa destination compte tenu du calme relatif qui a accompagné l'indépendance sénégalaise. M. Smith va alors lui expliquer les dessous de cette décolonisation apportant d'une part une critique à l'égard de la politique de Charles de Gaulle et soulignant de l'autre les rivalités et l'attitude paternaliste des puissances américaines et européennes à l'encontre des nouvelles nations africaines :

- Le Sénégal [, dit Hubert,] est l'un des rares pays où l'indépendance ne se soit pas accompagnée de l'habituel bain de sang. C'est à peine si l'on peut parler d'une ou deux tentatives de coups d'État. D'après ce que j'ai cru comprendre, les différents partis politiques se sont partagé le gâteau sans éprouver le besoin de se manger entre eux.

- Exact... mais il est toujours possible que l'un d'eux se découvre un jour un appétit plus considérable. Cela s'est déjà vu ailleurs. M. Smith marqua un court temps d'arrêt avant de reprendre.

- Il y a aussi un autre élément qui entre en jeu. Jusqu'à présent, c'est la France qui assure les fins de mois de ses anciennes colonies.

Peu importe que ce soit pour telle ou telle raison, mais de Gaulle ne peut plus en avoir pour bien longtemps étant donné son âge... Il eut un sourire faussement navré à cette idée et poursuivit.
- Il est peu probable que le gouvernement qui lui succédera continue à alimenter les trésoreries d'une bonne partie des pays du tiers-monde. Cela nous promet donc de fameuses réjouissances dès que le robinet sera fermé. [...] Le président Senghor sait ce qui l'attend lorsque Paris cessera de payer, reprit M. Smith. C'est pour cela qu'il est venu récemment tâter le terrain à Washington.¹⁰

Dans ce roman, le cas de l'ancienne colonie française est utilisé comme l'illustration d'une problématique courante du continent africain et permet d'aborder le sujet du néocolonialisme, car l'indépendance des pays d'Afrique ne signifie pas la fin des relations entre le pays colonisé et celui colonisateur. Sous prétexte de l'aide au développement, l'Angleterre et la France ont maintenu une certaine incidence sur leurs anciennes colonies. Entre 1959 et 1963, Charles de Gaulle signe avec ces pays 138 conventions nommées «Coopérations»¹¹ dans le but de contribuer à l'œuvre commune de développement mais aussi à celle de «la grande ambition de la France». Ces accords n'étaient néanmoins pas égaux et ils durent être renégociés dans les années 1970 sous la pression des accusations de néocolonialisme. Dans le roman, le Sénégal n'est qu'une porte d'entrée parmi toutes les autres (on fait notamment allusion dans l'épisode aux situations en Guinée, en Gambie et au Mali¹²) et la formule généralisante est préférée à celle particulière qui ne pointerait du doigt que la situation difficile du Sénégal, soit d'une ancienne colonie française :

Comme dans la plupart des pays fraîchement indépendants, les policiers noirs avaient parfois des réactions «épidermiques» quand il était question d'un Blanc.¹³

10. Bruce Josette, 1971 [1967], *Tornado pour OSS 117*, pp. 23-24.

11. Michel, 2005, pp. 212-213.

12. Bruce Josette, 1971 [1967], *Tornado pour OSS 117*, p. 105. La Guinée et le Mali sont d'anciennes colonies françaises alors que la Gambie appartenait à l'empire colonial britannique.

13. *Ibid.*, p. 99.

Hubert demeura imperturbable. Il ne trouvait pas cela tellement surprenant. Depuis que certaines vieilles nations européennes avaient réduit leur empire colonial à des dimensions géométriques, l'Afrique indépendante semblait éprouver un plaisir indiscutable à fomenter révolution sur révolution ou à s'entr'égorger d'un cœur léger.¹⁴

Les brèves apparitions des anciennes colonies françaises dans la série *OSS 117* reprennent en fin de compte les critères déjà établis par notre analyse du premier niveau de lecture. Les nouveaux États africains sont généralement qualifiés de brutaux et évoluant sous des régimes instables en faisant des proies idéales pour les luttes d'influences entre les dirigeants des deux blocs. Les allusions à la France sont de deux types : l'importance de la culture qui a marqué les anciennes colonies et la politique de Charles de Gaulle qui pose plus de problèmes aux États-Unis qu'aux nouveaux pays. Si la décolonisation n'est jamais remise en question, le ton paternaliste à l'égard des pays africains reste prégnant tout au long de notre période d'analyse ; les différents groupes rivaux locaux étant le plus souvent qualifiés de « jeunes loups »¹⁵ prêts à accepter l'aide de n'importe quelle puissance étrangère pour accéder au pouvoir.

LES PIRES, CE SONT LES AUTRES

Un autre type de critique se rencontre dans les romans se passant dans des pays ayant auparavant appartenu à un empire colonial et il fait écho à l'antiaméricanisme populaire en France aussi bien parmi les communistes que leurs opposants de droite. Dans ces cas-ci, le lieu d'intrigue n'est plus un simple prétexte à l'affrontement américano-soviétique ou sino-américain, car l'espion y est envoyé pour empêcher une révolte dont les indigènes sont les premiers protagonistes. Contrairement aux épisodes précédents, le héros est alors plus souvent confronté à la population locale, même si l'ennemi originel reste la Menace Rouge, c'est-à-dire les Soviétiques ou les Chinois. Ces romans nous intéressent pour deux

14. *Ibid.*, p. 103.

15. *Ibid.*, p. 105.

points essentiels. D'une part, ils abordent régulièrement la relation entre les colons et les colonisés mettant en avant le paternalisme européen à l'égard des anciennes colonies et de l'autre, ils sont imprégnés de l'antiaméricanisme des années 1950 et 1960. Un parallèle se dessine alors entre l'intervention de la CIA dans les anciennes colonies et l'attitude américaine envers la France qualifiée d'impérialiste par les communistes mais aussi par les gaullistes.

Philippe Roger¹⁶, qui a analysé les discours anti-américains des trois derniers siècles dans *L'Ennemi américain*, estime que la figure des États-Unis durant la Guerre froide a permis en France des alliances entre les opposants que sont les gaullistes et le Parti communiste. Les critiques adressées peuvent différer mais le *leader* du bloc occidental représente un ennemi commun. Durant l'Occupation – qui débute avec l'armistice du 22 juin 1940 entre l'Allemagne et la France de Pétain –, la France passe de grande puissance militaire mondiale à pays assujetti. La Libération, dès juin 1944, peut paradoxalement avoir été vécue avec amertume puisque la nation ne s'est libérée qu'avec l'aide de puissances étrangères dont les États-Unis. Pour y faire face, nombreux, et le PCF en particulier, ont dénié l'intervention américaine en remettant en doute d'une part leur intention – les États-Unis n'auraient pas débarqué en France pour sauver les Français mais pour mieux placer leurs pions dans les futures négociations de paix – et de l'autre leurs faits – les États-Unis n'auraient pas été d'une si grande aide, notamment par rapport à l'Union soviétique. La métaphore coloniale est souvent usitée pour dénoncer l'assujettissement de la France et le Plan Marshall est représenté comme un pacte avec le diable. Les ambitions gaullistes en matière de politique étrangère se heurtent, elles aussi, à l'hégémonie américaine: souhaitant rétablir l'indépendance et les statuts de la France tout en en faisant à nouveau un acteur de premier plan dans les affaires internationales¹⁷, les gaullistes voient d'un mauvais œil aussi bien l'intervention et l'influence des États-Unis dans les nouvelles nations du Tiers-Monde que l'américanisation des sociétés européennes occidentales.

16. Roger, 2002, pp. 392-438.

17. Kuisel, 1996, pp. 134-140.

Symbolisant les États-Unis dans la série, l'espion de la CIA pourrait alors incarner l'ambition impérialiste du *leader* américain. Mais là encore intervient la distinction essentielle entre le héros et ses collègues puisque Hubert n'intervient à l'étranger que pour rétablir un ordre perturbé et non pas pour s'y installer. Là aussi se manifeste la distinction entre l'espion aventurier et le colon sédentaire.

La relation entre les colons et les colonisés est abordée dès le début de la série *OSS 117*. En 1955, Jean Bruce publie *Les Marrons du feu*, un épisode à l'univers paranormal se déroulant à Java où la cohabitation entre les Indonésiens et les colons hollandais est difficile depuis l'indépendance du pays en 1949. Hubert Bonisseur de la Bath vient en aide à Jan Krook, une vieille connaissance du temps de la Seconde Guerre mondiale, qui a un regard critique sur les Indonésiens, les qualifiant de «grands gosses [qui] racontent sans cesse des histoires à dormir debout»¹⁸. En effet, cette aventure plonge le lectorat dans un village jouxtant le riche domaine du Hollandais et où une magie malveillante semble menacer les habitants et même causer la mort. L'esprit cartésien des colons hollandais se confronte ainsi aux mœurs ésotériques locales et pose un sérieux problème de cohabitation relevé par Hubert :

Hubert était bien de cet avis. Que pouvaient bien faire une poignée de Blancs dans ce pays hostile, aux mœurs si différentes? Lui-même, ne parlant pas la langue, ne pouvait être d'aucune utilité dans une enquête de ce genre.¹⁹

Au cours de l'épisode, le voile magique est cependant levé et l'affaire est expliquée de manière rationnelle: Erna, la femme de Jan, et son amant Joost van Hassel, l'ingénieur du domaine, cherchaient à s'emparer des terres de Jan en profitant des croyances et de la crédulité des Indonésiens. Le comportement des indigènes est alors décrit comme naïf et enfantin et il permet de justifier le maintien de la présence des colons hollandais, comme l'expliquait déjà Jan à Hubert au tout début du roman :

18. Bruce Jean, 1960 [1955], *Les Marrons du feu*, p. 166.

19. *Ibid.*, p. 83.

Ils voudraient bien nous voir partir, mais ils manquent de techniciens pour faire marcher les exploitations [dit Jan Krook]. Avant la guerre, le colon hollandais était une sorte de roi sur son domaine, maintenant il vit plus ou moins dans l'inquiétude et se barricade soigneusement chez lui dès que la nuit tombe. Il y a eu beaucoup d'assassinats, ces dernières années. [...] La police s'en fiche quand il s'agit de Blancs. Même pour les vols... Le coulage est important dans toutes les exploitations, même dans celles qui appartiennent à l'État. Les policiers vous répondent en souriant qu'il faut bien que tout le monde vive et que les Indonésiens sont maintenant des hommes libres. Ils ne savent pas où se trouve la limite entre la liberté et l'anarchie.²⁰

On met ainsi en avant le sacrifice du colon hollandais dont la situation s'est aggravée depuis l'indépendance indonésienne mais qui resterait par souci du bon développement de la nouvelle nation quitte à mettre sa vie en péril. Est donc réactivé le mythe du bon missionnaire occidental, celui-là même qui a accompagné et motivé les débuts de la colonisation. Ce genre de réflexion n'est pas un cas isolé dans la culture populaire contemporaine comme le recontextualise Philippe Delisle dans son analyse des stéréotypes coloniaux dans l'œuvre d'Hergé des années 1930 :

On trouve [dans *Tintin au Congo*] les stéréotypes qui prévalent depuis le XIX^e siècle en Belgique, en France ou en Grande-Bretagne, dans de nombreux romans, des pièces de théâtre ou encore des chansons, et qui, mis bout à bout composent une sorte de « *Credo* de l'homme blanc ». [...] Enfin, conformément à toute une littérature qui présente le Blanc comme un maître naturel, et qui culmine dans le fameux roman de Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*, Tintin devient, sans même l'avoir demandé, le chef des « Ba baoro'm », avant d'atteindre, dans le grand dessin de la dernière page, le statut de divinité protectrice.²¹

20. *Ibid.*, p. 24.

21. Delisle, 2009, p. 271.

Dans *Les Marrons du feu*, ce mythe est de plus accompagné d'un racisme inversé où les Blancs ne sont pas les persécuteurs mais les persécutés, ce qui renforce encore une fois l'idée d'un Occident (ou de ses représentants) assiégé intégrant ainsi les stéréotypes coloniaux à l'imaginaire de Guerre froide.

L'épisode *Zizanie en Asie* traduit bien quant à lui la critique de l'impérialisme américain en prenant comme toile de fond la guerre du Vietnam. Compte tenu de certains indices temporels²², l'intrigue doit se passer entre 1964 et 1969, soit au moment où l'intervention américaine est la plus forte puisque le Congrès américain choisit la voie de la guerre le 10 août 1965. 500 000 GI's sont envoyés sur le terrain pour soutenir le Sud-Vietnam et des bombardements meurtriers rythment les quatre années suivantes. L'acharnement américain soulève peu à peu l'hostilité d'une grande partie de l'opinion occidentale, y compris aux États-Unis. Les protestations donnent naissance à un véritable mouvement social et pacifiste dont les premiers militants sont les étudiants, les mères et les hippies, ce qui occasionne une vaste contre-culture s'opposant à celle qualifiée de réactionnaire mais aussi à celle populaire. L'entrée en fonction de Nixon en 1969 opérera un changement d'orientation et un retrait progressif des troupes américaines. La paix n'est toutefois signée qu'en 1973.

22. Après avoir couché avec Pilai, Hubert estime que faire l'amour permettrait de résoudre de nombreux conflits politiques. La Thaïlandaise lui répond qu'elle voit « mal le président de Gaulle dans le même lit que Kossyguine ou Mao Tséou-toung ». (Source : Bruce Josette, 1969, *Zizanie en Asie*, p. 121).

**BRUCE JOSETTE, ZIZANIE EN ASIE, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1969**

Alors qu'il détenait des informations primordiales pour la CIA, l'agent Bill Gilmore a disparu dans la jungle thaïlandaise. Hubert Bonisseur de la Bath est chargé de le retrouver et rencontre de ce fait Marian, l'épouse de Gilmore mais elle est assassinée. Hubert peut heureusement compter sur l'aide de Pilai, une connaissance de Gilmore qui le met en contact avec le groupe Kranok qui lutte contre le pouvoir militaire thaïlandais en place. OSS 117 apprend ensuite que l'agent de la CIA a été retrouvé et est interrogé par les services secrets thaïlandais. Gilmore meurt empoisonné après avoir donné des informations sur la faiblesse des Vietcongs, ce qui permet néanmoins d'anéantir la rébellion dans le Nord-Est du pays.

Du fait de sa proximité avec le Vietnam, la Thaïlande est un pays hautement stratégique pour les États-Unis qui ont pu y établir des bases militaires. Comme toutes les nations du Tiers-Monde dans les romans de la série, elle semble toutefois imprégnée de la Menace rouge, ce qui justifie d'autant plus l'intervention d'Hubert Bonisseur de la Bath. L'ennemie explicite du roman est donc l'influence communiste, incarnée par les Vietcongs mais le comportement impérialiste des militaires américains est relevé avec une certaine ironie :

À quelques heures d'intervalle, on voyait donc des lieutenants thaïlandais, obéir aux ordres des sergents américains, puis des capitaines à baret vert recevoir leurs instructions de ces mêmes lieutenants.

Ou, du moins, faire semblant...²³

Dans l'épisode, la Thaïlande est présentée comme un simple lieu de stationnement pour les soldats américains devant combattre au Vietnam et qui appartiennent principalement à l'armée de l'air. La menace d'un conflit au sein du pays est vécue avec inquiétude

23. Bruce Josette, 1969, *Zizanie en Asie*, p. 14.

par le haut commandement, conscient que ses forces ne sont pas entraînées pour le combat au sol et que l'armée thaïlandaise est trop pacifique pour affronter les communistes²⁴. Les ambitions hégémoniques des États-Unis doivent être calmées au risque de causer la perte des petites nations qu'ils prétendent pourtant protéger. Implantés dans des pays qu'ils ont engagés dans un conflit devenu incontrôlable, les États-Unis sont ainsi contraints de poursuivre des luttes qui semblent perdues d'avance :

Devant ce déploiement de forces, destiné à mettre hors de combat quelques dizaines d'hommes, Hubert touchait une fois de plus du doigt les énormes difficultés de la contre-guérilla dans les pays du Sud-Est asiatiques. Des experts avaient calculé qu'un rapport minimum de sept contre quatre était une condition indispensable pour obtenir une chance raisonnable de succès. Sans l'aide d'une puissance comme les États-Unis, de petits pays comme le Vietnam, le Laos ou la Thaïlande ne pouvaient espérer l'emporter.²⁵

Les mêmes constats peuvent être faits pour le continent africain où l'intervention américaine dans des pays en proie au communisme peut aussi être interprétée par le biais de l'impérialisme faisant écho aux critiques de la Gauche française pour qui les États-Unis interviennent en premier lieu pour leurs propres profits. À nouveau, ces aspects apparaissent principalement dans la seconde moitié des années 1960, soit au début de la carrière de Josette Bruce et de la rupture franco-américaine sous l'égide de Charles de Gaulle. Le cas de l'Égypte est particulièrement intéressant, car il a été au cœur de nombreuses tensions entre les alliés occidentaux en plus de celles avec l'URSS ; tensions dont tente de tirer profit le président égyptien Nasser depuis la conférence de Bandung²⁶ en 1955. Le roman *La Rage au Caire* publié en 1969 par Josette Bruce aborde la situation en se concentrant sur la traditionnelle rivalité

24. *Ibid.*, p. 39.

25. *Ibid.*, p. 26.

26. Du 18 au 25 avril 1955 en Indonésie, 29 pays du Tiers-Monde se rencontrent pour affirmer, entre autres, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et déclarer la nécessité de mettre fin au colonialisme (source : Berstein et Milza, 2017b, p. 471).

américano-soviétique. Quelques passages complexifient néanmoins le tableau géopolitique en faisant référence à l'implication française qui perturbe l'intervention des Américains sur le sol égyptien :

- Bug n'en a pas exclu la possibilité. Chafik peut aussi bien nous tendre un traquenard. Il assure, sinon représenter, du moins appartenir à une fraction égyptienne qui regrette la froideur des relations égypto-américaines. En revanche, le rapprochement avec la France les enchante. C'est à leur avis, une ouverture importante vers le camp occidental. Bref... Bug est entré dans le jeu de Chafik et c'est la raison de son voyage au Caire, mais c'est à vous de voir de quoi il s'agit réellement, de jauger Chafik et d'éventer un piège possible contre Bug, un piège qui, à travers Bug, compromettrait les intérêts des États-Unis dans cette partie du monde.

[...] Redevenant sérieux, [Hubert] attaqua :

- Et si nous en venions au fait, monsieur ?

[...]

- Doucement vieux garçon. Ce n'est pas si simple... Quelque chose se passe du côté de mon homologue français. Il y a quelques années encore, j'aurais pu tout simplement lui demander de quoi il s'agissait. Actuellement, c'est à nous de le découvrir.²⁷

L'extrait ci-dessus est doublement intéressant : premièrement, M. Smith utilise le terme « intérêts » révélateur de l'attitude impérialiste des États-Unis et secondement, la France – ou plutôt Charles de Gaulle, car ce n'est qu'à lui que M. Smith fait allusion lorsqu'il aborde la politique étrangère française – est présentée comme un obstacle à sa stratégie lui donnant un certain poids dans le jeu international des quêtes d'influence. Il est vrai que depuis son retour au pouvoir en 1958, Charles de Gaulle s'attelle à la mise en place d'une politique de grandeur guidée par « une certaine idée de la France », refusant notamment le protectorat américain²⁸. Reprenant à son compte la comparaison du jeu pour décrire les

27. Bruce Josette, 1969, *La Rage au Caire*, pp. 50-51.

28. À la fin des années 1950, la France est membre de l'Alliance atlantique, placée sous la protection du « parapluie nucléaire » américain et ses troupes sont en partie intégrées dans les forces de l'OTAN. Toutes ces instances sont sous l'autorité des États-Unis.

relations diplomatiques internationales de la Guerre froide, Serge Berstein estime que « ce que refuse de Gaulle, c'est que le sort du monde soit réglé unilatéralement par les deux super-Grands, en considérant que les autres États ne sont que des cartes dans la partie qu'ils jouent l'un contre l'autre »²⁹. Pourtant, il n'y aura qu'un seul personnage français dans l'épisode, surnommé André, et son rôle d'informateur reste secondaire.

Notre analyse du niveau explicite des épisodes se déroulant en Afrique a démontré la violence régnant dans les nouveaux États et leur difficulté à s'organiser sur le niveau politique. Cet aspect a pu être développé dans ce sous-chapitre en présentant une distinction entre la France et les « Autres » : les résidents de la CIA sur place ainsi que les colons – hollandais et belges notamment – adoptent le plus souvent un ton paternaliste ou raciste à l'égard des indigènes – présentés soit comme des enfants qui doivent apprendre, soit comme des êtres inférieurs seulement aptes à la violence – reprenant des discours coloniaux que l'on ne rencontre guère dans les romans se déroulant dans les anciennes colonies françaises. Plusieurs critiques à l'égard de l'intervention américaine dans des pays du Tiers-Monde ont également attiré notre attention : nécessaire à la diversification des lieux d'intrigue, la présence de la CIA aux quatre coins du globe permet également la mise en lumière de l'impérialisme des États-Unis dont l'aide aux « petites nations » est avant tout interprétée comme une façon d'assurer son influence. Souvent présentés comme les seuls remparts possibles et efficaces face aux ambitions chinoises et soviétiques, les États-Unis semblent toutefois devoir parfois négocier avec leurs alliés, dont la France fait partie, ce qui relativise leur hégémonie.

SILENCE ALGÉRIEN

Il reste un dernier point à la question des empires coloniaux et de leur démantèlement et c'est celui délicat de l'Algérie. Elle a pré-occupé l'opinion publique française jusqu'à son indépendance en 1962 et pourtant aucun épisode ne s'y déroule alors que nous avons vu que, une dizaine d'années après leur indépendance, d'anciennes

29. Berstein, 1989, p. 231.

colonies magrébines en ont fait l'objet. En fin de compte, un seul roman fait brièvement allusion à la guerre d'Algérie et uniquement d'un point de vue militaire qui doit justifier l'absence de la France dans les affaires européennes. Il s'agit de l'épisode *OSS 117? Ici Paris* dont l'analyse a été faite dans le chapitre précédent. L'extrait ci-dessous présente une conversation entre deux espions du bloc Est qui espèrent justement pouvoir tirer profit du conflit algérien pour prendre l'avantage en Allemagne :

- J'ai l'impression qu'il se prépare un coup de chien à Bizerte. Bourguiba exige l'évacuation des troupes françaises... Or, les Français ne lâcheront sûrement pas une base de cette importance alors qu'une guerre à l'échelon international menace à propos de Berlin...

Sacha Bounine aurait pu raconter à Cayan comment Polina et lui avaient essayé de jeter de l'huile sur le feu de Bizerte, mais cela aurait été contraire aux consignes de sécurité.

- Je suppose, continuait Cayan en rebouchant la bouteille, que nous poussons la roue dans la coulisse. Et cela ne sera guère difficile. L'armée française a l'épiderme à vif et si les Tunisiens la provoquent, cela se terminera par un massacre. De toute façon, il faudra envoyer là-bas quelques régiments de paras et cela fera toujours ça en moins de disponible pour Berlin.

Sacha Bounine eut un léger sourire.

- L'Algérie immobilise déjà presque tout, c'est pourquoi aucun arrangement ne sera possible tant que le problème allemand ne sera pas lui-même réglé. Nous avons les moyens d'empêcher l'accord. [...] Une bonne affaire pour nous, cette Algérie...³⁰

La guerre d'Algérie a rythmé la vie des Français et des Françaises de la IV^e République en impactant les plans politiques, économiques et moraux. Ses racines sont cependant bien plus profondes que le début du conflit en 1954. Composée de trois départements, l'Algérie est théoriquement rattachée au ministère de l'Intérieur mais elle dépend en pratique d'un gouverneur général lui-même

30. Bruce Jean, 1962 [1961], *OSS 117? Ici Paris*, pp. 138-139.

nommé en Conseil des ministres dont la moitié sont désignés parmi les 9 millions de Musulmans locaux et l'autre parmi le seul million de Français sur place qui, en plus, sont les seuls à posséder des droits politiques. L'inégalité sociale en matière de politique est renforcée par celle économique et leur conjonction explique le déclenchement de l'insurrection en 1954, année où la France perd la guerre d'Indochine. Durant l'été 1955, le Front de libération nationale (FLN) organise un soulèvement de musulmans du Constantinois (l'un des trois départements) qui conduit à un massacre. La guerre ne cessera de s'enliser au cours des années 1950 et aura des répercussions aussi bien économiques que morales sur la IV^e République de France. Cela conduit au retour triomphant du général de Gaulle et à la constitution de la V^e République dès 1958 ; retour que le politicien rattache immédiatement à son action durant la Libération dans un communiqué de presse le 15 mai 1958 :

Naguère, le pays, dans ses profondeurs, m'a fait confiance pour le conduire jusqu'au salut. Aujourd'hui, devant les épreuves qui montent de nouveau vers lui, qu'il sache que je me tiens prêt à assumer les pouvoirs de la République.³¹

Cependant, les combats contre le FLN et tous les autres groupements activistes algériens se poursuivent et continuent de mobiliser l'attention politique et militaire de la France – comme le mentionne l'extrait de *OSS 117? Ici Paris* – jusqu'à la signature des accords d'Évian en mars 1962. L'indépendance de l'Algérie est finalement reconnue par Charles de Gaulle le 3 juillet.

Bien que propice à de nombreuses intrigues d'espionnage, l'Algérie est la grande absente de la série paralittéraire. Tous les mediums culturels contemporains n'ont toutefois pas adopté cette stratégie : la guerre puis l'indépendance algérienne ainsi que la question de la migration sont d'importants *topoi* du roman noir français de l'après Seconde Guerre mondiale – dont les représentations des immigrés ont été analysées par Nadège Compard³². Il s'agit d'un genre

31. Rioux, 1983, p. 154.

32. Compard, 2008.

paralittéraire voisin du roman d'espionnage mais dont la critique sociale est bien plus exacerbée. Concernant les médias d'information, les unes de la presse illustrée, les journaux et la télévision ont longuement mis en image la violence du conflit³³. Le silence algérien dans les romans de *OSS 117* est donc un choix confirmant la conception du genre de l'espionnage comme une narration d'aventure exotique et divertissante privilégiant le reflet des «Autres» et de l'Ailleurs plutôt que la confrontation directe avec le «Nous». La mise en scène de la guerre souterraine comme étant les coulisses des politiques internationales justifie également l'absence d'un pays qui est en fin de compte un département français et dont l'enjeu dépasse les plans économiques et politiques pour remettre en cause l'identité du pays colonisateur. Quoi qu'il en soit, les mouvements de décolonisation ont marqué la série *OSS 117* et sont significatifs des bouleversements sociaux des années 1960 ; des bouleversements se manifestant également sur «notre» propre territoire, qu'il s'agisse des luttes des minorités raciales ou sexuelles ou des luttes des femmes.

LE GENRE, DES RACES ET DES RÉVOLUTIONS SANS SUBSTANCE

La présence quantitative de la France en tant que lieu d'intrigue dans la série *OSS 117* n'est pas corrélée à une signification qualitative : le héros s'arrête essentiellement à Paris entre deux vols, entre les États-Unis et une destination exotique et dangereuse. Alors que les romans noirs français décrivent et décryptent leur société contemporaine, leurs crises et leurs révolutions, les séries d'espionnage à succès telles que *OSS 117* détournent le regard. Tout comme pour les anciennes colonies, il faut regarder chez les «Autres» pour saisir ce qu'il se passe sur son propre territoire. En fin de compte, l'américanisation du bloc occidental et sa relative homogénéisation – même si chaque transfert culturel doit s'interpréter en fonction des particularités du destinataire comme du destinataire – permettent de tirer des constats d'ordre général sur l'évolution sociale et culturelle qui a marqué les «Trente Glorieuses» et qui a accompagné en France les IV^e et V^e Républiques.

33. Beurier, 2014.

Cette période de croissance définissant les décennies 1950, 1960 et 1970 a pour la France, selon Serge Berstein et Pierre Milza³⁴, trois causes principales. Tout d'abord, l'environnement international favorable lié à l'aide financière des États-Unis (1945-1947) puis au Plan Marshall (dès 1948) ainsi qu'à la construction européenne conduit le marché français à se tourner progressivement vers l'extérieur via la libre circulation des marchandises dans l'Europe des Six ainsi qu'une mise en commun des politiques commerciales et agricoles. Secondement, la croissance démographique de la France, due à une hausse de l'immigration de main-d'œuvre et à l'explosion des naissances, surnommée « Baby Boom » de 1946 à 1951, stimule l'économie. Le lien de cause à effet est d'autant plus renforcé que la hausse démographique s'accompagne de son urbanisation, or ce sont dans les villes que s'acquièrent le mieux les habitudes de consommation de masse devenues synonymes de confort de vie et de prestige social. Enfin, les « Trente Glorieuses » assistent à une intervention accrue de l'État, devenu producteur de biens et de services à la suite des nationalisations de 1945 et de 1946. Par le biais de grandes entreprises, il est à présent en charge du transport ferroviaire, aérien et maritime ou encore de l'essentiel du secteur énergétique (charbon, électricité, gaz, pétrole, etc.) et de celui de la publicité et de l'information. Une telle intervention étatique nourrit toutefois la méfiance du peuple à son égard : ayant la mainmise sur tous les domaines, il semble alors facile pour l'État de modeler le monde selon ses envies. Nous rejoignons ici le credo des romans d'espionnage qui diraient au lectorat ce que les puissants chercheraient à lui cacher. L'expansion, bien qu'elle soit forte et régulière, reste néanmoins sélective et bénéficie principalement aux secteurs de l'industrie et des services. L'urbanisation bouleverse la structure sociétale en prétéritant le monde agricole et même si le quotidien se voit amélioré, la croissance ne signifie pas la fin des inégalités, qu'elles soient régionales, professionnelles ou genrées. Les tensions sociales résultantes se manifestent aussi bien dans la rue, par le biais des manifestations politiques et sociales, que dans

34. Berstein et Milza, 2017b, pp. 402-405.

la culture, par la consommation et la revendication de genres et de pratiques culturels variés ; ce qui légitime à nouveau l'intérêt historique pour tous les avatars de la culture qu'ils soient populaires, alternatifs ou canonisés.

Si l'ambition première des séries paralittéraires d'espionnage reste avant tout de divertir son lectorat, certain-e-s auteur-e-s, en particuliers Gérard de Villiers, sont plus virulent-e-s et critiques que d'autres. Sa série SAS connaît un succès fulgurant dès 1965 avec l'épisode *SAS à Istanbul*. Il se positionne dès le départ à contre-courant de la vague contestataire des années 1960 et 1970. Accusé par la Gauche d'être réactionnaire, complaisant, misogyne, raciste et même sadique, Gérard de Villiers n'a de cesse d'accroître ses provocations, ce qui n'a comme effet que d'étendre son succès auprès du public français et même étranger. Roger Faligot et Rémi Kauffer³⁵ expliquent la popularité de Gérard de Villiers par l'utilisation de thèmes sensibles dont les lecteurs, surtout masculins, semblent avides mais aussi par le recours à la tradition des feuilletonistes qui savent tenir leur lectorat en haleine, par son ancrage dans l'actualité et par sa proximité du réel. En soi, Gérard de Villiers a repris à son compte la recette mise au point par la première génération de romanciers d'espionnage dont Jean Bruce faisait partie mais en exacerbant les problématiques sociales de son époque. Les anciens écrivains à succès tenteront alors de prendre le pli mais peu iront aussi loin dans la violence et la pornographie que Gérard de Villiers. Le changement d'orientation est tout de même notable dans la série *OSS 117* et d'autant plus intéressant qu'il se fait sous Josette Bruce qui doit adapter son écriture aux nouvelles règles introduites par son principal concurrent.

HOMME SÉDUCTEUR ET FEMMES SÉDUITES

Comme le faisait le cinéma colonial de l'entre-deux-guerres – un genre à succès à cette période³⁶ – la série *OSS 117* projette un ailleurs colonial modelé selon les désirs de son public, c'est-à-dire

35. Faligot et Kauffer, 1994, p. 370.

36. Barlet et Blanchard, 2008.

de la France, où le colon peut renouer avec une virilité perdue en dominant un univers éloigné de la métropole ; univers lui-même en chamboulement compte tenu de la décolonisation en cours. Selon l'analyse d'Antoine de Baecque à propos des virilités coloniales et post-coloniales à l'écran³⁷, le Français y rencontrerait trois types d'indigène : le dévoué qui réactive le mythe du Bon Sauvage, l'opposant qui renforce le stéréotype du sauvage sanguinaire et enfin la femme qui n'est qu'attrait sensuel mais qui ne découvre la jouissance qu'entre les bras du colon-héros. Alors que la littérature et le cinéma coloniaux se font plus rares compte tenu des mouvements d'indépendance, la série d'espionnage reprend à son compte ces aspects par le biais de son héros espion qui est en fin de compte avant tout un aventurier, ce qui est confirmé dans la série *OSS 117*. Ce personnage stéréotypé fait en particulier fondre les cœurs féminins et bon nombre de femmes dans la série ont relevé ces qualités séductrices chez Hubert Bonisseur de la Bath : un corps musclé, endurant et bronzé lui donnant le surnom de « prince-pirate », une figure populaire incarnant une certaine idée de la virilité sur laquelle il est intéressant de s'attarder.

En effet, le recours à des personnages masculins virils est symptomatique d'une prétendue crise de la virilité traversée par les Occidentaux de l'après Seconde Guerre mondiale, notamment en France où des soldats détruits par le conflit ont dû se réinsérer dans une société s'étant adaptée à la pénurie de travailleurs et par conséquent féminisée afin de combler le manque de main-d'œuvre masculine. D'une manière générale, l'Occident de l'après Seconde Guerre mondiale a été marqué par les bouleversements affectant l'univers des femmes. En France, le droit de vote qui leur est accordé en 1944 et surtout la révolution sexuelle³⁸ des années 1960 et 1970 ébranlent la domination masculine sur le plan politique mais aussi culturel puisque la confrontation des sexes émerge tout comme elle se reflète dans la culture populaire. Les cultures dites alternatives – dont féministes – côtoient celles qualifiées de

37. De Baecque, 2011, pp. 438-442.

38. Révolution marquée par des luttes telles que l'émancipation sexuelle des femmes, la réappropriation de leur corps (dont le droit à l'avortement) ou encore l'affirmation de l'égalité des sexes.

« grand public » dont certaines sont accusées d'être réactionnaires et dont la paralittérature d'espionnage fait partie³⁹. Dans ce sens, plusieurs chercheurs et chercheuses ont exploité l'approche de la virilité et de son ébranlement pour décrypter le succès de la série *James Bond*, notamment dans ses adaptations pour le grand écran et cette voie a ouvert des pistes de réflexion intéressantes. Dennis W. Allen⁴⁰, par exemple, estime que le film *Diamonds are forever* est le porte-parole à la fois de l'anxiété de l'individu masculin en lien avec la pénétration anale et l'inconscient freudien ainsi que de la masculinité en soi puisque les hommes ne seraient plus des « hommes ». Quant à Jaime Hovey⁴¹, elle met en parallèle les films de *James Bond* et les mouvements des femmes afin d'examiner la transformation de l'espion passant d'un héros excessivement masculin à un dandy stylisé et accessoirisé. S'inspirant de ces analyses au sujet d'une crise potentielle de la virilité, cette partie va tout d'abord s'intéresser à la représentation de l'homosexualité, puis à la catégorisation des femmes séduites et enfin au traitement du féminisme et de ses figures dans la série.

Les réflexions des chercheurs et chercheuses à propos de *James Bond* s'appliquent difficilement à la série *OSS 117* où le dandy britannique⁴² cède sa place au séducteur français toujours présenté comme viril et dont l'orientation sexuelle ainsi que celle de ses alliés ne sont jamais mises en doute⁴³. Dans notre corpus, seuls trois personnages masculins sont décrits comme homosexuels et leur attrait pour les hommes a à chaque fois occasionné un chantage de la part du camp ennemi. Premièrement, Karl van Dyke, un chargé de mission à l'ONU, est forcé de livrer des documents importants sous peine que soit dévoilée une « vague histoire de

39. Dans *Le Mythe de la virilité*, Olivia Gazalé s'attache à démontrer que les doutes à propos de la virilité ne sont pas nés des révolutions féministes mais leur sont bien antérieurs. Selon l'auteurice, « l'idéal viril ne se définit pas tant par l'exercice de la puissance que par la haine de l'impuissance. [...] Le mythe de la surpuissance mâle ressurgit dès que le modèle de virilité est menacé » (source : Gazalé, 2017, pp. 22-23).

40. Allen, 2005.

41. Hovey, 2005.

42. Le terme de « dandy » apparaît une seule fois dans notre corpus et uniquement pour décrire l'habillement soigné de Vasfi Arikoglu, un informateur turc d'Hubert (source : Bruce Jean, 1974 [1954], *Ombres sur le Bosphore*, p. 118).

43. Par exemple, la fidélité d'Enrique Sagarra envers Hubert Bonisseur de la Bath est comparée à l'allégeance d'un chevalier envers son maître et non à un amour passionnel homosexuel.

pédérastie»⁴⁴. Secondement, le couple de transfuges formé par le Soviétique Maxime Ponomareff et son secrétaire tchécoslovaque Jan Rôtz subit un chantage à propos de photographies très suggestives laissant voir «Jan Rôtz affublé de sous-vêtements féminins, figé dans des poses scabreuses devant un Maxime Ponomareff en tenue d'Adam»⁴⁵. Ainsi, les personnages homosexuels et stéréotypés se rencontrent à l'Est permettant une distinction supplémentaire entre le «Nous» et les «Autres». Alors que dans la série *James Bond*, analysée par Umberto Eco, «[Le Méchant] est asexué ou homosexuel; en tout cas il n'est pas sexuellement normal»⁴⁶, l'homosexualité n'est pas une caractéristique de l'ennemi dans *OSS 117*; les exemples désignent plutôt de faibles victimes. Cet aspect n'est cependant pas plus exploité dans la série et ne suscite d'ailleurs aucun commentaire de la part du héros.

La figure de la lesbienne n'est quantitativement pas plus présente mais son traitement diffère légèrement. Dans l'épisode *Coup d'état pour OSS 117* publié en 1967 par Josette Bruce, sont confrontés deux modèles: la «vraie» lesbienne incarnée par Pénélope Zéphyros, une femme au physique repoussant qui sera tuée par balle, et la «fausse» mais très belle Sophie Kokkinaras qui ne couche avec Pénélope que par ambitions professionnelles et qui succombera par la suite aux charmes d'Hubert Bonisseur de la Bath. La comparaison des deux physiques d'une part fait écho aux critiques antiféministes⁴⁷ où la lesbienne a un profil ingrat et ne l'est que par défaut – faute de ne pouvoir séduire un homme – et de l'autre renforce l'idée d'un héros dont la virilité charme toutes les *vraies* femmes:

Dans son esprit, il ne faisait aucun doute que Pénélope Zéphyros était à l'image de son nom, c'est-à-dire fraîche, légère et éthérée comme une brise printanière. Funeste erreur! Si la personne qui se trouvait en face de lui paraissait bien être du sexe féminin, la ressemblance avec le doux zéphyr qu'il avait espéré s'arrêtait là.

44. Bruce Josette, 1971 [1967], *Pas de roses à Ispahan*, p. 190.

45. Bruce Jean, 1964 [1952], *Chasse aux atomes*, p. 28.

46. Eco, 1966, p. 83.

47. Critiques notamment nombreuses lors des manifestations des Mouvements de Libération des Femmes dans les rues françaises de la fin des années 1960 où les féministes étaient traitées de «gouines», de «mal baisées» ou encore d'«hystériques».

Mafflue, joufflue, ventrue, fessue, Pénélope était tout cela et même plus. Des bras comme des jambons, des seins comme des dirigeables, elle débordait littéralement de toutes parts. Au bas mot, 120 kilos de graisse rosâtre rien vu de pareil. Seul le regard, couleur de myosotis, conservait une apparence décente.⁴⁸

La jeune femme qui apparut était grande et élancée, très brune et très belle. Son visage aux pommettes légèrement saillantes était mangé par deux immenses yeux sombres et brillants. [Sophie Kokkinaras] portait un tailleur de lainage qui moulait ses hanches en amphore et sa poitrine haut plantée. Le bas de sa jupe, coupée au-dessus du genou, dévoilait deux jambes au dessin ravissant.⁴⁹

L'opposition des stéréotypes lesbiens s'était déjà rencontrée sous la plume de Jean Bruce en 1958 où Hubert finit par coucher avec Esther Horn, une jolie fille qui a une relation tumultueuse avec Glynis Balfour, qui est une *butch*⁵⁰ c'est-à-dire une femme « d'allure masculine et sportive »⁵¹ qui meurt d'une balle perdue alors que, éprise de jalousie, elle espionnait son amante dans les bras du héros. La relation homosexuelle y est en revanche plus implicite : Hubert devine la romance entre les deux femmes mais elle n'est pas représentée. Le comportement du héros à l'égard du couple est également beaucoup plus critique, Hubert allant jusqu'à traiter Glynis « d'homme manqué » et à affirmer que « ce genre de bonne femme [le] rend malade ». ⁵² Si dans les deux exemples, la *butch* décède, on constate néanmoins un discours moins virulent dans l'épisode de la fin des années 1960 – contemporain des actions du MLF et des autres mouvements genrés – que dans celui paru dix ans plus tôt, à une période où l'homosexualité est, selon Alain Brassart⁵³, particulièrement discrète dans la culture populaire. N'en reste pas moins une division claire des genres où le masculin, par le biais

48. Bruce Josette, 1967, *Coup d'état pour OSS 117*, pp. 17-18.

49. *Ibid.*, p. 24.

50. Selon Christine Bard, le tournant du XX^e siècle voit s'opérer une virilisation de certaines femmes aboutissant à certaines figures stéréotypées dans le monde lesbien dont la *butch*, que l'on peut traduire par « lesbienne masculine » (source : Bard, 2011, pp. 122-124).

51. Bruce Jean, 1974 [1958], *Un As de plus à Las Vegas*, p. 31.

52. *Ibid.*, p. 61.

53. Brassart, 2009.

du héros mais aussi par celui des femmes masculines que sont Pénélope et Glynis, parvient toujours à dompter le féminin.

Hubert semble ainsi affublé de la capacité de séduire toutes les femmes croisant son chemin. En revanche, nous avons vu qu'il pouvait être sélectif puisque, en Afrique, il ne couche pas avec des femmes noires de peau mais uniquement avec des métisses, ce qui nous a conduits, dans le chapitre du niveau de lecture explicite, à une hiérarchisation des femmes en fonction de leurs origines. Africaines mises à part, la nationalité des amantes d'Hubert se justifie par le fait qu'il couche soit avec une jeune et belle autochtone rencontrée sur place, soit avec une femme du camp rival qui finit par l'aider, car elle a succombé à son charme. Reste néanmoins l'exception des femmes françaises; exception qui révèle une certaine vision conservatrice en matière de libération sexuelle.

D'un point de vue statistique, la moitié des 91 amantes d'Hubert se recrute entre l'Amérique du Nord et l'Europe occidentale. Les Asiatiques et les Africaines correspondent à 20% du corpus et le reste se partage entre l'Union soviétique – principalement des espionnes rivales – l'Europe orientale, l'Amérique du Sud et l'Océanie. Ces données quantitatives confirment certes le fait que le héros couche avec les femmes rencontrées sur place mais elles s'opposent à des constats d'ordre qualitatif puisqu'il est relevé à plusieurs reprises que les Occidentales, en particulier les Américaines, seraient moins délurées, et donc moins prêtes à coucher avec un homme tout juste rencontré, que les femmes qualifiées d'exotiques :

Le poison avec ces citoyennes des États-Unis, c'est qu'elles avaient toutes les mêmes idées sur la question : seul, le pasteur devait donner la clé de la chambre à coucher. Il n'y avait guère que les « Teen-agers » qui couchaient facilement, pas pour le plaisir mais surtout, par bravade, pour se prouver à elles-mêmes qu'elles étaient des « grandes ». Puis, quand elles étaient devenues vraiment des « grandes », on ne pouvait plus les avoir qu'en les épousant, ou alors le samedi soir, quand elles étaient saoules, entre deux portes ou sur les coussins d'une voiture. Sitôt fait, sitôt oublié...⁵⁴

54. Bruce Jean, 1974 [1958], *Un As de plus à Las Vegas*, p. 74.

Heureusement pour Hubert tout de même, l'après-guerre et la révolution sexuelle semblent avoir des conséquences avantageuses sur le comportement de certaines Européennes :

Pour l'instant, Hubert préférerait se souvenir de leur nuit d'amour. Ces Allemandes d'après-guerre, c'était quelque chose... Aux États-Unis, le bruit courait que le véritable miracle allemand de l'après-guerre, c'était le réveil de la femme allemande. On n'avait pas tort.⁵⁵

Parmi les 29 femmes d'Europe occidentale séduites par le héros, seules six sont françaises et elles ont été rencontrées sur sol français. Trois d'entre elles apparaissent d'ailleurs dans le même épisode, *Ici OSS 117* paru en 1949. Il y a d'un côté Sonia, une nymphomane de père russe plus que de mère française – ce qui semble justifier son appétence sexuelle – et de l'autre Rosette et Carmen, deux entraîneuses du quartier de Montmartre. Ces dernières plongent le lectorat dans l'univers des prostituées et des cabarets qui ont, au XX^e siècle, peu à peu remplacé les maisons closes en France faisant la popularité du quartier de Pigalle⁵⁶. Dans le roman, les entraîneuses servent avant tout d'intermédiaires à Hubert pour rencontrer divers trafiquants et ces dames demandent à être payées quel que soit le service fourni, c'est-à-dire du sexe ou des informations. Précisons que *Ici OSS 117* est un épisode particulier, puisqu'il s'agit du premier roman de la série et certains traits de caractère du héros semblent avoir été par la suite atténués. C'est notamment le cas de son rapport aux femmes et à la sexualité. Dans ce roman, le héros couche avec quatre femmes et fait de nombreuses allusions à ses envies sexuelles telles que : « J'ai envie de toi et je prends toujours ce qui me fait envie »⁵⁷ ou encore « Hubert pensa qu'elle devait être détraquée et certainement nymphomane. Il n'était pas homme à laisser passer semblable occasion. »⁵⁸ Dans les épisodes ultérieurs, Hubert reste un grand séducteur mais il se contente généralement d'une seule femme par

55. Bruce Josette, 1972 [1969], *Jeux de malins à Berlin*, p. 129.

56. Rochelandet, 2007, p. 130.

57. Bruce Jean, 1974 [1949], *Ici OSS 117 (Tu parles d'une ingénue)*, p. 42.

58. *Ibid.*, p. 56.

aventure et ses propos sont plus implicites concernant sa libido. Le type de Françaises avec qui il couche va également évoluer au fil des années, quittant le monde des cabarets et des nuits tarifées pour favoriser des femmes plus matures et plus privilégiées. En 1955, dans *OSS 117 rentre dans la danse*, Hubert séduit Paule, une femme d'une quarantaine d'années très sûre d'elle et indépendante aussi bien au niveau émotionnel que professionnel. Il faut ensuite attendre 1971 et la Nouvelle-Calédonie pour qu'Hubert couche à nouveau avec une Française, Maryse Corca, qui l'aidera à résoudre sa mission dans *OSS 117 liquide*. Enfin, Hubert couche avec une vendeuse d'un prestigieux magasin dans *OSS 117 cherche des crosses*, publié en 1972, mais le personnage ne représente aucun enjeu dans l'intrigue. On constate ainsi que les Françaises couchant avec OSS 117 sont principalement des femmes expérimentées, voire «de métier» – qu'il s'agisse de celui du sexe ou de l'espionnage – et non d'innocentes jeunes filles de bonne famille, ce qui permet en quelque sorte de préserver leur intégrité, alors qu'ailleurs ses amantes correspondent plutôt à la figure de la jeune vierge qu'il faut initier ou au contraire à celle de la jeune femme déjà fort connaisseuse de la chose.

Nous constatons donc que si Hubert assouvit les fantasmes érotiques de ses lecteurs en séduisant des femmes du monde entier, il ne touche néanmoins ni à leur épouse ni à leurs filles. De plus, et contrairement à la série *SAS*, les scènes de sexe dans *OSS 117* sont plus suggérées qu'explicitées. Elles débutent à la fin d'un chapitre où Hubert et une femme sont dans une chambre : le corps nu féminin est décrit – on s'arrête en particulier sur la forme des seins qu'Hubert aime «en poire» – puis le héros l'amène dans son lit. Le chapitre se termine sur trois points de suspension et le suivant s'ouvre sur le visage conquis mais épuisé de la femme qui a sans doute connu l'une de ses meilleures nuits. Au lectorat d'imaginer ce qu'il s'est passé. Alors que Josette Bruce, sans doute poussée par la concurrence de Gérard de Villiers, laisse plus de place aux scènes violentes dans ses romans que son époux, l'érotisme reconnu pour l'époque ne cédera quant à lui jamais le pas à la pornographie.

La pratique des Bruce va ainsi à rebours des tendances culturelles de leur époque qui voit la production pornographique s'accroître depuis 1945 malgré les luttes des tribunaux l'accusant de

troubler l'ordre public. Si certaines œuvres sont censurées, car qualifiées d'immorales (notamment celles du marquis de Sade), des projets plus populaires obtiennent un tel soutien que leur interdiction semble inimaginable; le magazine *Playboy* lancé en 1953, mêlant photographies de nus féminins et interviews de personnalités publiques et accumulant le million d'abonnements à la fin des années 1950 en est l'exemple le plus probant. Selon David Courbet⁵⁹, les « Trente Glorieuses » permettent la mise en place d'une société de loisirs aux dépens de celle industrielle. Parallèlement, les progrès en matière de médecine et d'éducation sexuelle mènent à la révolution sexuelle, particulièrement visible en France par le biais de Mai 68 où les conversations autour de la sexualité se libèrent et où, surtout, le sexe est considéré comme une pratique agréable et non pas à seule visée reproductive. L'industrie du sexe est lancée et la pornographie prospère dans la culture de masse: sex-shops, « comix » (*Zap*, *Bizarre Sexe* et même *O.S.S.E.X.*) et films X⁶⁰ se développent malgré un gouvernement gaulliste réfractaire et des associations religieuses et familiales hostiles. Le maintien de la ligne érotique de la série *OSS 117* peut alors se justifier par la volonté de la romancière de conserver le lectorat fidèle à son époux plutôt que de séduire une génération peut-être plus jeune et plus adepte des scènes de sexes explicites et violentes proposées par Gérard de Villiers.

En règle générale, la série *OSS 117* n'aborde donc pas véritablement les chamboulements occasionnés par la révolution sexuelle. Elle a plutôt tendance à détourner le regard en perpétuant un univers où le héros, un homme blanc, parvient à séduire sans le moindre effort toutes celles qui croisent son regard et qui se dévoueront par la suite à sa satisfaction. Le stéréotype de la femme soumise est renforcé par certaines réflexions et personnages faisant allusion aux mouvements féministes contemporains. Tel est le cas de *Fidèlement vôtre*, un roman de Jean Bruce où Hubert Bonisseur de la Bath est envoyé en Angleterre pour protéger un prestigieux chimiste. Il doit également l'éloigner de son amante, Margarita

59. Courbet, 2017, pp. 46-52.

60. « [Dans les années 1970], un film tourné sur deux était pornographique et on comptabilise 24 millions d'entrées en France en 1974 » (source: *ibid.*, p. 49).

Lucca de Penney qui est la fille d'un important Américain qui ne voudrait pas que sa progéniture ait des ennuis. Il s'avère que Margarita est aussi une ancienne amante d'OSS 117 et leurs retrouvailles vont nuire à la mission de ce dernier. Publié en 1962, le roman contient deux passages sur la crise de la virilité masculine, deux passages où c'est Margarita, soit l'un des deux seuls personnages féminins du roman, qui déplore la dévirilisation des hommes causée par l'indépendance des femmes :

- Ne trouvez-vous pas, reprit [Margarita], que ces nouvelles danses qui tiennent les partenaires éloignés l'un de l'autre sont un signe de plus de la dévirilisation de cette génération d'hommes?

[Hubert] choqua les verres, prit celui de Margarita et lui donna le sien.

- Sûrement, approuva-t-il, l'homme moderne se dévirilise. Mais, je crois que les femmes en sont pour une bonne part responsables. Ils burent en se regardant. Il y avait de la tendresse dans le regard d'Hubert et comme un immense regret dans celui de Margarita.

- Je suis de votre avis, dit-elle. Aux États-Unis, par exemple, les femmes ont oublié que Dieu nous a créées pour être la compagne d'un homme. Et c'est un grand malheur... ne pas connaître le plaisir d'être seule avec un homme.⁶¹

Margarita racontait comment elle avait connu là-bas la compagne chinoise d'un ami de son mari et comment une seule soirée passée en compagnie de cette jeune femme lui avait permis de comprendre l'attachement de beaucoup d'hommes blancs pour le charme et la gentillesse de certaines Orientales...

- Je me suis sentie très près de cette fille, alors que tout aurait dû nous séparer : nos races, nos éducations, nos situations sociales très différentes. Je l'admirais et je l'enviais car elle était heureuse et elle rendait un homme heureux. Et j'ai compris ce soir-là que l'intelligence du cœur seul pouvait permettre des contacts vraiment sincères, vraiment profonds, entre gens de race et de conditions différentes.

61. Bruce Jean, 1962, *Fidèlement vôtre... OSS 117*, pp. 98-99.

Ils parlèrent de l'amour en Asie et de ses rites, de l'importance du bain préliminaire dans le cérémonial de l'acte sexuel au Japon, des critères de civilisation.

- N'importe qui peut acquérir un vernis fait de gestes et de mots, à faire ou à prononcer dans certaines circonstances, mais je crois, dit Margarita, que les gens vraiment civilisés ne se reconnaissent qu'à leur façon de manger et de faire l'amour, car ce sont là les deux actions humaines de base, qui furent tout d'abord uniquement instinctives et dans lesquelles l'instinct conserve encore la plus grande part...⁶²

Partisane de l'idéologie nationaliste conservatrice, la série paratextuelle *OSS 117* ne soutient ainsi guère les luttes féministes contemporaines que sont les combats pour l'avortement et contre les violences sexuelles ou ceux pour l'égalité entre les sexes en matière de politique, d'économie et de reconnaissance sociale et qui prennent de plus en plus d'ampleur au fil des années 1960⁶³. Au contraire, ces mouvements, lorsqu'ils ne sont pas critiqués tels que dans les extraits précédents, sont moqués, réduits à une simple haine des hommes – « C'est bien la première fois que j'entends [Madame] adresser des compliments à un homme [, dit Birgit à Hubert]. D'habitude, elle est presque aussi farouchement féministe qu'Ursula. »⁶⁴ – ou détournés de leur sens originel :

- Vous êtes catholiques ? [demanda Hubert à Louise].

- Lui. Moi, je suis agnostique.

[...]

- Et vous ? demanda-t-elle.

- Féministe, très pratiquant.⁶⁵

La dimension antiféministe du roman d'espionnage n'est cependant pas incompatible avec l'apparition récurrente de personnages féminins forts, tels que Muriel Savory et Karomana Korti que nous

62. *Ibid.*, p. 135.

63. Pour une présentation condensée du féminisme contemporain de la série, voir Ergas, 2012.

64. Bruce Josette, 1966, *OSS 117 contre OSS*, p. 158.

65. Bruce Jean, 1973 [1961], *OSS 117 préfère les rousses*, p. 92.

avons déjà évoqués dans la seconde partie de ce travail. Dans la même veine, nous mentionnerons Dorothea Dell, une espionne soviétique sous couverture très efficace dans *Délire en Iran*, qui parvient à bernier Hubert Bonisseur de la Bath en se faisant passer pour une agente britannique alliée et en couchant avec lui :

Premièrement: je ne travaille pas pour l'«I.S.», mais pour le «Centre»... Deuxièmement: toute cette affaire a été montée sur une provocation de notre part... Troisièmement: Bradovici est aussi un agent du «Centre»... Quatrièmement: l'histoire que Bradovici va raconter aux gens de la «C.I.A.» sera tout à fait vraisemblable mais fausse. Elle n'a qu'un but: égarer toute la police occidentale dans le Moyen-Orient pour les deux années à venir et faire notre jeu... Voilà!⁶⁶

Dorothea est sur le point d'éliminer le héros lorsqu'elle se fait tuer par Leïla Hassani, une jeune femme éperdument amoureuse d'Hubert et qui apparaît dans deux autres romans: *Inch Allah* en 1954 et *La Rage au Caire* en 1969. Devenu brièvement victime du jeu de la séduction, le héros a failli perdre la vie, ce qui, une fois de plus, le mettra en garde contre les dangers de l'amour: tout comme le cow-boy des Westerns, l'espion doit être un individu solitaire, sans attaches et surtout sans femme. C'est une leçon qu'Hubert n'hésite pas à partager avec des agents moins expérimentés :

- Un conseil, Riza, [dit Hubert] parce que je vous aime bien et que j'ai eu votre âge, que j'ai été romantique et que j'ai été aussi idiot que vous à certain moment: changez votre façon de faire avec les femmes. Ne vous laissez pas prendre, prenez-les. Elles vous en sauront gré, d'ailleurs. Et puis, laissez-les carrément en dehors de votre boulot. Dans votre position, chaque femme est un danger. Couchez avec, mais mettez-vous du papier collant sur la bouche et envoyez-les se faire voir ailleurs dès qu'elles se mettent à vous demander quoi que ce soit. Méfiez-vous-en comme de la peste!⁶⁷

66. Bruce Jean, 1972 [1959], *Délire en Iran*, p. 186.

67. Bruce Jean, 1974 [1954], *Ombres sur le Bosphore*, p. 156.

Le monde de l'espionnage est, nous l'avons vu, avant tout un monde d'hommes où les espionnes peinent à trouver une place autre que celle de proie ou de confidente sur l'oreiller. Cependant, Jean Bruce a brièvement proposé un autre visage de l'espionnage par le biais d'un réseau d'espionnes totalement féminin avec qui Hubert Bonisseur de la Bath a dû collaborer à trois reprises⁶⁸ : «L'Organisation Spéciale de Sécurité», soit l'OSS, qui semble être un pendant de la CIA. Hubert l'intégrera d'ailleurs le temps de son licenciement des services secrets américains. Leur association ne dure que deux épisodes puis Josette Bruce les fait se rencontrer à nouveau mais cette fois-ci en tant qu'ennemis, dans *OSS 117 contre OSS*. S'opère alors un jeu de miroirs entre les deux réseaux d'espionnage où les hommes de M. Smith sont envoyés en mission pour rétablir la paix en faisant régulièrement valoir leur droit à tuer et où les femmes de «Madame» empêchent les déclenchements de guerre sans faire couler de sang, préférant la séduction de l'ennemi. Le recours au charme plutôt qu'à l'arme est d'ailleurs présenté comme la technique la plus usitée par les femmes espionnes ; technique qui se retourne régulièrement contre elles puisqu'elles finissent par tomber amoureuses de l'homme qu'elles devaient initialement manipuler. L'imaginaire du monde de l'espionnage respecte ainsi une stricte distinction de genre au profit des mâles. Cet univers n'est guère perturbé par les Mouvements de Libération des Femmes qui occupent pourtant l'espace public de la fin des années 1960. Encore une fois, le triptyque «exotisme, érotisme et violence» permet de détourner le regard des révolutions sociales qui bousculent la France contemporaine ainsi que l'ensemble du bloc occidental.

RACISME ET VIOLENCE RACIALE

Parmi les révolutions sociales de l'après Seconde Guerre mondiale, la lutte des mouvements pour les droits civiques aux États-Unis a tout particulièrement donné du grain à moudre aux milieux antiaméricains français qui reprochaient au *leader* d'adopter un comportement paradoxal en prêchant des discours anticolonialistes alors que se pratiquait encore en son sein la ségrégation raciale.

68. *Cache-Cache au Cachemire* (1955), *Hara Kiri* (1955) et *OSS 117 contre OSS* (1966).

Compte tenu des critiques antiaméricaines déjà recensées dans la série et puisque de nombreux romans se déroulent aux États-Unis, il est intéressant d'examiner si la thématique des droits civiques y est abordée ou du moins si des commentaires raciaux référant aux États-Unis surgissent dans notre corpus et s'ils peuvent être analysés comme les porte-parole des critiques antiaméricaines françaises. Cet aspect permettrait d'autant plus de distinguer le héros de ses collègues, puisque les lointaines origines françaises d'Hubert seraient à l'origine de son humanisme et de son respect envers toutes les civilisations⁶⁹; un trait de caractère qui pourrait être mis en parallèle avec les révolutions raciales des années 1960 et les mouvements des droits civiques américains.

Élu en novembre 1960, John Fitzgerald Kennedy a, parmi ses ambitions, la volonté d'abattre tous les obstacles entravant l'hégémonie américaine. Cela passe notamment, sur le plan social, par le combat contre la ségrégation raciale. La lutte précède les années 1960 mais les changements sont lents – l'arrêt *Brown v. Board of Education* est adopté en 1954, le *Civil Rights Act* est signé en juillet 1964 et le *Voting Rights Act* l'année suivante –, les réformes sont régulièrement refusées par le Congrès et de nombreuses mobilisations et boycotts éclatent aux États-Unis, portés par divers courants allant du pacifiste Martin Luther King aux violentes « Panthères noires » dont Malcolm X fait partie. À la fin des années 1960, les revendications raciales s'ajoutent à celles sociales qui ont émergé des protestations contre la guerre du Vietnam et nuisent à l'image diplomatique des États-Unis dans le monde. Le leader américain semble ainsi attaqué de l'intérieur, par ses propres citoyens et citoyennes, ce qui fait le jeu de ses rivaux et de ses adversaires.

Deux romans de la série *OSS 117* abordent la question du racisme et de la ségrégation aux États-Unis; l'un adopte le point de vue des minorités raciales, l'autre se focalise sur la violence de la lutte. Le premier est *Pan dans la lune* publié en 1959 où Hubert

69. Nous avons déjà cité ce passage de *Congo à gogo* où Hubert écoute les propos racistes de son collègue Donald G. Blind et où l'auteur conclut à propos du héros que « de ses lointaines origines françaises, il avait hérité le goût de la mesure, et sa carrière aventureuse lui avait enseigné qu'en dépit des apparences l'homme est toujours le même, quelle que soit la couleur de sa peau ou l'importance de son compte en banque. » (source : Bruce Josette, 1966, *Congo à gogo*, p. 31).

Bonisseur de la Bath doit déjouer un sabotage aéronautique alors qu'il est en vacances sur les terres de ses ancêtres, la Nouvelle-Orléans, berceau du jazz marqué par l'héritage de la colonisation française – les références⁷⁰ à sa culture sont nombreuses dans l'épisode – et par une forte population afro-américaine. L'accent des personnages secondaires noirs de peau est signifié par des marques orthographiques, une pratique inhabituelle dans la série puisque d'ordinaire, le narrateur se contente de préciser qu'un tel personnage parle dans une autre langue ou avec un accent particulier :

Le portier, un vieux Nègre vêtu d'un uniforme couleur de feuille morte, se précipita vers lui.

- Li Bon Dieu y vide sa baignoi'e, Missie. C'est pas li moment d'y mett'e li nez deho's...⁷¹

L'intrigue du roman se construit autour de la ségrégation américaine et sur son impact sur des individus issus des populations noires et métisses. Alors que la fin de la guerre de Sécession en 1865 a théoriquement affranchi les Afro-américains, leur statut juridique et social est resté en pratique inférieur. Une première étape dans la déségrégation est représentée par la décision Brown de la Cour suprême du 17 mai 1954 qui donne aux Noirs l'accès aux écoles publiques et met fin à la doctrine dite de « l'égalité dans la séparation ». À nouveau, la décision juridique ne signifie pas une application immédiate et les luttes pour les droits civiques s'intensifient au fil des années 1950⁷². *Pan dans la lune* plonge le lectorat dans cet univers ségrégationniste par le biais d'un couple métis. Tout d'abord, Robert Monticello, dont la mort a déclenché la mission d'Hubert, a décidé de trahir son pays en fournissant des informations confidentielles à l'ennemi, car, selon les dires de sa femme, il ne supportait plus les actes racistes à son égard de la part des Américains blancs :

70. Le lectorat est plongé dans le vieux quartier français (p. 14), visite *Le Vieux Pays* à l'angle de la rue de Toulouse (p. 11) ou s'arrête *Chez Antoine*, rue Saint-Louis (p. 19) (source : Bruce Jean, 1973 [1959], *Pan dans la lune*).

71. Bruce Jean, 1973 [1959], *Pan dans la lune*, p. 9.

72. Lacroix, 2018, pp. 426-427.

- C'était un désaxé, un révolté... [dit Evangelina.] Les gens d'ici le traitaient de « Mexicain », à cause de la couleur de sa peau et [Bob] ne pouvait pas le supporter. Ça le rendait fou. Il disait qu'il était aussi intelligent qu'un « Yankee » à peau claire, et même plus...⁷³

- [Bob] n'était pas communiste, sûrement pas... [dit Evangelina.] Mais tous ces Yankee le rendaient malade avec leur racisme... Je crois que l'idée lui est venue après le lancement réussi du premier « Spoutnik ». Ils étaient tellement mortifiés, ils tombaient de si haut!... Bob a eu le fou rire pendant huit jours. Il n'arrêterait pas de rire et de répéter que c'était trop drôle, qu'il fallait que ça continue.⁷⁴

Evangelina Monticello, la femme de Robert, vit elle aussi difficilement la ségrégation quotidienne illustrée ici par le traitement différencié dans les transports publics :

Après quoi, [Evangelina] suivit le mouvement, donna un ticket au contrôleur, passa dans le tourniquet, monta sur le bateau, descendit sur le pont inférieur réservé aux gens de couleur, le supérieur l'étant évidemment aux peaux blanches.⁷⁵

La critique de la politique raciale américaine, même si elle n'est jamais explicitement pointée du doigt, met en avant les tensions régnant à l'intérieur des États-Unis à la fin des années 1950 déjà. Le personnage d'Evangelina est ici particulièrement intéressant, car il illustre, en plus de la ségrégation raciale, l'intériorisation de la hiérarchisation des femmes selon leurs races. Le fait qu'elle soit métisse la rend inférieure aux femmes blanches sur le plan social mais ces dernières considèrent sa beauté comme une menace, car elle plaît aux hommes blancs. En mettant simplement en scène ces situations, elles sont ainsi présentées comme normales, banalisées, ce qui semble être le meilleur moyen de détourner le regard :

73. Bruce Jean, 1973 [1959], *Pan dans la lune*, p. 53.

74. *Ibid.*, p. 71.

75. *Ibid.*, p. 113.

Evangelina aurait voulu ne pas les voir, mais elle sentait le poids des regards qui l'accompagnaient. Elle devinait les pensées de ces femmes qui n'avaient plus d'avenir : « Encore une sale métisse qui vient traîner par ici, tortiller des fesses pour exciter nos garçons et peut-être nos hommes. C'est habillé comme une femme de Gouverneur, ça n'a pas de pudeur... Créature du diable! ça ne devrait pas être permis... Quelle époque! »

[...] Parce qu'elle était belle et désirable, très belle et très désirable, et parce que sa peau était plus proche du cuivre que du noir d'ébène, Evangelina Monticello, n'avait jamais eu à souffrir du mépris des hommes blancs, bien au contraire. Les ennuis qu'elle avait eus lui étaient toujours venus des femmes.⁷⁶

Dans *Pan dans la lune*, les conséquences de la ségrégation sont avant tout d'ordre individuel puisqu'elles n'affectent ici que deux personnages, l'un décidant tout de même de passer dans le camp ennemi par envie de vengeance et par quête de reconnaissance, un peu comme certains scientifiques transfuges que nous avons rencontrés au cours de notre analyse. En 1966, Josette Bruce va plus loin en mettant en scène la violence collective résultant des mouvements pour les droits civiques. En effet, les tensions interraciales et les émeutes frôlant la guerre civile aux États-Unis sont au cœur du premier épisode de Josette Bruce, *Les Anges de Los Angeles*, qui est un roman loufoque et à l'explication invraisemblable, proche de la science-fiction puisqu'on y parle d'opérations chirurgicales capables de transformer des Russes en Afro-américains.

76. *Ibid.*, pp. 114-115.

**BRUCE JOSETTE, LES ANGES DE LOS ANGELES, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1966**

Il se passe quelque chose de louche à Los Angeles : deux Russes semblent s'y rendre régulièrement mais l'antenne locale de la CIA ne cesse de perdre leurs traces. Hubert Bonisseur de la Bath et Enrique Sagarra sont alors chargés de les pister. Ils arrivent dans le quartier noir de Los Angeles ravagé par la drogue, les émeutes raciales et la violence. Profitant de la rivalité entre deux Noirs à la tête des révolutionnaires, Hubert découvre le quartier général des Russes et tombe sur Sacha, un scientifique obnubilé par ses recherches qui est parvenu à transformer les Russes blancs en Noirs. Le but des Soviétiques était de provoquer une guerre civile entre les Noirs et les Blancs américains afin de pouvoir prendre le dessus dans l'univers des rivalités de la Guerre froide.

En réalité, l'épisode ne se concentre pas sur les causes des émeutes raciales et ne remonte pas le cours de l'histoire. Il n'y a donc de trace ni du boycott de Montgomery en 1955, à la suite de l'arrestation de Rosa Sparks, ni des manifestations pacifistes menées par Martin Luther King. La non-violence qui a accompagné les luttes pour les droits civiques jusqu'en 1964, année du *Civil Rights Act*, est passée sous silence pour ne présenter que le chaos d'émeutes menées par des personnages noirs très violents... qui s'avéreront être en fin de compte des Russes transformés par un savant fou. Ici, le roman quitte l'actualité géopolitique pour mêler plusieurs menaces fantasmagoriques héritées des cultures de Guerre froide : l'invasion communiste du territoire américain – manifestée par l'infiltration d'agents soviétiques à Los Angeles⁷⁷ –, l'autodestruction de la nation par le risque de guerre civile découlant des émeutes raciales et la folie scientifique incarnée ici par Sacha le chirurgien :

- Et d'après vous, dit Hubert ironique, cela contribue à améliorer la race humaine.

77. La théorie du complot soviétique et de l'infiltration rouge au sein des mouvements pour les droits civiques sera reprise trois ans plus tard dans *Jeux de malins à Berlin* pour mettre en avant la complexité du *statu quo* de façade entre les Américains et les Soviétiques.

- Je ne vois que le côté expérience, répondit le chirurgien glacial. Ni le côté racial, ni le côté politique ne m'intéressent. Je suis un savant et je tiens à ce qu'on me traite comme tel.⁷⁸

Dans le roman, Hubert fait allusion à John Griffin et son ouvrage *Dans la peau d'un Noir* publié en 1961 où il décrit son expérience de six semaines où il fut grimé en Afro-américain pour vivre l'existence d'un Noir dans le sud des États-Unis. Cette expérience a ici servi aux Soviétiques qui ont pris l'apparence d'émeutiers noirs pour déclencher une guerre civile. Si Arthur Slippers a été démasqué par le fait qu'il « faisait l'amour comme un Blanc »⁷⁹ – un cliché racial très populaire rapprochant tout de même la virilité sexuelle présumée des hommes noirs à la bestialité –, on retrouve aussi la caractéristique principale des tribus africaines qu'est la violence. La scène suivante fait d'ailleurs écho à celle de *Balade en Angola*, citée dans le chapitre du niveau explicite de lecture :

La Dodge s'immobilisa légèrement en travers. Indifférent aux hurlements d'épouvante des deux femmes, Arthur Slippers ouvrit la portière et agrippa le conducteur par les cheveux. Celui-ci était couvert de morceaux de verre et portait plusieurs entailles sanglantes au visage.

Brutalement, Arthur Slippers le tira à l'extérieur et le précipita sur la chaussée.

- Les femmes! rugit-il. Les putains blanches pour ceux qui les veulent!

L'homme essaya de se relever, mais il lui écrasa le visage d'un coup de pied. Un flot de sang jaillit des lèvres éclatées du blessé qui laissa échapper un rugissement.

Arthur Slippers frappa à nouveau, sans pitié.

À côté de lui, un Noir en salopette leva un gourdin et l'abattit avec un ricanement sardonique.

Entre-temps, la foule s'était ruée sur la Dodge. Tandis qu'une demi-douzaine de Noirs déchaînés attrapaient le second Blanc

78. Bruce Jostette, 1966, *Les Anges de Los Angeles*, p. 186.

79. *Ibid.*, p. 164.

et commençaient à le rouer de coups, d'autres s'occupaient des femmes terrifiées qui se débattaient vainement.

Finalement, elles succombèrent sous le nombre.

Arthur Slippers vit l'une d'elles que deux hommes traînaient par les jambes sur le macadam. Elle pouvait avoir une cinquantaine d'années, et son visage déformé par la peur était couvert de larmes. Avec un rire obscène, un Noir en tricot de peau se pencha sur elle, et fendit sa jupe d'un coup de couteau.

- Prends-là ! criait la foule avec une sorte d'extase.⁸⁰

On constate ainsi que les problématiques raciales qui sont au cœur de l'histoire américaine des années 1960 servent avant tout de point de départ aux intrigues mais n'occasionnent ni explication ni positionnement politique soutenant ou réprimant ces mouvements. Les tensions interraciales y sont présentées comme des faits mais on ne fait d'allusion ni à la fragmentation de la communauté noire, ni à la radicalisation de certains, ni à la répression et au comportement racistes des Américains. La population afro-américaine y est présentée comme une masse violente manipulée par « l'Autre », c'est-à-dire par l'Union soviétique, l'ennemi traditionnel. Les États-Unis sont ainsi à nouveau considérés comme une citadelle assiégée, voire ici déjà envahie mais l'immobilisme en matière de droits civiques n'est pas critiqué contrairement à leurs agissements à l'étranger. Ces thématiques de l'invasion et de l'infiltration nous permettent enfin de faire le lien avec notre dernier point, celui du peuple français et des dangers de manipulation le menaçant.

ENNEMI DE L'INTÉRIEUR OU PEUPLE INFILTRÉ ?

Nous l'avons vu, la France apparaît principalement dans la série par le biais de la figure de Charles de Gaulle ; le reste semble occulté, en particulier son peuple, c'est-à-dire le reflet de son lectorat. Cette pratique est néanmoins commune aux autres pays européens : lorsque Hubert Bonisseur de la Bath se trouve sur le vieux continent, il fréquente principalement des personnages de son monde, celui de la guerre souterraine ; les autres n'ont guère d'importance dans le

80. *Ibid.*, pp. 33-34.

déroulement de l'intrigue. Les épisodes ayant lieu en Europe ne permettent pas la même critique sociologique que ceux se passant dans les pays du Sud, où les peuples sont facilement réduits à une succession de stéréotypes raciaux. Cette dernière partie va néanmoins s'intéresser aux quelques bribes faisant référence à la société française contemporaine qui, durant notre période d'analyse, s'est reconstruite, a vu son économie et son niveau de vie croître tout en creusant les inégalités entre les classes et les régions. Le fait que d'un côté les tensions sociales, idéologiques et culturelles soient tuées alors que de l'autre, la politique étrangère du général de Gaulle soit régulièrement mentionnée de façon positive permet de positionner politiquement la série paralittéraire du côté du nationalisme défendu par les idées de droite et revendiqué par l'idéologie gaulliste « d'une certaine idée de la France ». Pour l'analyser, nous nous appuyerons sur l'un des rares romans mettant en scène une frange de la société française.

De notre corpus, un seul épisode s'attarde sur le peuple français contemporain, celui qui vit l'essor des Trente Glorieuses, perçues comme une période d'expérimentation, de croissance et de liberté. Le roman, *OSS 117 joue la Polonaise*, paraît en 1970, soit deux ans après les révolutions estudiantines de 68, en plein mouvement hippie.

**BRUCE JOSETTE, OSS 117 JOUE LA POLONAISE, PARIS :
LES PRESSES DE LA CITÉ, 1970**

Hubert Bonisseur de la Bath est envoyé à Varsovie pour seconder Frank J. Cole dans la protection d'un diplomate de l'ambassade américaine menacé d'enlèvement. En parallèle, nous suivons le périple d'Amélia et de Paula – la fille de Frank J. Cole – qui sont parties en douce au Festival de Wight en Angleterre. Elles y rencontrent François, un Français très séduisant mais aussi dangereux, car il est impliqué dans un réseau manipulant et droguant les fils et les filles de diplomates.

Hubert fait le lien entre les menaces à l'encontre du diplomate et François. Il se rend alors à Paris pour sauver les deux filles qui y ont suivi François. Malheureusement, il est trop tard pour Paula qui meurt d'une overdose. Amélia est quant à elle saine et sauve et Hubert parvient à démanteler le réseau.

Au-delà de la mission d'Hubert, l'épisode offre un portrait péjoratif du mouvement hippie réduit à un rassemblement de jeunes drogués proches du maoïsme, la branche communiste du président chinois devenue particulièrement populaire en Occident depuis le lancement de la Révolution culturelle en 1966 en Chine. Lors des manifestations estudiantines françaises, le portrait de Mao a souvent été brandi par les protestataires ; le personnage incarnant une troisième voie face à la rivalité binaire américano-soviétique. Au même titre que Fidel Castro et que Che Guevara, cette figure historique a pu être vidée de sa substance pour être investie des valeurs dites alternatives prônées par les mouvements contestataires des années 1968, comme le souligne Serge Berstein :

Finally chased from a UEC reprise by the direction of the communist party, [the young intellectuals] dispersed into multiple groups who search for their revolutionary model in the Cuba of Fidel Castro or the China of Mao and, against communism stalinian, claim now for trotskyism, for anarchism, for maoism, as many terms which dress their double hatred of the capitalist bourgeoisie and of bureaucratic totalitarianism.⁸¹

Les premiers chapitres de *OSS 117 joue la Polonoise* suivent à la fois OSS 117 en mission officielle à Varsovie et deux jeunes filles insouciantes ayant fugué pour assister à un festival de musique. Le lectorat ne comprendra qu'au septième chapitre que les deux histoires sont étroitement liées ; Hubert finissant par devoir secourir Paula et Amélia à Paris. Les passages décrivant le festival mettent en avant la popularité de la drogue et présentent le milieu festif comme propice à l'infiltration d'ennemis :

Ce sont des Français, dit encore Roby. Les services français ont pu repérer quelques-uns d'entre eux. Ils ne savaient pas qu'on les filmait en secret sans qu'ils s'en doutent. Ils étaient surtout préoccupés d'éviter que les opérateurs de films qui se trouvaient là, bien

81. Berstein, 1989, pp. 305-306.

visibles, ne les prennent. Vous verrez plus loin comment ils les ont empêchés de faire leur travail.

Le film montrait maintenant quelques images insolites, notamment des drogués puis toutes les pancartes aux inscriptions diverses.

Roby se pencha à nouveau vers Hubert.

- Parmi ces pancartes, ils ont pu établir qu'il y en avait certaines qui étaient de véritables mots de passe.

Hubert continuait à scruter attentivement chaque image cherchant à apercevoir un visage connu. L'opérateur avait indiscutablement fait du bon travail. Sa caméra avait bien cerné tous les aspects insolites du festival.⁸²

Tout comme les émeutes raciales de l'épisode *Les Anges de Los Angeles*, le mouvement hippie est dénué de ses revendications sociales et sert uniquement de cheval de Troie à une entreprise étrangère, ici maoïste, visant à affaiblir le bloc occidental. Dans *OSS 117 joue à la Polonaise*, la stratégie vise les jeunes filles de bonne famille, droguées à coups de pilules contraceptives – qui, en France, est légalisée par la loi Neuwirth en 1967 :

Nous avons pour mission d'intoxiquer les jeunes faisant partie d'une certaine classe de la société, tout ce qui touche aux gouvernements des pays, les diplomates, les savants. Nos chefs de cellule... [...] Ils nous signalent les fils et les filles de famille. À nous d'arriver à nos fins. On leur demande de faucher de petites choses au début, après, l'intoxication bien installée et le sens moral émoussé, on exige plus. Le réseau fonctionne de telle manière que ces jeunes gens ne soient jamais à court et n'aient pas besoin de se compromettre dans l'achat de drogue. Partout, dans toutes les capitales, nous avons quelqu'un qui est toujours à disposition pour les piquer dès qu'ils en ont le besoin. Moi, c'est Paris. [...] Pour les filles, nous avons mis au point un truc qui fonctionne assez bien. On attaque au début des vacances. On s'arrange pour endormir ou saouler une fille. Elle se retrouve avec un garçon dans son lit.

82. Bruce Josette, 1974 [1970], *OSS 117 joue la Polonaise*, p. 151.

L'important est qu'elle croie qu'elle a fait l'amour. Après tous les jours, on lui donne des comprimés contraceptifs. Pour qu'elle ne s'aperçoive de rien, on écrase les pilules dans ses aliments. Au bout d'un mois, elle croit immanquablement qu'elle est enceinte. C'est l'effet que fait la pilule prise sans interruption et à forte dose. Elle a des vomissements... [...] A ce moment-là, reprit Marc, on propose de la faire avorter avec une série de piqûres... et on l'intoxique sans qu'elle s'en rende compte. En même temps, on supprime la pilule et le cycle se rétablit naturellement, plus ou moins rapidement selon le sujet... Elle pense qu'elle nous doit une reconnaissance éternelle, pour ça.⁸³

Ce passage est le seul que nous avons rencontré abordant la contraception hormonale et l'avortement qui sont pourtant des sujets au cœur des débats sociétaux contemporains. Symbole des luttes des femmes pour la réappropriation de leur corps, l'avortement devient le cheval de bataille du Mouvement de Libération des Femmes (MLF) dès la fin des années 1960, à la suite de la loi Neuwirth. Thématiques délicates, car allant à l'encontre de la politique nataliste mise en place après la Seconde Guerre mondiale, la contraception et l'avortement incarnent les moyens pour les femmes de disposer de leurs corps et de leurs droits, de se libérer de l'emprise masculine, qu'elle soit maritale, religieuse, médicale ou étatique⁸⁴. Loin d'être affiliés aux luttes des femmes pour la réappropriation de leur corps, l'avortement et la contraception servent ici uniquement d'outil de manipulation par l'ennemi et sont ainsi connotés négativement. Dépouillés de leur portée symbolique, ces objets de débat sont, comme tous les autres sujets de cette partie, abordés pour être mieux passés sous silence.

En conclusion, la série incarne bien l'idéologie nationaliste de son genre puisque à plusieurs reprises, la série *OSS 117* verbalise le refus d'une France réduite au rôle de pion sur l'échiquier où s'affrontent les *leaders* des deux blocs et qu'elle a ainsi pu soutenir les idées affiliées au Gaullisme depuis 1958, celles d'une « certaine idée

83. *Ibid.*, pp. 163-165.

84. Picq, 2011, pp. 88-93.

de la France [...] où tout [est] subordonné à la nécessité de défendre l'intérêt national»⁸⁵. Le roman d'espionnage est bel et bien un genre réactionnaire dans le sens où, comme de nombreux produits culturels de son époque jugés populaires, il se construit sur « le refus de remise en question d'idées reçues pour éviter l'ébranlement de l'ordre et de l'univers social construits autour de l'individu»⁸⁶. Plutôt que de détourner totalement le regard en ne mettant en scène que des paysages et des personnages exotiques, la série s'est servi des révolutions sociales pour mieux les taire en les réduisant à de simples stratégies de manipulation de la part de l'Autre.

SYNTHÈSE : LA FRANCE EST-ELLE ÉCHEC ET MAT ?

L'une des hypothèses des études des cultures de Guerre froide est que les années 1950 se caractérisent par un relativement strict manichéisme, opposant l'Ouest à l'Est, alors que les années 1960 sont marquées par des ruptures internes aux deux blocs et des tensions provenant du Sud qui complexifient l'univers de Guerre froide. Ce postulat ne se vérifie qu'en partie avec la série *OSS 117*. Il est vrai que les romans écrits par Josette Bruce, soit dès 1966, intègrent de nouvelles problématiques telles que la décolonisation et les mouvements sociaux mais leur traitement reste très superficiel et la recette élaborée par Jean Bruce ne change fondamentalement pas au fil des décennies. Ainsi, certains sujets de l'actualité restent tabous, à peine abordés ou alors de façon qu'ils renforcent le discours paternaliste dominant. D'un côté, les mouvements raciaux et sociaux sont interprétés comme des entreprises étrangères devant affaiblir le bloc occidental par l'interne en manipulant les citoyens et les citoyennes les plus faibles. De l'autre, la décolonisation est principalement présentée comme un échec compte tenu des luttes d'influences régnant depuis dans les anciens empires coloniaux. L'ennemi reste ainsi un ennemi extérieur malgré son intrusion au sein d'une citadelle sans cesse assiégée mais toujours sauvée par le héros.

85. Berstein, 1989, p. 221.

86. Portis, 2004, p. 39.

Cette représentation des faits sociaux confirme en fin de compte les définitions du roman d'espionnage élaborées par Paul Bleton et son approche sémantique de la combinaison entre l'exotisme et l'impérialisme. Selon le chercheur, l'émergence de ce genre parallittéraire dépend de deux caractéristiques : une tradition forte de l'espionnage et du nationalisme ainsi que la nostalgie d'un empire colonial. Seules la Grande-Bretagne et la France possèdent ces deux aspects, c'est-à-dire les nations ayant donné naissance à, entre autres, 007 et OSS 117. Pour Paul Bleton, le roman d'espionnage est une « narrativisation du pouvoir violent qui cèle et qui trompe »⁸⁷, ce pouvoir se traduit par deux thématiques essentielles : la misogynie d'un côté et l'ailleurs de l'autre, composé à son tour de l'impérialisme et de l'exotisme. La nostalgie coloniale présente dans les romans signale ainsi à la fois le mépris pour les pays émergents et la nostalgie des anciennes puissances coloniales d'un temps révolu alors que la misogynie enferme les personnages dans des rôles préconçus qui ne sont jamais réellement remis en question. En fin de compte, si le roman d'espionnage est avant tout un divertissement, il l'est par la violence et l'érotisme dans un ailleurs perturbé pour reconforter des hommes dont l'univers a perdu ses repères.

Chaque épisode de *OSS 117* est donc une partie d'échecs où le public est au fait des règles et des subtilités et où, en plus, il connaît à l'avance le gagnant. Au même titre que ce qui compte pour le voyageur ou la voyageuse n'est pas la destination mais le voyage, le lectorat sériel trouve son plaisir dans le déroulement de l'intrigue plus que dans son dénouement. En plongeant dans les trois niveaux de lecture, l'analyse qualitative de la série *OSS 117* a démontré qu'en dépit de l'évolution géopolitique, l'univers d'Hubert Bonisseur de la Bath reste inlassablement manichéen, toujours dominé par l'Occident, sans cesse menacé par l'Est. Le manichéisme peut tout de même être nuancé par les parallèles tirés entre les services secrets soviétiques et américains : chaque espion ne fait que son métier et répond aux mêmes règles du jeu. Contrairement

87. Bleton, 1985, p. 27.

à l'imaginaire de Guerre froide qui opère une distinction entre le manichéisme des années 1950 et l'ambiguïté des décennies suivantes, l'univers de références de *OSS 117* reste fidèle à lui-même du début à la fin. L'imaginaire de la série est construit et influencé par plusieurs prismes – dont l'imaginaire de Guerre froide mais pas uniquement – ce qui en fait un objet unique. L'une des influences les plus primordiales est sans nul doute la nécessité de plaire et de divertir un large public; *OSS 117* étant avant tout un objet lucratif: répondre aux attentes de son public populaire l'emporte sur de potentielles visées idéologiques et tempère certainement les critiques anticommunistes.

Les éléments d'actualité – qu'ils soient français ou exotiques – ne sont que des éléments de transition pour le lectorat lui permettant d'entrer dans l'univers de la guerre souterraine selon *OSS 117*. Toute la richesse de l'imaginaire de la série se révèle dans sa sérialité et dans l'acquisition, pour le lectorat, de ses codes, de ses stéréotypes et de ses répétitions. Comme l'analyse Laurent Gervereau à propos des guerres dites invisibles, «la guerre imagée est ainsi toujours une guerre imaginée, imaginée par les choix effectués chez le créateur émetteur et par le mode de réception du consommateur. Les images sont naturellement toujours fausses, parce qu'elles transposent des portions de réel. Elles ne “mentent” pas lorsqu'elles sont reçues en connaissant leur nature et leurs limites.»⁸⁸

Notre analyse en trois niveaux proposait une clé de lecture de la série en débutant par l'explicite qui expose les enjeux facilement décelables des romans d'espionnage de Guerre froide consistant d'un côté à opposer le Monde Libre guidé par les États-Unis et l'Est incarné le plus souvent par l'URSS et la Chine et de l'autre à présenter un Tiers-Monde stéréotypé, non civilisé et perturbateur, car manipulé par les principaux protagonistes. À force de lectures, un niveau plus subtil se laisse deviner et met en avant à la fois les parallélismes entre les deux puissances que sont les USA et l'URSS et les tensions perturbant l'hégémonie du bloc occidental. Cette lecture se nourrit principalement des relations internationales françaises, empreintes d'antiaméricanisme, de communisme,

88. Gervereau, 2002, p. 248.

d'anglophobie et de germanophobie. Ce niveau de lecture justifie de ce fait l'insistance sur les lointaines origines françaises du meilleur espion de la CIA. Enfin, la remise en question de certains silences a permis de positionner la série face aux grands changements de la société française notamment marquée par la fin de son empire colonial et par les révolutions sociales, qu'elles soient racisées ou genrées. Bien qu'ils soient empreints de l'idéologie nationaliste, les romans d'espionnage français de Guerre froide ne sont pas des objets politisant et on ne peut leur enlever leur fonction première: celle de divertir un public varié en quête d'évasion et plongeant avec plaisir dans un univers simpliste, exotique et érotisé où la fin est connue de tous et où la jouissance se débusque dans les subtilités de sa sérialité.

CONCLUSION DU SUCCÈS À L'ESSOUFFLEMENT ?

- *Nous avons besoin de vous sur place. Un Expert.
Un spécialiste du monde Arabo-Musulman.*
- *Arabo?*
- *...Musulman. Cherchez ce qu'avait découvert Jefferson
et trouvez qui l'a tué.*
- *Comptez sur moi.*
- *Profitez-en pour me calmer tout ce petit monde. Américains,
Soviétiques, Anglais. Confortez les positions de la France,
instaurer la paix en Egypte, sécurisez le Proche-Orient.*
- Extrait d'un dialogue entre Armand Desnoes
et OSS 117 dans le film OSS 117: Le Caire, nid d'espions¹

Dans les années 1950, la fiction d'espionnage représentait un marché lucratif pour de nombreuses maisons d'édition françaises. Dix ans plus tard, les grandes maisons d'édition – Fleuve Noir et Presses de la Cité – fusionnent et le roman d'espionnage est de plus en plus assimilé à quelques grands noms, ceux qui ont mené la première génération d'auteur-e-s – dont les Bruce – mais surtout à Gérard de Villiers qui investit l'univers de références d'encore plus de violence et de sexualité. L'évolution du genre paralittéraire semble également suivre les mutations des cultures de Guerre froide où le manichéisme des années 1950 pressenti dans le bloc occidental se complexifie la décennie suivante : aux dangers représentés par les confrontations américano-soviétiques s'ajoutent de nouvelles menaces dont les perturbations dues à la décolonisation et les tensions éclatant au sein des deux blocs. L'imaginaire politique dessine alors un « Monde libre » assiégé et même envahi. L'ennemi n'est plus uniquement extérieur mais intérieur et la figure de la taupe permet le lien entre les unes de l'actualité, l'imaginaire à tendance paranoïaque de la Guerre froide et les intrigues de la fiction d'espionnage.

1. Hazanavicius, 2006.

L'IMAGINAIRE POLITIQUE DE LA SÉRIE OSS 117

Choisir la série OSS 117, la première série s'étant explicitement inscrite dans le genre de l'espionnage français, devait permettre d'une part d'appréhender l'imaginaire politique de la France de l'après Seconde Guerre mondiale et d'autre part, de vérifier si son univers de références reflétait l'évolution des cultures de Guerre froide. Choisir un produit populaire français devait aussi déterminer comment se mêlaient l'imaginaire politique de Guerre froide et celui de l'histoire nationale. Enfin, ne choisir qu'un seul objet culturel permettait l'analyse en profondeur d'un univers de références ; cette analyse mériterait cependant des comparaisons avec d'autres phénomènes populaires tels que d'autres séries – d'espionnage paralittéraires ou non – mais aussi et surtout d'autres médiums, tels que la bande dessinée ou la série télé que ces produits soient français ou non.

Dans la première partie de ce travail a été prise comme base définitionnelle du roman d'espionnage la définition développée par Alfu pour qui il s'agit d'un genre « dont l'intrigue est repérable dans un contexte politique et actuel [et qui] se situe au plan de la construction à mi-chemin entre le récit policier et le récit d'aventures »². Cette conception laisse deviner trois éléments essentiels du roman d'espionnage : les chronosèmes qui facilitent la plongée du lectorat dans l'univers fictif, le suspense qui le fidélise et accélère la lecture, ainsi que la succession de péripéties mettant en danger le héros et constituant l'essentiel de l'intrigue. Ces composantes ont toutes été rencontrées dans la série *OSS 117* dont le rythme de parution (12 puis 6 puis finalement 4 romans par année) et le succès populaire effrénés laissaient à penser que l'imaginaire politique de la série évoluerait selon les cultures de Guerre froide.

Pour cerner l'univers de références d'une seule série, il était tout de même nécessaire de se familiariser avec le genre paralittéraire dans sa globalité. Or, il est difficile d'aborder la fiction d'espionnage sans passer par l'univers de James Bond, ce héros britannique initialement de papier, devenu un produit commercial lucratif et facilement exportable à la suite de ses adaptations sur grand écran : l'espion a supplanté son créateur et son aura ne se limite pas au charisme d'un

2. Alfu, 1983, p. 159.

seul acteur puisqu'ils ont été plusieurs à incarner 007. Nombre de chercheurs et de chercheuses se sont penchés sur l'univers de références de l'espion britannique et y ont débusqué les marques des anxiétés masculines et sexuelles propres à la société anglaise de l'après Seconde Guerre mondiale bousculée par l'effondrement de son empire colonial. Ces angoisses n'ont pas vraiment été retrouvées dans la série *OSS 117* où la sexualité hétérosexuelle blanche et masculine n'est guère remise en question. Alors que le cinéma d'espionnage anglophone séduit le public français, les séries et les collections de papier dédiées à l'espionnage les plus populaires en France restent celles signées par des auteurs français : Jean Bruce, Paul Kenny, Serge Laforest, etc. Le déclin de la fiction d'espionnage française au cours des années 1960 ne découle donc pas de la concurrence occasionnée par le succès des films de *James Bond*. Au contraire, le roman d'espionnage français se chamboule de l'intérieur, par l'arrivée, dès 1965, de la série *SAS* de Gérard de Villiers et de ses récits plus violents et à tendance pornographique qui redéfinissent les codes élaborés par la première génération d'auteurs à laquelle appartenait Jean Bruce, décédé en 1963. Ce sont les baisses de vente des rééditions de la série *OSS 117* qui poussent Josette Bruce à prendre le relais et ce sont les nouvelles tendances initiées par Gérard de Villiers qui l'incitent à écrire des récits plus violents et plus érotisés sans pour autant égaliser ceux du nouveau *leader* du genre. En fin de compte, le changement auctorial (et de sexe) et les chamboulements sociaux ou politiques semblent être moins significatifs dans l'évolution de la série que le marché éditorial concurrentiel paralittéraire.

À la suite de la présentation du panorama de la fiction d'espionnage contemporaine à la série *OSS 117*, le lectorat plonge dans l'univers d'Hubert Bonisseur de la Bath. L'intérêt d'une série paralittéraire reposant sur sa sérialité, l'analyse quantitative d'une soixantaine de romans lus permet de saisir l'évolution de la série durant plus de vingt ans de parution (de 1949 à 1972), d'en évaluer les proportions et les correspondances avec le contexte du genre (l'âge d'or puis le déclin du roman d'espionnage) mais aussi avec l'histoire de la France et celle de la Guerre froide. L'analyse quantitative, enfin, met en perspective les raisons du succès de la série, c'est-à-dire sa recette de rédaction.

Divisée en trois chapitres, cette deuxième partie s'est tout d'abord intéressée au dispositif narratif qui suit le schéma quinaire durant plus de vingt ans malgré quelques épisodes novateurs jouant notamment sur la narration en variant les points de vue. Cet aspect permet de consolider la perception du roman d'espionnage comme la mise en scène d'un jeu de regards où ce qui compte n'est pas la vision globale mais celle d'un personnage et de ses propres enjeux et motivations.

Dans un deuxième temps, le décortiquage du dispositif actantiel relativise l'opulence des personnages qui n'est en fin de compte construite que sur une accumulation de stéréotypes parmi lesquels le héros incarne un certain idéal masculin où la séduction à la française est incontournable. La construction de personnages simplistes révèle également la mise en scène de deux entités exclusives : le « Nous » incluant le héros et son lectorat face aux « Autres » regroupant une multitude de personnages que l'on rencontre aussi bien du côté des opposants que des adjuvants. Cet aspect nécessite une analyse plus approfondie proposée dans la troisième partie dédiée à l'analyse qualitative. Il donne toutefois déjà quelques indices sur l'entreprise de construction de plusieurs ennemis variés et pas toujours explicites ainsi que sur l'importance des « Autres » dans l'établissement d'une identité. En effet, les « Autres » peuvent remplir trois types de fonctions non exclusives : celle d'anxiolytique contre les angoisses collectives – que les responsabilités de ces « ennemis » soient réelles ou imaginaires – ; celle de ciment social en dépit des différends politiques au sein d'une communauté ; ainsi que celle d'échappatoire pour une autorité en difficulté sur le plan intérieur. Tous ces éléments synthétisés dans l'ouvrage de Pierre Conesa³ ont pu être vérifiés dans les intrigues d'*OSS 117* qui paraissent au lendemain de la Seconde Guerre mondiale dans une France en pleine reconstruction et politiquement affaiblie aussi bien sur le plan extérieur qu'intérieur.

Enfin, le dernier chapitre se voue à l'analyse des chronosèmes, à ces indices spatio-temporels qui alimentent le jeu entre l'histoire et la réalité comme le fait le monde de l'espionnage réel par le biais de ses couvertures et de ses missions secrètes. Les indices temporels permettent d'ancrer l'intrigue dans l'actualité et la contemporanéité

3. Conesa, 2011, p. 17.

du lectorat facilitant ainsi son entrée dans un monde décrit comme obscur et secret alors que ceux géographiques l'emportent dans des contrées lointaines où la violence et la sexualité peuvent se déculper sous le prétexte de l'illusion exotique. La mise en image, par le biais de cartes chronoplètes, des voyages d'Hubert Bonisseur de la Bath à travers le monde a mis en évidence le maintien de la rivalité soviéto-américaine à travers les décennies en dépit de l'évolution des lieux d'intrigue qui correspond à celle perçue dans les cultures de Guerre froide: si les années 1950 présentent un monde partagé entre l'Ouest et l'Est, la décennie suivante se tourne vers le Sud et de multiples épisodes se déroulent alors dans les pays dits en voie de développement.

Malgré les quelques évolutions citées précédemment, la série *OSS 117* repose essentiellement sur la répétition de ses dispositifs actantiels et narratifs; les chronosèmes donnant une impression de renouvellement vite balayée par le lectorat averti qui est plus à la recherche de réponses à ses attentes qu'à une réelle innovation narrative. La qualité de la série n'est donc pas à chercher dans les intrigues – somme toute monotones – mais dans la sérialité de l'ensemble des romans où le héros est devenu une véritable marque et un gage de plaisir pour le lectorat sériel. Cette marque-auteur se construit dans les textes mais également en dehors, dans le paratexte et principalement via la couverture. La prise en considération du livre en tant qu'objet a aussi renseigné sur le fait que cette série d'espionnage, et le genre paralittéraire en général d'ailleurs, sont pensés et écrits pour un public masculin hétérosexuel: nombreuses sont les couvertures à exposer des femmes à moitié nues tenant une arme à la main et fixant dans les yeux le futur lectorat – un modèle de couverture intitulé «girl & gun» et popularisé par Gérard de Villiers. Les jeux de regards s'établissent ainsi avant même le début d'une lecture riche en attentes où le lectorat doit accepter la vraisemblance de l'univers de références pour se laisser porter dans de folles aventures.

La troisième et dernière partie de cette recherche propose une analyse plus qualitative de la série d'espionnage et décrypte trois niveaux de lecture: l'explicite, le sous-entendu et le tabou. Intitulée «Jeux d'espions et pions du jeu», elle considère la série d'espionnage comme un jeu d'échecs où chaque niveau permet de mieux

comprendre les rouages et les stratégies de l'univers de références qui se révèlent à force de lectures et donc de sérialité.

Le niveau explicite est celui qui se découvre le plus facilement, celui qui présente un plateau de jeu qui reste manichéen malgré l'évolution des cultures de Guerre froide puisque Hubert Bonisseur de la Bath affronte le plus souvent un ennemi du bloc oriental. Toutefois, ce dernier doit plus être considéré comme un non-Français que comme un pur produit du communisme. En fin de compte, les équipes sont bien définies, seuls les lieux d'affrontement varient au fil de la géopolitique. Le plateau de jeu a également mis en exergue le racisme hiérarchisé qui construit les romans où l'homme occidental blanc est supérieur à tous les autres. Suivent les Soviétiques, de remarquables adversaires, les Asiatiques et les Arabes, des fourbes dont il faut se méfier, les Latinos, des reliques du fascisme, et enfin les peuples de l'Afrique subsaharienne, des êtres inférieurs réduits à une bestiale violence. Enfin, le plateau de jeu met en lumière un ancrage dans l'actualité où l'espion influe le politique plus que l'inverse puisqu'il parvient, à la seule force de ses poings et de ses armes, à rétablir un ordre et un équilibre sans cesse déstabilisés.

Le deuxième chapitre, consacré à l'implicite, s'intéresse surtout aux paroles des pions, c'est-à-dire des personnages des épisodes. Ces dernières nuancent les premiers constats très manichéens et mettent en avant d'une part les similarités entre les services soviétiques et américains et d'autre part les tensions à l'intérieur du bloc occidental. Les critiques à l'encontre des Britanniques et des Allemands sont fréquentes et ravivent les inimitiés traditionnelles de la France avec ses deux voisins. L'imaginaire politique de la série *OSS 117* s'enrichit ainsi des imaginaires de Guerre froide mais aussi de ceux de son contexte de parution, la France, ce qui en fait un produit particulier s'inspirant de plusieurs univers et qui a pu être imité par d'autres romanciers romancières français-es tout comme il a pu s'inspirer de certain-e-s auteur-e-s contemporain-e-s et concurrent-e-s – en particulier Gérard de Villiers ; en bref, tout le monde inspire et s'inspire des autres. Ce chapitre souligne aussi la diversité des intrigues qui ne se révèle que dans la lecture sérielle et qui légitime la longévité d'une série et même d'un genre qui ne

semble que répéter inlassablement les mêmes histoires. La richesse et l'inventivité se débusquent à force de lectures. Les subtilités révélées par l'analyse des sous-entendus saisissent également un autre motif de lecture, celui du complexe d'un pays qui a perdu de sa prestance et de son empire à la suite de la Seconde Guerre mondiale et qui pourrait chercher une compensation héroïque et virile par le biais de l'imaginaire et des aventures d'Hubert Bonisseur de la Bath, le meilleur espion de la CIA certes mais surtout l'espion aux lointaines origines françaises.

Enfin, plus que les paroles, ce sont les silences qui traduisent le mieux les tensions imprégnant l'imaginaire politique de la série *OSS 117*. Le chapitre consacré aux tabous démontre en effet que les révolutions sociales, raciales et genrées sont ignorées, ou alors rapidement abordées, sous forme de bribes, dans le but de minimiser leurs impacts sur les sociétés contemporaines et de réduire les conflits géopolitiques à une confrontation strictement manichéenne résolue en un tour de main, par l'intervention du héros. L'ambiguïté pressentie à partir des années 1960 est ainsi présente dans les romans contemporains mais elle ne se manifeste que par une variation des lieux d'intrigue puisque la fin reste la même, ce qui traduit une position conservatrice où tous les bouleversements sociaux frappant le bloc occidental seraient l'œuvre d'une manipulation « communiste » qui est ici à comprendre comme « venant de l'Est ». Ainsi, les évolutions en matière de contraception servent à droguer des filles de bonne famille, les révoltes raciales à Los Angeles sont le fait de Russes grimés et les coups d'Etat dans les colonies ne mènent qu'à des guerres civiles faisant le profit des Soviétiques qui approvisionnent en armes les deux camps. Les combats en matière de genre, de race et de décolonisation sont vidés de leurs substances et tous investis d'une seule et même menace : la rouge traditionnelle qui plane sur les romans d'espionnage depuis le début des années 1950.

Arrivé au terme de l'analyse de l'imaginaire politique de *OSS 117* force est de constater qu'il est resté fidèle à lui-même tout au long de ses vingt années de parution. Cet imaginaire a pu séduire et fidéliser un lectorat certes nombreux mais il n'a véritablement suivi ni l'évolution des cultures de Guerre froide ni celle

des cultures nationales. Ces imaginaires sont ainsi de moins en moins en adéquation : si certains changements sont perceptibles par l'évolution des lieux d'intrigue et le choix de nouvelles problématiques, ils restent de surface. L'univers de OSS 117 est profondément manichéen dans la résolution de ses aventures même s'il a pu transposer les angoisses et les espoirs d'une certaine frange de la population, sans doute celle la plus conservatrice ; le remède proposé étant de fermer les yeux sur les (r)évolutions et d'opter pour un sympathique divertissement emportant le lectorat dans un univers fantasmé, exotique et violent où un héros auquel il s'identifie parvient toujours à s'en sortir et à sauver le Monde Libre.

UNE RECETTE QUI S'ESSOUFFLE

Le succès du genre de l'espionnage sur le territoire français peut être synthétisé en trois arguments : une logique de situation où la narration des prouesses des services secrets ne peut échapper au nationalisme ; une logique de recrutement puisque les écrivains à succès – tous issus de la même génération, celle qui a vécu activement la Seconde Guerre mondiale et la IV^e République – sont soit recrutés dans les milieux policiers, militaires ou engagés, soit formés dans les anciennes facultés de droit, ce qui semble les rendre garants de vraisemblance ; et une logique de réception correspondant à celle d'une « consommation nonchalante » mettant en avant des valeurs telles que le culte de la virilité et les préjugés chauvins. Erik Neveu conclut que ces romans « illustrent la faculté du nationalisme de se faire entendre d'un public populaire, de trouver un ton et des propos qui correspondent au moins partiellement à ses préoccupations et valeurs, ceci hors de tout contexte de crise »⁴.

Et pourtant, le succès s'essouffle à partir de la fin des années 1970. La célèbre collection « Espionnage » de Fleuve Noir qui jusqu'alors n'était qu'en croissance, voit le nombre de ses titres annuels chuter dès 1979, année où l'on passe de 78 à 55 romans publiés. En 1986, seuls 37 titres paraissent et en 1987 plus que 20. La croissance puis la chute correspondent à l'évolution des

4. Neveu, 1986, p. 65.

tensions entre les blocs mais cette corrélation est à relativiser selon Alfu⁵ qui fournit une explication plus pratique, celle du non remplacement des auteur-e-s partis à la retraite. En effet et depuis les années 1960, la collection « Espionnage » est nourrie par 67 auteur-e-s mais le 82 % des titres est fourni par le 28 % des écrivain-e-s. Une décennie plus tard, la collection entre en période de fluctuation où les départs sont compensés par les arrivées mais le roulement ne parvient pas à se maintenir et la collection s'arrête en 1987. Au manque de nouvelles plumes correspond également sans doute celui du non renouvellement du lectorat, ce qui confirme l'idée que la fiction d'espionnage de Guerre froide est avant tout une lecture générationnelle. Le déclin du roman d'espionnage est donc plus symptomatique d'un manque de relève que d'une baisse de productivité des romanciers et romancières en activité. De plus, le roman d'espionnage de Guerre froide étant caractérisé par une utilisation massive des chronosèmes, il ne pouvait décemment plus mettre en scène la défense perpétuelle de l'espace occidental compte tenu de la chute de l'URSS et de la dislocation du bloc oriental. L'espionnage politique et militaire cède sa place à celui économique et transpose les espions dans l'univers des cols blancs ce qui change certainement les règles du jeu. Le changement se perçoit d'ailleurs dans la série *OSS 117* signifié par un nouveau passage de témoin puisque Josette Bruce met fin aux aventures d'Hubert Bonisseur de la Bath en 1985. Deux ans plus tard, ce sont Martine et François, les enfants de Jean, qui relancent la machine avec les *Nouvelles Aventures d'OSS 117*. Ils écriront 24 romans dont le dernier est publié en 1992. Dans une interview menée par Patricia Gandin pour le magazine féminin *Elle*, Martine Bruce donne quelques détails sur la résurrection du héros familial qui confirment les causes de l'essoufflement du genre paralittéraire :

Nous l'avons même rajeuni. Il a toujours autant de charme, de courage, mais il évolue maintenant dans le monde du terrorisme, de la drogue,... Il n'appartient plus à la CIA mais au SNC

5. Alfu, 1999.

(Security National Council) qui coiffe le FBI et la CIA. Il possède un bureau à la Maison-Blanche [...]. Il a aussi une fiancée et un enfant, né sans qu'il le sache d'une précédente conquête. Il a été très étonné quand il l'a découvert.⁶

À l'inadéquation du contenu et au manque de relèbe aussi bien du côté de la production que de la réception s'ajoute un autre facteur, celui des habitudes de consommation chamboulées par la popularisation des loisirs télévisuels dont l'objet phare est la série. Activant les mêmes logiques de fidélisation – une saison est découpée en épisodes rythmés par le suspense, et la régularité de diffusion met en place des rendez-vous avec l'audience –, la série télévisée permet, de plus, de toucher un public plus nombreux et de créer des moments de partage, les fameux « rendez-vous du samedi soir en famille devant la télévision ».

La série d'espionnage télévisée a toutefois côtoyé la version papier puisque les premiers programmes télévisés d'espionnage datent des années 1950. Ces émissions – principalement produites aux États-Unis où l'on rencontre peu de romanciers ou de romancières d'espionnage – illustrent la fascination de la culture médiatique pour les espions et la crainte de la subversion communiste. Le premier grand succès américain à l'international est la série *The Man Called X*⁷, diffusée entre 1956 et 1957. Le succès de la série d'espionnage télévisuelle est toutefois plus long que celui de la version papier puisque les révélations autour de nouveaux scandales liés au FBI et à la CIA au début des années 1970 relancent l'intérêt du public pour le monde de l'espionnage avec cette fois l'impression que la réalité dépasse la fiction. À partir des années 1980, les séries explicitement classées comme « séries d'espionnage » sont plus rares mais l'espionnage reste un sujet important et régulièrement mis en scène, notamment pour mettre en avant le scepticisme populaire concernant l'état et son pouvoir. La série

6. Gandin, 1988, BILIPO (Paris) : Dossier « Jean et Josette Bruce ».

7. Kennedy Jay Richard, *The Man Called X*, 1 saison, États-Unis : Ziv Television, 1956-1957. Il s'agit d'une adaptation d'une série radiophonique diffusée sur CBS et NBS de 1944 à 1952. On y suit les aventures de l'agent Ken Thurston, M. X, qui est envoyé en mission dans des lieux qualifiés d'exotiques.

*X-Files: Aux frontières du réel*⁸ en est l'exemple le plus probant. La différence de traitement entre le papier et l'audiovisuel réside, selon Michael Kackman, dans le lien plus marqué de la télévision avec la culture médiatique :

Alors que tous les textes culturels sont situés dans un contexte social et historique particulier, les programmes télévisés d'espionnage encouragent une forme de lecture particulièrement dynamique et intertextuelle de la part de leur public : leur actualité est de plus en plus liée à leur référence à la culture médiatique dont ils font partie.⁹

Le roman d'espionnage français de Guerre froide aura donc connu un âge d'or d'une vingtaine d'années pour finalement s'essouffler au moment de l'effondrement de l'URSS et de la menace Rouge, soulignant l'importance du contexte géopolitique dans la réception d'un certain genre (para-) littéraire. Pourtant, on retrouve dans nos productions populaires et médiatiques actuelles des traces héritées de ces séries qui ont rythmé la Guerre froide.

UN IMAGINAIRE QUI SURVIT

La survivance de l'imaginaire d'une fiction malgré sa disparition peut être la preuve de l'influence de la culture sur le politique : même si les aventures de OSS 117 devaient avant tout divertir, elles ont façonné l'imaginaire politique de celles et ceux qui les ont lues. La série présente certes un monde manichéen mais la lutte contre des ennemis multiples se réduit en fin de compte à la défense de son territoire et à la supériorité d'une certaine aura occidentale, voire parfois française. En cela, elle a pu soulager certaines angoisses liées à la perte de pouvoir de la France après la Seconde Guerre mondiale et elle a su divertir un lectorat nombreux et varié en le faisant voyager dans un univers exotique

8. Carter Chris, *The X-Files*, 11 saisons, États-Unis : Fox, 1993-2002. La série s'inscrit dans le registre de la science-fiction mais on y suit deux agents du FBI, Fox Mulder et Dana Scully, qui travaillent sur des dossiers non-classés et impliquant des phénomènes paranormaux.

9. Traduit par l'auteur de Kackman, 2005, p. 189.

encore peu accessible – et de toute façon présenté comme trop violent pour vouloir véritablement s’y risquer. L’érotisme grandissant de la série a également suivi la libération des mœurs tout en maintenant la frontière avec la pornographie et en privilégiant les aventures sans lendemain du héros avec des femmes non-françaises. Enfin, l’univers présenté dans la série est vraisemblable et construit sur des faits d’actualité ; au lectorat ne de pas se laisser bernier et de ne pas prendre cet objet pour plus que ce qu’il n’est.

Il l’a été dit précédemment : la fin des séries d’espionnage paralittéraires françaises de Guerre froide ne signe pas la fin du traitement de l’espionnage dans la fiction. Pour conclure cette recherche, nous proposons d’ouvrir la réflexion sur d’autres types de production, ceux les plus populaires au XXI^e siècle, c’est-à-dire les objets audiovisuels, car ils semblent avoir hérité de certains aspects de l’imaginaire politique des fictions d’espionnage. Ainsi, il existe plusieurs types de films et de séries d’espionnage qui ne répondent pas aux mêmes attentes du public – un phénomène qui avait déjà été perçu dans le panorama du roman d’espionnage présenté au début de notre recherche. Cette ultime réflexion se construit en deux temps : la représentation de l’espionnage entre action et Histoire, puis les caractéristiques du héros entre cynisme et parodie.

ACTION OU VÉRITÉ ?

Les grands espions d’aujourd’hui sont essentiellement ceux d’hier et sont des produits anglo-saxons. En tête de liste trône James Bond avec les 24 films qui ont succédé à *D’No*¹⁰ sorti en 1962. Les films de *James Bond* répondent à de nombreuses caractéristiques sérielles rencontrées dans notre analyse de l’imaginaire politique de OSS 117 : il est inutile d’avoir visionné les films précédents pour comprendre une intrigue qui place au premier plan des combats, des explosions et une technologie parfois futuriste. Bien que les films soient inspirés des romans parus dans les années 1960, les intrigues n’ont pas de réel contexte et semblent plus se dérouler dans un monde parallèle. Seuls se maintiennent

10. Young Terence, *D’No*, Royaume-Uni : EON Productions, 1962.

les personnages stéréotypés selon leur nationalité puisque souvent le méchant est présenté comme un Russe ou un Asiatique. Les mêmes remarques peuvent s'appliquer aux films dérivés de la série télévisée *Mission Impossible*¹¹ et portés par Tom Cruise.

De l'autre côté du prisme cinématographique se trouvent les films dits historiques mettant en scène des épisodes de la Guerre froide dont *L'Affaire Farewell*¹² ou *Le Pont des espions*¹³. Ces longs-métrages sont souvent inspirés de faits réels et ont nécessité un travail de recherche historique relativement important aboutissant à un résultat convaincant de vraisemblance. Toutefois, et selon Yannick Dehé¹⁴, on tombe parfois dans la fascination de la guerre souterraine et dans la survivance du « on ne vous dit pas tout » qui pouvaient transparaître dans les productions paralittéraires. La mise en avant du travail historique peut troubler l'audience curieuse de cette période de l'Histoire sur laquelle le voile n'a, semble-t-il, pas encore été totalement levé.

Enfin, un personnage semble prendre de plus en plus de place dans la représentation de l'espionnage au cinéma, celui de l'espionne non plus comme adjuvante ou ennemie, amoureuse ou manipulatrice, mais comme héroïne. *Salt*¹⁵ et *Red Sparrow*¹⁶ mettent respectivement en scène Angelina Jolie et Jennifer Lawrence en tant que

11. Geller Bruce, *Mission impossible*, 7 saisons, États-Unis: CBS, 1966-1973. La série suit une équipe d'agents secrets américains chargée de régler les missions les plus difficiles. Chaque membre est spécialiste d'un domaine (maquillage, déguisement ou matériel sophistiqué). Les intrigues se passent durant la Guerre froide mais les pays où elles se déroulent sont pour la plupart fictifs.
12. Carion Christian, *L'Affaire Farewell*, France: Nord-Ouest Productions, 2006. Le film remonte l'histoire de la taupe Farewell, le colonel du KGB Sergueï Grigoriev, qui a trahi sa nation en dévoilant le réseau d'espionnage permettant aux Soviétiques d'être au courant de toutes les recherches occidentales. L'intrigue s'intéresse surtout à Pierre Froment, l'ingénieur français à qui Farewell avait transmis les informations secrètes mettant ainsi sa vie et celle de sa famille en danger.
13. Spielberg Steven, *Bridge of Spies*, États-Unis et Allemagne: DreamWork SKG et Marc Platt Productions, 2015. Le film retrace l'échange de Francis Gary Powers, le pilote du U-2 ayant survolé l'URSS, avec l'espion soviétique William Fischer.
14. Dehé, 2011, p. 98.
15. Noyce Phillip, *Salt*, États-Unis: Di Bonaventura Pictures, 2010. Le personnage principal du film devait initialement être un espion de la CIA interprété par Tom Cruise mais c'est finalement Angelina Jolie qui en assura le premier rôle. Elle incarne Evelyn Salt, une espionne de la CIA reconnue jusqu'à ce qu'un transfuge des services secrets russes l'accuse d'être un agent double. Toute l'intrigue installe le doute sur la réelle identité de l'héroïne.
16. Lawrence Francis, *Red Sparrow*, États-Unis: Chernin Entertainment, 2018. Adapté du roman du même nom de Jason Matthews (2013), le film raconte comment une danseuse étoile russe blessée est forcée d'intégrer l'école des « moineaux » où de jeunes recrues du KGB apprennent comment séduire des ennemis de la patrie. L'espionne finit par trahir son camp en fournissant des informations à la CIA.

redoutables espionnes russes. Aussi efficaces dans les combats que leurs homologues masculins, les héroïnes sont toutefois plus sexualisées et d'ailleurs l'utilisation de leur corps est présentée comme une arme ce qui tend à diviser le public : nouvelle objectification de la femme *versus* symbole féministe. La sexualisation et l'utilisation des armes rappellent dans tous les cas les fameuses couvertures « girl & gun » des romans d'espionnage français de Guerre froide et les intrigues ne cessent de mettre en doute le patriotisme de ces femmes bien que ce soient des espionnes reconnues et considérées par leurs pairs, ce qui fait écho à certaines critiques rencontrées dans les épisodes de *OSS 117* à l'encontre de la gent féminine.

LES HÉRITIERS DE LA BATH ET DE LEAMAS

Entretenu par la saga des *James Bond*, le genre de l'espionnage s'est mieux maintenu au cinéma qu'à la télévision. En fait, l'intérêt pour ce type de série ne reprend qu'en automne 2001 à la suite du 11 septembre, avec trois nouvelles productions : *Alias*¹⁷, *24 Heures Chrono*¹⁸ et *Espions d'État*¹⁹. Le succès de ces programmes s'explique, selon Michael Kackmann²⁰, par leur renouvellement des débats liés aux séries d'espionnage des années 1950 et 1960, à savoir la citoyenneté américaine, le patriotisme, l'identité, le rôle des agences dans la société démocratique, la sécurité du foyer perçu comme un refuge et la menace omniprésente. *Alias* et *24 Heures Chrono* ont été de véritables phénomènes ; leur ton est plutôt dramatique et l'emploi du suspense essentiel. Les deux mettent en scène des agents américains plongés dans un univers manichéen où la nationalité des ennemis est soit diffuse (Sydney Bristow côtoie

17. Abrams J. J., *Alias*, 5 saisons, États-Unis : ABC, 2001-2006. La série suit les multiples vies de Sydney Bristow, une étudiante qui est également agent double pour le SD-6 (une organisation fictive qualifiée d'ennemie dans la série) et la CIA.

18. Surnow Joel et Cochran Robert, *24*, 9 saisons, États-Unis : Fox, 2001-2010. La série doit notamment son succès par sa narration particulière puisque chaque saison est composée de 24 épisodes censés correspondre à une heure (chaque saison suivrait alors une journée). Elle devait ainsi permettre de relater en temps réel les journées d'une agence (fictive) luttant contre le terrorisme aux États-Unis. Pour ce faire, Jack Bauer recourt régulièrement aux taupes infiltrées dans les services spéciaux.

19. Frost Beckner Michael, *The Agency*, 2 saisons, États-Unis : CBS, 2001-2003. La série suit des agents de la CIA disposant d'équipement très technologique qui leur permet de récolter des renseignements et de protéger la nation. Contrairement aux deux précédentes, le ton adopté se rapproche plus de l'historique ou du documentaire que de l'action et du suspense.

20. Kackman, 2005, pp. 176-190.

des Russes et d'anciens agents du KGB mais ce n'est plus l'ennemi originel), soit actualisée (Jack Bauer lutte principalement contre le terrorisme, le plus souvent oriental).

Le manichéisme des héros a pu être atténué par des séries plus récentes dont *The Americans*²¹ où l'on suit deux espions soviétiques infiltrés aux États-Unis durant la Guerre froide et se faisant passer pour un couple ordinaire avec deux enfants. Très vite, la première saison joue avec les identités des personnages et critique la violence aussi bien physique que psychologique qu'endurent les espions infiltrés. On retrouve également une critique des agences d'espionnage dont le fonctionnement est semblable quel que soit le côté du rideau de fer. La mise en image de la violence et de la difficulté du métier d'espion infiltré a également occupé la première saison de *Homeland*²², une série narrant la libération d'un soldat américain détenu durant huit ans par Al-Quaïda. Acclamé en héros, le soldat ne convaincra toutefois pas une inspectrice de la CIA persuadée qu'il est un agent double. L'univers de références de ces séries dramatiques rappelle cependant plus l'imaginaire des romans de John Le Carré – la souffrance des héros peut faire écho à celle d'Alec Leamas dans *L'Espion qui venait du froid* (1963) – que celui de la série *OSS 117*. Les productions américaines semblent puiser dans les productions anglo-saxonnes aussi bien pour le cinéma que pour la télévision. La série des Bruce n'a cependant pas été négligée, du moins par son pays créateur, puisque les romans et les films des années de Guerre froide ont légué un héritage pris en main par Michel Hazanavicius et Jean Dujardin.

En 2006 sort dans les cinémas français *OSS 117: Le Caire, nid d'espions*²³, une adaptation très libre de la série de la famille Bruce réalisée par Michel Hazanavicius. Le film se déroule en

21. Weisberg Joe, *The Americans*, 6 saisons, États-Unis: FX, 2013-2018. Dans les États-Unis de Ronald Reagan, Phillip et Elizabeth Jennings semblent être un couple ordinaire de citoyens américains. Ceci n'est qu'une illusion puisqu'ils sont tous les deux des membres du KGB formés pour infiltrer les États-Unis.
22. Gordon Howard, *Homeland*, 7 saisons, États-Unis: Showtime, 2011 – en production. Après huit ans de détention par Al-Quaïda, le marine américain Nicholas Brody est libéré et doit réintégrer une société et une famille qui le pensait mort. Seule Carrie Mathison, une agente de la CIA souffrant d'un trouble bipolaire, suspecte Brody d'avoir été libéré pour infiltrer les services secrets des États-Unis.
23. Hazanavicius Michel, *OSS 117: Le Caire, nid d'espions*, France: Mandarin Cinéma, Gaumont et M6 Films, 2006.

1955 et Hubert Bonisseur de la Bath est présenté comme un agent du SDECE au service de la Quatrième République présidée par René Coty. OSS 117 est envoyé au Caire pour sécuriser le Proche-Orient. Loin du professionnalisme du héros de papier, le personnage joué par Jean Dujardin est orgueilleux, prétentieux et ne cesse de proférer des préjugés misogynes, racistes et xénophobes. Il pourrait être détestable mais la démonstration de ses faiblesses lui apporte un côté attachant qui a séduit le public. Le film s'inscrit ainsi en pastiche des films d'espionnage diffusés durant la Guerre froide tout en entretenant l'univers de références découvert au cours de notre recherche ainsi que l'analyse Philippe Roger :

Si *OSS 117* relève à l'évidence de la catégorie du produit, fort bien fait au demeurant, et non de l'œuvre d'auteur, il n'en doit pas moins intéresser l'amateur de films, d'autant qu'il affronte non sans panache la grande question présente de notre quête désespérée de références. Si tout film de genre doit reformuler les termes de son identité fondatrice, celui-ci s'y emploie avec une énergique inventivité. [...] *OSS 117* n'est pas un simple décalque du film américain d'aventures sophistiqué. Les réemplois hitchcockiens sont certes bienvenus, puisque les James Bond et autres OSS n'en furent que des recyclages simplifiés; du pistolet phallique aux crinières gominées, en passant par les sourires carnassiers, leur teneur sexuelle est joyeusement explicitée, avec une certaine propension pour le surjeu parodique. [...] C'est bien l'identité française qui structure le film en profondeur. Depuis la photographie véritable du président René Coty en passant par la Tour Eiffel, l'accordéon et la blanquette de veau, *OSS 117* inventorie les clichés, au propre comme au figuré, qui furent censés définir notre pays – qui *furent*, tout est là: par-delà l'effet comique recherché, cette frénésie référentielle trouve son sens dans un désarroi présent. Le plaisir indéniable procuré par ce drôle de film ne viendrait-il pas d'un exotisme non pas spatial (l'Égypte nassérienne), ni même temporel (le colonialisme européen des années cinquante), mais national, si l'on ose dire? Ce langage soutenu qui anoblit l'expression, cette bonne conscience débordante, ne sont-ils pas symptômes d'une volonté de retour à une image

nette et sans tâche, un réenracinement dans un pacte, une culture homogène ?²⁴

Ce que l'on retient de la saga de Michel Hazanavicius – saga, car sont sortis en 2009 *OSS 117: Rio ne répond plus*²⁵ et en 2021 *OSS 117: Alerte rouge en Afrique noire*²⁶ –, ce sont les répliques flirtant avec le racisme, le sexisme et le chauvinisme qui autorisent le sourire sous prétexte d'autodérision et de parodie. Tous les éléments tabous débusqués dans les romans de *OSS 117* sont explicités et assumés dans les films :

- J'ai été réveillé par un homme qui hurlait à la mort du haut de cette tour! J'ai dû le faire taire.

- Quoi?! Vous avez fait taire le muezzin!!

- Ah! C'était donc ça tout ce tintouin.²⁷

- Une dictature c'est quand les gens sont communistes, déjà. Qu'ils ont froid, avec des chapeaux gris et des chaussures à fermeture éclair. C'est ça, une dictature, Dolorès

- D'accord. Et comment vous appelez un pays qui a comme président un militaire avec les pleins pouvoirs, une police secrète, une seule chaîne de télévision et dont toute l'information est contrôlée par l'État?

- J'appelle ça la France, mademoiselle. Et pas n'importe laquelle; la France du général de Gaulle.²⁸

- L'idée est que nous travaillions ensemble d'égal à égal.

- On en reparlera quand il faudra porter quelque chose de lourd.²⁹

24. Roger, 2006.

25. Hazanavicius Michel, *OSS 117: Rio ne répond plus*, France: Mandarin Cinéma, Gaumont et M6 Films, 2009.

26. Bedos Nicolas, *OSS 117: Alerte rouge en Afrique noire*, France: Mandarin Cinéma, Gaumont et M6 Films, 2021.

27. Hazanavicius, 2006.

28. Hazanavicius, 2009.

29. *Idem*.

La nostalgie parodique des adaptations de *OSS 117* s'est déclinée à la télévision avec la série *Au Service de la France*³⁰. Elle est d'ailleurs produite par Jean-François Halin qui a écrit les scénarios de la saga cinématographique. La série suit André Merlaux, un jeune espion qui vient d'intégrer les services de renseignement français en tant que stagiaire. Il a donc tout à apprendre et se retrouve sans cesse impliqué dans des incidents diplomatiques qui ne mettent guère en valeur les services secrets français du début de la Ve République. Dans les épisodes, les agents sont surtout envoyés dans les différentes possessions coloniales françaises en pleine révolution, abordant ainsi les tabous de *OSS 117* version papier par le biais de l'autodérision.³¹

Ces quelques réflexions et ouvertures sur des productions populaires font écho à l'analyse de Paul Bleton pour qui « le genre est moins déterminant en matière de personnages que l'univers de références »³² : les films et les séries présentés ici puisent dans un même imaginaire mais ne répondent pas aux mêmes attentes de genre. En revanche, elles soulignent toutes la fascination exercée par l'espionnage aussi bien sur le lectorat que sur l'audience. Depuis plus d'un demi-siècle, l'ère médiatique stimule la méfiance du peuple envers l'État et les organes officiels tout comme elle renforce l'envie d'assouvir une curiosité parfois malsaine. Aujourd'hui encore, les années de Guerre froide et la séparation d'un monde en deux blocs suscitent l'intérêt des foules pouvant être séduites aussi bien par leur aura manichéenne que par les trahisons et les luttes espionnes. Ainsi, le slogan de Fleuve Noir « Vous serez mieux informé en lisant "Espionnage" qu'en lisant *Le Monde* »³³ peut toujours être validé à condition d'en comprendre la signification : la fiction d'espionnage ne dira pas plus mais elle dira sans doute mieux.

30. Halin Jean-François, *Au service de la France*, 2 saisons, France : Arte, 2015-2018.

31. Dans un registre plus sérieux, la série *Le Bureau des Légendes* (réalisée par Éric Rochant et diffusée sur Canal + depuis 2015) aborde l'espionnage contemporain, notamment celui d'un département français formant et dirigeant les agents très performants des services du renseignement extérieur.

32. Bleton, 1999, p. 138.

33. Raabe, 1999, p. 43.

ANNEXES

LISTE DES ROMANS DE OSS 117¹

N°	ANNÉE	AUTEUR·E	TITRE
1	1949	Jean Bruce	<i>Tu parles d'une ingénue (ici OSS 117)</i>
2	1949	Jean Bruce	<i>Tous des patates (OSS 117 et Force Noire)</i>
3	1950	Jean Bruce	<i>Une gosse qui charie (OSS 117 joue le jeu)</i>
4	1950	Jean Bruce	<i>Romance de la mort</i>
5	1950	Jean Bruce	<i>Cadavre au détail</i>
6	1951	Jean Bruce	<i>OSS 117 appelle...</i>
7	1951	Jean Bruce	<i>Trahison</i>
8	1951	Jean Bruce	<i>Contact impossible</i>
9	1951	Jean Bruce	<i>Piège dans la nuit</i>
10	1951	Jean Bruce	<i>Cessez d'émettre</i>
11	1951	Jean Bruce	<i>L'Arsenal sautera</i>
12	1951	Jean Bruce	<i>Cité secrète</i>
13	1951	Jean Bruce	<i>Vous avez trahi</i>
14	1952	Jean Bruce	<i>L'espionne s'évade</i>
15	1952	Jean Bruce	<i>OSS 117 contre X</i>
16	1952	Jean Bruce	<i>Chasse aux atomes</i>
17	1952	Jean Bruce	<i>Torture</i>
18	1952	Jean Bruce	<i>Pays neutre</i>
19	1952	Jean Bruce	<i>Alerte</i>

1. Les autres romans de Jean Bruce n'ont pas été répertoriés. Au total, il est l'auteur de 88 aventures. Source principale: Lombard, 2005.

20	1952	Jean Bruce	<i>Angoisse</i>
21	1952	Jean Bruce	<i>Sous peine de mort</i>
22	1953	Jean Bruce	<i>OSS 117 n'est pas mort</i>
23	1953	Jean Bruce	<i>OSS 117 répond toujours</i>
24	1953	Jean Bruce	<i>Carte blanche pour OSS 117</i>
25	1954	Jean Bruce	<i>OSS 117 Top secret</i>
26	1954	Jean Bruce	<i>Ombres sur le Bosphore</i>
27	1954	Jean Bruce	<i>Affaire n°1</i>
28	1954	Jean Bruce	<i>Inch Allah</i>
29	1955	Jean Bruce	<i>Cache-cache au Cachemire</i>
30	1955	Jean Bruce	<i>Hara-Kiri</i>
31	1955	Jean Bruce	<i>Les marrons du feu</i>
32	1955	Jean Bruce	<i>Documents à vendre</i>
33	1955	Jean Bruce	<i>Travail sans filet</i>
34	1955	Jean Bruce	<i>Dernier quart d'heure</i>
35	1955	Jean Bruce	<i>OSS 117 rentre dans la danse</i>
36	1956	Jean Bruce	<i>OSS 117 s'en occupe</i>
37	1956	Jean Bruce	<i>OSS 117 voit rouge</i>
38	1957	Jean Bruce	<i>OSS 117 n'est pas aveugle</i>
39	1957	Jean Bruce	<i>OSS 117 tue le taon</i>
40	1957	Jean Bruce	<i>OSS 117 franchit le canal</i>
41	1957	Jean Bruce	<i>Festival pour OSS 117</i>
42	1957	Jean Bruce	<i>Chinoiseries pour OSS 117</i>
43	1957	Jean Bruce	<i>Plan de bataille pour OSS 117</i>
44	1958	Jean Bruce	<i>Partie de manille pour OSS 117</i>
45	1958	Jean Bruce	<i>Un as de plus à Las Vegas</i>
46	1958	Jean Bruce	<i>Le sbire de Birmanie</i>
47	1958	Jean Bruce	<i>Atout coeur à Tokyo</i>
48	1958	Jean Bruce	<i>Moche coup à Moscou</i>
49	1958	Jean Bruce	<i>Gâchis à Karachi</i>
50	1958	Jean Bruce	<i>Panique à Wake</i>
51	1959	Jean Bruce	<i>Les secrets font la valise</i>
52	1959	Jean Bruce	<i>Pan dans la Lune</i>

53	1959	Jean Bruce	<i>Cinq gars pour Singapour</i>
54	1959	Jean Bruce	<i>Double bang à Bangkok</i>
55	1959	Jean Bruce	<i>Délire en Iran</i>
56	1959	Jean Bruce	<i>Métamorphose à Formose</i>
57	1959	Jean Bruce	<i>Arizona zone A</i>
58	1960	Jean Bruce	<i>Lila de Calcutta</i>
59	1960	Jean Bruce	<i>Tactique Arctique</i>
60	1960	Jean Bruce	<i>Agonie en Patagonie</i>
61	1960	Jean Bruce	<i>Poisson d'avril</i>
62	1960	Jean Bruce	<i>À tuer</i>
63	1961	Jean Bruce	<i>OSS 117 à l'école</i>
64	1961	Jean Bruce	<i>Du lest à l'Est</i>
65	1961	Jean Bruce	<i>Plein gaz pour OSS 117</i>
66	1961	Jean Bruce	<i>OSS 117 préfère les rousses</i>
67	1961	Jean Bruce	<i>OSS 117 prend le maquis</i>
68	1962	Jean Bruce	<i>OSS 117? Ici Paris</i>
69	1962	Jean Bruce	<i>Fidèlement vôtre... OSS 117</i>
70	1962	Jean Bruce	<i>Strip-tease pour OSS 117</i>
71	1962	Jean Bruce	<i>OSS 117 au Liban</i>
72	1962	Jean Bruce	<i>Les espions du Pirée</i>
73	1962	Jean Bruce	<i>Les monstres du Holy-Loch</i>
74	1963	Jean Bruce	<i>Valse viennoise pour OSS 117</i>
75	1963	Jean Bruce	<i>OSS 117 à Mexico</i>
1	1966	Josette Bruce	<i>Les anges de Los Angeles</i>
2	1966	Josette Bruce	<i>Halte à Malte</i>
3	1966	Josette Bruce	<i>Réseau zéro</i>
4	1966	Josette Bruce	<i>Palmarès à Palomarès</i>
5	1966	Josette Bruce	<i>Congo à gogo</i>
6	1966	Josette Bruce	<i>OSS 117 contre OSS</i>
7	1966	Josette Bruce	<i>Boucan à Bucarest</i>
8	1967	Josette Bruce	<i>Ombres chinoises sur Tanger</i>
9	1967	Josette Bruce	<i>Des pruneaux à Lugano</i>
10	1967	Josette Bruce	<i>Pas de roses à Ispahan</i>

11	1966	Josette Bruce	<i>Détour à Hambourg</i>
12	1967	Josette Bruce	<i>Avanies en Albanie</i>
13	1967	Josette Bruce	<i>Tornado pour OSS 117</i>
14	1967	Josette Bruce	<i>Coup d'état pour OSS 117</i>
15	1968	Josette Bruce	<i>Sarabande à Hong Kong</i>
16	1968	Josette Bruce	<i>Surprise-partie en Colombie</i>
17	1968	Josette Bruce	<i>Finasseries finlandaises</i>
18	1968	Josette Bruce	<i>Interlude aux Bermudes</i>
19	1968	Josette Bruce	<i>Vacances pour OSS 117</i>
20	1968	Josette Bruce	<i>Médaille d'or pour OSS 117</i>
21	1968	Josette Bruce	<i>Spatiale dernière</i>
22	1969	Josette Bruce	<i>Jeux de malins à Berlin</i>
23	1969	Josette Bruce	<i>OSS 117 récolte la tempête</i>
24	1969	Josette Bruce	<i>Magie blanche pour OSS 117</i>
25	1969	Josette Bruce	<i>Gare aux Bulgares</i>
26	1969	Josette Bruce	<i>Zizanie en Asie</i>
27	1969	Josette Bruce	<i>Un soir en Côte-d'Ivoire</i>
28	1969	Josette Bruce	<i>Dans le mille au Brésil</i>
29	1969	Josette Bruce	<i>La rage du Caire</i>
30	1969	Josette Bruce	<i>Alibi en Libye</i>
31	1970	Josette Bruce	<i>Mission 117 pour OSS 117</i>
32	1970	Josette Bruce	<i>Coup de dingue à St-Domingue</i>
33	1970	Josette Bruce	<i>OSS 117 chez les hippies</i>
34	1970	Josette Bruce	<i>OSS 117 s'expose</i>
35	1970	Josette Bruce	<i>Méli-mélo à Porto-Rico</i>
36	1970	Josette Bruce	<i>OSS 117 en péril</i>
37	1970	Josette Bruce	<i>OSS 117 traque le traître</i>
38	1970	Josette Bruce	<i>Chassé-croisé pour OSS 117</i>
39	1970	Josette Bruce	<i>OSS 117 joue de la Polonaise</i>
40	1971	Josette Bruce	<i>OSS 117 aime les Portugaises</i>
41	1971	Josette Bruce	<i>OSS 117 voit tout en noir</i>
42	1971	Josette Bruce	<i>Malaise en Malaisie</i>
43	1971	Josette Bruce	<i>OSS 117 part en fumée</i>

44	1971	Josette Bruce	<i>Du sang chez les Afghans</i>
45	1971	Josette Bruce	<i>OSS 117 liquide</i>
46	1971	Josette Bruce	<i>Balade en Angola</i>
47	1972	Josette Bruce	<i>Intermède en Suède</i>
48	1972	Josette Bruce	<i>Maldonne à Lisbonne</i>
49	1972	Josette Bruce	<i>Hécatombe pour OSS 117</i>
50	1972	Josette Bruce	<i>Ramdram à Lausanne</i>
51	1972	Josette Bruce	<i>Traîtrise à Venise</i>
52	1972	Josette Bruce	<i>Dérive sur Tananarive</i>
53	1972	Josette Bruce	<i>Péril sur le Nil</i>
54	1972	Josette Bruce	<i>OSS 117 cherche des crosses</i>
55	1972	Josette Bruce	<i>Frénésie à Nicosie</i>
56	1973	Josette Bruce	<i>Sérénade espagnole pour OSS 117</i>
57	1973	Josette Bruce	<i>Matin calme pour OSS 117</i>
58	1973	Josette Bruce	<i>Autopsie en Tunisie</i>
59	1973	Josette Bruce	<i>TNT à la Trinité</i>
60	1973	Josette Bruce	<i>OSS 117 dans le brouillard</i>
61	1973	Josette Bruce	<i>Pleins tubes sur le Danube</i>
62	1973	Josette Bruce	<i>OSS 117 riposte</i>
63	1973	Josette Bruce	<i>OSS 117 sur la brèche</i>
64	1974	Josette Bruce	<i>Plaies et bosses à Mykonos</i>
65	1974	Josette Bruce	<i>OSS 117 aux commandes en Thaïlande</i>
66	1974	Josette Bruce	<i>Tango sur une corde à Piano</i>
67	1974	Josette Bruce	<i>Franç et fort à Francfort</i>
68	1974	Josette Bruce	<i>OSS 117 gagne son pari à Paris</i>
69	1974	Josette Bruce	<i>OSS 117 et la bombe de Bombay</i>
70	1974	Josette Bruce	<i>OSS 117 en conflit à Bali</i>
71	1975	Josette Bruce	<i>OSS 117 entre en lice à l'île Maurice</i>
72	1975	Josette Bruce	<i>Plein chaos chez Mao</i>
73	1975	Josette Bruce	<i>Durs à cuire à Curaçao</i>
74	1975	Josette Bruce	<i>Cavalcade à Rio</i>
75	1975	Josette Bruce	<i>Trois Maltaises pour OSS 117</i>
76	1975	Josette Bruce	<i>OSS 117 fin prêt à Taipei</i>

77	1975	Josette Bruce	<i>Ultimatum pour OSS 117</i>
78	1975	Josette Bruce	<i>Rencontres à Ibiza pour OSS 117</i>
79	1975	Josette Bruce	<i>Safari pour OSS 117</i>
80	1976	Josette Bruce	<i>Corps à corps pour OSS 117</i>
81	1976	Josette Bruce	<i>OSS 117 sur un volcan à Abidjan</i>
82	1976	Josette Bruce	<i>OSS 117 pêche en Islande</i>
83	1976	Josette Bruce	<i>Tête de turc en Turquie</i>
84	1976	Josette Bruce	<i>Coup d'éclat à Prétoria</i>
85	1976	Josette Bruce	<i>OSS 117 dernier sursis en Yougoslavie</i>
86	1976	Josette Bruce	<i>Coup de barre à Babrein</i>
87	1976	Josette Bruce	<i>OTAN pour OSS 117</i>
88	1976	Josette Bruce	<i>Coup de main pour OSS 117</i>
89	1976	Josette Bruce	<i>Perfidies en Birmanie pour OSS 117</i>
90	1977	Josette Bruce	<i>Dernier round au Cameroun</i>
91	1977	Josette Bruce	<i>Dérapage en Alaska</i>
92	1977	Josette Bruce	<i>Vol de Noël pour OSS 117</i>
93	1977	Josette Bruce	<i>Coup de projecteur pour OSS 117</i>
94	1977	Josette Bruce	<i>Croisière atomique pour OSS 117</i>
95	1977	Josette Bruce	<i>Imbroglia à San Diego</i>
96	1977	Josette Bruce	<i>À feu et à sang pour OSS 117</i>
97	1977	Josette Bruce	<i>OSS 117 gagne la belle</i>
98	1978	Josette Bruce	<i>Combat dans l'ombre pour OSS 117</i>
99	1978	Josette Bruce	<i>OSS 117 joue les mercenaires</i>
100	1978	Josette Bruce	<i>Plan d'urgence pour OSS 117</i>
101	1978	Josette Bruce	<i>Choc à Bangkok pour OSS 117</i>
102	1979	Josette Bruce	<i>Panique en Afrique pour OSS 117</i>
103	1979	Josette Bruce	<i>Bagarre au Gabon pour OSS 117</i>
104	1979	Josette Bruce	<i>OSS 117 remporte la palme au Népal</i>
105	1979	Josette Bruce	<i>OSS 117 sème la désunion à la Réunion</i>
106	1979	Josette Bruce	<i>OSS 117 compte les coups</i>
107	1979	Josette Bruce	<i>Déluge à Delhi pour OSS 117</i>
108	1979	Josette Bruce	<i>OSS 117 chez les sorciers</i>
109	1979	Josette Bruce	<i>Coup de masse aux Bahamas</i>

110	1979	Josette Bruce	<i>OSS 117 mise en scène au Sénégal</i>
111	1980	Josette Bruce	<i>Accrochage sur l'Acropole pour OSS 117</i>
112	1980	Josette Bruce	<i>Rallye pour OSS 117</i>
113	1980	Josette Bruce	<i>OSS 117 au finish</i>
114	1980	Josette Bruce	<i>Coup d'arnaque au Danemark</i>
115	1980	Josette Bruce	<i>Sans fleurs ni Floride pour OSS 117</i>
116	1980	Josette Bruce	<i>OSS 117 arrête le massacre</i>
117	1981	Josette Bruce	<i>OSS 117 ne perd pas la tête</i>
118	1981	Josette Bruce	<i>Folies en Italie pour OSS 117</i>
119	1981	Josette Bruce	<i>Alarme en Afrique Australe pour OSS 117</i>
120	1981	Josette Bruce	<i>Salades maltaises pour OSS 117</i>
121	1981	Josette Bruce	<i>Panique à la Martinique pour OSS 117</i>
122	1982	Josette Bruce	<i>Coup de sang à Ceylan pour OSS 117</i>
123	1982	Josette Bruce	<i>Cauchemar irlandais pour OSS 117</i>
124	1982	Josette Bruce	<i>OSS 117 sur un volcan</i>
125	1982	Josette Bruce	<i>Sarabande pour OSS 117</i>
126	1982	Josette Bruce	<i>OSS 117 au Levant</i>
127	1982	Josette Bruce	<i>S.O.S. Brésil pour OSS 117</i>
128	1982	Josette Bruce	<i>California zéro pour OSS 117</i>
129	1983	Josette Bruce	<i>Coup de poker pour OSS 117</i>
130	1983	Josette Bruce	<i>K.O. à Tokyo pour OSS 117</i>
131	1983	Josette Bruce	<i>Casse-tête chinois pour OSS 117</i>
132	1983	Josette Bruce	<i>Pas de pigeons à Venise pour OSS 117</i>
133	1983	Josette Bruce	<i>Hallali en Australie pour OSS 117</i>
134	1983	Josette Bruce	<i>Que viva Mexico pour OSS 117</i>
135	1984	Josette Bruce	<i>Québec point zéro pour OSS 117</i>
136	1984	Josette Bruce	<i>Commando fantôme pour OSS 117</i>
137	1984	Josette Bruce	<i>Tuerie en Turquie pour OSS 117</i>
138	1984	Josette Bruce	<i>L'enfer du désert pour OSS 117</i>
139	1984	Josette Bruce	<i>OSS 117 traqué à l'île de Pâques</i>
140	1984	Josette Bruce	<i>Piège à Berlin pour OSS 117</i>
141	1984	Josette Bruce	<i>Mission pyramides pour OSS 117</i>

142	1984	Josette Bruce	<i>Priorité absolue pour OSS 117</i>
143	1985	Josette Bruce	<i>Anathème à Athènes pour OSS 117</i>
1	1987	François et Martine Bruce	<i>OSS 117 est mort</i>
2	1987	François et Martine Bruce	<i>La Nubienne</i>
3	1987	François et Martine Bruce	<i>Le contrat</i>
4	1988	François et Martine Bruce	<i>Le cartel</i>
5	1988	François et Martine Bruce	<i>Un drôle de candidat</i>
6	1988	François et Martine Bruce	<i>Viennoiseries pour H.B.B.</i>
7	1988	François et Martine Bruce	<i>S.O.S. Kurdistan</i>
8	1989	François et Martine Bruce	<i>Quiproquo corse</i>
9	1989	François et Martine Bruce	<i>Mourir pour El Paso</i>
10	1989	François et Martine Bruce	<i>Harlem virus</i>
11	1989	François et Martine Bruce	<i>Le vampire des Carpates</i>
12	1989	François et Martine Bruce	<i>Hong Kong Folies</i>
13	1990	François et Martine Bruce	<i>Paranoïa parisienne</i>
14	1990	François et Martine Bruce	<i>Une ville en otage</i>
15	1990	François et Martine Bruce	<i>Rumba roumaine</i>
16	1990	François et Martine Bruce	<i>Casse-tête suédois</i>
17	1990	François et Martine Bruce	<i>Rodéo dans Rome</i>
18	1990	François et Martine Bruce	<i>Rendez-vous à Berlin</i>
19	1991	François et Martine Bruce	<i>Des carats dans le caviar</i>
20	1991	François et Martine Bruce	<i>Passe-passe pour H.B.B.</i>
21	1991	François et Martine Bruce	<i>Compte à rebours</i>
22	1991	François et Martine Bruce	<i>Toccata à Tokyo</i>
23	1991	François et Martine Bruce	<i>Bangkok cocktail</i>
24	1992	François et Martine Bruce	<i>OSS 117 prend le large</i>

LES DIFFÉRENTES COLLECTIONS DE OSS 117²

COLLECTIONS PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE D'ÉDITION

Collection Fleuve noir / Spécial Police, 1949-1950 :

3 épisodes de Jean Bruce

Collection Fleuve noir / Espionnage, 1950-1952 :

18 épisodes de Jean Bruce

Couvertures de l'illustrateur Michel Gourdon

Collection Presses de la Cité / Un Mystère, 1953-1959 :

34 épisodes de Jean Bruce

Collection Presses de la Cité / Espionnage, 1959-1963 :

20 épisodes de Jean Bruce

Collection Presses de la Cité / Jean Bruce, 1966-1970 :

37 épisodes de Josette Bruce

Collection Presses de la Cité / Nouvelle collection de Jean Bruce, 1970-1985 : 106 épisodes de Josette Bruce

Collection Presses de la Cité / Les nouvelles aventures de OSS 117, 1987-1992 : 24 épisodes de François et Martine Bruce

RÉÉDITIONS PARTICULIÈRES

Collection Edito-Service / Classiques de l'Espionnage, 1963 :

1 épisode de Jean Bruce

Collection Edito-Service / OSS 117, 1976-1977 :

8 épisodes de Jean Bruce réunis en 4 volumes

Collection Michel Lafon / OSS 117, 1997-1998 :

14 épisodes de Jean Bruce

Sous la direction de Martine Bruce

2. Source principale : Lombard, 2005.

LES FILMS DE OSS 117³

Sacha Jean (réal.) (1957), *OSS 117 n'est pas mort*, avec Ivan Desny.
Clément Michel (réal.) (1960), *Le Bal des Espions*, avec Michel Piccoli.
Hunebelle André (réal.) (1963), *OSS 117 se déchaîne*, avec Kerwin Mathews.

D'après Bruce Jean, *OSS 117 prend le maquis*, 1961 ;

Sortie à Paris : 18 juin 1963 ;

Entrées en France : 2 329 798 ;

À l'étranger : Allemagne, Espagne, Finlande, Italie et Norvège.

Hunebelle André (réal.) (1964), *Banco à Bangkok pour OSS 117*, avec Kerwin Mathews.

D'après Bruce Jean, *Lila de Calcutta*, 1960 ;

Sortie à Paris : 12 juin 1964 ;

Entrées en France : 2 934 442 ;

À l'étranger : Allemagne, Angleterre, Italie et Norvège.

Hunebelle André (réal.) (1965), *Furia à Bahia pour OSS 117*, avec Frederick Stafford.

D'après Bruce Jean, *Dernier quart d'heure*, 1955 ;

Sortie à Paris : 2 juillet 1965 ;

Entrées en France : 2 686 432 ;

À l'étranger : Allemagne, Italie, Norvège et USA.

Boisrond Michel (réal.) (1966), *Atout cœur à Tokyo pour OSS 117*, avec Frederick Stafford.

D'après Bruce Jean, *Atout cœur à Tokyo*, 1958 ;

Sortie à Paris : 28 octobre 1966 ;

Entrées en France : 2 120 606 ;

À l'étranger : Allemagne, Angleterre, Finlande, Italie et Norvège.

Toublanc-Michel Bernard (réal.) (1967), *Cinq Gars pour Singapour*, avec Sean Flynn.

D'après Bruce Jean, *Cinq Gars pour Singapour Tokyo*, 1959 ;

Hunebelle André (réal.) (1968), *Pas de roses pour OSS 117*, avec John Gavin.

Sortie à Paris : 28 juillet 1968 ;

Entrées en France : 1 226 223 ;

À l'étranger : Angleterre, Australie, Espagne et USA.

3. Source principale : Lombard, 2005.

Kalfon Pierre (réal.) (1969), *OSS 117 prend des vacances*, avec Luc Mérenda.

Hazanavicius Michel (réal.) (2006), *OSS 117: Le Caire, nid d'espions*, avec Jean Dujardin.

Hazanavicius Michel (réal.) (2009), *OSS 117: Rio ne répond plus*, avec Jean Dujardin.

Debos Nicolas (réal.) (2009), *OSS 117: Alerte rouge en Afrique noire*, avec Jean Dujardin.

LES BANDES DESSINÉES DE OSS 117⁴

Degournay Pierre et Fahrer Walther (dessinateurs), adaptations des romans de Jean Bruce en petit format, éditions Artima/Aredit, de 1966 à 1982.

69 adaptations recensées.

Bandes-dessinées de « OSS 117 » publiées in *Le Parisien Libéré*, de 1963 à 1979.

22 adaptations de romans de Jean Bruce et 22 de Josette Bruce recensées.

LES AUTRES ADAPTATIONS: THÉÂTRE, RADIO ET TÉLÉVISION⁵

Bruce, Jean (1961), *OSS 117*, pièce de théâtre avec Alain Lionel.

Mise en scène: Robert Manuel;

Représentation au Théâtre des Deux-Masques à Paris.

Rognoni, Louis (1962), « *OSS 117 raconte* », série radiophonique avec Jacques-Henri Duval et des interventions de Jean Bruce.

Diffusion: dès le 2 mars 1962 sur Europe 1;

Durée des émissions: 20 minutes.

Leroux, André (réal.) (1971), *OSS 117 tue le taon*, film pour la télévision avec Alan Scott.

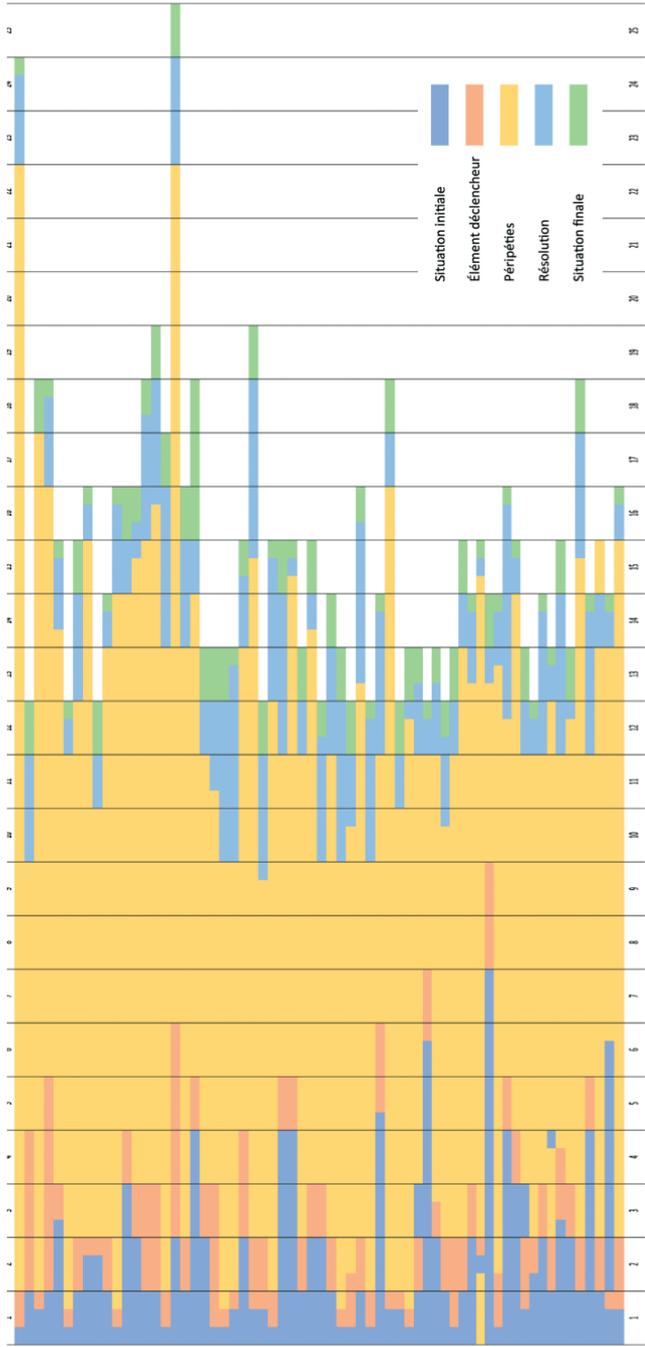
Diffusé le 13 novembre 1971 à la télévision.

4. Source principale: Lombard, 2005.

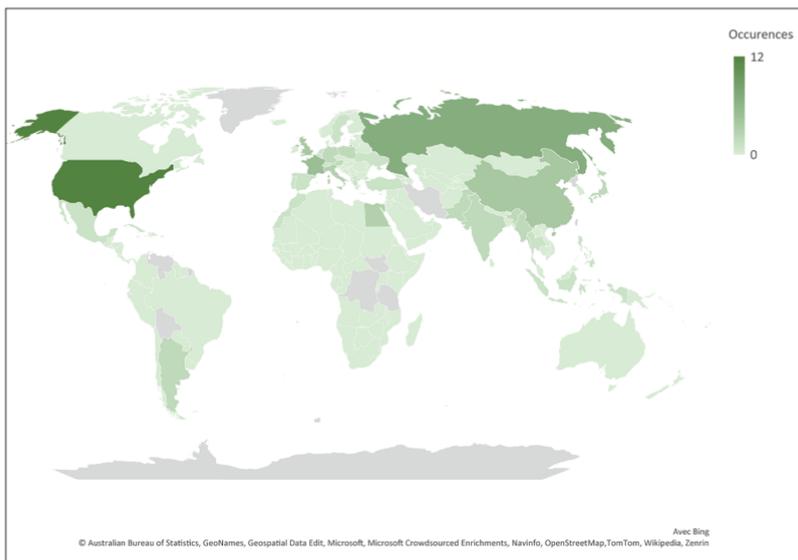
5. Source principale: Lombard, 2005.

DISPOSITIF NARRATIF

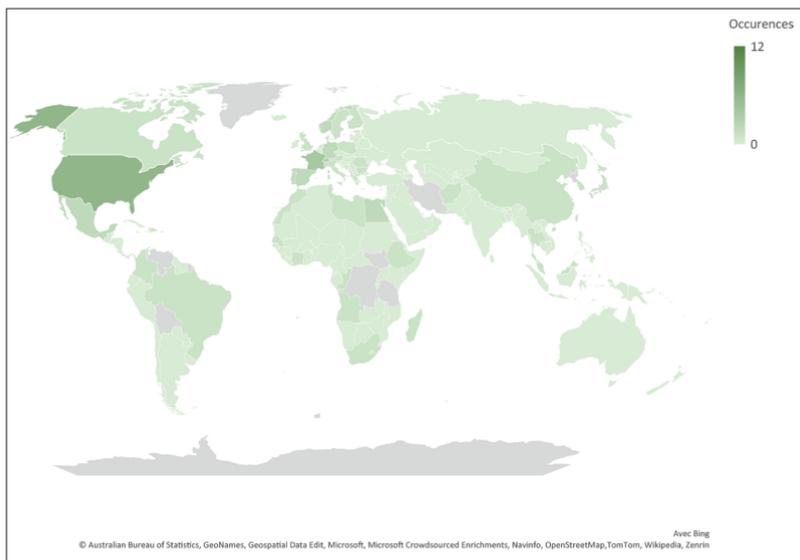
Répartition par chapitre des différentes étapes du dispositif narratif pour les 64 romans de OSS 117 analysés dans le cadre de cette thèse. Chaque ligne représente un roman classé chronologiquement (le plus ancien est illustré par la première ligne).



LIEUX D'INTRIGUE



Carte chronoplète illustrant les lieux où se sont déroulées les intrigues écrites par Jean Bruce, 1949-1962.



Carte chronoplète illustrant les lieux où se sont déroulées les intrigues écrites par Josette Bruce, 1966-1973.

PETIT FLORILÈGE DE COUVERTURES



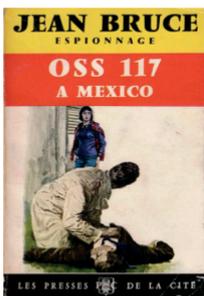
1



2



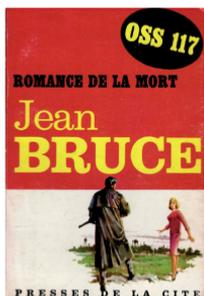
3



4



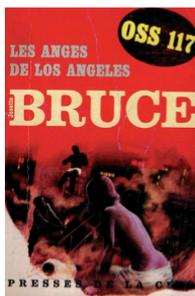
5



6



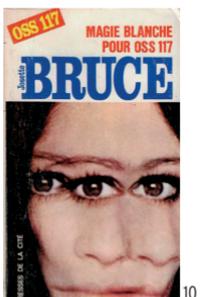
7



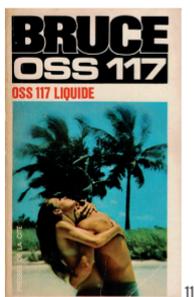
8



9



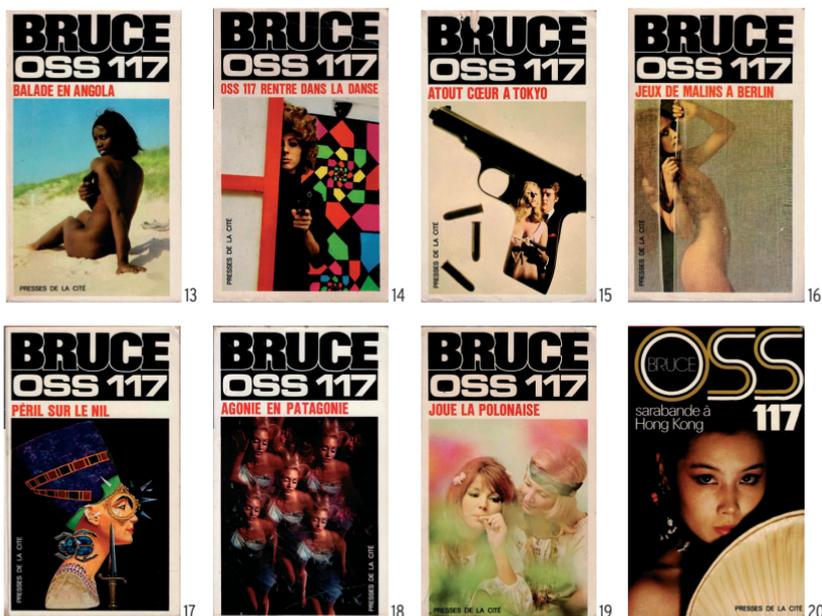
10



11



12



	Auteur	Titre	1 ^{re} édition	Année de couverture
1	Bruce Jean	<i>OSS 117 n'est pas mort</i>	1953	1953
2	Bruce Jean	<i>Inch Allah</i>	1954	1954
3	Bruce Jean	<i>OSS 117 prend le maquis</i>	1961	1961
4	Bruce Jean	<i>OSS 117 à Mexico</i>	1962	1963
5	Bruce Jean	<i>Chasse aux atomes</i>	1952	1964
6	Bruce Jean	<i>Romance de la mort</i>	1950	1965
7	Bruce Jean	<i>OSS 117 n'est pas aveugle</i>	1957	1965
8	Bruce Josette	<i>Les Anges de Los Angeles</i>	1966	1966
9	Bruce Josette	<i>Zizanie en Asie</i>	1969	1969
10	Bruce Josette	<i>Magie blanche pour OSS 117</i>	1969	1969
11	Bruce Josette	<i>OSS 117 liquide</i>	1971	1971
12	Bruce Jean	<i>Tactique en Arctique</i>	1960	1971
13	Bruce Josette	<i>Balade en Angola</i>	1971	1971
14	Bruce Jean	<i>OSS 117 rentre dans la danse</i>	1955	1972
15	Bruce Jean	<i>Atout cœur à Tokyo</i>	1958	1972
16	Bruce Josette	<i>Jeux de malins à Berlin</i>	1969	1972
17	Bruce Josette	<i>Péril sur le Nil</i>	1972	1972
18	Bruce Jean	<i>Agonie en Patagonie</i>	1960	1974
19	Bruce Josette	<i>OSS 117 joue la Polonaise</i>	1970	1974
20	Bruce Josette	<i>Sarabande à Hong Kong</i>	1968	1981

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

ÉPISODES DE OSS 117 ANALYSÉS, PAR ORDRE DE PREMIÈRE PARUTION

BRUCE, Jean (1974), *Tu parles d'une ingénue (ici OSS 117)*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1949).

BRUCE, Jean (1965), *Romance de la mort*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1950).

BRUCE, Jean (1965), *Trahison*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1951).

BRUCE, Jean (1963), *L'Arsenal sautera*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1951).

BRUCE, Jean (1964), *Chasse aux atomes*, Paris : Presses de la Cité, *Espionnage* (première édition, 1952).

BRUCE, Jean (1964), *Pays neutre*, Paris : Presses de la Cité, *Espionnage* (première édition, 1952).

BRUCE, Jean (1953), *OSS 117 n'était pas mort*, Paris : Presses de la Cité, *Un Mystère* (première édition, 1953).

BRUCE, Jean (1974), *Ombres sur le Bosphore*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1954).

BRUCE, Jean (1954), *Inch Allah*, Paris : Presses de la Cité, *Un Mystère* (première édition, 1954).

BRUCE, Jean (1960), *Les Marrons du feu*, Paris : Presses de la Cité, *Un Mystère* (première édition, 1955).

BRUCE, Jean (1972), *OSS 117 rentre dans la danse*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1955).

- BRUCE, Jean (1965), *OSS 117 n'est pas aveugle*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1957).
- BRUCE, Jean (1958), *Partie de manille pour OSS 117*, Paris : Presses de la Cité, *Un Mystère* (première édition, 1958).
- BRUCE, Jean (1974), *Un As de plus à Las Vegas*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1958).
- BRUCE, Jean (1972), *Atout cœur à Tokyo*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1958).
- BRUCE, Jean (1972), *Le Sbire de Birmanie*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1958).
- BRUCE, Jean (1973), *Moche coup à Moscou*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1958).
- BRUCE, Jean (1962), *Panique à Wake*, Paris : Presses de la Cité, *Espionnage* (première édition, 1958).
- BRUCE, Jean (1959), *Les Secrets font la valise*, Paris : Presses de la Cité, *Un Mystère* (première édition, 1959).
- BRUCE, Jean (1973), *Pan dans la lune*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1959).
- BRUCE, Jean (1971), *Cinq Gars pour Singapour*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1959).
- BRUCE, Jean (1963), *Double Bang à Bangkok*, Paris : Presses de la Cité, *Espionnage* (première édition, 1959).
- BRUCE, Jean (1972), *Délire en Iran*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1959).
- BRUCE, Jean (1965), *Lila de Calcutta*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1960).
- BRUCE, Jean (1971), *Tactique Arctique*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1960).
- BRUCE, Jean (1974), *Agonie en Patagonie*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1960).
- BRUCE, Jean (1969), *Poisson d'avril*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1960).
- BRUCE, Jean (1965), *Plein Gaz pour OSS 117*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1961).

- BRUCE, Jean (1973), *OSS 117 préfère les rousses*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1961).
- BRUCE, Jean (1961), *OSS 117 prend le maquis*, Paris : Presses de la Cité, *Espionnage* (première édition, 1961).
- BRUCE, Jean (1962), *OSS 117? Ici Paris*, Paris : Presses de la Cité, *Espionnage* (première édition, 1961).
- BRUCE, Jean (1962), *Fidèlement vôtre... OSS 117*, Paris : Presses de la Cité, *Espionnage* (première édition, 1962).
- BRUCE, JEAN (1962), *OSS 117 au Liban*, Paris : Presses de la Cité, *Espionnage* (première édition, 1962).
- BRUCE, Jean (1962), *Les Espions du Pirée*, Paris : Presses de la Cité, *Espionnage* (première édition, 1962).
- BRUCE, Jean (1973), *Les Monstres du Holy-Loch*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1962).
- BRUCE, Jean (1963), *OSS 117 à Mexico*, Paris : Presses de la Cité, *Espionnage* (première édition, 1962).
- BRUCE, Josette (1966), *Les Anges de Los Angeles*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1966).
- BRUCE, Josette (1966), *Halte à Malte*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1966).
- BRUCE, Josette (1966), *Palmarès à Palomarès*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1966).
- BRUCE, Josette (1966), *Congo à gogo*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1966).
- BRUCE, Josette (1966), *OSS 117 contre OSS*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1966).
- BRUCE, Josette (1972), *Détour à Hambourg*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1966).
- BRUCE, Josette (1971), *Pas de roses à Ispahan*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1967).
- BRUCE, Josette (1971), *Pruneaux à Lugano*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1967).
- BRUCE, Josette (1971), *Tornado pour OSS 117*, Paris : Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1967).

- BRUCE, Josette (1967), *Coup d'pour OSS 117*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1967).
- BRUCE, Josette (1981), *Sarabande à Hong Kong*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1968).
- BRUCE, Josette (1972), *Jeux de malins à Berlin*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1969).
- BRUCE, Josette (1973), *OSS 117 récolte la tempête*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1969).
- BRUCE, Josette (1969), *Magie blanche pour OSS 117*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1969).
- BRUCE, Josette (1969), *Zizanie en Asie*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1969).
- BRUCE, Josette (1969), *La Rage au Caire*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1969).
- BRUCE, Josette (1970), *OSS 117 en péril*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1970).
- BRUCE, Josette (1970), *OSS 117 traque le traître*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1970).
- BRUCE, Josette (1974), *OSS 117 joue la Polonaise*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1970).
- BRUCE, Josette (1971), *Malaise en Malaisie*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1971).
- BRUCE, Josette (1971), *Du Sang chez les Afghans*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1971).
- BRUCE, Josette (1971), *OSS 117 liquide*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1971).
- BRUCE, Josette (1971), *Balade en Angola*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1971).
- BRUCE, Josette (1972), *Ramdam à Lausanne*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1972).
- BRUCE, Josette (1972), *Traîtrise à Venise*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1972).
- BRUCE, Josette (1973), *Dérive sur Tananarive*, Paris: Presses de la Cité, *Jean Bruce* (première édition, 1972).

BRUCE, Josette (1972), *Péril sur le Nil*, Paris : Presses de la Cité, Jean Bruce (première édition, 1972).

BRUCE, Josette (1972), *OSS 117 cherche des crosses*, Paris : Presses de la Cité, Jean Bruce (première édition, 1972).

ARCHIVES DE LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE

Source d'archives : Espace Chercheurs de la Cinémathèque français (Paris)

Les affiches des films.

Fonds Crédit National «SACHA Jean (réal.), *O.S.S. 117 n'est pas mort*, 1956», CN1093-B549.

Fonds Crédit National «HUNEBELLE André (réal.), *O.S.S. 117 se déchaîne*, 1963», CN1290-B589.

Fonds Crédit National «HUNEBELLE André (réal.), *Banco à Bangkok pour O.S.S. 117*, 1964», CN1302-B599.

Les revues de presse rassemblées pour chaque film ainsi que les articles des *Cahiers du cinéma*.

REVUE DE PRESSE PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

Source d'archives : Bibliothèque des Littératures Policières et d'Espionnage (BILIPO), Paris : Dossier «Jean et Josette Bruce».

MORNAY, Lucienne (1957), «Ils assassinent pour vous distraire... Les auteurs de romans policiers vus à la loupe», *Détective*, n°562, avril 1957, pp. 10-11.

S.n. (1959), «Les Presses de la Cité. Jean Bruce prête à ses héros son expérience d'agent secret», *Le Bulletin du livre*, n°2, janvier 1959.

GEREL, André, (1962) «Les Petits Secrets des grandes réussites. «J'ai affronté OSS 117 «», *Détective*, n°833, juin 1962, pp. 22-23.

GUÉGAN, Gérard et GANIER-RAYMOND, Philippe (1967), «Face à face : Paul Kenny, Claude Rank, Gérard de Villiers. Les Espions qui venaient des trois», *Lui*, n°37, janvier 19767, pp. 134-136.

PENNEC, Claude (1967), «Jean Bruce "le boss"», *001, le mensuel de l'espionnage*, n°1, juillet 1967, pp. 33-39.

S.n. (1970), «Dossier: Le roman d'espionnage», *Magazine Littéraire*, n°43, 17 décembre 1970, pp. 731.

RANK, Claude (1970), «Le Roman d'espionnage atteint son âge adulte», *Coplan*, n°3059, 1970, pp. 134-136.

FRANCO, Victor (1972), «Les As du roman policier (1). Voici comment Josette Bruce a succédé à son mari», *Le Journal du Dimanche*, 19 novembre 1972, p. 6.

GESLIN, Luc et RIEBEN, Georges (1973), «En direct avec... Josette Bruce», *Mystère Magazine*, n°303, mai 1973, pp. 117-121.

S.n. (1973), «Josette Bruce», *Elle*, 24 septembre 1973.

ROLIN, Gabrielle (1973), «Préface», in Bruce, Jean, *Hara-Kiri*, Genève: Cercle du bibliophile. Collection de l'espionnage, n°7, pp. vii-xv.

QUINSON, René (1975), «Les Auteurs et leurs œuvres. Josette Bruce», *Agathe*, n°72, mars 1975, pp. 55-65.

S.n. (1975), «Collection Jean Bruce. Auteur: Jean Bruce. Liste analytique des 150 livres», *Agathe*, n°72, pp. 59-65, BILIPO (Paris): Dossier «Jean et Josette Bruce».

GANDIN, Patricia (1988), «Martine Bruce. OSS 117 répond toujours», *Elle*, 4 juillet 1988.

FEUILLES VOLANTES

Source d'archives: Bibliothèque des Littératures Policières et d'Espionnage (BILIPO), Paris: Dossier «Jean et Josette Bruce».

S.n., «L'agent secret connu de tous», *Playboy*, s.d.

SALINGER, Pierre, «Préface», s.l.n.d.

TRAVAUX ET LITTÉRATURE SECONDAIRE

ALFU (1983), *L'Encyclopédie de S.A.S. et du Commander. Regard sur un genre*, Paris : Alfu.

ALFU (1999), « Espions du Fleuve », in RAABE, Juliette et ALFU (dir.), *Fleuve Noir: cinquante ans d'édition populaire*, Paris : Bibliothèque des Littératures Policières et d'Espionnage (BILIPO), pp. 55-60.

ALLEN Dennis W. (2005) « "Alimentary, Dr. Leiter" : Anal Anxiety in Diamonds Are Forever », in Edward P. COMENTALE (éd.) (2005), *Ian Fleming and James Bond: The Cultural Politics of 007*, Bloomington : Indiana University Press, pp. 24-41.

ASLANGUL Claire (2008), « Guerre et cinéma à l'époque nazie. Films, documentaires, actualité et dessins animés au service de la propagande », *Revue historique des armées* [en ligne], n°252, pp. 1626, [<http://journals.openedition.org/rha/3023>], consulté le 8 mars 2018.

ARTIAGA Loïc (dir.) (2008), *Le Roman populaire 1836-1960. Des premiers feuilletons aux adaptations télévisuelles*, Paris : Autrement.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et Annette BECKER (2010), *La Grande Guerre, 1914-1918*, Paris : Gallimard.

BABIRACKI Patryk et Austin JERSILD (2016), *Socialist Internationalism in the Cold War. Exploring the Second World*, Basingstoke/Hampshire : Palgrave Macmillan.

DE BAECQUE Antoine (2011), « Projections : la virilité à l'écran », in Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE et Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire de la virilité. Volume 3 : La virilité en crise ? Le XX^e-XXI^e siècle*, Paris : Seuil, pp. 431-460.

BARD, Christine (2011), « La Virilité au miroir des femmes », in CORBIN, Alain, Jean-Jacques COURTINE et Georges VIGARELLO (dirs), *Histoire de la virilité. Volume 3 : La virilité en crise ? Le XX^e-XXI^e siècle*, Paris : Seuil, pp. 99-129.

BARLET Olivier et Pascal BLANCHARD (2008), « Rêver : l'impossible tentation du cinéma colonial (1920-1950) », in Pascal BLANCHARD, Sandrine LEMAIRE et Nicolas BANCEL (dirs), *Culture coloniale en France. De la révolution à nos jours*, Paris : CNRS, pp. 181-195.

- BARTHES Roland (1964), «Écrivains et écrivants», in *Essais critiques*, Paris: Seuil, pp. 147-154.
- BAUDELLOT Christian et Anne LEBEAUPIN (1979), «Les Salaires de 1950 à 1975 », *Économie et Statistiques* [en ligne], vol. 113, n°1, pp. 15-22, [<https://dx.doi.org/10.3406/estat.1979.4224>], consulté le 22 février 2022.
- BERSTEIN Serge (1989), *La France de l'expansion. Volume 1: La République gaullienne (1958-1969)*, Paris: Seuil.
- BERSTEIN Serge et Pierre MILZA (2017a), *Histoire du XX^e siècle. Tome 2: Le Monde entre guerre et paix (1945-1973)*, Paris: Hatier.
- BERSTEIN Serge et Pierre MILZA (2017b), *Histoire du XX^e siècle. Tome 3: La Fin du monde bipolaire (1973-1990)*, Paris: Hatier.
- BÉRUBÉ Robert-Claude (1968), «Les Grands Mythes du cinéma populaire II: James Bond ou le triomphe de l'agent secret», *Séquences*, n° 55, pp. 3-11.
- BEURIER Joëlle (2014), «Passions françaises et culture de Guerre froide», in Olivier BÜTTNER, Philippe BUTON et Michel HASTING (dir.), *La Guerre froide vue d'en bas*, Paris: CNRS, pp. 223-236.
- BIANCO Morgane (2017), «Des Autres au service de l'espion», in Berthiaume Jean-Michel (dir.), *Héros et Vilains*, dossier en ligne publié par la revue Pop-en-Stock, 2017, [<http://popenstock.ca/dossier/article/des-autres-au-service-de-lespion>], consulté le 8 mars 2018.
- BLACK Jeremy (2005), *The Politics of James Bond. From Flemings Novels to the Big Screen*, Lincoln: University of Nebraska Press.
- BLETON Paul (1984), «Mystère, secret et tromperie: sur la généalogie du roman d'espionnage français», *Orbis Litteratum*, vol. 39, n°1, pp. 65-78.
- BLETON Paul (1985), «Exotisme, impérialisme: composantes de la sémantique narrative de roman d'espionnage français», *Zagadnienia Rodzajów Literackich*, vol. 53, pp. 25-47.
- BLETON Paul (1994), *Les Anges de Machiavel. Essai sur l'espionnage*, Québec: Nuit Blanche.
- BLETON Paul (dir.) (1995), *Armes, larmes, charmes...: sérialité et paralittérature*, Québec/Montréal: Nuit Blanche.

- BLETON Paul (dir.) (1997), *Récit paralittéraire et culture médiatique, Etudes littéraires*, vol. 30, n°1, Québec: Université de Laval.
- BLETON Paul (1999), *Ça se lit comme un roman policier... : comprendre la lecture sérielle*, Québec: Nota bene.
- BLETON Paul (2002), « Une Forte Impression : Récit paralittéraire, imprimé et culture médiatique », *Belphégor* [en ligne], vol. 1, n°2, [<http://hdl.handle.net/10222/47654>], consulté le 25 février 2022.
- BLETON Paul (2011a), *La Cristallisation de l'ombre: les origines oubliées du roman d'espionnage sous la III^e République*, Limoges: Presses universitaires de Limoges.
- BLETON Paul (2011b), « Des Yeux dans le bouillon. Espionnage et affichage, cubisme et patriotisme. Des fictions qui créent le monde? », *Les cahiers du GRIT. Des fictions qui construisent le monde*, n°1, pp. 54-74.
- BLETON Paul, « Les Anges de Machiavel », texte communiqué à la Bibliothèque des littératures policières et d'espionnage de Paris (France) dans le cadre de son exposition: *Espionnage, les espions se livrent*, du 15.11.2013 au 24.03.2014.
- BONACCORSI Robert (2012), « Tristes tropismes pour OSS117 », *Le Rocambole. Bulletin des Amis du roman populaire*, n°8, pp. 15-22.
- BOURGEAT Serge et Catherine BRAS (2014), « Le Monde de James Bond: logiques, pratiques et archétypes », *Annales de géographie*, n°695-696, pp. 671-686.
- BOYER, Marc (1999), *Histoire du tourisme de masse*, Paris: Presses universitaires de Paris, *Que sais-je*.
- BRASSART, Alain (2009), « La représentation de l'homosexuel (le) dans le cinéma français. Quelques pistes de réflexion », *Double jeu. Théâtre / Cinéma* [en ligne], n°5, 2009, pp. 97-112, [[10.4000/doublejeu.1570](https://doi.org/10.4000/doublejeu.1570)], consulté le 22 février 2022.
- BUTON Philippe (dir.) (2002), *La Guerre imaginée: l'historien et l'image*, Paris: Seli Arslan.
- BÜTTNER Olivier et Annie MARTIN (2014), « Imaginaires de guerre: l'ennemi intérieur en Guerre froide. France, années 1950 », in Olivier BÜTTNER, Philippe BUTON et Michel HASTING (dir.), *La Guerre froide vue d'en bas*, Paris: CNRS, pp. 21-39.

CAUTE David (2003), *The Dancer Defects: The Struggle for Cultural Supremacy during the Cold War*, Oxford: Oxford University Press.

CAWELTI John G. et Bruce A. ROSENBERG (1987), *The Spy Story*, Chicago; Londres: University of Chicago Press.

DE CERTEAU Michel (1990), *L'Invention du quotidien. I. Arts de faire*, Paris: C. Bourgois.

CHAPMAN James (2005), « Bond and Britishness », in COMENTALE, Edward P. (éd.), *Ian Fleming and James Bond: The Cultural Politics of 007*, Bloomington: Indiana University Press, pp. 129-143.

CHAPMAN James (2007), *Licence to Thrill. A Cultural History of the James Bond Films*, Londres: I. B. Tauris.

Le Cinéma de Durendal (2015a), « Marvel, phase I », *Pourquoi j'ai raison et vous avez tort*, vidéo publiée le 19 mai 2015 sur Youtube, [<https://www.youtube.com/watch?v=YsXDD1C8OLM&t=1860s>], consulté le 8 mars 2018.

Le Cinéma de Durendal (2015b), « Marvel, phase II », *Pourquoi j'ai raison et vous avez tort*, vidéo publiée le 19 mai 2015 sur Youtube, [<https://www.youtube.com/watch?v=XG1idhpdV4k>], consulté le 8 mars 2018.

COMENTALE Edward P. (éd.) (2005), *Ian Fleming and James Bond: The Cultural Politics of 007*, Bloomington: Indiana University Press.

COMPARD Nadège (2008), *L'Image des immigrés dans les romans noirs des années 50 à nos jours*, Thèse en vue de l'obtention du titre de docteur(e) en Histoire soutenue à l'Ecole doctorale « Langages, espace, temps, société » de l'Université de Franche-Comté.

CONESA Pierre (2011), *La Fabrication de l'ennemi, ou comment tuer avec sa conscience pour soi*, Paris: Robert Laffont.

CORRÊA DA COSTA Sergio (2007), *Le Nazisme en Amérique du Sud. Chronique d'une guerre secrète 1930-1950*, Paris: Ramsay.

COSSART Paula, « Audoin-Rouzeau Stéphane (1955-) », *Universalis éducation* [en ligne], [<http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/stephane-audoin-rouzeau/>], consulté le 8 mars 2018.

COUÉGNAS Daniel (2008), « Qu'est-ce que le roman populaire? », in Artiaga, Loïc (dir.), *Le Roman populaire 1836-1960. Des premiers feuillets aux adaptations télévisuelles*, Paris: Autrement, pp. 35-53.

COURBET David (2017), *Féminismes et pornographie*, Paris: La Musardine.

DARD Olivier (2008), « *Le Cancer américain*: un titre phare de l'anti-américanisme français de l'entre-deux-guerres », in Olivier DARD et Hans-Jürgen LÜSEBRINK (dirs), *Américanisations et anti-américanismes comparés*, Villeneuve d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion, pp. 115-133.

DEHÉE Yannick (2011), « La France, une grande puissance? Le tardif réveil de l'espion français au cinéma », in Yannick DEHÉE, Olivier FORCADE, Caroline MOINE *et al.* (dir.), *Le Temps des médias. Dossier Espionnage*, n°16, Paris: Nouveau Monde, pp. 86-99.

DELISLE Philippe (2009), « Le Reporter, le missionnaire et "l'homme-léopard". Réflexions sur les stéréotypes coloniaux dans l'œuvre », *Outre-mers*, vol. 96, n°362-363, pp. 267-281.

DENNING Michael (1987), *Cover Stories: Narrative and Ideology in the British Spy Thriller*, Londres; New York: Routledge & Kegan Paul.

DREYFUS Michel (dir.) (2000), *Le Siècle des communismes*, Paris: L'Atelier.

DUFOUR Lucas (2005), « Dire la "guerre oubliée" du Soudan. La construction d'une "guerre locale" par *Le Monde* entre 1987 et 1997 », *Questions de communication* [en ligne], n°8, pp. 223-244, [<https://dx.doi.org/10.4000/questionsdecommunication.4824>], consulté le 22 février 2022.

ECO Umberto (1966), « James Bond: une combinatoire narrative », *Communications. Recherches sémiologiques: l'analyse structurale du récit*, vol. 8, n°1, pp. 77-93.

ERGAS Yasmine (2012), « Le Féminisme des années 1960-1980 », in Françoise THÉBAUD (dir.), *Histoire des femmes en Occident. Volume 5. Le XX^e siècle*, Paris: Perrin, pp. 667-694.

EUGSTER David et Sibylle MARTI (dirs) (2015), *Das Imaginäre des Kalten Krieges. Beiträge zu einer Kulturgeschichte des Ost-West-Konfliktes in Europa*, Essen : Klartext.

FALIGOT Roger et Rémi Kauffer (1994), *Histoire mondiale du renseignement. Tome 2: De La Guerre froide à nos jours*, Paris : R. Laffont.

FAYET Jean-François (2014), *VOKS: le laboratoire helvétique. Histoire de la diplomatie Culturelle soviétique Durant l'entre-deux-guerres*, Chêne-Bourg : Georg.

FIELD Douglas (éd.) (2005), *American Cold War Culture*, Edimbourg : Edinburgh University Press.

FONDANÈCHE Daniel (2005), *Paralittératures*, Paris : Vuibert, 2005.

Fontaine André (2006), *La Guerre froide. 1917-1991*, Paris : La Martinière.

GAZALÉ Olivia (2017), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, Paris : Robert Laffont.

GENETTE Gérard (1987), *Seuils*, Paris : Seuil.

GERVEREAU Laurent (2002), «La Guerre invisible», in Philippe BUTON (dir.), *La Guerre imaginée: l'historien et l'image*, Paris : Seli Arslan, pp. 247-254.

GESTWA Klaus et Stefan ROHDEWALD (2009), «Verflechtungsstudien. Naturwissenschaft und Technik im Kalten Krieg», *Osteuropa. Zeitschrift für Gegenwartsfragen des Ostens*, vol. 59, n°10, pp. 5-14.

GILMAN Nils (2016), «The Cold War as Intellectual Force Field», *Modern Intellectual History* [en ligne], vol. 3, n°2, pp. 507-523, [<https://doi.org/10.1017/S1479244314000420>], consulté le 22 février 2022.

GIRARDET Raoul (1966), *Le Nationalisme français: 1871-1914*, Paris : A. Colin.

LE GOFF Jacques (1985), *L'Imaginaire médiéval: essais*, Paris : Gallimard.

HAHN Hans Henning et Eva HAHN (2002), «Nationale Stereotypen. Plädoyer für eine historische Stereotypenforschung»,

in Hans HENNING HAHN (dir.), *Stereotyp, Identität und Geschichte Funktion von Stereotypen in gesellschaftlichen Diskursen*, Frankfurt am Main : P. Lang, cop., pp. 17-56.

HOFSTADTER Richard (1964), «The Paranoid Style in American Politics», *Harper's Magazine* [en ligne], [<http://harpers.org/archive/1964/11/the-paranoid-style-in-american-politics/>] consulté le 8 mars 2018.

HORROCKS Roger (1995), *Male Myths and Icons: Masculinity in Popular Culture*, New York : St. Martin's Press.

HOVEY Jaime (2005), «Lesbian Bondage, or Why Dykes Like 007», in Edward COMENTALE P. (éd.), *Ian Fleming and James Bond: The Cultural Politics of 007*, Bloomington : Indiana University Press, pp. 42-54.

IRIYE Akira (2013), «Historicizing the Cold War», in Richard H. IMMERMANN et Petra GOEDD (éds), *The Oxford Handbook of the Cold War*, Oxford : Oxford University Press, pp. 15-31.

JOHNSTON Gordon (2010), «Revisiting the Cultural Cold War», *Social History* [en ligne], vol. 35, n°3, pp. 290-307, [<https://doi.org/10.1080/03071022.2010.486581>], consulté le 22 février 2022.

KACKMAN Michael (2005), *Citizen Spy. Television, Espionage and Cold War Culture*, Minneapolis : University of Minnesota Press.

KALIFA Dominique, Philippe RÉGNIER, Marie-Eve THÉRENTY et Alain VAILLANT (dir.) (2011), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris : Nouveau Monde.

KANIA Richard R. E. (2014), «Pirates and Piracy in American Popular Culture», *Romanian Journal of English Studies* [en ligne], vol. 11, n°1, 2014, pp. 183-194, [<https://doi.org/10.2478/rjes-2014-0022>.] consulté le 22 février 2022.

KAUFFER Rémi (2017), *Histoire mondiale des services secrets*, Paris : Perrin, 2017.

KRABBENDAM Hans et Giles SCOTT-SMITH (éds) (2003), *The Cultural Cold War in Western Europe, 1945-1960*, Londres/New York : Routledge.

KUISEL Richard F. (1996), *Seducing the French: The Dilemma of Americanization*, Berkeley : University of California Press.

KUZNICK Peter J. et Gilbert James BURKHART (2001), *Rethinking Cold War Culture*, Washington/Londres : Smithsonian Institution Press.

LACROIX Jean-Michel (2018), *Histoire des États-Unis*, Paris : Presses universitaires de France.

LARIVAILLE Paul (1974), « L'Analyse (morpho) logique du récit », *Poétique*, n°19, pp. 368-388.

LARTILLOT Françoise (2008), « L'Amérique à même la chair ou comment dire la défaite de l'imaginaire. A propos de *Greyhounds* d'Alfred Gulden », in Olivier DARD et Hans-Jürgen LÜSEBRINK (dir.), *Américanisations et anti-américanismes comparés*, Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, pp. 215-244.

LEFFLER Melvyn P. et Odd Arne WESTAD (éds) (2010), *The Cambridge History of the Cold War, Volume 3: Endings*, Cambridge : Cambridge University Press.

LEMERCIER Claire et Claire ZALC (2016), *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris : La Découverte.

LETOURNEUX Matthieu (2017), *Fictions à la chaîne. Littératures sérielles et cultures médiatiques*, Paris : Seuil.

LEUCHT Robert (2015), « Ingenieure des Kalten Krieges », in David EUGSTER et Sibylle MARTI (dir.), *Das Imaginäre des Kalten Krieges. Beiträge zu einer Kulturgeschichte des Ost-West-Konfliktes in Europa*, Essen : Klartext, pp. 97-115.

LÉVESQUE Jacques (1997), *L'U.R.S.S. et sa politique internationale de Lénine à Gorbatchev*, Paris : A. Colin.

LINDNER Christoph (éd.) (2014), *The James Bond Phenomenon : a Critical Reader*, Manchester New York : Manchester University Press.

LOMBARD Philippe (2005), *OSS 117 : les dossiers secrets*, Paris : Gaumont Vidéo.

MAJOR Patrick et Rana MITTER (2006), « Culture », in Saki R. DOCKRILL et Geraint HUGHES (éds), *Palgrave Advances in Cold War History*, Londres : Palgrave Macmillan UK, pp. 240-262.

MARTI Eric (2008), « Les Enjeux du livre au format de poche », *Culture études* [en ligne], vol. 4, n°4, pp. 1-8, [<https://dx.doi.org/10.3917/cule.084.0001>], consulté le 25 février 2022.

MAURICE David (2011), « Les Représentations de l'ennemi et du combat dans les dessins animés soviétiques de 1941 », *Amnis* [en ligne], n°10, [10.4000/amnis.1430], consulté le 14 septembre 2018.

MELNIK Constantin (2008), *Les Espions: réalités et fantasmes*, Paris: Ellipses.

MICHEL Marc (2005), *Décolonisations et émergence du tiers-monde*, Paris: Hachette.

MIKKONEN, Simo et KOIVUNEN, Pia (2015), *Beyond the Divide. Entangled Histories of Cold War Europe*, New York: Berghahn Books.

MOLINO Jean, F. LASSAVE, J.-M. MARTIN, R. TAPPERO et B. VALETTE (1974), « Sur Les Titres des romans de Jean Bruce », *Langages* [en ligne], vol. 8, n°35, pp. 87-116, [<https://dx.doi.org/10.3406/lgge.1974.2268>], consulté le 25 février 2022.

MONTEBELLO Fabrice (1993), « Joseph Staline et Humphrey Bogart: l'hommage des ouvriers. Essai sur la construction sociale de la figure du "héros" en milieu ouvrier », *Politix* [en ligne], vol. 6, n°24, pp. 115-133, [<https://dx.doi.org/10.3406/polix.1993.1591>], consulté le 22 février 2022.

MORETTI Franco (2008), *Graphes, cartes et arbres: modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, Paris: les Prairies ordinaires.

NEVEU Erik (1985), *L'Ideologie dans le roman d'espionnage*, Paris: Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.

NEVEU Erik (1986), « Trente ans de littérature d'espionnage en France (1950-1980) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* [en ligne], vol. 10, n°1, pp. 51-66, [<https://dx.doi.org/10.3406/xxs.1986.1543>], consulté le 25 février 2022.

O'DENNELL Patrick (2005), « James Bond Cyborg-Aristocrate », in COMENTALE, Edward P. (éd.), *Ian Fleming and James Bond: The Cultural Politics of 007*, Bloomington: Indiana University Press, pp. 55-68.

PARMENTIER Patrick (1986), « Les Genres et leurs lecteurs », *Revue française de sociologie* [en ligne], vol. 27, n°3, 1986, pp. 397-430, [https://dx.doi.org/10.2307/3321316], consulté le 25 février 2022.

PAYK Marcus M. (2012), « The Enemy Within: (De) Dramatizing the Cold War in U.S. and West German Spy TV from the 1960s », in Annette VOWINCKEL, Marcus PAYK et Thomas LINDENBERGER (éds), *Cold War Cultures? Perspectives on Eastern and Western European societies*, New York : Berghahn Books, pp. 94-107.

PFISTER Charles (1976), « L'affaire de l'U2 et l'échec de la conférence au sommet de Paris : Mai 1960 », *Revue militaire suisse* [en ligne], vol. 1, n°121, pp. 16-40, [https://dx.doi.org/10.5169/seals-343996], consulté le 22 février 2022.

PICQ Françoise (2011), *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*, Brest : Dialogues.

PLATINI Vincent (2014), *Lire, s'évader, résister. Essai sur la culture de masse sous le III^e Reich*, Paris : La Découverte.

PORTIS David (2004), « L'État dans la tête et les pieds dans le plat : Hiérarchie et autorité dans les films de Louis de Funès », *L'Homme & la Société*, vol. 154, n°4, mis en ligne le 1^{er} avril 2008, consulté le 17 février 2019. DOI : [https://doi.org/10.3917/lhs.154.0031].

QUÉTEL Claude (éd.) (2008), *Dictionnaire de la Guerre froide*, Paris : Larousse, 2008.

RAABE Juliette (1999), « Une exposition revisitée », in Juliette RAABE et ALFU (dir.), *Fleuve Noir : cinquante ans d'édition populaire*, Paris : Bibliothèque des Littératures Policières et d'Espionnage (BILIPO), pp. 15-46.

RAABE Juliette et ALFU (dir.) (1999), *Fleuve Noir : cinquante ans d'édition populaire*, Paris : Bibliothèque des Littératures Policières et d'Espionnage (BILIPO), Rioux, Jean-Pierre (1980), *La France de la IV^e République. Volume 1 : L'Ardeur et la nécessité (1944-1952)*, Paris : Seuil.

RAFONI Béatrice (2008), « Le Japonisme culturel dans la France contemporaine : un défi à l'américanisation? », in DARD, Olivier et LÜSEBRINK, Hans-Jürgen (dir.), *Américanisations et anti-américanismes comparés*, Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, pp. 163-173.

- RIOUX Jean-Pierre (1983), *La France de la IV^e République. Volume 2: L'Expansion et la puissance (1952-1958)*, Paris: Seuil.
- ROCHELANDET Brigitte (2007), *Histoire de la prostitution du Moyen Age au XX^e siècle*, Yens: Cabédita.
- ROGER Philippe (2002), *L'Ennemi américain. Généalogie de l'anti-américanisme français*, Paris: Seuil.
- ROGER Philippe (2006), «OSS 117, Le Caire nid d'espions, de Michel Hazanavicius», *Études* [en ligne], vol. 404, n°6, p. 825, [<https://www.cairn.info/revue-etudes-2006-6-page-819.htm>], consulté le 25 février 2022.
- ROMERO Federico (2014), «Cold War historiography at the crossroads», *Cold War History* [en ligne], vol. 14, n°4, pp. 685-703, [<https://dx.doi.org/10.1080/14682745.2014.950249>], consulté le 22 février 2022.
- SAID Edward W. (2015), *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris: Points.
- SAINT-LAURENT Danielle (1995), «Armes, charmes ou le péril sexy. L'espionnage et les pin ups de couverture», in Paul BLETON (dir.), *Armes, larmes, charmes... : sérialité et paralittérature*, Québec/ Montréal: Nuit Blanche, pp. 167-200.
- SARASIN Philipp (2015), «Die Grenze des "Abendlandes" als Diskursmuster im Kalten Krieg. Eine Skizze.», in David EUGSTER et Sibylle MARTI (dir.), *Das Imaginäre des Kalten Krieges. Beiträge zu einer Kulturgeschichte des Ost-West-Konfliktes in Europa*, Essen: Klartext, pp. 19-43.
- SCHWACH Victor (1981), «Le Roman policier, un nouveau médium publicitaire», *Communications et langages* [en ligne], vol. 49, n°1, pp. 101-112, [<https://dx.doi.org/10.3406/colan.1981.1445>], consulté le 25 février 2022.
- SCHWARTZ Richard A. (2000), *Cold War Culture: media and arts, 1945-1990*, New York: Checkmark Books.
- SEED David (2003), «Spy Fiction», in PRIESTMAN Martin (éd.), *The Cambridge Companion to Crime Fiction*, Cambridge: Cambridge University Press.
- SLAKTA Denis (1994), «Stéréotype: sémiologie d'un concept», in GOULET, Alain (dir.), *Le Stéréotype: Crise et transformations* [en

- ligne], Caen : Presses universitaires de Caen, pp. 33-45, [<https://dx.doi.org/10.4000/books.puc.9695>], consulté le 22 février 2022.
- Soutou Georges-Henri (2011), *La Guerre froide. 1943-1990*, Paris : Pluriel.
- SPEHNER Norbert (1994), *Ecrits sur le roman d'espionnage. Bibliographie analytique et critique des études et essais sur le roman et le film d'espionnage*, Québec : Nuit Blanche.
- STARCK Kathleen (2010), « Introduction – Why Cold War Cultures Matter », in Starck Kathleen (éd.), *Between Fear and Freedom: Cultural Representations of the Cold War*, Cambridge : Cambridge Scholar Publishing, pp. 1-7.
- STASZAK Jean-François (2014), « L'écran de l'exotisme. La place de Joséphine Baker dans le cinéma français », *Annale de géographie*, n°695-696, pp. 646-670.
- STOMMA Ludwik (1986), « Géographie mythique. Entre Jules Verne et Gérard de Villiers », *Études rurales* [en ligne], vol. 103, n°1, pp. 235-255, [<https://dx.doi.org/10.3406/rural.1986.3165>], consulté le 25 février 2022.
- THÉRENTY Marie-Eve (2003), *Mosaïques. Etre écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris ; Genève : Honoré Champion ; Diff. Slatkine.
- TODOROV Tzvetan (1980), « Typologie du roman policier », *Poétique de la prose (choix) suivi de Nouvelles Recherches sur le récit* [en ligne], Paris : Seuil, [http://www.ae-lib.org.ua/texts/todorov__poetique_de_la_prose__fr.htm#01], consulté le 8 mars 2018.
- TURINE Jean-Marc et Guy PERAMAURE (1998), « Le Livre de Poche », *Lieux de mémoire*, émission de radio de 57'33, diffusée le 23.07.1998, [<https://www.franceculture.fr/litterature/linvention-du-livre-de-poche-entre-democratisation-de-la-lecture-et-reactions>], consulté le 8 mars 2018.
- VERALDI Gabriel (1983), *Le Roman d'espionnage*, Paris : Presses universitaires de France, *Que sais-je.*
- VIGARELLO Georges (2004), *Histoire de la beauté. Le Corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*, Paris : Seuil.

VOWINCKEL Annette, Marcus PAYK et Thomas LINDENBERGER (éds) (2012), *Cold War Cultures? Perspectives on Eastern and Western European societies*, New York: Berghahn Books.

VRIES Tity de (2012), «The 1967 Central Intelligence Agency Scandal: Catalyst in a Transforming Relationship between State and People», *Journal of American History* [en ligne], vol. 98, n°4, 2012, pp. 1075-1092, [<https://doi.org/10.1093/jahist/jar563>], consulté le 22 février 2022.

VRIGNY Roger (1965), «Enquête sur le livre de poche», *La Semaine littéraire*, France Culture, émission de radio de 53'15, diffusée en 1965, [<https://www.franceculture.fr/emissions/la-nuit-reeve-de-la-semaine-litteraire-enquete-sur-le-livre-de-poche>], consulté le 8 mars 2018.

WEICHLIN Siegfried (2017), «Representation and recoding. Interdisciplinary perspectives on Cold War Cultures», in K. JARAUSCH, C.F. OSTERMANN et A. ETGES (dir.), *The Cold war: Historiography, Memory, Representation*, Berlin/Boston: Walter de Gruyter, pp. 19-66.

WILLIAMS William Appleman (1959), *The Tragedy of American Diplomacy*, Cleveland/New York: The World Publication Company.

WILLIS Martin (2014), «Hard-wear: the millennium, technology, and Brosnan's Bond», in Christoph LINDNER (éd.), *The James Bond Phenomenon: a Critical Reader*, Manchester New York: Manchester University Press, pp. 169-183.

YEE Jennifer (2000), *Clichés de la femme exotique. Un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, Paris: L'Harmattan.

YERGIN Daniel (1978), *Shattered Peace: The origins of the Cold War*, Boston: Houghton Mifflin.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
Du pouvoir de la culture	6
De la légitimité des cultures de Guerre froide	8
La notion de Guerre froide	8
État de la question	16
Un changement de paradigme	19
Culture populaire et reconstruction nationale	21
OSS 117, l'espion de la CIA aux lointaines origines françaises	23
PARTIE I: AU CŒUR DES IMAGINAIRES	31
1. L'APPROCHE PAR LA SÉRIALITÉ	35
De nouvelles perspectives d'analyse	35
Le stéréotype et la littérature populaire	40
2. L'INDUSTRIE PARALITTÉRAIRE ET LE ROMAN D'ESPIONNAGE	43
Les caractéristiques de l'industrie paralittéraire	43
L'historiographie du roman d'espionnage	46
La genèse du roman d'espionnage français de Guerre froide	49
Le panorama du roman d'espionnage français de Guerre froide	55
La première garde	56
« Bond, James Bond » et l'espionnage sur grand écran	60
Changement de tactiques	68
Les années 1980 : la fin des espions politiques?	72

PARTIE II: SUCCÈS EN SÉRIE	75
3. UNE INTRIGUE TOUTE TRACÉE... OU PRESQUE!	83
Objectif: vendre	83
Dispositifs narratifs	85
Jean et son double	89
4. UNE POIGNÉE DE CARACTÈRES PARMİ LA FOULE	97
L'espion qui n'avait pas d'âge	97
Une multitude de passages	100
Les personnages principaux	102
Les alliés	106
Les femmes	110
Les méchants	113
Les à-côtés stéréotypés	116
5. L'ILLUSION EXOTIQUE	119
Une diversité apparente	119
Un paratexte sériel	125
Une joueuse vraisemblance	129
PARTIE III: JEUX D'ESPIONS & PIONS DU JEU	137
6. L'EXPLICITE POLITIQUE	141
Un préambule. L'incident du U-2: de la réalité à la fiction ...	142
La menace qui vient de l'Est	149
La Guerre froide comme prétexte	151
Menace Rouge ou Péril Jaune? Fissures au sein du bloc Est	168
Le « Tiers-Monde » et ses stéréotypes	187
L'Asie, l'orientalisme, le sexe et les sournoiseries	187
L'Afrique, les sauvages et les fourbes	192
L'Amérique latine, les guérilleros et les nazis	203
Synthèse: Échiquier (a)politique pour une lecture tout public ..	207
7. LES TENSIONS SOUS-ENTENDUES	211
La France d'Hubert Bonisseur de la Bath	212
Les similarités américano-soviétiques	216

À chacun sa place	217
Un homme et un service au sommet	228
L'américanisation et le communisme :	
deux menaces pour l'identité	237
Les ruptures au sein du bloc occidental	243
L'Angleterre ou la rivalité entre la CIA et le MI 5	244
L'Allemagne ou la germanophobie	250
Le reste de l'Europe ou le jeu de l'actualité	257
Les relations franco-américaines	260
Synthèse: Quand les pions prennent la parole	263
8. LES « TABOUS »	267
Les silences coloniaux	269
Après la bataille	271
Les pires, ce sont les autres	276
Silence algérien	284
Le genre, des races et des révolutions sans substance	287
Homme séducteur et femmes séduites	289
Racisme et violence raciale	301
Ennemi de l'intérieur ou peuple infiltré?	308
Synthèse: La France est-elle échec et mat?	313
CONCLUSION	317
L'imaginaire politique de la série OSS 117	318
Une recette qui s'essouffle	324
Un imaginaire qui survit	327
Action ou vérité?	328
Les héritiers de la Bath et de Leamas	330
ANNEXES	335
Liste des romans de OSS 117	335
Les différentes collections de OSS 117	343
Collections par ordre chronologique d'édition	343
Rééditions particulières	343
Les films de OSS 117	344
Les bandes dessinées de OSS 117	345
Les autres adaptations: théâtre, radio et télévision	345

Dispositif narratif	346
Lieux d'intrigue	347
Petit florilège de couvertures	348
PETIT FLORILÈGE DE COUVERTURES	368
BIBLIOGRAPHIE	351
Sources	351
Épisodes de OSS 117 analysés, par ordre de première parution	351
Archives de la Cinémathèque française	355
Revue de presse par ordre chronologique	355
Feuilles volantes	356
Travaux et littérature secondaire	357

Impression
Pulsio – Sofia
Novembre 2023